This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

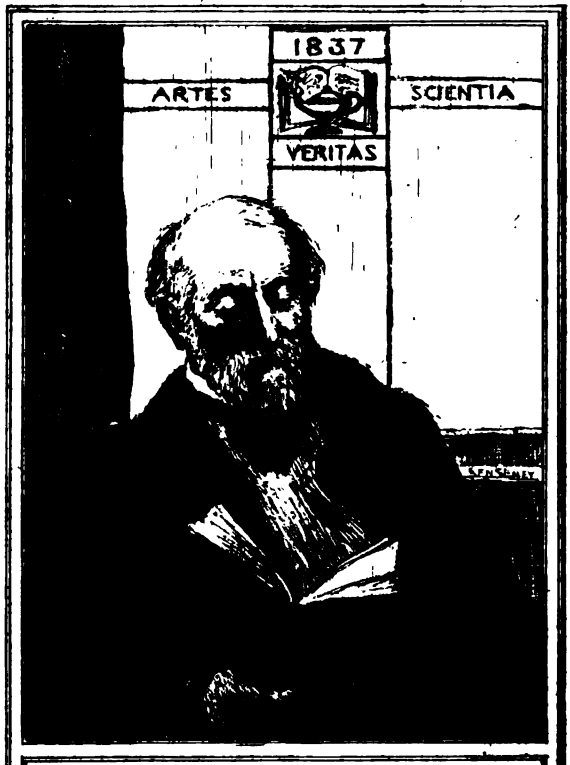
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

DF
551
.L442
1824

Vignaud

DF
551
.L+2
1824

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

TOME XVIII.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,

ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

ET CONTINUÉE

PAR M. BROSSET Jne,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME XVIII.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC. XXXV.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE XCIX.

I. Théodore Lascaris proclamé empereur. II. Arsène, patriarche, couronne Lascaris. III. L'empereur grec marche contre les Bulgares. IV. Guerre contre les Bulgares. V. Succès divers. VI. Rébellion de Dragotas. VII. Suite des exploits de Lascaris. VIII. Incursions des Tartares. IX. Grande fortune de George Muzalon. X. Troisième campagne en Bulgarie. XI. Paix avec les Bulgares. XII. Mariage de Marie, fille de Lascaris. XIII. Négociation inutile pour la réunion des deux églises. XIV. Michel Paléologue s'enfuit chez les Turks. XV. Il combat pour les Turks contre les Tartares. XVI. Nouvelle guerre de Michel d'Épire. XVII. Retour de Michel Paléologue. XVIII. Guerre du despote d'Épire. XIX. Prilèpe pris par le despote. XX. Alliance de Lascaris avec le roi des Bulgares. XXI. Inaction des Français. XXII. Nouveaux soupçons contre Paléologue. XXIII. Marthe, sœur de Paléologue, traitée cruellement. XXIV. Paléologue arrêté et délivré. XXV. Mort de Lascaris. XXVI. Portrait de Lascaris. XXVII. Murmures contre Muzalon. XXVIII. Harangue de Muzalon. XXIX. Réponse de Paléologue. XXX. Suite de la délibération. XXXI. Sanglantes obsèques de Lascaris. XXXII. Sédition des soldats. XXXIII. Massacre de Muzalon et de ses frères. XXXIV. Terreur et fuite d'un grand nombre de seigneurs. XXXV. Délibération sur la tutelle du jeune prince. XXXVI. Paléologue grand-duc. XXXVII. Il est nommé tuteur. XXXVIII. Paléologue

427797

despote. XXXIX. Mouvements de Paléologue pour se faire élire empereur. XL. Préparations à l'élection de Paléologue. XLI. Proclamation de Paléologue. XLII. Conduite de Paléologue. XLIII. Couronnement de Paléologue. XLIV. Premières actions de Paléologue. XLV. Ambassade des Français de Constantinople. XLVI. Nouvelle guerre contre Michel d'Épire. XLVII. Paléologue envoie une armée contre lui. XLVIII. Bataille d'Achride. XLIX. Suites de la victoire. L. Aventures du prince d'Achaïe. LI. Nouveaux succès du despote d'Épire. LII. Paléologue prend la résolution d'attaquer Constantinople. LIII. Brouilleries dans l'Église grecque. LIV. Prise des dehors de Constantinople. LV. Attaque de Galata. LVI. On découvre les os de Basile Bulgaroctone. LVII. L'empereur de retour en Asie. LVIII. Le sultan d'Icone se retire à la cour de Paléologue. LIX. Alliance de Paléologue avec les Génois. LX. Entreprise sur Constantinople. LXI. Stratégopule marche vers la ville. LXII. Prise de Constantinople. LXIII. Fuite des Latins. LXIV. Extinction de l'empire français de Constantinople.

BAUDOUIN II. THÉODORE LASCARIS II. JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

An 1255. I. Théodore Lascaris proclamé empereur. Acrop. c. 53. Gregor. l. 3, c. 1. Pachym. l. 1, c. 13. Possin. observ. ad Pachym. l. 3,

JEAN Ducas Vatace avait donné à son fils le nom de Théodore Lascaris, son aïeul maternel; ce qui était alors assez ordinaire chez les Grecs, lorsque la famille de la mère sortait d'une plus illustre origine. Ce prince était âgé de trente-trois ans, étant né l'année même que son père avait reçu le diadème. Il avait déja plusieurs enfants d'Hélène, fille d'Asan, roi des Bulgares. Quoiqu'il ne montrât que des qualités dignes de sa

naissance, son père n'avait pas voulu l'associer à l'empire, craignant, disait-il, la légèreté de la jeunesse et la séduction de la flatterie. Il pensait que, dans la voie des honneurs, on est plus attentif à mériter ce qu'on espère, qu'à remplir les devoirs de ce qu'on possède. Il s'imaginait d'ailleurs, que l'ordre de la succession étant établi par un long usage, il pouvait sans risque laisser une ombre de liberté à ses sujets, qui s'attacheraient plus volontiers à un prince qu'ils sembleraient avoir choisi, qu'à un maître qu'ils auraient reçu. En effet la mémoire de Vatace était trop chère à ses peuples, pour laisser aucun doute sur l'élection de son successeur. Aussitôt après sa mort, Théodore fut élevé sur le pavois, selon la coutume de ce temps-là, et proclamé empereur par un concert unanime. Son premier soin fut de rendre les devoirs funèbres à son père, dont il transporta le corps à Magnésie. Il apprit en ce moment, qu'à la première nouvelle de la mort de l'empereur, les Bulgares avaient pris les armes et s'étaient jetés en Thrace, pour se mettre en possession des places d'où Vatace les avait chassés. Résolu de maintenir les conquêtes de son père, il crut devoir d'abord assurer ses frontières du côté de l'orient, et dans ce dessein il s'avança jusqu'à Philadelphie, limitrophe des états d'Icone. Il y demeura quelques jours, occupé à renouveler avec le sultan le traité d'alliance conclu douze ans auparavant. Tranquille de ce côté-là, il partit le 29 novembre, et se rendit en diligence à Nicée, capitale de ses états, pour s'y faire couronner solennellement.

c. 23. Dandul chron. Doutrem. l 5, c. 6. Ducange, fam. p. 223.

Cet honneur appartenait au patriarche, et les Grecs n'en avaient point alors, Manuel étant mort quelques

II. Arsène, patriarche.

couronne Lascaris.

jours avant Vatace. Quoique cette dignité eût sans doute perdu beaucoup de son lustre, en perdant le siége de sa résidence, ce qui en restait suffisait encore pour animer la brigue. Un grand nombre se mettait sur les rangs, les uns portés par leurs partisans, les autres portés par leur propre ambition. Théodore Blemmydas, le plus digne de cette place, était le seul qui ne la recherchait pas. Loin des cabales de la cour, sans désir comme sans besoins, enveloppé dans l'austérité de la vie monastique, et ne voyant dans cet éclatant ministère que ce qu'il a de redoutable, il se tenait renfermé dans le silence de sa retraite. Sa science et sa vertu sollicitèrent malgré lui, et emportèrent presque tous les suffrages; la voix publique entraîna celle de l'empereur. Il offrit le patriarcat à Blemmydas, qui le refusa; et quoique depuis long-temps l'empereur, très-curieux de s'instruire, fît un cas particulier de Blemmydas, qu'il se plût à l'entretenir, et qu'il parût le chérir avec tendresse, il ne le pressa pas avec trop d'instance; car les princes, dit un historien de ce temps-là, pour remplir les places qui approchent un prélat de leur personne, préfèrent à ces ames héroïques, des esprits moins élevés, mais plus complaisants et plus flexibles, dont ils ne redoutent ni les lumières ni la fermeté. Lascaris jeta donc les yeux sur la foule d'aspirants qui l'environnaient; mais il ne les arrêta sur aucun d'eux. Il envoya chercher, dans un monastère près du lac d'Apolloniade, un moine nommé Arsène, homme vertueux, mais simple et ignorant, propre à donner dans tous les piéges que les passions d'autrui voudraient lui tendre. Il n'était que laïc; et comme l'empereur était pressé de partir de Nicée, il ordonna

aux évêques de hâter son ordination. Dans l'espace d'une semaine, il fut fait diacre, prêtre, patriarche, et le jour de Noël il couronna l'empereur avec les cérémonies accoutumées. Une éclipse de soleil, presque totale, qui se fit voir le 30 décembre, annonçait des malheurs; et comme il n'en arriva point, la superstition populaire, pour ne pas donner le démenti au phénomène, le rappela quatre ans après, à la mort de Lascaris, et prétendit qu'il avait pronostiqué la courte durée de son règne.

An 1256. III. L'empereur grec marche contre les Bulgares. Acrop. c. 54, et seqq. Gregor. l. 3, c. 1.

Dès que Lascaris eut reçu la couronne, il ne songea qu'à la soutenir avec honneur. Michel, roi de Bulgarie, quoiqu'il eût pour femme Hélène, sœur de Lascaris, n'en était pas moins ardent à recouvrer sur son beau-frère ce que la valeur de Vatace avait fait perdre aux Bulgares. Il avait déja passé le mont Hémus et le fleuve de l'Hèbre. En peu de jours il s'était sans peine rendu maître d'un grand pays et de plusieurs villes. Les Bulgares, habitants de la contrée, recevaient avec empressement leurs anciens compatriotes; les garnisons grecques ne faisaient presque point de résistance : les uns se rendaient sans coup férir, les autres prenaient la fuite à l'approche de l'ennemi. De toutes les conquêtes de Vatace sur les Bulgares, il ne restait à l'Empire que Serres et Mélénique. Ces nouvelles alarmaient la cour de Nicée. On croyait déja voir Michel aux portes de Constantinople, en sorte que Vatace, en enlevant aux Français une grande partie de la Thrace, n'aurait vaincu que pour les Bulgares. L'empereur était indigné de voir flétrir par tant de pertes les commencements de son règne. Il assembla ses capitaines. La plupart pensaient qu'il devait

passer l'Hellespont à la tête de ses troupes, et marcher droit aux ennemis. Ce n'était pas l'avis de ses deux oncles maternels, Manuel et Michel Lascaris. Ces deux princes, frères du premier empereur de leur famille, mécontents de n'avoir reçu de leur frère aucune distinction honorable, plus encore de la préférence donnée à Vatace, craignant d'être traités comme leurs deux frères Alexis et Isaac, auxquels Vatace avait fait crever les yeux, avaient fui hors des terres de l'Empire, et n'y étaient point revenus tant que Vatace avait vécu. Ils avaient passé cet espace de trente ans à la cour de plusieurs princes, honorant leur exil et payant les bienfaits de leurs hôtes par les services qu'ils leur rendaient dans les conseils et dans la guerre. Ces divers changements d'asile avaient répandu leur réputation; ils passaient pour des vieillards d'une expérience consommée. Après la mort de Vatace, son fils les rappela à Nicée; il les reçut avec toutes les marques du respect dû à leur qualité d'oncles, à leur âge et à leur mérite. Il leur témoigna une entière confiance, et les admit à tous ses conseils; mais ce prince prudent n'ignorait pas que leur disgrace passée avait laissé dans leur cœur un levain de ressentiment. En effet, une secrète jalousie les porta, en cette occasion, à retenir le prince qui courait à la gloire. Ils représentèrent *que l'empereur ne pouvait, sans imprudence, s'engager dans un pays ennemi, où il ne trouverait ni secours, ni subsistances; que les troupes qu'il avait actuellement sur pied ne seraient qu'une faible escorte, peu digne de la majesté impériale, et que la saison de l'hiver ne permettait pas d'en assembler un plus grand nombre; qu'une expédition*

conduite par l'empereur en personne, si elle se terminait sans quelque exploit éclatant, ne ferait qu'assurer aux ennemis leurs conquêtes, et les encourager à en tenter de nouvelles. George Muzalon, grand-domestique, et confident du prince, combattit fortement toutes ces raisons. Il soutint que l'empereur se montrant à la tête de ses troupes dès le commencement de son règne, imprimerait la confiance à ses peuples et la terreur aux ennemis; et que la guerre étant nécessaire si l'on voulait conserver les contrées de l'Occident, le succès en serait bien plus assuré par la présence du prince, qui valait seule plusieurs bataillons. Cet avis, plus conforme à la noble ardeur de Lascaris, l'emporta sur celui de ses oncles. L'empereur partit avec peu de troupes; et ramassant en chemin tous ceux qui avaient des armes et des chevaux, il passa l'Hellespont, laissant en Orient le grand-domestique pour la conduite des affaires.

IV. Guerre contre les Bulgares.

On n'était qu'à la fin de janvier, et, malgré les frimas, il arriva en peu de jours à Andrinople, d'où il partit dès le lendemain pour aller chercher l'ennemi. Le roi bulgare était campé au bord de l'Hèbre. Les coureurs de l'armée grecque rencontrent ceux des Bulgares et les taillent en pièces. A cette nouvelle, les Bulgares prennent l'épouvante. Emportés par la terreur, ils traversent de vastes forêts, où l'épaisseur des arbres brisant leurs armes, déchirant leurs habits, leur balafrant le visage, ils en sortirent avec plus de blessures qu'ils n'en auraient reçu dans une bataille. Le lendemain matin l'empereur arrive au campement des Bulgares. Ne les trouvant plus, il continue sa marche jusqu'à Bérée de Thrace, qu'il prend sans résis-

stance; et peut-être se serait-il emparé de toutes les places du mont Hémus, si un violent orage n'eût couvert la terre d'une si grande quantité de neige, que les chemins devinrent impraticables. Après avoir passé six jours à Bérée, ravageant tout le pays d'alentour, il revint à Andrinople.

An. 1257. v. Succès divers.

Les Bulgares, maîtres de presque toute la Macédoine, s'étendaient jusqu'à la ville d'Achride. L'empereur envoya de ce côté-là plusieurs détachements, sous la conduite de divers généraux, qui reprirent, sans peine, la plupart des places. Au seul bruit de leur marche les Bulgares fuyaient de toutes parts. Pendant ce temps-là, Lascaris emportait, avec la même facilité, les forts du mont Rhodope. De là il marcha vers Zepène, place importante et très-bien fortifiée. C'était une clef de la Thrace. Elle était assise sur un terrain montueux, à la jonction du mont Rhodope et du mont Hémus, qui ne laissaient en cet endroit qu'un passage au fleuve de l'Hèbre, encore étroit et voisin de ses sources. La difficulté des approches, et la rigueur de la saison, obligèrent pour lors Lascaris à se retirer. Mais aux premiers jours du printemps, résolu de poursuivre cette entreprise, il envoya ordre à Alexis Stratégopule et à Constantin Tornice, qui se trouvaient alors à Serres avec bon nombre de troupes, de venir le joindre devant Zipène. Ils se mirent en chemin; mais lorsqu'ils virent qu'il fallait passer sur le ventre à un corps de Bulgares, en plus grand nombre, qui fermaient le passage, leurs soldats s'effrayèrent, et dès qu'ils entendirent le son des cors et des trompettes, ils prirent la fuite, sans qu'il fût possible de les retenir, et retournèrent à Serres, abandonnant leurs bagages

et la plupart de leurs chevaux, qui furent la proie des paysans d'alentour. L'empereur, irrité de cette lâcheté, leur ayant mandé que s'ils voulaient mériter le pardon, il fallait retourner à l'ennemi et le combattre, ils refusèrent d'obéir, et aimèrent mieux s'exposer à la colère de l'empereur qu'à l'épée des Bulgares.

VI. Rébellion de Dragotas.

Jamais les traîtres ne sont assez payés à leur compte, et leur mécontentement les porte souvent à une seconde trahison. Dragotas qui, dix ans auparavant, avait livré à Vatace la ville de Serres, ne se croyant pas assez récompensé, résolut de livrer aux Bulgares la ville de Mélénique. Il ramassa des troupes de toutes parts, et vint assiéger cette place. Elle était gardée par Théodore Nestonge et Jean l'Ange, braves capitaines, qui, n'ayant qu'une faible garnison, se défendaient avec courage. L'empereur, qui en était éloigné de plus de quinze journées, n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il se mit en marche, et fit tant de diligence, qu'en douze jours il se rendit à Serres avec une bonne armée. Dès le lendemain, il partit pour aller à Mélénique. Il fallait traverser la vallée de Ropel : c'était une gorge étroite, où le fleuve Strymon, resserré entre des montagnes, laissait à peine assez d'espace pour un chariot. Une armée de Bulgares, qui n'était pas éloignée, avait encore rendu ce chemin impraticable en le fermant d'une forte palissade, soutenue d'un gros détachement. Mais les généraux bulgares, peu entendus dans le métier de la guerre, avaient négligé la précaution la plus nécessaire : c'eût été de se saisir des hauteurs, d'où ils auraient écrasé les Grecs au passage, s'ils eussent été assez téméraires pour le tenter. L'empereur, arrivé sur le lieu, profita de l'avantage que lui laissaient les ennemis. Il

détacha une partie de son infanterie pour monter sur la montagne, au travers des forêts, qui la dérobaient à leur vue, et les accabler de traits au fond du vallon. Il se tint avec le reste au pied de la palissade, que ses soldats coupaient et arrachaient avec ardeur. Les ennemis, déconcertés par cette double attaque, en face et au-dessus de leur tête, prennent la fuite; les Grecs en font un grand carnage; le reste fuit au camp des Bulgares, et y porte la terreur. C'était au commencement de la nuit. Tous, saisis d'effroi, sautent sur les premiers chevaux qu'ils rencontrent; et comme le terrain était scabreux, coupé de ravines, hérissé de rochers, l'obscurité de la nuit, qui était fort noire, empêchant de reconnaître les chemins, les uns tombent de cheval, et sont écrasés par leurs camarades; les autres se brisent contre les rochers, ou roulent dans les précipices: il n'en échappa qu'un petit nombre, meurtris, estropiés, presque sans vie. Dragotas, qui était venu les joindre avec les siens, fut foulé aux pieds des chevaux, et mourut trois jours après. L'empereur entra dans la ville cette nuit, et fut reçu avec des acclamations de joie.

VII. Suite des exploits de Lascaris.

Après quelques jours employés à mettre en sûreté cette ville, d'où il chassa plusieurs familles dont la fidélité lui était suspecte, il se rendit à Thessalonique, passa le Vardar, et s'avança jusqu'au-delà de Bodène. Il y fut arrêté par une maladie qui se répandit dans l'armée. C'étaient des hémorrhoïdes douloureuses, causées apparemment par la qualité des eaux et des nourritures. Dès qu'il fut en état de continuer sa marche, il alla attaquer Bélise, qui capitula aussitôt: la garnison bulgare eut la liberté de sortir avec armes et bagages. Il

reprit ensuite le chemin de Serres, traversant des pays arides et inhabités, où le pain manqua pendant plusieurs jours aux soldats, et l'eau pendant deux jours. Arrivé à Serres, il reçut une lettre de Muzalon, qui lui mandait qu'une armée de Tartares traversait la Cappadoce, et que la terreur, qui devançait toujours cette nation barbare, se répandait jusqu'à Nicée. Sur cet avis, Lascaris fit grande diligence, pour courir au secours de ses états d'Orient. Mais en arrivant au bord de l'Hèbre, il apprit que ce n'était qu'une fausse alarme. Le sultan d'Icone avait fait la paix avec les Tartares. Houlagou, frère du grand-khan, tourna ses armes contre les Assassins établis en Perse; et ayant délivré la terre de cette race meurtrière, il alla attaquer Bagdad, pour achever de détruire l'empire des califes. Rassuré par cette nouvelle, l'empereur ralentit sa marche, et vint à petites journées à Andrinople. Il avait regagné, dans cette campagne, tout ce que les Bulgares avaient depuis peu enlevé à l'Empire. Il ne restait à recouvrer que la forteresse de Zépène. Quoique l'hiver se fît déjà sentir, il tenta de nouveau de s'en rendre maître: mais la violence des orages, les neiges, les glaces, qui rendaient le lieu encore plus inaccessible, et la crainte de manquer de vivres dans ce pays sauvage, au voisinage d'une armée ennemie, lui firent encore abandonner l'entreprise. Il laissa dans le pays un corps de troupes, sous la conduite de plusieurs généraux, avec ordre de se tenir renfermés dans Didymotique, sans se hasarder à combattre les Bulgares, à moins qu'ils ne vinssent en petit nombre pour ravager la contrée. Après ces dispositions, il repassa l'Hellespont, et s'arrêta dans Lampsaque. Il y célébra les fêtes de Noël et de la Chan-

deleur, et alla passer le reste de l'hiver à Nymphée.

VIII. Incursion des Tartares. Deguignes, hist. des Huns, l. 15, 18.

Pendant que Lascaris faisait la guerre en Macédoine, une autre armée de Tartares, du côté de l'Occident, lui donna encore quelques moments d'inquiétude : mais ce fut un orage passager, qui s'éloigna en peu de jours, après avoir fait un grand bruit. Batou, petit-fils de Tchinghis-Khan, et souverain du Captchac, avait fait la conquête d'une partie de la Russie. Il avait ravagé la Pologne, la Moravie, la Dalmatie, et marchait en Hongrie pour aller faire le siége de Constantinople, lorsque la mort vint interrompre ce grand dessein. Berkéaï, son frère, qui lui succéda, parut d'abord vouloir suivre ce projet ; mais après avoir fait quelques ravages sur les terres de l'empire français, il reprit le chemin du Danube et regagna la Russie. Aucune des villes grecques, voisine de leur passage, ne fut attaquée : elles n'éprouvèrent que les dommages qu'entraîne dans les campagnes le cours impétueux d'un torrent.

IX. Grande fortune de George Muzalon. Acrop. c. 60. Gregor. l. 3. c. 3. Pachym, l. 1, c. 8.

L'empereur, pendant le séjour qu'il fit à Lampsaque, répandit ses faveurs sur ceux qui surent faire valoir leurs services. Le mieux récompensé de tous fut George Muzalon, personnage célèbre, dont la haute élévation, qui annonce presque toujours une grande chute, mérite dans l'histoire une place distinguée. Il était d'Adramytte, né dans une famille obscure. Son père était un des bas officiers du palais. L'adresse à s'insinuer, les agréments de l'esprit et de la figure, la douceur des mœurs, en un mot le talent de plaire, lui ouvrirent, dès son enfance, l'accès auprès de l'héritier de l'Empire. Il partagea d'abord, avec d'autres enfants, l'honneur d'amuser son jeune maître ; mais il sut si bien se plier à son caractère, qu'il effaça tous ses camarades ;

et l'amitié croissant avec l'âge, lorsque Lascaris monta sur le trône, Muzalon devint le dépositaire de tous ses secrets, le confident de ses desseins, son ministre unique pour toutes les affaires, qu'il traitait avec dextérité. Il rendait encore, malgré lui, à l'empereur, un important service, dont il est rare que les princes s'aperçoivent : c'est que, sans lui attribuer aucun des biens que faisait son maître, on lui imputait tout le mal ; et c'est peut-être dans la cour des princes le plus utile office des favoris, qu'on pourrait, pour cette raison, appeler *les éponges de la haine publique*. L'empereur, voulant l'élever au-dessus de toutes les fortunes, ne fit pas attention qu'une préférence si éclatante allumait l'envie, et que tant d'honneurs dont il comblait son favori étaient autant de nuages qu'il assemblait sur sa tête, et d'où partirait un jour la foudre dont il serait écrasé. Il dépouilla de la charge de protovestiaire Alexis Raoul, seigneur illustre et très-estimé, pour en revêtir Muzalon. Bientôt après, il le décora de celle de grand-domestique. A son retour de Thrace, il fit plus encore; il fit passer cette dernière dignité sur la tête d'Andronic, second frère de Muzalon, et conféra à celui-ci celle de stratopédarque, c'est-à-dire généralissime de toutes les armées, avec le titre de protosébaste. Le troisième frère fut fait grand-veneur. Il leur fit épouser à tous des filles de la plus haute naissance. George eut pour femme Théodora, fille d'un Cantacuzène et d'une sœur de Michel Paléologue. Tant de distinctions, prodiguées à des hommes sortis de la poussière, révoltaient toute la cour. On murmurait de voir l'empereur payer si cher les jeux de son enfance; car la jalousie fermait les yeux sur les autres mérites de Muzalon. Ces murmures pi-

quaient vivement l'empereur; et le chagrin qu'il en conçut, se joignant à la mélancolie où le jeta la maladie dont je parlerai dans la suite, changea tout-à-fait son caractère. Il mit sa sûreté à rabaisser les princes de son sang et les grands seigneurs. Il poussa le ressentiment de quelques railleries jusqu'à faire aveugler deux des premiers de la cour, Théodore Philès, et Constantin fils d'Alexis Stratégopule, qu'il avait auparavant honoré de son alliance, en lui donnant en mariage sa cousine germaine, nièce de Vatace.

An 1258. X. Troisième campagne en Bulgarie. Acrop. c. 61.

Au mois de mars, l'empereur mit sur pied une armée plus forte que la précédente; et pour la grossir encore, il y enrôla cette foule de gens que les empereurs employaient au divertissement de leur chasse. L'ardeur du prince, et les récompenses dont il avait payé les services des deux campagnes précédentes, attirèrent sous ses enseignes tous ceux qui cherchaient la fortune. Avec cette armée, plus nombreuse que n'avaient jamais été celles de Vatace, il passa l'Hellespont, et marcha droit à Didymotique, espérant joindre à ses troupes celles qu'il avait laissées dans cette ville: mais il les trouva en très-mauvais état. Dès qu'il avait quitté le pays, le roi bulgare avait pris à sa solde quatre mille Comans, qui, portant partout le fer et le feu, avaient pénétré jusqu'aux portes de Didymotique. Les commandants grecs, malgré l'ordre qu'ils avaient de l'empereur de ne rien hasarder, sortirent sur les Comans, et leurs troupes, pesamment armées, furent bientôt défaites par un ennemi armé à la légère, qui, voltigeant autour d'eux, sans s'approcher de plus près qu'à la portée du trait, perçait impunément hommes et chevaux. On prit la fuite; et Manuel Lascaris ne dut son salut qu'à la

vitesse de son cheval. Il se sauva dans Andrinople. Constantin Margarite, autre commandant, ne fut pas si heureux. Il fut pris avec plusieurs autres officiers et vendu aux Bulgares. L'empereur n'était alors éloigné que de deux journées. Affligé de cet échec, et brûlant d'ardeur de le réparer, il hâta tellement sa marche, qu'en un jour il arriva au champ de bataille; mais il n'y trouva plus les Comans. Au bruit de son approche ils s'étaient retirés vers Bizye, où ils se croyaient en sûreté, ne craignant pas qu'une armée fatiguée d'une marche forcée vînt les y chercher. Ils se trompèrent. L'infatigable Lascaris alla les y surprendre: mais il ne put atteindre que les plus lents à prendre la fuite, entre lesquels se trouvèrent leurs officiers les plus distingués. Ils furent passés au fil de l'épée; et l'empereur, peu content de cette médiocre vengeance, campa sur le bord d'une rivière nommée Régine, qui se décharge dans l'Hèbre.

21. Paix avec les Bulgares. Acrop. c. 62. Gregor. l. 3, c. 1.

Le roi bulgare, qui avait cru l'empereur épuisé par deux fatigantes campagnes, effrayé de le voir reparaître sur la frontière avec une armée encore plus nombreuse, fit réflexion qu'il n'avait pas des forces égales à lui opposer. Il prit le parti de lui demander la paix; et pour l'obtenir, il employa l'entremise de son beau-père, Urus, roi de Russie, qu'il rendit arbitre des conditions. Il prévint l'arrivée du prince russe par une ambassade, pour demander un sauf-conduit et une réception honorable. Ce prince fut en effet reçu avec honneur, ainsi que ceux qui l'accompagnaient; et la paix fut conclue, à condition qu'on restituerait à l'Empire la forteresse de Zépène, la seule place qui restait encore au pouvoir des Bulgares. Urus s'en retourna

satisfait et comblé de riches présents. Après son départ, quelques courtisans persuadèrent à l'empereur que ce prétendu médiateur n'était qu'un fourbe, venu, sous un faux prétexte, pour gagner des présents, et que le roi bulgare désavouerait. L'empereur avait coutume de faire lui-même, sur le soir, la visite de son camp, qui avait plus d'une lieue d'étendue. Un jour qu'il le traversait, accompagné d'un grand cortége de seigneurs, entre lesquels était Acropolite, grand-logothète, après avoir demandé aux autres ce qu'ils pensaient de la négociation d'Urus, que toute la cour traitait d'imposteur, il adressa la parole au grand-logothète : *N'est-il pas vrai*, lui dit-il, *que nous avons été le jouet de cette comédie?* Le logothète, peu courtisan, répondit un peu brusquement, qu'*il n'en pouvait rien croire, et que ceux qui inspiraient ces soupçons à Sa Majesté étaient eux-mêmes ceux qui la trompaient.* Là-dessus, l'empereur, trop sujet à s'emporter de colère, le fait descendre de cheval et battre outrageusement par deux de ses gardes. Le magistrat, couvert de confusion, se retire dans sa tente, d'où il ne sort point pendant plusieurs jours. Le prince, aussi prompt à revenir de ses emportements qu'à s'y abandonner, se repentit bientôt de cette incartade. Il envoya inutilement au logothète plusieurs de ses amis, pour l'apaiser et l'engager à reparaître devant le prince. Enfin, ne pouvant rien gagner par cette voie, il usa d'autorité, et lui envoya ordre de revenir au conseil. Acropolite obéit; et comme il se tenait debout, la tête baissée, sans proférer une parole, *Ne voyez-vous pas votre place*, lui dit l'empereur, *mettez-vous-y, et opinez à votre ordinaire.* Était-ce donc réparer l'affront

fait à la plus haute magistrature, que de faire rasseoir sur son siége le magistrat avec les meurtrissures des coups qu'il avait reçus? Le simple et sincère Acropolite, qui raconte lui-même cette ignominieuse aventure, paraît content de la satisfaction : tant les ames étaient alors abâtardies!

XII. Mariage de Marie, fille de Lascaris. Acrop. c. 63, 64. Gregor. l. 3, c. 1. Pachym. l. 1, c. 13.

Vers la fin du mois d'août on vit arriver au camp Théodora, femme de Michel d'Épire. Elle amenait son fils Nicéphore, pour terminer enfin son mariage, arrêté six ans auparavant, avec Marie, fille de Lascaris. Vatace, qui avait reçu ce jeune prince au camp d'Ostrohe, mécontent de l'infidélité de Michel, qui ne faisait la paix que pour reprendre les armes, avait, peu de temps après, renvoyé le fils à son père. Enfin tout paraissant tranquille du côté de l'Épire et de la Thessalie, l'empereur reçut avec honneur Théodora, et la conduisit à Thessalonique pour y faire la cérémonie des noces. Pendant ce voyage, profitant de l'empressement que Théodora témoignait pour cette alliance, il exigea d'elle de nouvelles conditions; et comme elle avait eu l'imprudence de se mettre entre ses mains sans aucune sûreté pour sa personne, elle n'osa rien refuser. Elle convint, sur son serment, que le château de Serbie et la ville de Durazzo seraient cédés à l'Empire. Michel y consentit à grand regret, pour tirer des mains de Lascaris sa femme et son fils, qu'il aimait tous deux avec tendresse. Les noces furent célébrées à Thessalonique; et en échange de deux places importantes, la jeune princesse ne porta pour dot à Nicéphore que la confirmation du titre de despote.

XIII. Négociation inutile pour

La négociation commencée pour la réunion des deux églises avait été interrompue par la mort de Va-

la réunion des deux Églises.

Alex. IV, l. 2, epist. 325. Acrop. c. 67. Allat. de consensu, l. 2, c. 14. Bzovius. Raynald. Ducange, Hist. l. 3, c. 7. Fleury, Hist. eccles. l. 84, art. 31.

tace et d'Innocent IV. Alexandre IV, successeur d'Innocent, entreprit de suivre ce grand ouvrage. Il envoya l'évêque d'Orviette, avec une instruction contenant les conditions proposées par les Grecs, et acceptées par Innocent. Il chargea son légat d'apporter toutes les facilités convenables pour opérer la réunion, et de promettre la convocation d'un concile général dans un lieu commode aux deux parties, pour y décider des points de foi controversés. Il lui recommanda cependant d'user de toute sa prudence, pour rabattre de ces conditions tout ce qu'il pourrait en retrancher, sans rompre avec les Grecs, et pour y ajouter ce qui serait conforme à l'esprit de l'église latine; que si les demandes des Grecs étaient exorbitantes, il s'abstînt d'y répondre; mais qu'il les invitât à venir à Rome par députés, avec plein pouvoir de l'empereur et du clergé pour traiter pardevant le pape. Toutes ces précautions furent inutiles. Les guerres continuelles de Lascaris, et la courte durée de son règne, ne lui permirent pas de s'occuper de cette affaire. D'ailleurs, il était obstiné dans le schisme; il se piquait même de théologie, selon l'absurde vanité de la plupart des empereurs grecs, et il composa plusieurs ouvrages, deux entre autres contre l'opinion des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Le légat étant arrivé à Bérée, y trouva George Acropolite, que l'empereur avait chargé de le recevoir et de le congédier. Les auteurs grecs ne parlent d'aucune guerre entre les Grecs et les Latins, durant le règne de Lascaris. On voit néanmoins, par une lettre du pape Alexandre, datée du mois de juillet de cette année, que les courses et les ravages continuels des Grecs sur les terres des Latins mettaient

ceux-ci tellement à l'étroit, que leur patriarche, Justiniani, fut obligé, pour subsister, d'avoir recours au pape, qui fit contribuer les évêques de la Morée.

XLV. Michel Paléologue s'enfuit chez les Turks.

En passant en Occident, l'empereur avait confié à Michel Paléologue le gouvernement de Nicée et de la Bithynie. Ce guerrier, aussi habile dans les affaires civiles que dans celles de la guerre, se faisait aimer des Grecs, et redouter des Français, par les avantages qu'il remportait sur eux; mais il ne se rendait pas moins redoutable à l'empereur par l'éclat de ses talents. Son humeur affable et enjouée, sa familiarité noble et pleine de dignité, ses libéralités, lui gagnaient tous les cœurs. Ses envieux ne manquaient jamais l'occasion d'envenimer et ses actions et ses paroles auprès de l'empereur, naturellement jaloux. Un discours séditieux et téméraire, échappé au grand-cartulaire, oncle de Michel, augmenta les soupçons de l'empereur. Un jour, dans un entretien où l'on parlait des titres qui donnaient droit à l'Empire, il s'avisa de dire que c'était la Providence qui distribuait les couronnes, et que celui qui s'y sentait appelé pouvait s'en emparer sans crime. Ce discours, vrai dans le principe, faux dans la conséquence, étant rapporté à l'empereur, lui parut une apologie des desseins de Michel. L'oncle fut arrêté. On résolut de s'assurer de la personne du neveu; et tandis que Michel brillait à Nicée, on machinait sa perte à Thessalonique. Il en fut averti par un officier du palais, son ami, nommé Cotys, qui lui fit savoir que s'il voulait sauver sa tête ou du moins ses yeux, il ne devait pas attendre le retour de l'empereur. Michel en fut d'autant plus alarmé, que les soupçons conçus contre lui n'étaient pas sans fondement. Il était

Acrop. c. 64, et seqq. Gregor. l. 3, c. 2. Pachym. l. 1, c. 9. Phranza, l. 1, c. 2.

dévoré d'ambition, et quoiqu'il ne fût pas assez déterminé pour hasarder un forfait, il se jugeait lui-même digne de la couronne, et la désirait avec ardeur. L'avis qu'il reçut lui causa de cruelles agitations. Son ame était combattue, d'un côté par la crainte, de l'autre par la honte de céder le terrain à ses ennemis, et de perdre ses avantages pour aller mendier un asile et faire le personnage de fugitif. La crainte l'emporta. Il partit une nuit de Nicée, suivi de ses amis et de ses domestiques, emportant avec lui ses trésors. Il fut surpris en chemin par les Turkomans, ennemis irréconciliables des Grecs et ne vivant que de pillage. Ils lui enlevèrent jusqu'à ses habits; ils se partagèrent ses dépouilles et toutes les personnes qui l'accompagnaient, dont ils firent des esclaves. Michel eut le bonheur de se sauver de leurs mains, et nu, dépourvu de tout, il se jeta dans Icone. En cet état déplorable, il fut bien reçu de Kaïkaous, instruit de sa noblesse et de ses grandes qualités. Le sultan, voulant réparer ses pertes, manda aux Turkomans qu'ils eussent à lui renvoyer au plus tôt tout ce qu'ils lui avaient enlevé, hommes, argent, bagages; mais ces barbares, qui n'obéissaient qu'à leur volonté, ne tinrent compte de cet ordre. Les seigneurs turks l'avaient d'abord vu avec compassion; bientôt, charmés de sa bonne mine, de l'élévation de ses sentiments, et de sa fermeté d'ame au milieu de l'infortune, ils en vinrent à le respecter; et ce qu'ils apprenaient de sa valeur et de ses talents militaires leur donna de grandes espérances. L'empereur apprenant son évasion, en conçut de vives inquiétudes. Il ne doutait pas que Michel ne se mît à la tête des Turks pour attaquer les terres de l'Empire. Il ne fut rassuré que par une lettre

qu'on lui mit entre les mains. Michel, arrivé à Icone, écrivait en ces termes aux commandants des troupes de Bithynie : « Alarmé des soupçons injustes inspirés « à l'empereur, et des mauvais desseins formés contre « moi, j'ai cru devoir sauver ma vie. Continuez de ser- « vir le prince en braves et fidèles sujets. Veillez avec « soin à la garde des villes et à la défense du pays; et, « loin de rien relâcher de cette vigilance dont j'ai « moi-même été témoin, redoublez plutôt de diligence « et de zèle, pour suppléer à mon absence. » Cette lettre, peut-être écrite à dessein qu'elle fût mise sous les yeux de l'empereur, le tranquillisa, et commença d'ouvrir la voie à la justification de Paléologue.

XV. Il combat pour les Turks contre les Tartares.

Les Tartares ravageaient l'Asie. Le sultan leva une armée; et comme il avait dans ses états un grand nombre de chrétiens, il en composa un corps, dont il donna le commandement à Michel. On alla chercher les ennemis. Le bataillon de Michel donna avec tant de vigueur, que les Tartares qu'il avait en tête furent rompus du premier choc et prirent la fuite. Michel lui-même perça d'un coup de lance le général ennemi. C'en était fait de toute l'armée barbare, sans un événement imprévu. Un des principaux officiers turks, estimé pour sa bravoure, ayant reçu quelque mécontentement de la part du sultan, cherchait depuis long-temps l'occasion de s'en venger, et crut l'avoir trouvée. Il passa du côté des Tartares avec toutes les troupes qu'il commandait. Cette trahison changea le sort de la bataille. Les Turks vainqueurs tournent le dos, et sont poursuivis des ennemis, qui les accablent d'une grêle de flèches. Michel, joint au général turc, suivi d'une petite troupe de cavaliers, continua de fuir pendant

plusieurs jours, obligé sans cesse de combattre un gros de Tartares, qui les poursuivit sans relâche jusqu'à Castamone en Paphlagonie, où le général avait sa demeure. Les Tartares, maîtres de la campagne, coururent en liberté tout le pays, qu'ils couvrirent de sang et de ruines.

XVI. Nouvelle guerre de Michel d'Épire.

Acrop. c. 66, 67, 68.

Ces ravages faisaient craindre à l'empereur pour ses états d'orient; il courut à leur défense. En quittant Thessalonique, il en donna la garde à son oncle Michel Lascaris, auquel il laissait quelques troupes. Il distribua ses principaux officiers dans les autres places, et chargea de l'inspection générale le logothète George Acropolite, voulant peut-être effacer par cet honneur le souvenir de l'affront que George avait reçu, ou éloigner de sa personne un conseiller trop sincère. Ce fut alors que le logothète étant à Bérée, congédia, comme je l'ai dit, le légat du pape. Il fit ensuite la visite de toutes les places jusqu'à Durazzo. Il ne revint à Prilèpe qu'au bout de trois mois. A peine y était-il arrivé, qu'il apprit que Michel, despote d'Épire, mécontent du mariage de son fils, qui lui avait fait perdre la ville de Durazzo, reprenait les armes, et qu'il avait mis dans son parti la nation des Serves. L'empereur avait donné le gouvernement d'Albanopolis, place importante, capitale de l'Albanie, à Constantin Chaberon, brave guerrier, et capable de résister à une armée entière, mais non pas à une belle femme. Ce fut cette machine que Michel fit jouer pour le surprendre. Une jeune veuve, belle-sœur de Michel, aussi artificieuse que libertine, se mit en tête d'inspirer de l'amour à Chaberon, et n'eut pas de peine à le faire donner dans le piége. Acropolite fut averti de ce ma-

siége, avant qu'il eût eu son effet par l'abandon de la place. Il y courut aussitôt; mais trouvant les habitants déjà gagnés, et la partie liée avec le despote d'Épire, il n'eut rien à faire de mieux que de se retirer, pour ne pas servir lui-même, par surcroît, à payer les faveurs qu'on vendait à Chabaron. Aussitôt après sa retraite, Albanopolis se rendit au despote, et les amours de Chabaron le conduisirent dans un cachot où Michel le fit enfermer. Acropolite, dans son retour, trouva tout le pays en mouvement. Il courut plusieurs fois risque d'être pris ou tué par les troupes légères qui volaient de toutes parts. Michel enlevait sans peine toutes les places d'alentour; et lorsque Acropolite eut gagné Prilèpe, il s'y vit bientôt assiégé par le despote à la tête d'une armée. La ville était forte et de difficile accès; ce qui n'empêcha pas Michel de l'attaquer. Il comptait sur les intelligences qu'il avait dans la place; il fut cependant repoussé et leva le siége, mais sans s'éloigner, ravageant toute la contrée. Acropolite et la garnison demeurèrent renfermés dans Prilèpe, sans oser ouvrir les portes, souffrant toutes les incommodités d'un blocus.

XVII. Retour de Michel Paléologue.

Acrop. c. 69. Greg. l. 3, c. 2. Pachym. l. 3, c. 2. Phranza, l. 1, c. 2.

La victoire des Tartares alarma l'empereur, et fit trembler le sultan dans Iconе. L'empereur, à la tête d'une armée, s'avança en Lydie, et alla camper près de Sardes. Le sultan, se croyant perdu, vint se jeter entre ses bras. Lascaris le reçut avec bienveillance, le rassura, le régala de présents, et le renvoya avec une escorte de quatre cents hommes, commandés par Jean Ducas Murzuphle. En reconnaissance de ce bienfait, le sultan abandonna à l'Empire la ville de Laodicée; mais les Grecs étant trop faibles pour la garder, elle

retourna bientôt au pouvoir des musulmans. Kaïkaous, ne comptant pas assez sur les forces de l'Empire pour se défendre contre les Tartares, fit la paix avec eux, et se rendit leur tributaire. Il avait agi auprès de l'empereur pour Michel Paléologue. L'évêque d'Icone (car les musulmans avaient conservé dans cette ville les chrétiens et leur évêque) écrivit aussi en sa faveur, et acheva d'effacer les sinistres impressions que le prince avait prises contre lui. Michel eut permission de revenir à la cour, après s'être engagé par les serments les plus terribles à ne s'écarter jamais de la fidélité et de l'attachement inviolable qu'il devait à l'empereur, à Jean son fils, et à toute la famille impériale. Lascaris, persuadé de sa sincérité, l'accueillit avec tendresse, et le rétablit dans ses biens et ses dignités.

XVIII. Guerre du despote d'Épire. Acrop. c. 70, 71, 72. Pachym. l. 1, c. 10.

Michel, despote d'Épire, continuait la guerre; et tandis qu'Acropolite se tenait enfermé dans Prilèpe, et que Michel Lascaris n'osait sortir de Thessalonique, ce prince actif ravageait le pays, et s'emparait des places qu'il trouvait mal gardées. Il s'était rendu maître de Bérée et de Bodène. L'empereur, déja attaqué d'une maladie mortelle, ne pouvait suivre sa valeur naturelle, et se mettre lui-même en campagne. Il avait rendu sa confiance à Paléologue, dont il connaissait le mérite. Il l'envoya donc pour garder Durazzo, nouvellement rendu à l'Empire, et s'opposer aux progrès du despote. Mais il ne lui donna que de mauvaises troupes, ramassées en Macédoine, sans choix, et en petit nombre. Paléologue, trop sage pour aller affronter l'ennemi avec de pareilles forces, marcha à Thessalonique, où il se joignit à Michel Lascaris; et tous deux ensemble,

ayant passé le Vardar, s'approchèrent de Bérée, non pas à dessein de l'attaquer, ils n'étaient pas en état de l'entreprendre, mais pour faire subsister leurs troupes par le pillage des campagnes. Pendant ce temps-là, une bande de Serves, ligués avec le despote, vint ravager les terres de Prilèpe : ils n'étaient qu'au nombre de mille. Scutérius Xyléas, qui n'était pas loin, avec encore moins de troupes, guerrier novice et ignorant, mais présomptueux, alla les attaquer, et fut battu. Il laissa sur la place ou dans les fers presque tous ses gens, content de se sauver lui-même. Paléologue et Lascaris, après avoir dévasté les environs de Bérée, allèrent camper, près de Bodène, dans une plaine fertile et abondante en fourrages. Le despote, instruit du petit nombre et de la faiblesse de leurs troupes, tira de son armée cinq cents cavaliers d'élite, et mit à leur tête Théodore, un de ses fils naturels, avec ordre d'aller donner une leçon à ces nouvelles milices. Dans ce même temps, arrivait aux Grecs un nouveau renfort; mais ce n'étaient que des paysans, sans aucune connaissance de la guerre, montés sur des chevaux de charrue. Manuel Lampardas, bien digne de les commander, qui ne venait que pour le pillage, commença par faire querelle aux généraux, de ce qu'on ne l'avait pas attendu pour partager le butin ; et murmurant de ce qu'on ne laissait à sa valeur que le péril et la peine, il passa outre, pour aller le premier ravager d'autres campagnes, qu'il trouverait encore entières. Il n'était pas fort éloigné, qu'il rencontra, dans un défilé, les escadrons de Théodore. En un moment, les Épirotes, bien armés et bien montés, firent disparaître ces mauvaises troupes, comme un tourbillon de

poussière. Quelques-uns se sauvent dans le camp de Paléologue, et l'instruisent de l'aventure. Aussitôt ce guerrier prend avec lui cinquante cavaliers paphlagoniens, les seuls de son armée qui méritaient le nom de soldats : c'était une troupe qu'il avait amenée avec lui en revenant à la cour, gens pleins de courage et attachés à sa personne. Il vole avec eux à l'ennemi, malgré Michel Lascaris, qui le taxe de témérité, et refuse de le suivre. Paléologue, courant à la tête des siens, abat d'un coup de lance le premier qu'il rencontre. Celui-ci, s'étant relevé, embrasse les genoux de son vainqueur, et lui demande la vie. Paléologue, qui ne le connaissait pas, le met entre les mains d'un de ses cavaliers, qui lui coupe la gorge : c'était le malheureux Théodore. Les Paphlagoniens, plus animés par cet exemple, donnent tête baissée dans l'escadron ennemi ; et quoiqu'il fût dix fois plus nombreux, ils le percent de toutes parts, renversent tout devant eux, et le mettent en fuite avec grand carnage. Un succès si brillant, quoique dans une rencontre si peu considérable, aurait enivré un autre capitaine. Paléologue, loin de se laisser prendre à cet appât, était trop habile et trop sage pour déguiser sa faiblesse. Ce ne fut que sur de pressantes sollicitations qu'il se rendit dans Prilèpe. Là, après avoir examiné l'état de la place, et conseillé ce qu'il pensa de meilleur dans la conjoncture, il prit le chemin de Durazzo où il avait ordre de se rendre.

XIX. Prilèpe pris par le despote.

Le despote, n'ayant rien à redouter des troupes impériales, revint assiéger Prilèpe. Il était secondé au dedans par des traîtres ; il y en avait même dans la garnison. Quoique Acropolite n'eût que quarante hom-

mes de sa maison sur la fidélité desquels il pût compter, il sut cependant donner de si bons ordres que l'ennemi fut repoussé dans trois assauts. Enfin la trahison trouva le moment de réussir. Tandis qu'on distribuait le pain aux soldats, les habitants ouvrirent les portes. Acropolite et ses gens se sauvèrent dans la citadelle. Ce n'était qu'un rocher très-facile à escalader, n'ayant pas dix pieds d'élévation. Il s'y défendit pendant la nuit contre les habitants, acharnés à sa perte pour profiter de ses dépouilles. Dès le point du jour, il se rendit au despote, sous la condition qu'il aurait la liberté de se retirer, lui et les siens, avec armes et bagages. Michel accorda tout et ne tint rien. Il se saisit de tous leurs effets, et les traîna, chargés de chaînes, à la suite de son armée. L'empereur, mécontent de ses généraux, n'était pas mieux disposé à l'égard d'Acropolite : il le soupçonnait de trahison, et imputait la perte de Prilèpe au ressentiment de l'injure qu'il avait reçue. Il ne lui rendit justice que lorsqu'il eut appris que ce magistrat infortuné était enfermé dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. Ce fut alors que, pour lui sauver d'autres dommages, il prit soin de lui conserver ses biens et de protéger sa famille.

XX. Alliance de Lascaris avec le roi des Bulgares.

Acrop. c. 71. Gregoras, l. 3, c. 2. Pachym. l. 5, c. 5. Ducange, fam. p. 320, 321.

Depuis la paix conclue avec les Bulgares, leur roi Michel, dépouillé de toutes les conquêtes qu'il avait faites sur l'Empire, vivait en bonne intelligence avec l'empereur son beau-frère. Il fut assassiné près de Ternove, par son cousin Calliman, fils d'Alexandre, et petit-fils du premier Asan, qui, par sa révolte, avait détaché de l'Empire le royaume de Bulgarie. Pour s'assurer la couronne, l'usurpateur avait contraint la femme de Michel à l'épouser. Mais Urus, roi de Rus-

sie, père de la princesse, vint avec une grande armée venger la mort de son gendre, et arracher sa fille des bras du tyran. Calliman fut défait et tué dans sa fuite. Michel n'avait pas laissé d'enfants. On proclama roi Myzès, qui avait pour femme la sœur de ce prince, et qui était déja possesseur d'un grand pays, dans la partie de la Thrace appartenant aux Bulgares. Son caractère lâche et efféminé le rendit bientôt méprisable. Un Serve, nommé Constantin Tech, s'était rendu célèbre en Bulgarie, par les talents de son esprit et par la force de son corps. Également estimé du peuple et des grands, qu'il avait su gagner, il souleva les Bulgares, se fit proclamer roi, assiégea Myzès dans Ternove, et se rendit maître de sa personne, de sa femme et de ses enfants, et lui donna pour retraite la ville de Mésembrie, sur le Pont-Euxin. Constantin, qui n'avait d'autre titre que son mérite, voulut s'en faire un par une alliance dans la famille impériale. Il envoya demander à l'empereur Lascaris sa fille Irène. Elle était née d'Hélène, fille du roi des Bulgares Asan II. Mais, à ce mariage, s'opposait un obstacle qui aurait été invincible, si l'ignorance et la corruption des mœurs de ce temps-là ne l'eussent pas rendu facile à rompre. Constantin était marié. Il répudia sa femme, et la fit transporter à Nicée, entre les mains de Lascaris. L'empereur, muni de ce gage de divorce, ne fit pas difficulté d'envoyer sa fille au nouveau roi, avec lequel il renouvela le traité de paix fait avec Michel.

XXI. Inaction des Français. Nangis. Chron. Ducange.

L'indigence, et, plus encore, l'indolence et l'incapacité de l'empereur Baudouin, paraissent, dans toutes ces années, avoir glacé le courage des Français, celui de tous les peuples du monde qui prend le plus aisément

le caractère de son prince. Constantinople disparaît alors dans l'histoire : ce n'est plus qu'une retraite morne et silencieuse, d'où on ne les voit jamais sortir pour profiter des embarras et des guerres de l'empereur grec. Cachés comme dans un terrier, ils laissent Vatace, Lascaris, le roi bulgare, le despote d'Épire, se disputer et s'arracher mutuellement les places de Thrace, de Macédoine, de Thessalie, que leurs deux premiers empereurs, Baudouin et Henri, avaient conquises avec tant de gloire. Baudouin II et sa femme Marie coururent tour à tour par toute la chrétienté mendiant des secours, dont on ne voit pas qu'ils tirent aucun avantage. Marie était alors en France, sollicitant encore la générosité de Louis, et disputant à ses sujets révoltés le comté de Namur, qui appartenait à Baudouin, du chef de l'impératrice Yolande, sa mère. Dépouillée enfin de ce riche héritage, elle vendit les droits de son mari à Gui, comte de Flandre, qui en demeura possesseur; et cet argent alla encore se perdre dans Constantinople, comme dans un abîme d'eaux dormantes.

Hist. l. 5, c. 4 et suiv.

An 1259. XXII. Nouveaux soupçons contre Paléologue.

Quoique l'empereur grec fût à la fleur de son âge, sa santé s'affaiblissait tous les jours. Il était frappé de la même maladie que son père. De fréquents accès d'épilepsie le plongeaient dans une noire mélancolie : il s'était persuadé que ce mal était l'effet d'un maléfice; ses soupçons s'étendaient sur tous ceux qui approchaient de sa personne. Le champ était ouvert aux délateurs, pour faire périr ceux qu'ils voulaient perdre, et la vie des gens de bien était à la merci des scélérats. Sur le moindre indice, l'empereur, troublé et tremblant de colère, faisait arrêter, interroger, tour-

Pachym. l. 1, c. 11, 12. Abou'l-faradj, dyn. IX.

menter des gens qui ne savaient pas même qu'il y eût au monde des secrets magiques; et l'unique voie pour se justifier était l'épreuve du fer ardent. Le peuple, grand partisan de ces rêveries, et toujours ennemi des favoris, en accusait les Muzalon. Peu contents de leur haute fortune, ils voulaient, disait-on, s'élever sur le trône par la perte de leur bienfaiteur. Mais l'amitié du prince pour les Muzalon fermait ses oreilles à cette calomnie. Ses soupçons tombaient principalement sur Paléologue. Les envieux de ce guerrier nourrissaient les alarmes de Lascaris, et ses amis même lui nuisaient encore davantage, en prônant ses rares qualités. On publiait des prédictions, des révélations qui lui promettaient l'empire. Un caprice du prince, soutenu avec cruauté, acheva de le déterminer à faire arrêter Paléologue.

XXIII. Marthe, sœur de Paléologue, traitée cruellement.

L'empereur récompensait souvent les services des gens de basse naissance, en leur faisant épouser d'autorité des filles de maisons illustres. Marthe, sœur de Paléologue, avait eu de Nicéphore Tarchaniote, grand domestique, une fille parfaitement belle, nommée Théodora. Lascaris lui ordonna de la marier à un de ses pages, nommé Balanidiote. La proposition révolta d'abord toute la famille; mais Lascaris parlait en maître, et le jeune homme, doux, insinuant, et d'une figure agréable, sut si bien faire sa cour à la mère et à la fille, qu'il gagna entièrement leur cœur. Les paroles étaient données, et le jour pris pour le mariage. Les choses en étaient à ce point, lorsque l'empereur, changeant d'avis, sans qu'on en sût la raison, déclara qu'il voulait que la fille fût mariée à Basile, fils de Caballaire, homme de naissance. Les monarques ne règnent

pas sur les autres, et les cœurs ne tournent pas à leur souffle. Basile triomphait de sa conquête : mais avec tous ces titres, il ne tirait que des larmes; tous les soupirs allaient à Balanidiote. Il fallut cependant obéir, et les noces furent entrecoupées de regrets et de sanglots. Quelques jours après, l'empereur apprenant que ses ordres n'avaient été accomplis qu'à l'église, en demanda la cause à Basile, qui, après avoir fait quelque difficulté de répondre, s'excusa sur un prétendu sortilége. C'était pour Lascaris la raison la plus satisfaisante. Persuadé que tout l'enfer était occupé à le contrecarrer, il s'obstina à découvrir l'auteur du charme. Il soupçonnait surtout la mère. Sans égard à son rang et à son âge, il la fit enfermer jusqu'au cou dans un sac avec des chats, qu'on piquait au travers du sac avec des aiguilles pour les mettre en fureur. Ce supplice inhumain ne put tirer de Marthe que des protestations qu'elle n'avait aucune part à la disgrâce de Basile, mais que sa fille, tendrement attachée à celui que l'empereur lui avait d'abord destiné pour époux, détestait ce mari épousé par force. Lascaris ne fut pas désabusé; mais, appréhendant que s'il la faisait tourmenter davantage, elle ne lançât sur lui le venin de ses maléfices, il la renvoya avec colère. Dans la suite, Paléologue, devenu empereur, cassa cette union qui était demeurée imparfaite, et rendit sa nièce à son premier amant.

Déjà prévenu contre Paléologue[1], l'empereur craignit

[1] Voici comment s'exprime, au sujet de Michel Paléologue, Aboul-Faradj dans sa *Chronique arabe*, p. 330, 331 : La même année 695 (1257), l'empereur grec Théodore tomba malade. Il avait à son service un noble, nommé Michel, surnommé Paléologue, c'est-à-dire ancienne renommée. Or, après la prise de Constantinople par les Francs, quelques Grecs instruits avaient prédit que cette ville serait reprise et les

XXIV. Paléologue arrêté et délivré.

bien davantage son ressentiment, lorsqu'il apprendrait le traitement indigne fait à sa sœur, et il résolut de s'assurer de sa personne. Paléologue, après avoir mis le bon ordre dans son gouvernement de Durazzo, et pourvu à la sûreté de la place, était retourné à Thessalonique, que Michel menaçait d'attaquer. Il demandait à l'empereur un renfort de troupes, lorsqu'on vint lui dire que le comte Chadène approchait avec une nombreuse escorte, non pas pour le secourir, mais pour l'arrêter et le conduire prisonnier à la cour. Sa réconciliation récente avec l'empereur, les faveurs qu'il venait

Francs chassés par un prince dont le nom renfermerait les deux lettres grecques M et X. L'empereur Théodore qui, pour cette raison, se défiait de Michel Paléologue, le fit emprisonner et détenir dans un château dépendant de Thessalonique, parce qu'il ne pouvait le faire mourir, faute de motifs réels. Lorsque l'empereur se vit malade, il chargea Michel de lui amener un certain Gadinus. Celui-ci se présente et dit tout bas à Michel : Tu es empereur, mais de la prudence, et ne laisse échapper aucun signe de résistance qui puisse confirmer les soupçons de l'empereur. Michel se laissa arrêter et conduire chargé de chaînes devant Théodore. Là, feignant la tristesse la plus profonde, et baigné de larmes, il émut si vivement la compassion de son maître, que celui-ci l'embrassa, et le chargea même de la tutelle de son jeune fils Calo-Jean, conjointement avec le patriarche Arsène. L'empereur lui-même mourut peu après, et fut enterré à Magnésie, dans un monastère. Il avait une sœur nommée Kyra Éléna, dont la fille avait épousé un certain Muzalon. Sous prétexte de rendre hommage à la cendre de son frère, Éléna se rendit au monastère avec son gendre, et il fut convenu entre eux que l'on ferait main basse sur Michel et sur ses partisans; après quoi, Muzalon serait déclaré tuteur du jeune prince. Michel eût vent du piége qu'on lui tendait, et chargea de massacrer ses ennemis, partout où ils les trouveraient, un corps de soldats francs attachés à sa personne. Ceux-ci entrèrent dans le monastère pendant l'office du soir, et mirent en pièces Éléna et Muzalon. Puis ils se mirent à crier dans les rues de Nicée : Michel aidé de Dieu! vive Michel Paléologue, empereur des Grecs! Michel se rendit dans la même ville, et fut salué empereur. Quant au jeune prince Calo-Jean, il l'enferma dans une citadelle, et il punit de l'exil les reproches du patriarche Arsène. Comparez ce récit avec celui des Grecs, ici même, et plus bas, §§ 31, 32, 33.—B.

d'en recevoir, et les services qu'il rendait actuellement, lui faisaient mépriser ces alarmes. Elles se vérifièrent bientôt. Chadène arrive et montre ses ordres, qui portaient qu'on amenât Paléologue les fers aux pieds. Le comte, prévoyant que cette disgrace serait passagère, et voulant se ménager un ami de cette importance, lui épargna la honte de passer enchaîné sous les yeux du peuple de Thessalonique, prenant d'ailleurs toutes les précautions pour ne pas le laisser échapper. Étant sorti de la ville, il lui représenta qu'ils s'exposaient tous deux à la colère du prince, si ses ordres n'étaient pas exécutés à la lettre. Paléologue consentit sans peine à se laisser enchaîner. Le voyage se fit gaîment, avec une cordialité mutuelle. Chadène, homme d'esprit, flatta l'ambition de son prisonnier par l'endroit le plus sensible, en lui faisant envisager la couronne comme suspendue sur sa tête, et due à ses hautes destinées. La cour était alors à Magnésie. Paléologue, à son arrivée, fut mis en prison, sans être présenté à l'empereur, dont la maladie le fit oublier pendant quelques jours. Mais, lorsqu'il eut la liberté de comparaître devant le prince, il se justifia avec tant de force, et confondit tellement ses accusateurs par la supériorité de son génie, et par cette éloquence énergique qui lui était naturelle, que le prince, l'embrassant et versant des larmes, déclara que, s'il était coupable, il lui pardonnait; mais que le croyant innocent, il lui rendait, avec sa confiance, tous ses biens et ses honneurs. Il ajouta même, qu'ayant à craindre que sa maladie n'abrégeât ses jours, il lui recommandait ses enfants; et, comme si c'était un motif de reconnaissance, il n'oublia pas de lui faire valoir

tout ce qu'il ne lui avait pas fait du mal qu'il aurait pu lui faire.

XXV. Mort de Lascaris. Acrop. c. 74, 75. Greg. l. 3, c. 3. Pachym. l. 1, c. 13, 14, 23. Phranza, l. 1, c. 3. Abulfarage Dynast. IX.

Épuisé par la maladie, et plus encore par la multitude des remèdes, Lascaris ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Pénétré des plus vifs sentiments de pénitence, il prit l'habit monastique, distribua d'abondantes aumônes, et ayant appelé auprès de lui l'archevêque de Mytilène, il se jeta à ses pieds. Là, arrosant la terre de ses larmes, il se confessa humblement de ses fautes. On l'entendit plusieurs fois élever la voix, et répéter ces paroles : *Seigneur, je vous ai abandonné.* On le mit ensuite dans son lit, où il expira peu après. Il était dans sa trente-septième année, et n'avait régné que trois ans et près de dix mois, ayant succédé à son père le 30 octobre 1255, et étant mort dans le mois d'août 1259. Il fut enterré près de son père, dans le monastère de Sosandre à Magnésie. Il laissait un fils nommé Jean, qui n'était âgé que de six, d'autres disent de neuf ans; Acropolite lui en donne huit non encore accomplis. De sa femme Hélène, morte avant lui, il avait eu encore quatre filles. L'aînée, Marie, ne vécut qu'un an avec son mari Nicéphore, auquel elle laissa une fille, qui fut mariée dans la suite à Jean, fils du comte Palatin de Zante. Le bruit courut que Marie était morte du mauvais traitement qu'elle avait reçu de son mari, dans le temps que Michel d'Épire, père de Nicéphore, faisait aux Grecs une guerre très-animée. Irène, la seconde fille, avait épousé Constantin Tech, roi de Bulgarie. Les deux autres, Théodora et Eudocie, étaient encore filles. Elles furent mariées dans la suite à deux seigneurs francs, Mat-

thieu de Vallaincourt, du comté de Hainaut, et Guillaume, comte de Vintimille, Génois, dont la postérité porta le surnom de Lascaris. Nous avons dit que l'empereur avait prié Paléologue de veiller à la conservation de ses enfants. Il lui fit prêter serment qu'il s'intéresserait en particulier au salut de son légitime successeur, qu'il le maintiendrait dans tous ses droits, et n'entreprendrait jamais rien à son préjudice. Cependant, il ne le nomma pas, dans son testament, tuteur du jeune prince. Il confia cet emploi à son fidèle ami, George Muzaloh, avec une autorité suprême pour le gouvernement de l'Empire pendant la minorité, et il obligea tous les seigneurs à lui jurer obéissance. Il lui associa le patriarche Arsène.

XXVI. Portrait de Lascaris.

Le règne de ce prince, quoiqu'il ait été de courte durée, nous offre cependant deux hommes différents. Tant qu'il fut lui-même, avant la cruelle maladie qui trancha le fil de ses jours, c'est-à-dire, pendant les trois premières années, il fut vraiment digne du trône. On lui vit les qualités de son père, la grandeur d'ame, la sagesse dans les entreprises, la promptitude et la valeur dans l'exécution, l'inclination bienfaisante. En répandant abondamment ses libéralités, il en retenait la portion la plus précieuse, la satisfaction de les répandre. Son père avait fait de la ville de Magnésie le dépôt de ses épargnes. Théodore plaça son trésor dans le château d'Astyze, sur les bords du Scamandre : il le remplissait de ses économies, sans fouler ses sujets. Il avait du goût pour les lettres, estimait et récompensait les savants, et s'était formé à écrire avec facilité et avec grace. Les jours de fête il assistait aux matines; et lorsqu'on en était aux leçons historiques,

il se levait lui-même et prononçait sur-le-champ l'éloge du saint, avec plus de savoir et d'éloquence que le légendaire. Il ajoutait à ses discours une grace nouvelle, par les largesses qu'il distribuait aussitôt après à tous ceux qui se trouvaient dans l'église, et l'on peut croire qu'elle n'était pas déserte. Nulle heure du jour n'était exemptée de l'obligation où il croyait être de faire des heureux. Toujours on le voyait environné de besoins qu'il soulageait, toujours d'une foule de personnes qui demandaient, qui recevaient, qui remerciaient; c'était là sa cour favorite. Les seigneurs de l'autre cour trouvaient mauvais que leurs titres de noblesse ne leur en donnassent aucun aux dignités, et que dans la collation des charges, tant militaires que civiles, le prince ne considérât que les qualités propres à les remplir. Il se persuadait qu'il était, pour un état, de la plus grande importance que les hommes élevés aux places éminentes pussent servir de modèles à leurs inférieurs; que leurs vices étaient contagieux, et corrompaient les mœurs publiques; qu'au contraire, leurs vertus avaient un principe de fécondité, semblables à ces grands arbres, dont les graines et les fruits, tombant sur le terrain qui les environne, se sèment eux-mêmes, et produisent quantité de rejetons de même espèce. Son père l'avait formé à l'art de régner, par des leçons de modération et de sagesse. Un jour, Vatace le voyant revenir de la chasse avec un habit tout brillant de magnificence, le regarda d'un air de mépris; et comme le prince l'abordait avec respect, il lui tourna le dos. Théodore, percé jusqu'au cœur d'une marque si sensible de mécontentement, se retira confus, examinant toute sa conduite, sans y trouver au-

cun sujet de reproche. Enfin, ne pouvant tenir contre son inquiétude, il se présenta à son père, et lui demanda, en tremblant, par quelle faute il avait eu le malheur de perdre sa tendresse. « Et depuis quand, « lui dit Vatace, par quels services pensez-vous avoir « acquis le droit de prodiguer à vos divertissements les « biens de nos provinces? Ignorez-vous que cet or et « ces pierreries, dont vous parez votre vanité, sont le « plus pur sang de nos peuples, et qu'il ne nous est « permis d'en faire usage que quand leur intérêt le de- « mande? Mais en quelle occasion, me direz-vous, « sont-ils intéressés à notre parure? C'est lorsqu'il est « question de donner à des ambassadeurs ou à des « princes étrangers une haute idée de notre opulence « et de nos forces. Les richesses des souverains sont « celles de leurs sujets; en abuser pour ses plaisirs, « c'est agir en maître, et les regarder comme des escla- « ves; mais, songez-y, des esclaves ne savent que « maudire, et sont toujours prêts à secouer le joug. « Quelle folie d'aller faire visite aux bêtes des « forêts, dans le même équipage dans lequel vous re- « cevriez celle d'un prince? » C'est par ces instructions et d'autres semblables que ce sage empereur savait rabattre la vanité et la hauteur naturelle à l'héritier d'un grand empire, et qu'il en fit un prince populaire. Sa trop vive amitié pour Muzalon versa le poison sur la dernière partie de son règne, et la jalousie qu'il excita contre ce ministre par l'excès de ses faveurs, altéra son caractère, qui fut encore aigri par les sombres vapeurs de sa maladie. Extrêmement sensible aux traits satiriques lancés contre son favori, il devint accessible à la calomnie, prompt à s'irriter, quelquefois

injuste et cruel. Il est vrai qu'il revenait aisément, et qu'il s'empressait de réparer ses torts par de nouvelles graces. Mais ce combat continuel entre sa mélancolie et sa bonté naturelle le rendit inégal, et ces retours de bienveillance n'effaçaient pas le ressentiment dans ceux qu'il avait maltraités. Ses accès de colère lui firent plus d'ennemis que ses bienfaits ne lui gagnèrent de cœurs.

XXVII. Murmures contre Muzalon. Greg. l. 3, c. 3. Pachym. l. 3, c. 15, 16, 17.

Sa dernière maladie fit éclore toutes ces haines. Le bas âge de son successeur inspirait de la confiance aux malintentionnés, et de la crainte aux serviteurs fidèles. Les complots se formaient. Ceux que la disgrace avait éloignés de la cour, revenaient grossir la troupe des mécontents. Cependant l'orage grondait encore sourdement. La vigilance et l'autorité de Muzalon enchaînaient l'esprit de révolte, et les plus mal disposés affectaient le plus de zèle. Tandis qu'ils se courbaient humblement devant Muzalon, ils le déchiraient en secret. La mort du prince les rendit plus hardis. C'était, disaient-ils, un ambitieux scélérat et perfide, qui, tiré de la poussière par un caprice aveugle, avait fait périr son maître, pour monter sur le trône à sa place. C'était l'auteur de leurs disgraces, celui dont les pernicieux conseils avaient envenimé contre eux l'esprit de l'empereur. Muzalon était encore assez mal servi pour être averti de ces discours, mais trop peu affermi dans son pouvoir pour oser les punir. Il prit le parti de ramener les esprits par la douceur; et pour conserver sa puissance, il offrit de s'en dépouiller. Il convoqua au palais les seigneurs, les magistrats, les principaux officiers de l'armée. Tous s'y rendirent. On y voyait les deux oncles du prince, Manuel et Michel, frères du

premier Lascaris, qui, ayant vieilli dans l'exil, n'avaient pas trouvé, à leur retour, les distinctions que désirait leur jalousie. Constantin Stratégopule et Théodore Philès, auxquels l'empereur avait fait crever les yeux, y apportèrent leur ressentiment. En un mot, ce concours général de tous les grands de l'Empire rassemblait tous les mécontentements. Muzalon, assez hardi pour s'y exposer, et assez éloquent pour suspendre tant de bras levés sur sa tête, revêtu de tous les ornements de ses dignités, se plaça sur un siége élevé pour être vu et entendu de toutes parts.

XXVIII. Harangue de Muzalon.

Alors, élevant la voix : « Illustres compagnons de « mon zèle et de mes services, dit-il, vous savez tous « l'origine de ma fortune. Né dans le palais, appelé « dès mon enfance auprès de la personne du prince, « je l'ai aimé; je l'ai servi, jusqu'à courir quelquefois « le risque de lui déplaire. Je n'ai jamais cru mériter « les honneurs dont m'a comblé sa bienveillance. Ce « n'est ni la flatterie, ni la détestable adresse à nuire « aux autres qui me les ont procurés. Je les ai accep- « tés de la main du prince, avec la même soumission « que les effets de sa colère, qu'il m'a souvent fait « ressentir. Jamais mon attachement à ses intérêts ne « m'a fait trahir les vôtres. Je savais qu'ils sont inséparables, et ce n'est pas aimer le prince tout entier, « que de ne le pas aimer dans ses sujets. Combien y « en a-t-il parmi vous qui peuvent me rendre témoignage, que je leur ai ménagé la faveur, souvent même « aux dépens de la mienne? Déplorable condition de « ces hommes infortunés qu'on appelle favoris! On « leur impute tous les maux qu'on reçoit de la cour; « tous les bienfaits ne sont attribués qu'au prince.

« Soyons justes : je ne sais mauvais gré à personne de « m'avoir accusé de ses malheurs; c'est le préjugé or- « dinaire : mais que la réflexion le corrige : que cha- « cun rentre aujourd'hui en soi-même, et s'il voit que « des soupçons équivoques, des conjonctures peu favo- « rables à l'innocence, peut-être même des fautes, des « imprudences de sa part lui ont attiré des déplaisirs, « qu'il ne m'impute pas ce qu'il a souffert. J'en ap- « pelle à cet œil clairvoyant qui perce les plus profon- « des ténèbres de la malignité humaine. Est-il quel- « que injustice que je n'aie tâché de détourner? « quelque accès de colère que je ne me sois efforcé « d'apaiser? Vous le savez, c'est l'unique tribut que « payait à la faiblesse humaine le grand prince que nous « pleurons. Son règne, hélas! trop court, fut le règne « des vertus; mais ce beau ciel, si éclatant de lumière, « se couvrit quelquefois de nuages, d'où partirent « des foudres que nulle précaution ne put parer. Tout « est calme aujourd'hui sous le prince qui lui succède. « C'est un enfant précieux; il a besoin de la vigilance « et de l'attention la plus fidèle : c'est à vous à le sou- « tenir, à assurer ses pas chancelants. La simplicité de « son âge, jointe aux graces de son caractère, le rend « plus aimable, mais l'expose davantage. La crainte « ne peut le défendre; il n'a pour garde que notre « amour. C'est à nos cœurs à veiller autour de son « enfance. On le trouvera environné de ministres tou- « jours accessibles, toujours prêts à secourir les be- « soins des peuples, à ouvrir ses mains pour répandre « les graces et les bienfaits. Ne comparez pas le pré- « sent avec le passé. Ici, plus de craintes, plus de ma- « néges de cour pour étouffer les services et opprimer

« l'innocence. Ceux même qui en ont été la victime « formeront le conseil du prince; ils écarteront les « artifices dont ils ont éprouvé la noirceur. Le bon- « heur du maître fera le nôtre; nos biens et nos maux « dépendent de sa fortune. » Ici, prenant un ton de voix plus haut et plus ferme : « Ce que j'ai dit jusqu'à pré- « sent, continua-t-il, s'adresse à ceux de mes égaux « qui composent cette assemblée : c'est à vous, princes « et seigneurs, que je vais désormais parler. Ce n'est « ni l'ambition ni l'intrigue qui m'ont procuré la bril- « lante et dangereuse fonction de tuteur du prince. « Je l'ai acceptée en tremblant; et je déclare aujour- « d'hui, avec beaucoup plus de hardiesse, que je ne la « veux garder que sous votre bon plaisir. Je la remets « entre vos mains; conférez-la à celui que vous en « croirez le plus digne. Je l'abandonnerai avec joie, et « je descendrai de bon cœur à la dernière place; trop « content de voir la personne du prince et le salut de « l'état en des mains plus capables de gouverner l'un « et l'autre. N'est-on pas plus heureux de servir la pa- « trie en simple soldat, que de vivre dans les dignités, « au milieu des soupçons et des alarmes? Grace aux « soins de la Providence (car je n'ose rien attribuer « aux miens) les sujets reposent dans l'obéissance, les « soldats se maintiennent dans la discipline, la cour « fleurit par le nombre des princes et des seigneurs, « et plus encore par l'éclat de leur mérite personnel. « Choisissez entre eux un tuteur du jeune prince; « mon suffrage suivra le vôtre. Si celui que vous char- « gerez de cet important emploi, refuse par modestie, « son dévouement à vos volontés et au salut de l'état « vaincra sa répugnance. C'est le sentiment qui m'a-

« nimé moi-même, également disposé à courber ma « tête sous le fardeau, si vous l'ordonnez, et à le dé- « poser en d'autres mains, sans regret, et sans être cu- « rieux des raisons qui vous auront déterminés, quand « même cette démission devrait entraîner ma ruine. « Je vous prie, je vous conjure d'opiner en toute li- « berté. Nulle crainte ne peut servir d'excuse à qui- « conque déguiserait sa pensée. Nous n'avons point « ici de supérieur. Si ma charge me donne ici quelque « autorité, je m'en dépouille. J'opine le premier pour « ma démission : c'est la seule prérogative que je con- « serve encore; c'est à vous à me nommer un succes- « seur. »

XXIX. Réponse de Paléologue.

La perte de Muzalon était résolue, mais les noirs complots contre un homme puissant marchent dans les ténèbres. La haine la plus meurtrière se concentre et se déguise sous les dehors de la plus vive affection, et jamais l'assassin n'est plus prêt à plonger le poignard que quand il se prosterne aux genoux de sa victime. Lorsque le régent eut cessé de parler, un silence de quelques moments fut suivi d'un murmure confus, qui éclata bientôt en acclamations. Les éloges de Muzalon retentissaient de toutes parts : *C'était le gardien fidèle du jeune prince, le seul capable de lui apprendre à régner, le digne dépositaire du diadème, qu'il eût lui-même mérité de porter.* Les seigneurs les plus distingués opinèrent en peu de mots, et les plus envenimés contre le régent furent les plus empressés à le supplier de ne pas abandonner le soin du prince et de l'Empire. Dans quelques-uns la soumission apparente eut quelque chose de menaçant, et leur ressentiment profond se trahissait

en voulant se déguiser. Ils s'échappèrent à dire qu'*ils ne devaient point savoir au prince défunt mauvais gré de leurs disgraces; qu'ils les avaient bien méritées, et qu'ils étaient assez coupables, puisqu'ils avaient été assez lâches pour les souffrir.* Le grand-connétable, le plus politique et le plus caché de tous, instruit sans doute de la conjuration, mais trop habile pour en courir les risques en s'y engageant lui-même, se préparait à en recueillir le fruit : tel que ces demi-scélérats qui, voyant mettre le feu au palais, loin d'éteindre l'incendie, se réservent à en piller les trésors. Le régent, devenu particulier et déchargé de la haine publique, aurait conservé assez de force pour arrêter ses desseins et fermer la voie à son ambition. Il fallait que Muzalon demeurât dans ce poste odieux, afin qu'il y périt. Paléologue fut donc le plus ardent à le retenir. Il le loua du choix que le défunt empereur avait fait de sa personne, pour l'aider de ses conseils pendant sa vie, et pour lui confier, après sa mort, le soin de son fils et de l'Empire. Il feignit de le disculper de tout ce qui était arrivé de fâcheux; et, après avoir montré, assez faiblement, que les préférences dont les princes honorent leurs favoris, ne doivent point exciter de jalousie, il adressa la parole à Muzalon : « Cessez, lui dit-il, de nous attrister, en paraissant vous défier de nôtre soumission. Pourrions-« nous consentir à vous voir descendre d'une place « que vous occupez avec tant d'honneur, vous, que « nous irions chercher pour la remplir, si la Providence vous eût fait naître dans une terre étrangère? « Vous attendez, dites-vous, notre jugement; et qui « de nous serait assez présomptueux, pour contredire

« celui de l'empereur? Continuez de nous gouverner;
« nous obéirons avec zèle : continuez de veiller à la
« conservation de notre jeune prince. Sa sûreté et no-
« tre espérance ne peuvent être confiées à des mains
« plus fidèles et plus habiles. Si quelqu'un pense au-
« trement, qu'il le déclare; la liberté est entière. Mais
« ce que j'ai déja entendu, et ce que j'entends encore,
« me fait évidemment connaître que les sentiments de
« toute cette assemblée sont parfaitement conformes à
« ceux que je trouve dans mon cœur. »

XXX. Suites de la délibération.

Ce discours fut généralement applaudi. On s'empressait autour de Muzalon; on l'accablait d'adulations; on lui faisait de doux reproches de la défiance qu'il avait de lui-même; chacun protestait qu'il aimait mieux lui obéir que de commander. L'historien Grégoras ajoute que tous renouvelèrent alors, dans une forme encore plus forte, le serment d'obéissance qu'ils avaient déja prêté devant l'empereur mourant, et qu'ils y joignirent les plus terribles imprécations contre eux-mêmes et leur famille. Jamais on n'accumula tant de parjures; et la nation grecque, depuis long-temps décriée sur l'article de la bonne foi, ne parut jamais plus perfide. Quelque expérience que le régent eût dû acquérir de la sincérité des courtisans, il se laissa tromper par son ambition et son amour-propre; et comme la proposition qu'il avait faite n'était pas plus sincère que les compliments qu'il recevait, il crut aisément ce qu'il désirait, et se persuada qu'il n'avait rien à craindre. Afin d'assurer davantage le salut du jeune prince, il le logea dans une forteresse inattaquable, au bord de l'Hermus, près de Magnésie, il lui donna, pour le garder et le servir, les officiers les plus attachés à la

famille impériale. Muzalon confia la garde du trésor de Magnésie à des hommes qu'il crut fidèles. Malgré ses inquiétudes personnelles, il n'avait pas un moment perdu de vue les affaires du gouvernement. Les secrétaires d'état étaient employés à écrire à toutes les provinces et à toutes les villes, pour notifier la mort du prince et l'élévation de son successeur, et pour ordonner, selon l'usage, un nouveau serment de fidélité.

XXXI. Sanglantes obsèques de Lascaris. Acrop. c. 75. Gregoras, l. 3, c. 3. Pachym. l. 1, c. 18, 19, 20. Phranza, l. 1, c. 3.

La haine croissait tous les jours; on s'aigrissait mutuellement; on se reprochait trop de lenteur : surtout les déserteurs latins, qui se trouvaient dans l'armée grecque en assez grand nombre pour composer un corps considérable sous le commandement de Paléologue, bouillaient d'impatience de tremper leurs épées dans le sang de Muzalon. Ils l'accusaient d'avoir détourné les largesses dont le prince avait ordonné de récompenser leurs services, de leur avoir fermé l'entrée du palais, de les traiter avec mépris. On soupçonna même Paléologue de les avoir sourdement animés au lieu de réprimer leurs murmures. Le neuvième jour après la mort de Lascaris était le jour solennel auquel on devait, selon l'usage, célébrer ses obsèques. Toute la cour, les grands officiers, les magistrats, les dames, se rendent à l'église de Sosandre, où le corps était inhumé. Les seigneurs, et surtout ceux qui portaient dans leur personne les tristes marques de la colère du défunt, principaux auteurs de la conjuration, Constantin Stratégopule et Théodore Philès, tous deux aveuglés par ses ordres, Nicéphore Alyatte, auquel il avait fait couper la langue, et plusieurs autres qu'il avait dépouillés de leur dignité, ne respirant que vengeance contre Muzalon, viennent à cette cérémonie

que leur rage secrète allait rendre cruellement funèbre.

XXXII. Sédition des soldats.

On avait laissé les soldats autour de la forteresse, à la garde du prince. Lorsqu'ils se voient seuls avec leurs capitaines, sans commandant supérieur, ils courent en confusion aux portes du château, demandant à voir leur prince. Ils crient qu'on en veut à sa vie: *Sauvons notre empereur; massacrons les traîtres; ils ont déja fait périr son père.* On leur présente Lascaris. Ceux qui l'accompagnaient lui font faire un signe de main pour apaiser le tumulte. Quelques conjurés mêlés parmi les soldats leur font prendre ce signe pour une permission; ils courent aussitôt à l'église pour massacrer Muzalon et ses frères. Le saint sacrifice était commencé, lorsqu'on vint dire que toute l'armée approchait avec des cris menaçants. A cette nouvelle tout est en trouble. Les amis de Muzalon veulent fermer les portes; les autres s'y opposent en criant que les soldats viennent prendre part aux prières, et qu'on ne doit pas les en exclure. Pendant ce débat, les séditieux s'étaient déja saisis des portes. Théophylacte, secrétaire de Muzalon, court à eux pour leur demander quel est leur dessein. Comme il ressemblait à son maître, ils le prennent pour lui, et le mettent en pièces. Reconnaissant leur méprise, ils se jettent dans l'église les armes à la main, et affamés de carnage.

XXXIII. Massacre de Muzalon et de ses frères.

Muzalon, entendant à leurs cris qu'il était la victime qu'on cherchait, se sauve dans le sanctuaire et se cache sous l'hôtel. Ses deux frères et son gendre vont se tapir dans les coins les plus retirés. Ils sont les premiers découverts et horriblement massacrés. Les mi-

nistres de l'autel, les seigneurs, les magistrats, les dames, en un mot, toute l'assemblée fuit par toutes les portes. On se presse, on s'écrase, on se foule aux pieds, quoique les soldats ne s'opposent point à leur sortie. Mais malheur à quiconque avait avec Muzalon ou avec ses frères le moindre trait de ressemblance; pas un ne fut épargné. Enfin les soldats restent seuls, et toute l'église retentit de jurements, de blasphèmes, d'imprécations contre Muzalon. On le cherche de toutes parts; et, ce qui est remarquable, malgré leur rage sacrilége, aucun n'avait encore osé mettre le pied dans le sanctuaire. Un d'entre eux, nommé Charles, plus déterminé que les autres, y entre et va fouiller sous l'autel. Il y aperçoit Muzalon accroupi sur ses genoux; et sans se laisser fléchir par les prières, les larmes, les promesses, il lui plonge le poignard dans le cœur, et le traîne, palpitant, au milieu de l'église. Tous accourent à ce spectacle; mille bras se mêlent ensemble et confondent leurs coups; on en vit sucer le sang qui dégoutait de leurs épées. Ils le hachent en morceaux, jetant ses membres çà et là, en sorte qu'il fallut dans la suite les chercher avec peine pour les réunir et leur donner la sépulture. Les meurtriers courent à la maison de Muzalon et de ses frères, et dans leurs bras tout sanglants ils en emportent toutes les richesses, en criant: *Nos princes sont vengés; les empoisonneurs, les tyrans sont punis; notre prince est libre, et nous allons le servir en liberté.* Les lois n'avaient plus de pouvoir sur cette multitude forcenée; les magistrats tremblaient pour eux-mêmes: et comme la femme de Muzalon, à la vue du sang de son époux et du pillage de son palais, exhalait son désespoir en cris lamenta-

bles, son oncle Paléologue l'avertit de renfermer sa douleur pour ne pas irriter ces furieux contre elle-même. C'est ainsi que se termina la haute fortune de ce favori : exemple des plus terribles et des plus inutiles que donne l'histoire.

XXXIV. Terreur et fuite d'un grand nombre de seigneurs.

Non-seulement les domestiques des Muzalon, tous ceux qui avaient été attachés à leurs personnes, mais même un grand nombre de magistrats et d'officiers qui n'avaient pas trempé dans le complot, prirent l'épouvante et se sauvèrent en différentes contrées. On craignait la fougue des soldats et leur avidité au pillage. On craignait la malignité de ceux qui savaient mettre en mouvement cette troupe brutale et effrénée. Ainsi les plus honnêtes gens qui avaient des ennemis, ou, ce qui n'est pas moins dangereux, de grandes richesses, allèrent chercher leur sûreté hors de l'Empire. Paléologue, dont la conduite fut fort équivoque en cette conjoncture, augmenta la garde du prince, et se mit lui-même à la tête avec ses deux frères Jean et Constantin, qui commandaient chacun une brigade. Ces deux seigneurs, complaisants assidus du jeune empereur, passaient auprès de lui des journées, souvent des nuits entières, et le disputaient à tous en démonstrations de zèle.

XXXV. Délibération sur la tutelle du jeune prince.

Acrop. c. 76, 77. Gregor. l. 3, c. 3, 4. Pachym. l. 1, c. 21, et suiv. Ducange, Fam. p. 209.

Après le massacre de Muzalon, Arsène portait seul le titre de tuteur; mais cet emploi était fort au-dessus de ses forces, et il le sentait lui-même. Il n'apportait que beaucoup de zèle pour son pupille. La situation où se trouvait alors l'empire grec demandait un chef rempli de prudence, d'activité et de vigueur. Les Tartares, ayant rompu la paix avec le sultan d'Icone, recommençaient leurs ravages. Michel d'Épire toujours

en armes, à moins qu'on ne les arrachât de ses mains, remuait du côté de l'occident. Il était déja sur les bords du Vardar, et s'était emparé des villes et des châteaux de cette contrée. L'alliance de deux princes puissants, auxquels il venait de marier deux de ses filles, le rendait encore plus redoutable. Il avait donné Anne à Guillaume de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe et de Morée, Hélène à Mainfroi, roi de Sicile. Les Français, encore maîtres de Constantinople, étaient à la vérité ceux dont on avait le moins à craindre; ils avaient peine à se soutenir eux-mêmes; cependant la volonté de nuire ne leur manquait pas, et l'on devait s'attendre qu'ils en chercheraient l'occasion. Dans des conjonctures si épineuses, les seigneurs délibéraient sur le choix d'un régent. Il y en avait grand nombre que les titres de naissance et de dignités semblaient égaler. Les Lascaris, les Tornice, les Stratégopule, les Philès, les Nestonge, les Tarchaniote, les Cantacuzène, et plusieurs autres encore, avaient tous des prétentions qu'ils ne cachaient pas. Paléologue couvrait les siennes et les effaçait tous. Ses qualités supérieures recevaient un nouvel éclat de l'art qu'il avait de les envelopper du voile transparent d'une ambition modeste. Il laissait parler ses libéralités, dont l'épuisement de sa fortune rehaussait le prix. Il semblait ne s'être réservé que ce qu'il donnait encore. Du côté de la naissance, il ne le cédait à personne. Son père, Andronic Paléologue, était d'une famille déja illustre dès le temps de Romain Diogène. Sa mère, Irène, était petite-fille d'Alexis, le dernier empereur de la maison des Anges. Sa gaîté naturelle, son affabilité, sa politesse, sa valeur guerrière, tout, jusqu'à ses disgraces, lui

avait gagné le cœur des soldats, du peuple, des magistrats, des seigneurs mêmes, qui, malgré leur ambition, n'osaient lui disputer la préférence. Les seigneurs assemblés lui donnaient déjà leur suffrage. Paléologue, témoignant peu d'empressement, les pria de différer la décision jusqu'à l'arrivée du patriarche, qui était demeuré à Nicée. Il représenta que, comme il s'agissait de donner un collègue au patriarche déjà tuteur, on ne devait pas procéder sans lui à son élection, et que d'ailleurs le consentement de l'église, toujours respectable, était plus nécessaire que jamais dans une nomination si importante. Ce n'est pas que Paléologue fît grand cas d'Arsène, ni qu'il fût pénétré d'un profond respect pour l'église; c'était une déférence politique, pour se concilier le clergé, alors très-puissant; et d'ailleurs il était bien aise de diminuer l'obligation qu'il aurait aux seigneurs, pour s'affranchir des entraves de la reconnaissance, qui arrachent souvent des injustices, et pour se conserver la liberté des refus.

XXXVI. Paléologue grand-duc.

On écrivit donc à Arsène pour le prier de se rendre à Magnésie; et en attendant son arrivée, on chargea Paléologue de se mettre à la tête des affaires, avec la qualité de grand-duc. Comme ce n'était qu'un premier pas pour monter au rang suprême, il s'étudiait à multiplier ses créatures, et le dépôt de Magnésie était une source abondante où il puisait de quoi en acheter. Mais ce trésor était confié à une garde plus sûre et plus impénétrable que des murs de fer ou d'airain: c'était une brigade de Varangues, dont le caractère, aussi dur que fidèle, était employé par les empereurs à toutes les fonctions repoussantes. Les seuls officiers du trésor

pouvaient y donner entrée, et l'argent qu'on en tirait sur un ordre du prince, avec de grandes formalités, ne se délivrait qu'en leur présence. La qualité de grand-duc n'autorisait encore que faiblement Paléologue. Il trouva cependant moyen d'en tirer des sommes qu'il distribuait à propos; et sur des prétextes plausibles, il répandit des gratifications sur un assez grand nombre de personnes dont il espérait des services. Ce qui le rendait plus hardi à ouvrir cette source de largesses, c'est qu'il n'en détournait rien pour lui-même. Son ame, élevée au-dessus des passions vulgaires, méprisa les richesses personnelles, et leur préféra toujours un noble détachement. Lors même qu'il fut empereur, dans une occasion où il voulut bien être appelé en justice comme témoin, il protesta, avec serment, que la dépense journalière pour sa personne n'allait pas au-delà de trois pièces d'or, qui ne faisaient guère que quarante-cinq francs de notre monnaie.

XXXVII. Il est nommé tuteur.

Aussitôt que le patriarche eut reçu la lettre des seigneurs, il se mit en chemin avec les chefs du clergé et les prélats qui se trouvaient à Nicée. A son approche, Paléologue, accompagné de toute la cour, alla à pied à sa rencontre, et l'abordant avec toutes les marques d'un profond respect, il prit la bride de sa mule, et le conduisit ainsi à la tente impériale, où l'on avait transporté le jeune empereur. Paléologue, marchant devant les prélats, écartant lui-même la foule sur leur passage, leur présenta le prince, le mit entre les mains du patriarche; et exposant à leurs yeux les ornements qui devaient distinguer le tuteur du prince, il protesta qu'il ne les recevrait que du patriarche; que l'église pouvait en disposer à son gré, et qu'il ne se réservait que l'obéis-

Pachym. l. 1, c. 26.

sance. Le clergé le combla de louanges. Le patriarche l'admit pour collègue au titre de tuteur, dont il lui laissa toutes les fonctions. Pour le relever encore, on lui donna le nom de père du prince. Paléologue, qui portait plus loin ses vues, redoubla d'attention et de déférence pour le clergé. Il n'oublia rien pour échauffer en sa faveur un ordre délicat sur le point d'honneur, maître de l'esprit du peuple, et non moins puissant que zélé pour ceux qui lui sont dévoués.

XXXVIII. Paléologue despote. Pachym. l. 1, c. 27. Acrop. c. 76, et seqq. Gregoras, l. 3. c. 4. Phransa, l. 1, c. 3.

Tant de titres déja réunis sur la tête de Paléologue ne satisfaisaient point son ambition. Renfermé dans les apparences de la modestie, il se disait trop élevé à son gré; mais ses amis publiaient *qu'il fallait le forcer à prendre encore le nom et le pouvoir de despote, qui le rendrait maître de récompenser et de punir; qu'il était de l'honneur de l'Empire de décorer celui qui représentait l'empereur aux yeux des princes étrangers et de leurs ambassadeurs.* Dans les conjonctures présentes, le nom de despote emportait l'autorité de régent. Ces discours roulaient parmi le peuple. Les Grecs naturels, les Latins établis dans l'Empire, les barbares mêmes qui servaient dans les armées, y applaudissaient. On prévenait la nomination légale; et dans la bouche du peuple, Paléologue avait déja le nom de despote. Ce concert unanime engagea les seigneurs à s'assembler. Le clergé, réuni avec eux, se signala par son zèle : *C'était*, disait-il, *une justice d'armer ce grand homme de toute la force nécessaire pour maintenir le bon ordre dans l'état. Quelle difficulté de le revêtir d'une dignité qu'avaient obtenue ses ancêtres pour des services bien moindres que les siens? Que plus on l'approcherait de la couronne, plus il serait*

à portée de la soutenir sur la tête du jeune empereur. La plupart des seigneurs donnaient aveuglément dans cet avis. Mais les deux Lascaris, George Nestonge et quelques autres plus clairvoyants, représentaient, *qu'à la vérité Paléologue méritait des distinctions; mais que le titre de grand-duc et celui de tuteur du prince étaient assez honorables, et donnaient une assez grande autorité; que tant d'honneurs accumulés sur une tête pesaient sur l'état même; qu'ils éclipsaient en quelque sorte la dignité impériale; que l'empereur avait deux sœurs en âge d'être mariées, et qu'il était raisonnable de réserver quelque prééminence pour décorer ceux qu'elles prendraient pour époux.* Ces sages remontrances furent étouffées par les clameurs des Stratégopule, des Philès, des Tornice, et de tous ceux qui, ayant été maltraités sous le dernier règne, n'avaient point à cœur les intérêts du jeune prince. La bienveillance du patriarche pour Paléologue leur donna l'avantage. Il le revêtit des ornements de la nouvelle dignité par les mains du jeune empereur, et Paléologue fut reconnu despote dans toute l'étendue de l'Empire.

XXXIX. Mouvements de Paléologue pour se faire élire empereur.

C'en était assez, sans doute, pour une ambition commune; mais Paléologue se croyait encore trop bas. Il n'avait franchi tant de degrés que pour atteindre au sommet. Maître enfin du trésor public, il redoubla de largesses; il promettait plus encore. Ayant éprouvé combien le clergé avait d'influence sur les esprits, il se l'attacha de plus en plus par des libéralités secrètes. Il faisait entendre *que tous les honneurs dont il était revêtu ne le mettaient pas en sûreté; que plus il était élevé, plus il approchait des orages:* il citait l'exemple de Muzalon. *Comment pourrait-il se livrer tout entier*

au soin de l'état et du jeune empereur, tandis qu'exposé lui-même à tant de jaloux, de mécontents, d'ennemis, il était obligé de veiller sans cesse à sa propre conservation? qu'il aimait mieux descendre d'un poste environné de tant de dangers, que de respirer à peine dans de perpétuelles inquiétudes. En même temps il usait du pouvoir de régent, pour rappeler d'exil ceux qui avaient été bannis sous le dernier règne, et pour exiler les hommes puissants dont il avait conçu quelque défiance. Il n'épargnait de ses ennemis que ceux qu'il méprisait. Les Lascaris furent relégués à Pruse. Il envoya chercher en Thrace Jean l'Ange, premier écuyer, qui commandait en ce pays. Ce seigneur avait été en grand crédit auprès de Théodore. Se voyant pris et conduit comme un criminel, il mourut en chemin, soit de frayeur, soit de désespoir. Paléologue fit conférer par l'empereur, à Jean son frère, la charge de grand-domestique. Cependant ses partisans ne cessaient de dire au patriarche, aux prélats et aux seigneurs, *que, pour assurer l'Empire, il fallait donner au jeune prince un collègue qui joignit la maturité de l'âge à des talents supérieurs; qu'un despote n'avait qu'une puissance précaire; que le cours des affaires ne suivait point les lenteurs d'une longue minorité, et qu'il était à craindre qu'il n'y eût plus d'Empire, lorsque le prince serait parvenu à l'âge de le gouverner.* Ces discours, joints aux adroites insinuations de Paléologue, gagnèrent tous les esprits. On s'accorda à lui donner la qualité d'empereur, et l'on fixa la proclamation au premier de janvier prochain.

Plus le terme approchait, plus l'agitation croissait

dans les esprits. Tout, dans Magnésie, retentissait de spéculations politiques. On s'épuisait en raisonnements sur la préférence du gouvernement électif au gouvernement héréditaire : question tant de fois débattue, et qui ne sera décidée sans contradiction que lorsqu'on aura trouvé sur la terre une manière de gouverner les hommes sans inconvénients et sans défauts. Les partisans de Paléologue insistaient fortement sur l'avantage de se choisir un maître, plutôt que de s'abandonner au hasard d'une nature aveugle, en suivant l'ordre des successions. Paléologue, de son côté, appuyait leurs discours en promettant une administration parfaite, le règne de l'équité, le bonheur des peuples, la réforme des abus, si faciles à connaître et si difficiles à corriger. Il avait déja, en qualité de despote, aboli les épreuves du fer ardent et des combats singuliers, reçues jusqu'alors en justice. Il protestait que, s'il mourait dans la souveraineté, il serait le premier à priver son fils de la succession, s'il l'en jugeait indigne ou incapable. Il promettait une exacte justice, et le plus grand soin à ne conférer l'importante fonction de juge qu'à des hommes incorruptibles. Avec ces bonnes intentions il fut trompé dès le premier choix. Il mit à la tête des tribunaux un grave personnage, très-connu pour être le plus savant jurisconsulte qui fût dans l'Empire; mais c'était une ame corrompue, qui vendait l'injustice si effrontément, qu'il n'avait point dans le public d'autre nom que celui de *Sennachérib*. Paléologue fut bientôt obligé de le destituer. Le patriarche, qui jusqu'alors avait suivi sans défiance les impressions de Paléologue, le voyant approcher si près de la personne du jeune prince, commença à ouvrir les yeux; il craignit que ce

XL. Préparation à l'élection de Paléologue.

Pachym. l. 2, c. 1, 2, 3 Et ibi Pousin.

faible enfant ne fût écrasé par un si puissant collègue. Le reste du clergé, que l'argent de Paléologue avait convaincu de la nécessité de son élection, crut prendre assez de précaution pour le prince, en obligeant Paléologue d'ajouter au serment qu'il avait déja fait entre les mains du défunt empereur, un nouveau serment par lequel il s'engageait à veiller au salut de son jeune collègue, à lui remettre l'autorité tout entière dès qu'il serait parvenu à l'âge de majorité, et à ne prétendre, pour ses propres héritiers, aucun droit à la succession impériale.

An 1260. XLI. Proclamation de Paléologue. Pachym. l. 2, c. 4, 5. Greg. l. 4, c. 1.

Le premier jour de janvier étant arrivé, les seigneurs, avec le clergé, s'assemblèrent au palais de Magnésie. Paléologue prêta le serment convenu, après lequel les prélats déclarèrent et témoignèrent, même par un écrit signé de leur main, que Paléologue, loin de contrevenir à son premier serment, en acceptant la couronne, en méritait une immortelle pour le généreux sacrifice qu'il faisait de son repos en faveur du peuple chrétien. Les seigneurs jurèrent soumission aux deux princes, et ajoutèrent à la formule ordinaire : que si l'un des deux était convaincu de former quelque entreprise, soit contre la vie, soit contre l'autorité de son collègue, on prendrait les armes contre lui, et qu'on le poursuivrait comme ennemi public. On publia en même temps un édit qui ordonnait à tous les sujets de l'Empire de prêter ce même serment sur les saints évangiles, entre les mains des magistrats des villes. C'était ouvrir à tout l'Empire une nouvelle source de parjure ou de guerre civile. Après toutes ces précautions, à peu près inutiles, on en vint à l'action, qui seule eut un effet durable. Paléologue fut élevé sur le pavois,

soutenu d'un côté par les prélats, de l'autre par les seigneurs, et proclamé empereur avec un applaudissement universel. Le patriarche seul ne prit point de part à cette cérémonie. Grégoras rapporte qu'il fut même tenté de lancer l'excommunication et contre le nouveau prince et contre les électeurs, mais que le serment exigé de Paléologue pour la sûreté du jeune empereur suspendit son indignation prête à éclater.

XLII. Conduite de Paléologue. Pachym. l. 2. c. 5, 6.

La proclamation donnait à Paléologue les droits de la puissance impériale. Pour y ajouter l'éclat de la souveraineté, il fallait lui mettre la couronne sur la tête, et le couronnement devait se célébrer à Nicée, capitale de l'empire grec, par les mains du patriarche. Paléologue l'y envoya d'avance avec les prélats, pour faire les préparatifs de cette brillante cérémonie. Mais avant que de s'éloigner de Magnésie, il crut devoir faire l'essai de son pouvoir en s'assurant des places des environs, et en se faisant reconnaître de ses nouveaux sujets. Il laissa donc à Magnésie le jeune prince avec une garde convenable, et se transporta à Philadelphie avec toute l'armée, qui brûlait de zèle pour le nouveau prince. Il donna ses ordres pour la réparation des forteresses, y distribua des garnisons, sema partout l'argent et les promesses, et gagna tous les cœurs par cet art merveilleux qu'il avait de se rendre familier sans rien perdre de la majesté de son rang. Il sut même à propos mettre en usage la sévérité et la crainte, pour réprimer les désordres. Il envoya notifier au sultan d'Iconc son élévation à l'empire. Ce prince aimait Paléologue, qu'il avait reçu dans sa cour; mais il avait été encore plus attaché à Théodore, et il chérissait son fils. Paléologue, qui avait intérêt de le ménager au com-

mencement de son règne, sut lui persuader que loin de prendre aucune alarme pour le jeune prince, il devait compter sur la fidélité d'un collègue qui ne partageait pour quelque temps la couronne que pour la conserver tout entière au fils de Théodore. Il augmenta les gages des sénateurs; il rappela l'ancienne coutume de distribuer des largesses aux soldats lorsque les empereurs montaient sur le trône; il leur fit payer les gratifications dont ils avaient reçu des brevets qui n'étaient point acquittés. Il établit des pensions pour eux, après leurs services, et pour leurs enfants. Ses faveurs s'étendirent sur le reste du peuple. Il fit sortir des prisons les débiteurs du fisc, et déchargea de leurs dettes ceux qui n'étaient pas en état d'y satisfaire. Il écoutait toutes les plaintes, entrait dans tous les besoins, et ses bienfaits acquéraient une nouvelle grace par l'affabilité et la gaîté populaire dont il savait les assaisonner.

XLIII. Couronnement de Paléologue.

Il se rendit ensuite à Nicée. On était convenu que Jean Lascaris serait le premier couronné, et que, dans la marche triomphale qui avait coutume de suivre, il marcherait le premier; que Paléologue et sa femme n'y tiendraient que le second rang. Cette marque de subordination révolta la fierté de Paléologue; il voulait la préférence. Une prétention si hautaine trahissait ses desseins secrets et faisait craindre les suites. Mais ses largesses avaient lié la langue à la plupart des seigneurs; quelques-uns même, par ressentiment contre le père, voyaient avec plaisir rabaisser le fils. Le patriarche, trompé par sa simplicité naturelle, comptait sur les beaux discours de Paléologue; il fut le dernier à s'apercevoir de ses prétentions. Les autres prélats se prêtaient aux vues du despote. Il leur représentait qu'*il n'y*

aurait rien de plus absurde que de donner à un enfant sans raison la prééminence sur un homme consommé dans les affaires civiles et militaires; que ce serait vouloir que la réalité devînt l'ombre du néant. Ils imaginèrent un moyen de satisfaire son ambition, ce fut d'engager le patriarche à le couronner seul, et à remettre le jeune prince à un autre temps: cette priorité dans le couronnement emporterait celle du rang et de la dignité. Mais il était nécessaire de tenir la chose secrète et de ne la dévoiler qu'au moment de l'exécution, pour ne pas laisser le temps de la réflexion au patriarche, qui, étant averti, prendrait sans doute le parti de différer le couronnement des deux princes ensemble. Le jour étant arrivé, tout était prêt pour la cérémonie. Les prélats, le patriarche à leur tête, étaient déja au pied de l'autel en habits pontificaux; on n'attendait que les deux princes. Il s'élève un murmure: on propose de ne couronner, ce jour-là, que le seul Paléologue. Les uns approuvent ce parti, les autres réclament; la dispute s'échauffe; on entendit même des voix qui disaient que, *pour finir cette querelle, on n'avait qu'à se défaire d'un fantôme inutile; quel besoin l'Empire avait-il d'un enfant?* Le patriache frissonnait à ces paroles, mais ne savait quel parti prendre. Le jour se passait; presque tous les prélats opinaient en faveur de Paléologue; ceux qui résistaient d'abord furent entraînés par les autres. Le patriarche, qui commença pour lors à soupçonner le manége du despote, céda à la nécessité. Le seul Manuel, archevêque de Thessalonique, ne voulait rien entendre; il soutenait avec constance que, le jeune prince étant le légitime héritier de l'Empire, la prérogative lui ap-

partenait de droit naturel. Quoiqu'on le fît ressouvenir qu'il était un de ceux qui, du vivant du dernier empereur, avaient prédit, sur une révélation, l'empire à Paléologue, il répondait qu'il pensait encore de même, mais sans aucun préjudice du prince naturel. On se servit du jeune prince contre lui-même. Cet enfant fit entendre à Manuel, par des signes et des paroles mal articulées, qu'il consentait à tout, pourvu qu'on ne lui fît point de mal. L'archevêque ne se rendait point à ces expressions de crainte. Les Varangues, accoutumés à reconnaître pour maître celui qui les payait, les yeux tournés vers Paléologue, menaçaient, la hache levée, et l'archevêque et le jeune prince. Rien n'ébranlait Manuel. Enfin il se laissa vaincre par les clameurs de tout le peuple, qui lui criait que par son opiniâtreté il allait perdre le prince qu'il prétendait honorer. Il souscrivit, après tous les prélats, l'acte du couronnement, et crut sauver sa conscience par un terme équivoque: précaution illusoire et toujours inutile. Paléologue fut donc couronné avec sa femme Théodora. Ils marchèrent ensuite en cérémonie au palais, le jeune prince les suivant sans couronne, mais avec un diadême orné de perles et de pierreries qui amusaient son enfance.

XLIV. Premières actions de Paléologue. Pachym. l. 2, c. 9.

Tandis que cet enfant, encore incapable de sentir son état, passait le temps dans les jeux de son âge, le nouvel empereur affermissait sa puissance, en présentant la douce perspective du gouvernement le plus heureux. Il haranguait souvent le peuple, et son éloquence enchanteresse était toujours ornée de distributions manuelles. Toutes les bouches étaient ouvertes pour ses louanges. On avait déja oublié le serment qui

mettait de niveau les deux princes; on oubliait même qu'il y eût un Lascaris. Paléologue seul remplissait les esprits. Il amusait le peuple par des spectacles; et, s'exerçant quelquefois en public avec les seigneurs, il disputait le prix de la paume, de l'escrime, de la course à cheval; et soit la complaisance des courtisans, soit son agilité et son adresse, lui laissaient toujours l'avantage. C'était une allégresse universelle. En vain quelques politiques, plus sombres et plus pénétrants, voulaient inspirer de la défiance, on les rebutait comme des rêveurs mélancoliques. Après quelques jours passés à Nicée dans les fêtes et dans les plaisirs, Paléologue, ayant pris avec lui le jeune prince, en renouvelant la promesse de le traiter avec toute la tendresse paternelle, partit pour Lampsaque, accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de toute l'armée. Au commencement du printemps il se rendit à Nymphée, séjour ordinaire des empereurs, depuis qu'ils avaient perdu Constantinople.

XLV. Ambassade des Français de Constantinople. Acrop. c. 78. Pachym. l. 2, c. 10.

Il reçut à Nymphée des ambassadeurs et des présents du sultan d'Icone, qui se trouvait de nouveau en grand péril de la part des Tartares. Paléologue, qui avait autre chose à faire que de courir à son secours, se contenta de lui promettre de le recevoir à bras ouverts, s'il était forcé à quitter ses états, et d'employer ensuite ce qu'il aurait de forces pour l'y rétablir. Cependant Baudouin, qui regardait de loin cette révolution sans oser en profiter par les armes, essaya d'en tirer avantage par sa faible politique. Se flattant que le nouvel empereur, encore mal assuré, se relâcherait sur les conquêtes de ses prédécesseurs, il lui envoya des députés, qui furent en effet bien reçus.

Paléologue leur fit des caresses, leur accorda une trêve, et se montra disposé à traiter de paix. Il leur insinuait, à chacun en particulier, que s'il rentrait dans Constantinople, il les comblerait de bienfaits, et que les Latins seraient traités comme ses sujets les plus chéris. Mais quand il fut question des demandes de leur maître, ils ne le trouvèrent plus si facile et si complaisant. Baudouin demandait la cession de Thessalonique et de toute la contrée de Macédoine et de Thrace, jusqu'à Constantinople. Il répondit en souriant qu'*il ne pouvait avec honneur abandonner une ville qu'il regardait comme sa patrie; son père, grand-domestique, y avait commandé, c'était le lieu de sa sépulture.* Les députés, rabattant de leur prétention, *Accordez-nous donc*, dirent-ils, *la ville de Serres. C'est une ville que je chéris*, repartit Paléologue, *c'est là que j'ai fait mes premières armes; c'est le premier gouvernement que j'ai reçu de l'empereur mon oncle.* Il nommait ainsi Vatace, dont sa femme Théodora était petite-nièce. Les députés se réduisirent à demander Bolère, sur les confins de la Macédoine. *Pour cette place*, dit le prince, *je ne puis m'en défaire; j'aime la chasse, et c'est le plus beau pays pour cet exercice. J'y ai chassé plusieurs fois, et j'espère bien y prendre encore le même divertissement.* — *Que nous donnez-vous donc?* reprirent les députés. — *Rien*, repartit-il, *mais si vous voulez la paix, payez-moi un tribut à peu près égal au profit que votre maître retire du commerce de Constantinople, sinon, attendez-vous à la guerre. Vous savez que je sais la faire; Dieu décidera du succès.*

Après s'être ainsi joué de ces députés et de leur maître, il les renvoya à Constantinople.

Les affaires d'Occident lui causaient beaucoup plus d'inquiétude. Dès avant qu'il fût parvenu à se faire nommer empereur, la guerre avait commencé vivement en Thessalie. J'ai différé jusqu'ici d'en rapporter les événements, pour ne pas interrompre le récit des progrès ambitieux de Paléologue. Après la mort de Théodore Lascaris, Michel [1], despote d'Épire, voyant un enfant sur le trône, l'empire grec rempli de troubles, et la puissance française expirante de faiblesse, conçut l'espérance de se faire lui-même empereur, en s'emparant de Constantinople. Il comptait sur le secours de deux gendres puissants, Mainfroi, roi de Sicile, et Guillaume de Ville Hardouin, prince d'Achaïe et de Morée. Il pouvait encore disposer des forces d'une nation belliqueuse, nommée les grands Valaques, établis dans le canton de la Thessalie où avait autrefois régné Achille. Jean [2], fils naturel de Michel, était devenu maître de ce pays par son mariage avec la fille

XLVI. Nouvelle guerre contre Michel d'Épire.

Acrop. c. 79, et seq. Gregor. l. 3, c. 5, Pachym. l. 1, c. 30, 31. Phranza, l. 1, c. 4. Ducange, Hist. l. 5, c. c. 26, 27, 28. [Buchon, Chron. p. 191, 205, et suiv.]

[1] Le chroniqueur grec, publié par M. Buchon, nomme Ange Calo-Jean Koutroulis ou Jean Vatace, le même prince que les Byzantins appellent Michel Ange Comnène Manuel Coutroulis. Il était despote de la Hellade, comprenant l'Épire, la Thessalie, l'Acarnanie et l'Étolie. Arta était la capitale de sa principauté.—B.

[2] Le chroniqueur grec, p. 191, nomme Théodore Ducas (Ange Comnène) comme fils naturel de Michel, despote d'Épire. D'après une note de l'éditeur, Jean Ange Ducas Comnène, celui dont il est ici question dans Lebeau, était fils légitime du même despote. Enfin, le chroniqueur parle des événements ici racontés dans les §§ 46 et suivants, comme ayant eu lieu après la prise de Constantinople par Michel Paléologue et l'expulsion des Français. Au dire de l'auteur grec, Jean, à la mort de son père Michel, avait eu de sa succession une seigneurie consistant en plusieurs places dans la Vlachie, et un apanage qui comprenait la Pélasgie, la Phthiotie et la Locride. Il fit bâtir la citadelle de Néopatre, et dé-

de Taronas, qui en était souverain. Paléologue, averti du dessein de Michel, employa d'abord la douceur pour le désarmer. Il lui envoya Théodore Philès, ce seigneur que Lascaris avait fait aveugler. Il lui cédait plusieurs places, et lui en redemandait quelques autres de moindre importance, qu'il semblait que Michel ne pouvait refuser. Mais ce prince fier, qui le devenait encore davantage par cette démarche, qu'il attribuait à la crainte qu'on avait de ses armes, reçut fort mal cette ambassade. Il se moqua des offres de Paléologue; il refusa également de rendre Chabaron et Acropolite, dont on lui demandait la liberté, quoique Paléologue lui eût renvoyé sans rançon plusieurs prisonniers illustres, dont quelques-uns même étaient de ses parents. Le prince grec, choqué de ce mépris, résolut de s'en venger par les armes; et pour lui enlever ses ressources, qui augmentaient son audace, il entreprit, mais sans succès, de détacher de son parti le roi de Sicile. Nicéphore Alyatte, envoyé pour cet effet en ambassade vers ce prince, loin de le gagner, fut arrêté comme ennemi, et détenu en prison pendant deux années. Paléologue ne réussit pas mieux auprès du prince d'Achaïe. [En effet Guillaume, obligé d'ail-

clara la guerre à son frère Nicéphore Ange Comnène, héritier du despotat. Voyant Nicéphore soutenu de toute la puissance des Francs d'Achaïe, il se tourna lui-même du côté de l'empereur, qui accepta ses services, et le nomma sébastocrator de la Romanie entière. Quant à Nicéphore, il n'en fut que plus porté à resserrer son alliance avec les Francs, et donna sa sœur en mariage au prince de Morée, Guillaume. Il faut bien que tous ces faits ne soient pas parfaitement éclaircis, puisque les Byzantins disent que ce fut Jean Paléologue, frère de l'empereur Michel, qui fut chargé de la conduite de toute la guerre. Aussi n'ai-je pas voulu toucher le texte de Lebeau, et je me contenterai de donner en note les variantes du chroniqueur. —B.

leurs par sa position de ménager le despote, venait de resserrer ses liaisons avec lui en épousant sa sœur Anne-Ange Comnène.]—B.

XLVII. Paléologue envoie contre lui une armée.

Dans le temps même qu'il agissait auprès de ces deux princes, il faisait partir une armée sous la conduite de Jean Paléologue, son frère, qu'il fit accompagner de Constantin, son frère utérin, d'Alexis Stratégopule, de Constantin Tornice, beau-père de Jean Paléologue, tous connus par leur bravoure et leur science militaire. Ils avaient ordre de rassembler les milices de Thrace et de Macédoine, et de marcher droit à Castorie, où le despote était alors campé avec sa cour et quelques troupes. Ayant passé l'Hellespont en diligence, ils approchaient déja de Castorie, avant que le despote fût instruit de leur marche. La nouvelle en étant arrivée dans son camp pendant la nuit, tout prend l'épouvante, tout se disperse en désordre. Théodore Pétraliphe, beau-frère du despote, fuyant à toute bride au travers des rochers, tombe avec son cheval dans un précipice, où il perd la vie. Les autres se sauvent dans les montagnes qui séparent l'Épire de la Thessalie. Jean, profitant de cette terreur, se rend maître des places d'alentour, qu'il trouve abandonnées de leurs garnisons. Il marche vers Achride, capitale du pays, qui s'était donnée à Michel. Il était accompagné de Cabasilas, archevêque de cette ville, que Théodore Lascaris avait fait venir à sa cour par défiance, ses deux frères ayant passé au service du despote. Paléologue, moins soupçonneux, l'avait renvoyé avec Jean, et il contribua beaucoup à faire ouvrir les portes d'Achride. Jean s'en empara, et alla assiéger Déabolis, qui se rendit après quelque résistance.

XLVIII. Bataille d'Achride.

Michel, honteux de s'être laissé surprendre, eut bientôt formé une autre armée plus forte que la précédente. Il demanda des secours au roi de Sicile, qui lui envoya quatre cents, d'autres disent trois mille cavaliers allemands, des mieux armés et des mieux montés. Son autre gendre, le prince d'Achaïe, vint le joindre en personne avec toutes ses forces [à Arta, dès le commencement du printemps. De là ils passèrent à Joannina, et allèrent en Valachie attendre les autres renforts qui leur étaient envoyés. La jonction des alliés se fit dans les plaines de Thalassina en Livadie. On sépara trois divisions du corps de l'armée, pour piller les terres de l'Empire; après quoi] Michel alla chercher les Grecs, qu'il rencontra dans une plaine bordée de montagnes, entre Achride et Déabolis. L'armée grecque, beaucoup moins nombreuse, était en partie composée d'auxiliaires comans et turks, fort habiles à tirer de l'arc; [il y avait, en outre, trois cents Allemands, une division de Hongrois, et des corps de Serviens et de Bulgares. La cavalerie seule formait vingt-sept divisions.] Jean, qui savait la guerre, tenait sur les montagnes sa grosse infanterie; les cavaliers et les troupes légères volaient dans la plaine, harcelant sans cesse l'ennemi, enlevant ses chevaux et ses convois, l'inquiétant jour et nuit par des attaques imprévues. Enfin, le général grec, après avoir, par diverses escarmouches, fatigué et affaibli les Épirotes, crut pouvoir, sans témérité, hasarder une action décisive. Il descend dans la plaine, et campe vis-à-vis des ennemis. On s'attendait à une bataille, et tout y était disposé, lorsqu'une trahison vint assurer la victoire aux Grecs. Le bâtard du despote avait amené avec lui sa femme, fille de

Taronas, dont la beauté courait quelque risque au milieu de la liberté militaire. Les jeunes officiers la trouvant à leur gré, lui faisaient la cour, sans trop prendre garde si leur galanterie offensait le mari. Il en prit de l'ombrage, se plaignit, et s'attira la risée. Sa mauvaise humeur excita de fâcheux débats; et le despote en étant instruit, s'en prit à son fils comme à l'auteur de ces querelles. Il le traita avec dureté; et sur ce que Jean lui disait qu'il s'en rapportait à son frère Nicéphore, *Tu es bien hardi*, lui dit Michel, *d'appeler Nicéphore ton frère; tu ne mériterais que le nom de son valet : as-tu oublié quelle est ta mère?* Jean, piqué au vif, se retire dans sa tente, et, la nuit suivante, il mande à Jean Paléologue que les Grecs peuvent compter sur lui; qu'il est tout prêt à charger les Épirotes en queue, dès que les Grecs les attaqueront de front; il les prie seulement d'épargner son père et son frère. Il leur envoie sa foi, et reçoit la leur par échange de reliques, selon l'usage de ce temps-là. On livre bataille. Le bâtard se détache avec ses gens du gros de l'armée, et tombe par derrière sur les troupes de son père, qui, se voyant prises entre-deux, se débandent et prennent la fuite. Le prince d'Achaïe se sauve dans une métairie, et se cache sous un monceau de paille. Un soldat le reconnaît à ses dents de devant, qu'il avait fort longues. On le fait prisonnier, et on le conduit à Nicée. Plusieurs seigneurs, entre lesquels se trouvaient Anseau de Toucy et le seigneur de Caritène, en Arcadie, eurent le même sort. Les cavaliers allemands sont enveloppés et obligés de se rendre. Un capitaine turk, nommé Nicéphore Rhimpsa, se signala dans cette bataille; il s'était fait chrétien, et sa conversion fut sin-

cère et durable. Cette victoire releva l'honneur des armes grecques. Presque toutes les villes de Thessalie se soumirent à l'empereur [1].

XLIX. Suite de la victoire. Pachym. l. 1. c. 31. l. 2. c. 11. 13. Greg. l. 5. c. 1.

Jean Paléologue poussa ses conquêtes jusqu'à Du-

[1] Non content d'avoir cherché à décourager l'armée du despote en y semant de faux bruits et en y faisant naître la trahison, le général grec eut recours à un autre artifice. Par ses ordres, un des principaux officiers de son armée alla trouver le despote comme déserteur, et lui représenta d'une manière si vive et si pathétique les malheurs d'une guerre où deux frères avaient les armes à la main l'un contre l'autre, et les conséquences d'une bataille contre les troupes impériales, dix fois plus fortes que les siennes, disait-il, que le despote se laissa ébranler. Après un long entretien avec le prince de Morée, on réunit un conseil; chacun des chefs jura de ne rien divulguer de ce qui s'y passerait. La plupart opinèrent pour la retraite, et il fut convenu qu'elle s'effectuerait secrètement dès la nuit suivante. Le seul prince de Cariténa, frémissant à l'idée d'une fuite honteuse, qui laisserait l'armée exposée à toute la fureur de l'ennemi, et ne sachant comment concilier son honneur avec la crainte d'un parjure, se mit à frapper avec un bâton la colonne qui soutenait sa tente, et lui révéla à haute voix le secret du conseil. On accourt, le prince de Morée lui-même cède aux paroles de son neveu, et ils promettent l'un et l'autre de faire tête avec leurs troupes à l'armée impériale, car le despote avait déjà exécuté son projet de retraite.

Le prince de Cariténa commença bravement l'attaque, et, avec une poignée de soldats, fit plier les Allemands auxiliaires de l'armée grecque. Alors le sébastocrator accourt avec ses réserves et ordonne aux siens de viser à démonter les cavaliers francs. Environné de toutes parts, le prince de Cariténa fut bientôt renversé à terre et obligé de se rendre. Guillaume de Ville-Hardouin fut pris lui-même en voulant le dégager, et le reste des troupes se dispersa.

Conduit, après la bataille, dans la tente du général grec, son beau-frère, le prince de Morée ne démentit point la fierté de son caractère; il répondit aux reproches du sébastocrator sur son inhumanité et sur la témérité de sa conduite, de manière à le faire rougir lui-même d'avoir trahi le despote d'Épire, son frère et souverain naturel. Il tint le même langage devant l'empereur; et, repoussant avec indignation la proposition qu'on lui faisait de retourner en France avec ses chevaliers, il se refusa à toute espèce de concession qui eût pu compromettre ses droits, ou blesser les intérêts des princes frères ses tuteurs en Morée. Telles sont les circonstances des faits rapportés par le chroniqueur grec, p. 212 et suiv.—B.

razzo; et, après avoir mis les places en état de défense, il alla camper près de Néopatras, c'est-à-dire, Patras-la-Neuve, en Thessalie. On nommait ainsi cette ville pour la distinguer de l'ancienne Patras, dans le Péloponèse. Il menait avec lui le bâtard de Michel, qui lui avait procuré une victoire facile. Alexis Stratégopule laissa un corps de troupes devant Joannine, et, après avoir passé les montagnes d'Épire, accompagné de Jean Raoul, il alla assiéger Arta. Cette ville fut prise et fort maltraitée par les soldats. C'était là qu'Acropolite et Chabaron étaient gardés en prison; ils furent enfin délivrés. Jean le bâtard, satisfait de sa vengeance, ne cherchait plus que l'occasion de retourner auprès de son père, dont il espérait le pardon. Il la trouva en l'absence du général grec, qui était allé ravager le territoire de Thèbes. Étant parti de nuit avec ses gens, il rejoignit Michel qui, n'osant rester à terre, rôdait, avec quelques barques, autour des îles de Céphalonie et de Leucade. Non seulement son père lui pardonna, mais il reprit un nouveau courage par le retour de ce brave guerrier. Il s'approcha d'Arta, dont les habitants chassèrent la garnison grecque. Il fit lever le siége de Joannine. La négligence des chefs de l'armée grecque, et le défaut de subordination, firent perdre presque tous les fruits de la victoire. Stratégopule était déja repassé en Asie, où il aida Paléologue à se faire nommer empereur. Jean s'y rendit après lui avec les autres généraux; et Paléologue, déja empereur, leur distribua les plus grandes dignités de l'Empire. Il avait nommé Jean, son frère, sébastocrator, lorsqu'il était encore en Thessalie: à son arrivée, il lui conféra le titre de despote, et fit passer celui de sébastocrator à Tornice, beau-père de Jean.

Il décora du même titre, mais avec une distinction avantageuse, Constantin, son frère utérin, qui portait déjà le nom de César, et cette dernière dignité fut donnée à Stratégopule, alors grand-domestique. Michel Lascaris, rappelé de Prüse, fut fait grand-duc. Son frère Manuel, las de tant d'agitations, avait pris l'habit de moine. Jean Raoul devint protovestiaire. Il épousa Théodora, nièce de l'empereur et veuve de Muzalon. Marie, sœur de Théodora, fut mariée à Alexis Philès, qui fut nommé grand-domestique; c'était le fils de Philès l'aveugle. Les Paléologue: les Ange, les Nestonge, les Philanthropène, les Cantacuzène, furent honorés des premières charges de la cour.

L. Aventures du prince d'Achaïe.

Le plus illustre des prisonniers qui furent mis entre les mains de l'empereur, fut le prince d'Achaïe. Pour ne pas interrompre ce qui le concerne, on me permettra de prévenir les événements, et de rapporter ici ce qui ne se passa que deux ans après. Ce prince fier, Français d'origine, et attaché à Baudouin, demeura en prison sans vouloir reconnaître l'empereur grec, jusqu'au temps qu'il le vit maître de Constantinople. [L'empereur voulait que les Français payassent leur liberté par la cession de toutes leurs propriétés en Morée: ceux-ci, au contraire, offraient de l'argent pour leur rançon.] Mais les affaires des Français étant alors perdues sans ressource, Guillaume déclara qu'il était prêt à rendre hommage à l'empereur que la Providence avait placé sur le trône; et il offrit pour sa rançon les places qu'il possédait [en propre] en Morée: c'étaient Monembasie, Maïna, Hiérace et Misithra, l'ancienne Sparte, avec la contrée de Ciusterne, très-étendue et très-fertile. Le reste était occupé par les Vénitiens et

par divers seigneurs [et, comme domaine féodal, ne pouvait être cédé sans l'autorisation des tenanciers, qui la refusaient.] Il promit de tenir ses états en fief de l'Empire, d'en prêter foi et hommage, et d'accepter, pour gage de son dévouement, telle charge de la cour impériale dont l'empereur voudrait l'honorer. Paléologue fut flatté de compter entre ses vassaux un prince de cette considération. Il accepta ses offres, le fit sortir de prison, et le traita avec magnificence. Il avait déja, depuis trois ans, un fils nommé Andronic. Il voulut que Guillaume tînt sur les fonts de baptême Constantin, son second fils qui naquit alors. Les serments de cette alliance furent faits de part et d'autre avec menace d'excommunication, qui fut prononcée à l'extinction des cierges, selon la coutume des Latins. Il fut ensuite renvoyé dans ses états d'Achaïe, avec la dignité de grand-domestique, qu'il partagea avec Philès. Il était accompagné de commissaires qui devaient prendre, pour l'empereur, possession des places cédées en Morée. Elles leur furent mises entre les mains, de bonne foi, [et la fille du seigneur de Passava, grand-maréchal de Romanie, ainsi que la sœur du grand-connétable, envoyées comme otages à Constantinople.] Guillaume aurait persisté dans ces engagements, si le pape, mécontent de cette soumission à un empereur schismatique, et sollicité par le roi de Naples, qui perdait l'alliance d'un prince puissant, n'eût rompu ce traité, en déclarant illusoires et de nul effet des serments extorqués, disait-il, par nécessité à un prisonnier dans les fers et nullement maître de sa parole. Ville-Hardouin se détacha de l'Empire; ce qui alluma dans la suite de grandes guerres. Les villes cédées à l'empereur grec ne sortirent

pas de ses mains, malgré la rupture du traité. Elles avaient pour gouverneur Constantin, sébastocrator, qui, loin de les rendre, y ajouta plusieurs conquêtes.

LI. Nouveaux succès du despote d'Épire. Pachym. l. 1. c. 32.

Le despote d'Épire, ayant reçu de nouveaux secours de son gendre Mainfroi, mit à la tête de ses troupes son fils Nicéphore, dont la valeur naissante ne respirait que la guerre. Paléologue, informé de ces nouveaux efforts, renvoya promptement le césar Stratégopule, avec ordre de rassembler les troupes cantonnées dans le pays. Les deux armées furent bientôt en présence. On combattit près de Tricoryphe, en Thessalie, mais avec un succès tout contraire à celui de la bataille d'Achride. Les Grecs furent taillés en pièces et le césar fait prisonnier. Il fut, peu de jours après, délivré par échange; et revenu à la cour, il ne perdit rien de l'estime de son maître, qui eut apparemment des raisons pour ne pas lui imputer sa défaite.

LII. Paléologue prend la résolution d'attaquer Constantinople.

Cette guerre n'était point la plus grande occupation de Paléologue; il méditait une entreprise bien plus importante: c'était de chasser les Français de Constantinople. Il ne se croyait empereur qu'à demi, tant qu'il ne serait pas possesseur de cette ville fameuse, où le trône de l'Empire était établi depuis près de mille ans. La conjoncture favorisait son dessein. La vigueur française, semblable à ces feux du tonnerre qui s'évaporent après l'explosion, était presque entièrement éteinte. Baudouin, qui avait passé sa vie à mendier des secours dont il ne savait pas faire usage, n'avait plus ni troupes ni argent; il ne lui restait qu'un immense fardeau de dettes. Pour fournir aux dépenses de sa maison et du peu de soldats qu'il entretenait encore pour la garde de la ville, il fut obligé d'enlever le plomb qui

couvrait les églises et les palais, et d'en faire de la monnaie. Le bois vint à manquer; il fallut, pour en trouver, démolir grand nombre de maisons. Il se vit réduit à une telle nécessité, que, pour tirer de l'argent de quelques Vénitiens, il mit en gage entre leurs mains Philippe, son fils unique, qui fut conduit à Venise, où il demeura long-temps, lors même que son père eut perdu Constantinople.

XIII. Brouilleries dans l'église grecque. Acrop. c. 84. Greg. l. 4. c. 1. Pachym. l. 2. c. 15. et seq.

Instruit du mauvais état des Français, Paléologue résolut de passer en Thrace; mais son départ fut retardé de quelques jours par les embarras que lui suscita le patriarche Arsène. Paléologue venait d'envoyer Jean Lascaris à Magnésie, de crainte que sa présence n'excitât les murmures des partisans de sa famille, indignés du mépris que l'usurpateur faisait du prince légitime. Arsène, toujours attaché à son pupille, se voyant méprisé lui-même, sortit un jour de son palais, et traversant à pied la ville de Nicée, suivi de tout le peuple dont il était aimé, il arriva à la porte. Là, se tournant vers la multitude, il lui défendit de le suivre; et s'étant éloigné sans dire la cause de son départ, il alla s'enfermer dans un monastère. En vain le clergé et les évêques qui étaient à Nicée lui envoyèrent des remontrances sur l'irrégularité de cette conduite; en vain ils le pressèrent, par leurs lettres, de revenir ou du moins de leur faire connaître la raison d'un procédé si étonnant. Quelques jours s'étant passés, comme ils n'espéraient plus le fléchir, ils s'adressèrent à l'empereur, et lui exposèrent la difficulté de déposer le patriarche, et d'en trouver un autre pour le remplacer. Paléologue, à qui sa conscience disait assez ce qu'Arsène voulait taire, fit assembler les évêques pour décider ce qu'il y

avait à faire. On convint d'envoyer Nicétas, évêque d'Héraclée, pour signifier au patriarche que le synode blâmait un procédé si contraire aux canons de l'Église, et qu'il le sommait de revenir prendre le soin de son troupeau, ou de déclarer pour quelle raison il l'avait abandonné, afin qu'on y apportât le remède convenable. S'il demeurait obstiné dans le refus de s'expliquer, Nicétas devait lui demander un acte d'abdication. Arsène répondit que le mal était sans remède, et qu'il n'avait d'autre parti à prendre que la retraite et le silence. Il consentit à donner par écrit sa démission: mais comme Nicétas, qui dictait l'acte, voulait y faire écrire qu'Arsène renonçait au patriarcat parce qu'il s'en croyait indigne, *Vous prétendez donc*, s'écria Arsène, *que je signe mon déshonneur avec ma démission?* En même temps il se saisit de l'acte, le déchire, et congédie brusquement Nicétas. On envoie lui redemander les marques honorables de sa dignité; il les montre et les laisse emporter. Paléologue, qui ne voulait pas que la démission parût volontaire, était embarrassé sur le motif qu'on pourrait donner à la déposition. Mais il eût été sans exemple que la volonté du souverain n'eût pas trouvé chez les courtisans quelque prétexte pour l'autoriser. Nicéphore, évêque d'Éphèse, qui, sous le masque d'un austère détachement, cachait avec de grandes richesses le desir de succéder à Arsène, représenta au prince que l'ordination d'Arsène n'avait pas été canonique, attendu que les interstices prescrits entre les différents ordres n'avaient pas été observés. Cette raison, jointe à la désertion du troupeau, parut plus que suffisante. On ne fut pas longtemps à chercher un successeur; presque tous les vœux

se réunirent en faveur de Nicéphore. Le public devina aisément que le chagrin d'Arsène venait du repentir d'avoir consenti à couronner Paléologue, au préjudice du prince légitime, dont il prévoyait le triste sort. Paléologue, content d'être délivré d'Arsène, installa Nicéphore sur le siége de Nicée avec de grands honneurs. Mais cette élection, loin d'être universellement approuvée, causa un schisme dans l'église grecque. Le synode n'avait été composé que des évêques qui suivaient la cour, dont le suffrage n'entraînait pas toujours celui des prélats qui résidaient dans leurs diocèses. Plusieurs de ceux-ci demeurèrent attachés à Arsène; et le peuple, qui s'accorde rarement avec les courtisans, regrettait son patriarche. Entre les évêques, les chefs du parti opposé à Nicéphore furent Manuel de Thessalonique et Andronic de Sardes. Le premier s'exila lui-même; l'autre se fit moine malgré l'empereur. Lorsque Paléologue eut ensuite passé en Thrace, à dessein de reprendre Constantinople, l'humble Nicéphore crut sa présence nécessaire, pour épargner à l'empereur la tentation d'en établir un autre que lui sur le siége de cette grande capitale. Il résolut donc de l'aller joindre; et partant de Nicée, où il n'était pas bien vu du peuple, *il secoua*, selon le précepte de l'Évangile, *la poussière de ses pieds;* et, pour être en état d'entrer avec le prince à Constantinople, il se rendit auprès de lui à Sélymbrie, selon les mouvements de sa dévote ambition.

LIV. Prise des dehors de Constantinople, Acrop. c. 83. Gregor. l. 4. c. 1.

L'empereur, ayant traversé l'Hellespont à Gallipoli, marcha vers Constantinople. Il commença par lui enlever ses défenses. Sélymbrie fut prise d'emblée. On s'empara de toute la campagne d'alentour, excepté du

Pachym. l. 2, c. 14, 20, 21. Du Cange. hist. l. 5, c. 19. 20.

fort d'Aphamée, qu'on trouva trop bien défendu. Tout le contour de Constantinople, depuis la Propontide jusqu'au Pont-Euxin, était habité par des Grecs, qui, bien que soumis en apparence aux princes latins, conservaient une sorte de liberté. Les conquérants, qui ne s'étaient jamais trouvés en assez grand nombre pour peupler les campagnes, les ménageaient, de crainte qu'ils n'abandonnassent le pays dont ils étaient les cultivateurs, et d'où les Latins tiraient leurs subsistances. On les appelait les *volontaires*. Attachés dans le cœur à leurs anciens maîtres, c'étaient des ennemis naturels toujours prêts à secouer le joug. Les troupes de Paléologue n'eurent garde de les maltraiter. La prise de Sélymbrie les réunissait ensemble; ils se rendaient mutuellement tous les secours d'anciens compatriotes. Les Latins n'avaient presque plus de propriétés hors de Constantinople.

LV. Attaque de Galata.

Paléologue, se voyant donc maître de tous les dehors, attaqua vivement le faubourg de Galata, séparé de la ville par le golfe de Céras qui formait le port. C'était une place très-forte, munie de tours et de remparts, en état, par elle-même, de soutenir un siége contre une armée plus considérable que n'était alors celle de Paléologue. Aussi fit-il venir d'Asie un renfort de troupes: mais sa principale espérance était fondée sur une trahison. Anseau de Toucy, seigneur français de grande considération, pris avec Ville-Hardouin dans la bataille d'Achride, avait évité les mauvais traitements d'une prison, en promettant à l'empereur de le rendre maître de Constantinople sans qu'il lui en coûtât une goutte de sang. Il avait, disait-il, sa maison joignant les murs de la ville. Baudouin lui confiait la garde des

clefs de la porte voisine, en sorte qu'il lui serait facile d'introduire les Grecs. Paléologue, malgré sa sagacité naturelle, se laissa tromper en cette occasion; et loin d'exiger une rançon, il renvoya ce seigneur comblé de présents, sous prétexte d'une prétendue affinité entre les deux familles. Pendant le siége de Galata, l'empereur ne cessait de solliciter Anseau par des messages secrets qu'il trouvait moyen de lui faire parvenir. Anseau, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, différait toujours de tenir parole. Enfin, une troupe de soldats s'étant approchés de sa maison pendant une nuit obscure, comme il l'avait demandé, lorsqu'on s'attendait à voir ouvrir la porte, on l'entendit qui disait du haut des murs: *Retirez-vous, mes amis: l'empereur est entré en défiance; il s'est lui-même saisi des clefs, et il m'est impossible d'exécuter ce que j'ai promis.* Paléologue, confus de sa crédulité, ne s'obstina pas au siége de Galata. L'attaque avait été vive pendant plusieurs jours et aussi vivement repoussée. Comme les Grecs manquaient de vaisseaux, ils n'avaient pu couper la communication avec Constantinople, d'où il partait sans cesse des barques chargées de renforts. On y avait perdu grand nombre de soldats. Il ne restait pas de forces suffisantes pour rien entreprendre contre le corps de la ville. Paléologue prit donc le parti de repasser en Asie. Trois députés de Baudouin le joignirent en chemin pour lui demander la paix, qu'il refusa, selon Pachymère. Acropolite dit qu'il accorda une trêve pour un an; et s'il dit vrai, elle fut rompue avant le terme.

XVI. On découvre les os de Basile Bulgaroctone.

Pendant le siége de Galata, quelques soldats, qui couraient les campagnes, étaient entrés dans l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, située dans l'Hebdome. Elle

Pachym. l. 2. c. 21. était en ruine et réduite à n'être plus qu'une vaste étable, où les paysans des environs retiraient leurs troupeaux. Tandis que les soldats considéraient avec admiration les restes encore magnifiques de ce grand édifice, ils aperçurent dans un coin un squelette debout, dont les os, bien conservés, étaient réunis ensemble. Les pâtres, par un badinage grossier, lui avaient mis entre les mâchoires une flûte de berger. Une inscription, que ces pâtres ne savaient pas lire, gravée à côté sur le mur, faisait connaître que là était le tombeau de l'empereur Basile Bulgaroctone. Paléologue, en étant averti, fit couvrir le squelette d'une robe de soie brodée d'or : on l'enferma dans un cercueil de bois précieux, et on le transporta, en grande cérémonie, au camp devant Galata. L'empereur en donna la garde à son frère le sébastocrator. Lorsqu'il décampa, il le fit transporter avec lui à Sélymbrie, où il fut inhumé dans le monastère de Saint-Sauveur. Il s'était fait quelque mouvement du côté d'Andrinople : il ne fallut, pour l'apaiser, que la proximité de l'armée impériale.

LVII. L'empereur de retour en Asie. Pachym. l. 2. c. 22. 23.

Le patriarche Nicéphore, qui avait espéré partager avec l'empereur la conquête de Constantinople, retourna avec lui en Asie. Après avoir nommé des évêques pour remplir les siéges de Thessalonique et de Sardes, vacants par le schisme dont il était l'occasion, il fit apporter d'Éphèse les richesses qu'il y avait laissées jusqu'alors. Il se préparait à en jouir, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. Un pieux ecclésiastique, commis par l'empereur à la garde des biens du patriarche mourant, l'exhortait à se revêtir de l'habit monastique, comme il était d'usage en ce temps-là. Nicéphore, ambitieux jusqu'au dernier soupir, le re-

fusa, et voulut mourir patriarche. Il n'avait pas siégé un an, et n'était regardé que comme un intrus par une grande partie de l'église grecque. Paléologue gouvernait avec intelligence, assisté, dans les affaires, par les sages conseils de ses deux sœurs, plus âgées que lui, qui lui tenaient lieu de ministres. Marthe, l'aînée, qui avait été si cruellement traitée par le défunt empereur, l'avait élevé dans sa maison, et avait eu pour lui les sentiments d'une mère tendre. L'autre sœur, nommée Eulogie, avait partagé les mêmes soins. Elle racontait que Paléologue étant encore au berceau et bien loin de l'espérance du trône, elle ne pouvait apaiser ses cris enfantins qu'en lui chantant une chanson qu'elle avait faite, où elle disait : *Tais-toi, mon enfant; tu seras empereur; tu entreras dans Constantinople par la porte Dorée, et tu feras de grandes choses.* Il s'endormait alors tranquillement. Ces princesses étaient le canal des graces; l'empereur ne refusait rien à leur requête. Mais elles n'étaient pas moins ambitieuses que leur frère, et elles le pressaient sans cesse de dépouiller le jeune Lascaris de la pourpre impériale, que Paléologue lui avait laissée pour amuser son enfance.

LVIII. Le sultan d'Icone se retire à la cour de Paléologue. Pachym. l. 2. c. 24. 25. Gregor. l. 4. c. 1. De Guignes, hist. des Huns, l. xx.

Sur la fin de cette année, on vit arriver à Nymphée le sultan d'Icone, qui venait se jeter entre les bras de Paléologue. Voici quelle en fut l'occasion : à la nouvelle de l'irruption des Tartares, Vatace avait travaillé à mettre en sûreté ses frontières, du côté de l'orient, par toutes les précautions d'une sage prévoyance. Son fils, Théodore Lascaris, avait réussi par la ruse à éloigner ces barbares. Il avait fait conduire leurs ambassadeurs dans ses états par des chemins impraticables, et s'était montré à leurs yeux dans l'état le plus imposant; en

sorte qu'ils étaient partis avec la persuasion que l'empire grec était inaccessible, et la nation invincible. Cette illusion ne pouvait durer long-temps : mais les Tartares étaient occupés à faire la guerre contre le calife de Bagdad. Ayant enfin détruit cet ancien et puissant empire, ils tombèrent sur les Turks Seldjoukides, et s'emparèrent de leurs états. Le sultan d'Icone, devenu leur esclave, voulut s'affranchir de la dure tyrannie de ce peuple féroce. Il prit le parti de s'enfuir et d'aller implorer le secours de l'empereur grec. Plusieurs de ses sujets et même de ses principaux seigneurs avaient déja pris la même route. Ils avaient trouvé auprès de Paléologue un asile, quelques-uns même des emplois et des dignités. Le sultan, lié d'amitié depuis long-temps avec ce prince, ayant rassemblé tout ce qu'il avait de trésors, partit d'Icone avec toute sa famille, et se rendit à Nymphée, où l'empereur était alors. Il en reçut l'accueil le plus honorable. Paléologue s'empressa de le consoler; il lui promit d'employer toutes ses forces pour le rétablir sur le trône, lorsque les conjonctures seraient favorables. Il le traitait comme son égal; il lui donna une garde pareille à la sienne; il lui fit porter les ornements impériaux. Le sultan, qui n'avait pas oublié les bienfaits dont il avait comblé Paléologue dans sa disgrace, se persuadait aisément que toutes ces démonstrations étaient sincères, et que c'était un effet naturel de reconnaissance. Mais ce Turk connaissait peu les hommes, et moins encore les princes. Pendant qu'il s'endormait entre les caresses de Paléologue, celui-ci traitait secrètement avec les Tartares, qui demandaient de lui qu'il retînt le sultan toute sa vie, afin de leur laisser la jouissance tranquille de

ses états d'Icone. Pour s'assurer de la personne du sultan, et lui ôter la tentation qu'il pourrait avoir de s'échapper de ses mains, il fit transporter à Nicée ses femmes et ses enfants, comme dans le lieu le plus sûr. Le sultan lui en sut gré, et ne s'aperçut nullement que c'étaient des otages, et des chaînes non moins fortes que celles qu'il avait rompues en s'éloignant des Tartares. Il était ébloui des honneurs que lui faisait rendre Paléologue, qu'il accompagnait dans tous ses voyages. Pendant ce temps-là, les Tartares prenaient racine dans ses états. On peut faire ici à Paléologue un double reproche. Une sage politique eût exigé sans doute qu'il eût défendu le sultan d'Icone, voisin bien moins dangereux que les Tartares; ou, s'il était hors d'état de le maintenir, la bonne foi demandait qu'il ne l'amusât pas par des promesses, tandis qu'il s'accordait avec ses ennemis. Mais l'empire grec était alors trop faible pour arrêter dans son cours et attirer sur lui-même un torrent impétueux qui renversait toutes les digues qu'on osait lui opposer; et quant à la bonne foi, ce n'est, dans la politique vulgaire, qu'une vertu subalterne, qui disparaît devant ce qu'on appelle *intérêt d'état.*

An 1261. LIX. Alliance de Paléologue avec les Génois. Sabell. dec. 1. l. 10. Dandulichr. Sancti Anton. chron. Bzovius. Du Cange. Hist. l. 5, c. 21.

Paléologue ne s'occupait jour et nuit que des moyens de rentrer dans Constantinople. Les Vénitiens et les Génois y avaient de grands établissements. Ces deux républiques rivales se faisaient alors une guerre sanglante, à l'occasion du monastère de Saint-Sabas, dans Acre, dont elles se disputaient la possession [1]. Les Vénitiens avaient un grand intérêt à la conservation de l'empire latin, dont ils partageaient une grande étendue

[1] Voyez à ce sujet *l'Histoire de Venise*, I, 296, 295.—B.

Sanut. l. 3. part. 4. c. 28.

avec les Français. Fidèles à l'infortuné Baudouin, ils défendaient Constantinople à leurs frais, et soudoyèrent le peu de troupes qui gardaient cette ville, jusqu'au moment qu'elle fut reprise par les Grecs. Paléologue s'allia donc avec les Génois, au mois de mars de l'année suivante. Il leur accorda, par le traité, exemption de péage dans tous les ports de ses états, avec plusieurs autres priviléges, à condition qu'ils lui fourniraient trente vaisseaux de guerre, dont il avait senti le besoin dans l'attaque de Galata. Cette alliance priva également Baudouin du secours des Génois et des Vénitiens : elle détacha les premiers de ses intérêts; et les forces vénitiennes, employées à combattre sans cesse les flottes génoises, ne purent s'occuper assez sérieusement de la défense de Constantinople.

LX. Entreprise sur Constantinople. Acrop. c. 84. 85. Gregor. l. 4. c. 2. Pachym. l. 2. c. 26. 27. Phranza, l. 1. c. 4. Urbain IV. l. 1. ep. 129. Sabell. dec. 1. l. 10. Spandugino delle origin. de Turchi. Chron. Patav. Dandul. chr. Sanut. l. 3. part. 12. c. 6. Villan. l. 6. c. 71. 72. Doutrem. l. 5. c. 7. Raynald. Ducange, hist. l. 5. c. 22 et suiv.

L'indolence et l'incapacité de Baudouin avaient laissé engourdir l'activité française. Tout languissait à Constantinople, tandis que les Grecs, chassés de leur patrie, étaient sans cesse en mouvement pour la recouvrer. La chute de leur empire avait réveillé leur ancien courage. Les trois empereurs qu'ils avaient pris pour chefs étaient autant de héros, et le quatrième les surpassait encore. Il n'était pas possible que Baudouin pût tenir long-temps contre Michel Paléologue, qui avait porté sur le trône toute la vigueur d'une nouvelle race. Le despote d'Épire recommençait la guerre. Les Bulgares donnaient des sujets de défiance. Irène, sœur du jeune Lascaris, ne cessait d'exciter le roi Constantin Tech, son mari, à se jeter sur les terres des Grecs, pour affranchir son frère de l'indigne esclavage où le tenait l'usurpateur. Quoique Acropolite eût été envoyé en Bulgarie l'année précédente pour sonder les dispositions

du monarque et qu'il en eût été bien reçu, il n'en avait pas rapporté d'assurance de paix. Paléologue fit donc partir le césar Stratégopule pour faire la guerre au despote et observer les mouvements des Bulgares. Il ne lui donna que huit cents cavaliers avec quelque infanterie; mais Stratégopule devait réunir à ces troupes celles de Thrace et de Thessalie, qui étaient en grand nombre. Il avait ordre d'approcher, en passant, de Constantinople, et d'examiner en quel état se trouvait cette ville, mais sans rien entreprendre, soit parce qu'il n'avait pas assez de forces, soit parce que la trêve faite avec les Latins ne devait expirer qu'au mois de septembre. Le césar ayant passé à Gallipoli s'avança jusqu'à Rhège. Il vit bientôt accourir grand nombre de ces volontaires dont j'ai parlé. Ils l'exhortaient à marcher droit à la ville; ils l'assuraient qu'elle tomberait infailliblement entre ses mains; qu'il n'y restait que des enfants et des femmes, le peu de gens de guerre qu'elle nourrissait encore s'étant embarqués pour aller, à quarante lieues de là, faire le siége de Daphnusie, sur le Pont-Euxin. En effet, il était arrivé depuis peu de Venise un vaisseau qui portait le nouveau baile ou podestat, Marc Gradénigo; et comme le capitaine grec qui commandait dans Daphnusie avait mandé à Baudouin qu'il était prêt à lui livrer sa place, si on venait l'attaquer avec une armée, afin de sauver son honneur, Baudouin, par le conseil de Gradénigo, jeune homme plus brave que prudent, avait fait partir tout ce qu'il avait de vaisseaux et de gens de guerre pour cette entreprise, sous le commandement de Gradénigo même. Mais c'était une ruse de la part du commandant de Daphnusie pour dégarnir Constantinople, et l'expédition fut inutile.

LXI. Stratégopule marche vers la ville.

Cependant Coutrizace, chef des volontaires, pressait vivement et avec tant d'assurance, qu'il détermina Stratégopule à tenter l'événement. Ce général, malgré les ordres qu'il avait reçus, comptait bien que le succès justifierait sa désobéissance, et sans doute au gré de Paléologue. Constantinople valait bien une infidélité. Il s'avança donc avec une lenteur affectée, comme s'il n'avait dessein que de reconnaître les environs. Son armée, grossie des troupes qui venaient de toutes parts, montait déja à vingt-cinq mille hommes. Elle brûlait d'impatience de rentrer dans cette illustre patrie; mais il la fit arrêter assez loin derrière lui, et ne montra à la vue de Constantinople que les troupes qu'il avait amenées d'Asie, pour ne pas alarmer les habitants. Dès la première nuit qu'il campa devant la place, on lui amena un vieillard qu'on avait trouvé hors des murs; et sur la question que lui fit Stratégopule, comment il avait pu sortir de nuit, les portes de la ville étant fermées, il répondit que sa maison, voisine des murs, donnait entrée dans un souterrain qui aboutissait dans la campagne. Le césar profita de cet avis, et fit ses préparatifs pour introduire son armée. Il destina une cinquantaine de soldats hardis à se couler par le souterrain. Dès qu'ils auraient pénétré, ils devaient abattre, à coups de hache, la porte prochaine, bouchée de maçonnerie, tandis que d'autres, en silence, escaladeraient par un autre endroit. La nuit marquée pour l'exécution étant venue, et les soldats entrés dans le souterrain, le césar attendait le signal avec impatience. Il commençait à concevoir de la défiance, et était tenté de se retirer. Coutrizace, pour le rassurer, se fit mettre les fers, protestant qu'il consentait à perdre la tête si l'événement

ne répondait pas à sa promesse. Un moment après, le mur s'abat, la porte s'ouvre; ceux qui montaient sans bruit à l'assaut tuent les sentinelles, et les jettent à bas du mur. Un prêtre, nommé Lacéras, qui était du nombre des volontaires, crie de dessus la muraille: *Victoire aux deux empereurs Michel et Jean!* c'était le signal dont on était convenu. Les soldats qui attendaient en bas répètent la même acclamation, et tous, se jetant pêle-mêle, se rendent maîtres de la porte. Stratégopule, dans cet intervalle, envoya ordre au reste de ses troupes de venir le joindre [1].

XLII. Prise de Constantinople.

L'aurore commençait à paraître, et les Comans, qui composaient une partie de l'armée, se débandaient déja pour courir au pillage: on les retint en bon ordre. Les habitants, réveillés par les cris, mais fort éloignés de

[1] Michel Paléologue, dit Aboulfaradj, *Chr. ar.*, p. 336, ne fut pas plus tôt empereur qu'il tourna toutes ses vues vers la conquête de Constantinople. L'ayant attaquée une fois sans succès, il saisit, pour revenir à la charge, le moment où une querelle, qui s'éleva dans Acre entre les Génois et les Vénitiens, força ces derniers à abandonner la défense de la capitale pour aller secourir leurs compatriotes. Il employa encore un autre stratagème. Il ordonna au commandant d'un certain château fort appartenant aux Grecs, d'écrire à l'empereur Baudouin, que Michel étant un usurpateur, un tyran, un sujet révolté contre ses maîtres légitimes, il le haïssait personnellement, et qu'il le jugeait plus digne, lui roi, fils de roi, qu'un esclave parvenu, de la possession de sa citadelle; qu'il s'offrait à la livrer; mais que, pour colorer sa défection, il fallait y envoyer des troupes, des machines, et déployer assez de forces pour que cela pût lui servir d'excuse.

Tandis que Baudouin, séduit par cet appât grossier, se dégarnissait de ses troupes, Michel arriva, se posta entre la ville, désormais incapable de résistance, et l'empereur franc; et, instruit par un berger de l'existence d'une poterne inconnue depuis Constantin, il pénétra par là dans la ville, à la faveur des ténèbres. Quant à Baudouin, on le laissa s'enfuir avec ses gens en Europe.

Tel est le récit de l'auteur arabe, différent en plusieurs parties de celui des Byzantins. L'auteur de l'Histoire de Venise, I, 267, 268, ajoute quelques détails que l'on peut voir dans son livre.—B.

croire qu'ils étaient pris, s'interrogeaient les uns les autres par les fenêtres; quelques-uns sortaient dans les rues pour s'informer de ce qui était arrivé. Stratégopule, instruit par une longue expérience des dangers qu'une armée victorieuse peut courir encore dans la prise d'une grande ville, n'avançait que pas à pas et avec précaution, en attendant que la clarté du jour pût le guider avec plus de certitude. On aperçut dans l'ombre un gros de Latins, que leurs armes, étincelant par intervalles, à la lueur du jour naissant, faisaient paraître en plus grand nombre. Le peu de soldats que le césar avait encore avec lui ne lui semblait pas en état de résister, et il était près de faire sonner la retraite, lorsqu'une foule de volontaires, bouillant d'ardeur de rejoindre leurs anciens compatriotes, vint grossir sa troupe. Plus hardis que les autres Grecs, parce qu'ils couraient un plus grand risque si l'entreprise manquait de succès, ils tombent en désespérés sur les Latins et les mettent en fuite. Ceux-ci regagnent leurs maisons, et, pour se dérober à la première fureur, chacun cherche les plus sombres retraites. On court au pillage; on massacre tous ceux qu'on trouve armés. Baudouin, se réveillant au bruit de ce tumulte, ne songe qu'à fuir. Il sort en désordre du palais de Blaquernes, et courant au grand palais, situé au bord de la mer, il jette en chemin son ornement de tête, son épée, toutes les marques de l'empire, et saute dans une barque. Quelques soldats grecs ramassent ses dépouilles et les portent aux généraux, qui, les montrant attachées au bout d'une pique comme un trophée, encouragent leurs soldats et ôtent aux Latins toute espérance.

La flotte qui revenait de Daphnusie[1] entrait dans le Bosphore, lorsqu'elle reçut avis que la ville était prise. Elle était de trente trirèmes, escortées d'un gros navire de Sicile. Ces vaisseaux étaient chargés d'un assez grand nombre de soldats pour disputer long-temps la possession de la ville. Frappés d'étonnement, ils font force de rames, espérant arriver assez tôt pour délivrer leur patrie. Le césar s'apprête à les recevoir; il réunit tous les Grecs, tant ceux de l'armée que ceux qui se trouvaient dans la ville et qui se joignirent à lui. Le combat allait être sanglant, lorsque Jean Phylax, officier de Baudouin, prévoyant que ce qui restait de Français allait périr, résolut de les sauver aux dépens de la ville, dont il ne laisserait que les cendres aux vainqueurs. Il envoie de toutes parts avertir les Français de courir au rivage et de se réfugier sur la flotte; et pour les y contraindre, il fait mettre le feu aux maisons en divers quartiers. La flamme se répand en un moment; on voit sortir des maisons un essaim d'habitants, femmes, enfants, vieillards, presque nus, saisis de frayeur, courant vers le bord de la mer. Là, tendant les bras vers la flotte, ils supplient à grands cris qu'on les reçoive dans ce dernier asile. Ceux de la flotte, voyant entre ces malheureux leurs enfants, leurs femmes, leurs pères, s'empressent de les recueillir; et, baignés de leurs larmes, pleurant et gémissant eux-mêmes, ils les transportent dans leurs vaisseaux. Tremblants pour ceux qui restaient encore, ils envoient prier Stratégo-

LXIII. Fuite des Latins.

[1] C'était une ville à quarante lieues de Constantinople, que Baudouin avait espéré occuper au moyen d'intelligences; c'est de cette expédition que parle l'auteur arabe cité dans la note, p. 85.—B.

pule de permettre la retraite à leurs infortunés compatriotes. Il y consentit. Jamais les plus tristes revers de fortune n'avaient présenté de spectacle plus déplorable. Des femmes, des filles de qualité, à demi couvertes de haillons déchirés, pieds nus, les cheveux épars, pâles d'effroi et se soutenant à peine, traversaient les rangs des soldats, dont les railleries inhumaines leur faisaient sentir plus vivement leur infortune. Ces fugitifs furent en si grand nombre, que les vivres de la flotte ne suffisant plus, plusieurs moururent de faim avant que d'arriver à Négrepont, où ils faisaient voile. C'est ainsi que les Grecs recouvrèrent Constantinople, le 25 juillet 1261, cinquante-sept ans trois mois et treize jours après en avoir été chassés [1]. Devenus maîtres de leur ancienne

[1] On ne peut s'expliquer pourquoi Abou'l-faradj dit que les Francs ne possédèrent Constantinople qu'environ cinquante-trois ans. *Chr. ar.*, 336. Il met la prise de cette ville l'an 1568 de l'ère d'Alexandre (1256 de J.-C.), et son occupation par les Francs en 600 de l'hégire (1203 de J.-C.). Par là il se trouve conséquent avec lui-même; mais il est en contradiction palpable avec les auteurs byzantins. Comme j'ai omis de citer son texte relatif à l'occupation de la capitale de l'empire grec, je vais en faire le rappel. Les Francs, dit-il, enlevèrent Constantinople aux Grecs en 600 de l'hégire, après l'avoir assiégée depuis le mois de schaaban jusqu'à djomad 1er, c'est-à-dire pendant huit mois. Or il y avait dans cette ville environ trente mille Francs qui y demeuraient inaperçus à cause de sa grandeur. Ceux-ci s'étant entendus avec leurs compatriotes du dehors, allumèrent un incendie qui consuma le quart de la ville; et, pendant que les Grecs s'occupaient à l'éteindre, les Francs forcent les portes, font main basse sur les Grecs, et massacrent pendant trois jours tout ce qu'ils rencontrent, sans épargner les évêques, les moines, les prêtres, qui venaient de Sainte-Sophie au-devant d'eux, la croix et l'évangile à la main, implorant leur pitié. Tous périrent; et l'église elle-même fut pillée. Il y avait dans l'armée trois rois francs: le duc de Venise, vieillard aveugle, dont il fallait même conduire le cheval, et dont les vaisseaux avaient servi pour l'expédition; le marquis de Ferrat, et le comte de Flandre qui avait amené le plus grand nombre de soldats. Lorsqu'on tira au sort qui serait empereur, ce fut le comte de Flandre qui obtint cet

patrie, ils travaillèrent de toutes leurs forces à éteindre l'incendie, et à sauver des flammes ces édifices dont ils restaient en possession.

LXIV. Extinction de l'empire français à Constantinople.

Les Grecs avaient mérité de perdre cette superbe ville: la corruption de leurs mœurs et l'indignité de leurs maîtres les avaient rendus méprisables. Mais sitôt qu'ils l'eurent perdue, corrigés par l'adversité, et gouvernés par des princes capables de créer un empire, ils reprirent l'avantage sur leurs vainqueurs. On vit alors combien est puissante l'influence des monarques, et avec quel succès une tête saine et vigoureuse relève un état malade, et communique à tous les membres la santé et la force. On le vit encore, par les effets contraires, dans les empereurs français. Cinq occupèrent le trône; car je ne compte point Jean de Brienne, qui fut plutôt tuteur du jeune Baudouin qu'empereur, quoiqu'il en portât le nom. Baudouin Ier fit la conquête et n'eut pas le temps de l'assurer. Son frère Henri fut un prince sage et vaillant, qui mérita de régner. Pierre de Courtenai n'alla jamais à Constantinople; il fut pris en chemin et mourut en captivité. Son fils Robert, qui ne montra que des vices, commença la décadence. Baudouin II, frère et successeur de Robert, prince faible et sans vertu, acheva la destruction. Il se retira d'abord dans l'île de Négrepont, et de là en Italie, n'emportant avec lui, de toute sa fortune, que le nom d'empereur. Cette qualité passa dans sa succession, comme un de ces titres stériles et morts que la vanité

honneur; le duc de Venise eut la Crète, Rhodes et autres îles; le marquis, les parties orientales de l'Empire, Nicée, Laodicée, Philadelphie, etc.; mais il n'entra pas en jouissance, parce qu'il en fut empêché par un prince grec nommé Lascaris.—B.

prétend être honorifiques, et qu'un orgueil mieux entendu devrait peut-être plutôt faire oublier, puisqu'ils retracent les fautes ou les malheurs des ancêtres qui ont perdu la réalité. Baudouin II eut de Marie de Brienne deux enfants : 1° Philippe, dont nous avons parlé, et qui fut donné en gage aux Vénitiens. Celui-ci épousa Béatrix, fille de Charles Ier, roi de Sicile, et en eut Catherine, qui fut mariée à Charles de Valois, et sacrée impératrice de Constantinople par Boniface VIII; 2° Jeanne, qui épousa Thomas de Savoie.

FIN DU LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

LIVRE C.

I. Nouvelle de la prise de Constantinople portée à Michel Paléologue. II. Entrée de Michel dans Constantinople. III. Réparations de la ville. IV. Conduite de Paléologue à l'égard des nations commerçantes établies à Constantinople. V. Le patriarche Arsène rétabli. VI. Triomphe de Stratégopule. VII. Second couronnement de Michel. VIII. Il fait crever les yeux à Jean Lascaris. IX. Mécontentements et punitions. X. Arsène excommunie l'empereur. XI. Michel envoie des ambassadeurs au pape. XII. Stratégopule vaincu et pris par le despote d'Épire. XIII. Anne, veuve de Vatace, élude les poursuites amoureuses de Paléologue. XIV. Précautions de Michel contre les attaques des Latins. XV. Révolte des montagnards. XVI. Embarras de Paléologue. XVII. Sa conduite à l'égard du pape. XVIII. Guerre du prince d'Achaïe. XIX. Disgrace injuste de Macrène. XX. Le pape termine cette guerre. XXI. Courses des Vénitiens sur mer. XXII. Conduite de Paléologue à l'égard de Michel d'Épire. XXIII. Mort du despote d'Épire. XXIV. Guerre en Bulgarie. XXV. Aventures de Myzès. XXVI. Trahison de Kaïkaous. XXVII. Attaque d'Énos. XXVIII. Inflexibilité d'Arsène à l'égard de l'empereur. XXIX. Nouvelle cause de colère contre Arsène. XXX. Zèle indiscret d'Arsène. XXXI. Procédé de l'empereur pour faire déposer Arsène. XXXII. Concile contre Arsène. XXXIII. Sa déposition. XXXIV. Schisme à l'occasion d'Arsène. XXXV. Alliance de Michel

avec le sultan d'Égypte. XXXVI. Autre alliance avec le Tartare Nogaïa. XXXVII. Misérable état des provinces d'Orient. XXXVIII. Terreur panique à Nicée. XXXIX. Germain patriarche. XL. Nouvelles écoles établies à Constantinople. XLI. Conjuration contre l'empereur. XLII. Justification d'Arsène. XLIII. L'empereur veut se défaire de Germain. XLIV. Abdication de Germain. XLV. Conduite extravagante de Barlaam, évêque d'Andrinople. XLVI. Joseph patriarche. XLVII. Absolution de l'empereur.

JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

I. Nouvelle de la prise de Constantinople, portée à Michel Paléologue. Pachym, l. 2, c. 28. 29. 30. Acrop. c. 86. Gregor. l. 4. c. 2. Phranz. l. 1. c. 5. Spandugino. Ducange, Hist. l. 5. c. 28, 30.

TANDIS que les Latins sortaient de la ville, grand nombre de Grecs, brûlant d'ardeur d'être les premiers à porter à l'empereur une si heureuse nouvelle, et d'en recevoir récompense, passaient le Bosphore, et couraient à l'envi à Nymphée, où le prince était alors. Celui qui arriva le premier, croyant devoir, avant tout, instruire l'empereur, se présenta aussitôt aux portes du palais. Il était nuit, et ne pouvant obtenir entrée, parce qu'il n'apportait pas de lettre de Stratégopule, il alla s'adresser à Eulogie, sœur de l'empereur, et lui annonça comme une chose certaine, dont il avait été témoin lui-même, que Constantinople était prise. Eulogie, sans différer, se transporte au palais, et trouvant son frère endormi, elle le réveille avec

précaution, afin de ne lui pas troubler les sens par une joie si soudaine et si peu attendue. Michel refuse d'en rien croire : il ne peut s'imaginer que Stratégopule, parti avec huit cents hommes, ait pu si facilement s'emparer d'une ville immense, dont l'année précédente il n'avait pu lui-même prendre un faubourg avec une armée entière. Il ordonne de lui amener l'auteur de cette nouvelle, qui se répand en un moment dans tout le palais. Les officiers accourent en foule à l'appartement du prince. L'empereur interroge le coureur en leur présence; celui-ci affirme, comme témoin oculaire, cet incroyable événement; il en expose toutes les circonstances d'une manière si nette et d'un ton si assuré, qu'il force la croyance des assistants, malgré l'étonnement dont ils sont frappés. L'empereur seul, ne voulant pas s'exposer au ridicule d'une imprudente crédulité, attend que la nouvelle soit confirmée par des preuves indubitables. Il fait mettre aux fers celui qui l'avait apportée, l'assurant d'une récompense, s'il a dit vrai; de la mort, s'il a menti. Le jour venu, on voit arriver, les uns après les autres, ceux qui avaient eu le même empressement, et, ce qui achève de convaincre l'empereur, il reçoit un courrier de Stratégopule, qui lui apporte le détail, et les ornements impériaux dont Baudouin s'était dépouillé lui-même. Le peuple n'avait pas eu besoin de tant de certitude pour se livrer à la joie. L'empereur alors ne retint plus la sienne. S'étant revêtu de la magnificence impériale, il convoqua les seigneurs, rendit graces avec eux à l'auteur suprême de tous les succès, et envoya de toutes parts des courriers, pour notifier ce grand bienfait de la bonté divine. On rapporte que

Théodore Tornice, vieillard d'un grand sens, malade au lit, et près de mourir, apprenant le sujet de la joie universelle, se mit à verser des larmes. *Quoi donc!* lui dirent ses amis, *nous avons recouvré notre patrie, et vous pleurez?* « Hélas! dit-il, en poussant un pro- « fond soupir, vous voyez que l'Empire est au pillage. « Voilà Michel maître de Constantinople : il va établir « sa demeure dans cette ville voluptueuse; il y sera « suivi de nos guerriers, accoutumés depuis tant d'an- « nées à combattre les Turks, que les divisions des « princes chrétiens ont laissé venir jusqu'ici; ils vont « vivre à la cour et s'y amolliront : les Turks descen- « dront de leurs montagnes; ils passeront en Europe, « et s'empareront de Constantinople et de tout l'Em- « pire. Malheureux sort des empires humains! Tous les « biens viennent des campagnes; ils portent d'abord « la splendeur dans la capitale; mais ils s'y corrompent, « et ne renvoient que des vices et des maux. » La suite fera connaître s'il fut faux prophète, ou si la mort, commençant d'entr'ouvrir à notre ame les portes de la prison corporelle, ne lui laisse pas déja apercevoir quelque aurore du grand jour de l'avenir.

II. Entrée de Michel dans Constantinople. Pachym. l. 2. c. 1. Greg. l. 4. c. 31. Acrop. c. 88. Ducange, Hist. l. 5. c. 30.

Quel que fût l'empressement de Michel pour rentrer en possession de la capitale de l'Empire, il ne voulut se montrer à ses nouveaux sujets qu'avec cet éclat respectable qu'ajoute à la majesté humaine l'appareil de la religion. Il passa l'Hellespont, accompagné de sa femme, de son fils encore enfant, et de tous les seigneurs de sa cour. Faisant grande diligence, il arriva le quatorzième d'août à la vue de Constantinople, et s'arrêta au monastère de Saint-Côme et de Saint-Damien, pour donner les ordres nécessaires. Il fit apporter du

monastère de Pantocrator cette image célèbre de la sainte Vierge, surnommée la Conductrice, qu'on disait peinte par saint Luc. Il voulait que la sainte Vierge, patronne et gardienne de Constantinople, parût lui ouvrir elle-même les portes de la ville. Comme il n'y avait point de patriarche, George, archevêque de Cyzique, fut chargé d'en faire les fonctions. Tout étant préparé pour cette pompe solennelle, le quinzième d'août, jour de l'Assomption, on marcha vers la porte Dorée, fermée depuis long-temps. Elle s'ouvrit, et l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, portant entre ses mains l'image sacrée, monta sur une des tours de la porte, et prononça à haute voix une formule d'actions de graces, à laquelle l'empereur et tout son cortége, à genoux et prosternés, répondirent par un pieux concert. S'étant ensuite relevés, ils se mirent en marche à pied, d'un pas lent, tête nue, malgré l'ardeur du soleil, qui semblait vouloir éclairer cette entrée de ses rayons les plus brillants. C'est ainsi que l'empereur, sans aucun ornement de la majesté impériale, entra dans sa conquête, comme dans un temple, au milieu d'une foule de peuple, que la dévotion du prince tenait dans un religieux silence, plus auguste que toutes les acclamations. Le palais le plus proche était celui de Blaquernes : mais, à ce que disent les Grecs, la malpropreté et la gourmandise des Latins, qui faisaient des cuisines de tous les appartements, en avaient enfumé les plafonds et les murailles, et souillé tous les meubles. D'ailleurs, le grand palais, situé vers le Bosphore, paraissait une demeure plus sûre, dans une ville récemment soumise. En passant par le monastère de Stude, l'empereur y déposa l'image de la sainte Vierge, et

alors, montant à cheval, il se rendit à l'église de Sainte-Sophie, où, ayant rendu graces à Dieu, il alla prendre son logement dans le grand palais. Les anciens Grecs, triomphant de joie de se voir rendus à leurs maîtres naturels, ne donnaient aucun soupçon de leur fidélité. Les Latins même, qui voyaient reluire dans Michel tout l'éclat de la majesté impériale, fort obscurcie dans Baudouin, paraissaient disposés à obéir à leur nouveau souverain. Le jour se passa en réjouissances, et la nuit suivante le repos du prince fut assuré par une garde nombreuse.

III. Réparations de la ville. Pachym. l. 2. c. 32. 33. 35. Greg. l. 4. c. 2. Phranza, l. 1. c. 5. Bizar. de bell. Venet. l. 4. Foglieta, hist. Gen. l. 4.

Si l'on en croit les Grecs, Michel trouva Constantinople dans l'état de délabrement où un parti ennemi laisserait un palais qu'il aurait pris de force, et occupé quelques jours. Non seulement le nouvel incendie avait détruit quantité d'édifices, mais les Latins, loin de rétablir ce que tant d'embrasements avaient dévoré, lorsqu'ils s'étaient rendus maîtres de la ville, y avaient encore ajouté de nouvelles ruines, en abattant çà et là, selon leur caprice, et en ne réparant rien de ce que le temps détruisait, comme s'ils ne comptaient pas eux-mêmes conserver long-temps leur conquête; en sorte que le terrain était en grande partie couvert de cendres et de décombres : et il faut avouer que les embarras des deux premiers empereurs français, toujours occupés de guerres périlleuses, et la négligence des deux derniers, rendent ce récit vraisemblable. Le premier soin de Michel fut donc de nettoyer la ville, et de la faire sortir de ses ruines. Il invita les familles des anciens habitants, dispersées dans l'Empire, à revenir dans leur patrie. Il remit les enfants en possession des maisons qui avaient appartenu à leurs pères,

si elles subsistaient encore; quant à celles qui étaient détruites, il leur assigna des terrains pour y bâtir, et les aida de ses propres deniers, à la charge d'une médiocre redevance. Il accrut la population, en appelant ces Grecs volontaires répandus aux environs, et leur distribua des habitations et des terres fertiles, en récompense du zèle qu'ils avaient conservé pour leurs maîtres légitimes. Il rendit les terres d'alentour à ceux qui représentaient le titre de leur ancienne possession. Il releva à ses dépens les églises, répara les brèches des murs, et les tours ruinées en plusieurs endroits. Les monastères de l'intérieur de Constantinople se trouvaient réduits à une grande pauvreté; leurs édifices, leurs métairies ayant été détruites, leurs arbres coupés, leurs terres tellement dévastées, qu'elles ne pouvaient de long-temps être remises en valeur. Il forma le dessein d'y réunir une partie de la mense de tous les monastères répandus en Orient, qui avaient conservé leurs richesses, et dont plusieurs jouissaient d'un grand revenu. On ne dit pas si ce projet fut exécuté. Persuadé que les Latins ne tarderaient pas à faire de nouveaux efforts pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu, et qu'ils mettraient en mouvement toutes leurs forces de mer, il travailla en diligence à construire une flotte. Une multitude de Grecs sans fortune, qui accouraient de toutes parts, lui fournit des matelots et des rameurs: il les classa, et les fit instruire et exercer aux manœuvres. Par ces préparatifs, il espérait, non seulement se mettre en état de défense contre les Latins, mais même leur faire perdre l'envie de venir l'attaquer, en leur montrant qu'il avait assez de forces pour repousser leurs efforts.

IV. Conduite de Michel à l'égard des nations commerçantes établies à Constantinople.

Trois nations commerçantes étaient établies à Constantinople, les Vénitiens [1], les Génois, les Pisans. Elles y avaient un comptoir et un grand nombre de facteurs et de négociants. C'étaient comme trois peuples séparés, et souvent en querelle. Ils vivaient chacun suivant leurs lois, avaient un tribunal et des magistrats, à la tête desquels siégeait un juge souverain, nommé baile chez les Vénitiens, podestat chez les Génois, consul chez les Pisans. Quoique Latins de naissance, ils n'avaient pris aucune part dans la dernière révolution; ils semblaient être détachés des intérêts politiques de leur république, et ne s'occuper que de leur commerce. A l'abri de cette neutralité, ils avaient cru pouvoir demeurer tranquilles : mais Michel ne l'était pas à leur égard; il sentait ce que pouvait l'esprit patriotique, s'il était réveillé par le bruit des armes. Il résolut, non pas de chasser ces trois nations; elles contribuaient trop à la population, et même à la splendeur de Constantinople, mais de les mettre hors d'état de nuire. Comme elles étaient mutuellement jalouses, il les assembla séparément, les flatta de sa protection, et de la promesse de leur procurer de grands avantages. Il leur déclara que, loin de déroger à leurs lois et à leur discipline, qu'ils suivraient toujours en liberté, il les maintiendrait dans leurs priviléges et leurs franchises, à l'égard de leur navigation et de leur commerce.

[1] Sur la foi de la chronique dite *de Barbaro*, l'historien de Venise avance (I, 273 et suiv.), sans rien garantir toutefois, qu'il fut sérieusement question, sous le dogat de Pierre Ziani (1205-1208), de transporter en Orient, à Constantinople même, le siége de la république de Venise, pour que le gouvernement fût plus en état de veiller à la conservation de ses colonies, et que ce projet fut abandonné après une discussion sérieuse, à la suite d'un discours du procurateur Angelo Faliero.—B.

Les Génois étaient en plus grand nombre, et malgré le traité fait avec eux avant la prise de Constantinople, Michel ne comptait pas trop sur leur bonne foi. Leur fierté naturelle, et l'antipathie des Grecs, faisaient naître de fréquentes querelles. Leur inimitié contre les Vénitiens était encore capable de causer de grands troubles; et l'on venait d'en faire l'épreuve. Les empereurs français avaient donné pour logement au bailé des Vénitiens un palais dans l'enceinte du monastère de Pantocrator. Après l'expulsion des Français, les Génois, se croyant tout permis par leur alliance avec Michel, attaquèrent ce palais avec furie, le ruinèrent de fond en comble; et par représailles de ce qu'avaient fait les Vénitiens après avoir détruit la tour des Génois, à Saint-Jean-d'Acre, ils chargèrent un vaisseau des démolitions du palais, et les firent porter à Gênes, comme un trophée digne de leur haine et du caprice barbare de ces temps-là. Michel, pour épargner à la ville le spectacle de ces sanglantes divisions, prit le parti d'en faire sortir les Génois. Il les tranféra d'abord à Héraclée, port célèbre sur la Propontide, environ à dix-huit lieues; mais bientôt après, pour veiller de plus près sur leurs mouvements, il les fit revenir au faubourg de Galata ou Péra, dont il réduisit les fortifications, afin qu'ils ne pussent s'y maintenir en cas de rébellion. Il ne leur fut plus permis d'habiter dans la ville. Les Vénitiens et les Pisans, dont on avait moins à craindre, parce qu'ils étaient en plus petit nombre, eurent permission d'y loger, mais dans des quartiers séparés, où ils jouissaient de leurs biens et de leurs priviléges, sans être confondus ni ensemble, ni avec les Grecs. Depuis ce temps-là les Vénitiens ont toujours

demeuré à Constantinople, sous l'autorité de leur baile. Ils n'en sont pas même sortis pendant les guerres entre leur république et les Grecs. Ils eurent, par-dessus les Génois et les Pisans, l'exemption des devoirs de vassaux et de sujets. Leur baile ne fut pas obligé de fléchir le genou devant l'empereur, sinon lorsqu'il venait le saluer pour la première fois, non plus que de lui baiser les mains et les pieds.

v. Le patriarche Arsène rétabli. Pachym. l. 2. c. 34. l. 3. c. 1. 2. Greg. l. 4. c. 2. Acrop. c. 84. 88. Testamentum Arsenii apud Cotelerium. Fleury, hist. eccles. l. 85. art. 11.

Pendant que Michel travaillait à rendre à Constantinople son ancien lustre, il s'occupait encore d'un autre ouvrage qui n'était pas moins difficile, quoiqu'il demandât moins de temps et de travaux. Il s'agissait de remplir, à son gré, la chaire patriarcale, vacante depuis la mort de Nicéphore. Tornice, le sébastocrator, le pressait depuis long-temps de rendre cette dignité à Arsène, dont il faisait de grands éloges, jusqu'à lui attribuer des miracles. L'empereur assembla les évêques, qui étaient venus de toutes parts pour assister à son entrée. Ils se trouvèrent divisés de sentiments. Les uns prétendaient qu'il fallait rappeler Arsène, déposé sans avoir été condamné ni même accusé; les autres soutenaient, au contraire, que la désertion de son troupeau, et le refus opiniâtre de revenir, malgré les prières du synode, valaient bien une déposition canonique. Michel, dont l'objet principal était de rester seul empereur, n'était pas moins partagé lui-même que le synode. D'un côté, il considérait qu'il lui serait avantageux de donner à une entreprise si injuste quelque couleur de justice, par l'approbation d'un patriarche de grande autorité, dont le suffrage pouvait légitimer aux yeux du peuple les actions les moins légitimes; de l'autre, il craignait de trouver dans Arsène, patriarche, une op-

position invincible, qui soulèverait contre lui tout l'Empire, et ferait échouer son projet, en le perdant peut-être lui-même, avec toute sa famille. Après une longue délibération, il résolut de rappeler Arsène. Plusieurs raisons le déterminèrent à prendre ce parti. Il espérait que ce prélat ayant déja consenti à le couronner seul, se laisserait tromper encore une fois, d'autant plus aisément, que la couronne paraissait être due de préférence à celui qui avait seul repris Constantinople; et qu'après avoir fait ce premier pas, il n'apporterait dans le reste aucun obstacle. Il n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'Arsène s'ennuyait de son exil, quoique volontaire; qu'il verrait avec peine un autre que lui sur le siége de la capitale de l'Empire, et qu'il ne se priverait pas volontiers à jamais de la douce espérance de revoir sa patrie. De plus, il pensait que si Arsène, invité au retour, s'obstinait à refuser, le mécontentement public se tournerait contre lui, et qu'il partagerait le blâme de tout ce qui arriverait dans la suite contre le gré du peuple. Il se rendit donc au synode, et se déclara pour les évêques qui opinaient en faveur d'Arsène. La voix de l'empereur entraîna toutes les autres. Pour dissiper tous les nuages, on convint que le passé serait oublié; qu'on ne ferait un crime à personne d'avoir contribué à la déposition d'Arsène ni à l'élection de Nicéphore, et que les prélats et les prêtres ordonnés par Nicéphore seraient conservés dans leur état. Le synode envoya aussitôt des députés à Arsène, pour l'inviter à revenir. Ce prélat, fièrement modeste, trouva d'abord mauvais qu'on lui adressât une invitation sans excuse : il se laissa néanmoins adoucir par les humbles prières des députés, et se transporta dans le voisinage de

Constantinople vers la fin du mois d'août, pour traiter de plus près des conditions du rétablissement. Il y reçut de nouveaux députés, tant de la part de l'empereur que du synode; et il paraît qu'il y eut alors quelque contestation. Arsène refusait de reconnaître l'élection de Nicéphore et les ordinations qu'il avait faites, apportant pour raison, que ce serait se condamner lui-même, et avouer qu'il avait été canoniquement déposé. On ne sait pas avec certitude comment se termina cette dispute. En comparant le récit de l'historien qui donne le détail de cette affaire, avec le testament d'Arsène, il paraît que le synode abandonna la mémoire de Nicéphore, et qu'Arsène se relâcha sur la valeur des ordinations, à condition cependant que les ecclésiastiques ordonnés par cet intrus ne l'assisteraient pas dans la célébration du saint sacrifice. Tout étant convenu, l'empereur, accompagné du synode, de toute sa cour, et d'un grand cortége de peuple, conduisit le patriarche à Sainte-Sophie. Là, le prenant par la main : *Voilà votre chaire, seigneur,* lui dit-il, *dont vous vous êtes privé depuis trop long-temps; jouissez-en pour le salut des peuples confiés à votre vigilance.* Il le remit en même temps en possession des biens du patriarcat. Il fit réparer et rétablir, dans le premier état, l'église de Sainte-Sophie, dont les Latins avaient enlevé plusieurs ornements; il pourvut à la subsistance des ministres et à la décence du culte divin.

VI. Triomphe de Stratégopule. Greg. l. 4. c. 2.

Michel, occupé de tant de soins, se reprochait d'avoir différé jusqu'alors les honneurs que méritait Stratégopule. Un exploit si important et si promptement exécuté valait plusieurs victoires. Une seule nuit avait

rendu aux Grecs, sans effusion de sang, la capitale de leur empire, dont ils auraient volontiers racheté la possession par les travaux et les dangers d'un long siége. Il n'était point de récompenses égales à un tel service: l'empereur en imagina de nouvelles; il lui décerna les honneurs réservés jusqu'alors aux souverains. Stratégopule, revêtu des ornements de césar, dont il portait déja le titre, traversa toute la ville sur un char brillant, au milieu des applaudissements les plus flatteurs. Sa tête était ornée d'une couronne de pierreries, semblable à celle de l'empereur: il eut permission de la porter toute sa vie. Il fut ordonné que, pendant l'espace d'une année, dans toutes les expéditions, les acclamations, les prières publiques, son nom serait joint à celui des empereurs.

Phranza, l. 1. c. 5. Ducange, Hist. l. 5, c. 30.

VII. Second couronnement de Michel. Pachym. l. 2: c. 35. l. 3. c. 2. et ibi Posin. observ. pag. 513.

Tandis qu'il accordait à un sujet cet honneur passager, qui ne piquait pas sa jalousie, il employait toutes sortes d'artifices pour éloigner du trône le légitime souverain. Sa sœur Eulogie ne cessait d'aiguillonner son ambition. La vue de son fils Andronic, qui était dans sa quatrième année, attendrissait son cœur: il plaignait le sort futur de cet enfant, qui serait sujet et peut-être victime de Lascaris, si son père, enchaîné par un scrupule vulgaire, se piquait d'être fidèle à ses serments. Sa dissimulation ne le couvrait pas tout entier; des yeux clairvoyants pénétraient ses desseins. On s'apercevait qu'il s'étudiait à déprimer le jeune prince. Il ne l'avait pas fait entrer avec lui dans Constantinople; il le tenait éloigné, et avait même disgracié, sans cause, des courtisans qui n'avaient d'autre crime que de donner librement à Lascaris le nom d'empereur. Un ambitieux plus timide, se voyant démasqué, aurait

ralenti sa marche; Michel la hâta davantage : il crut devoir prévenir les obstacles qui ne commençaient qu'à naître, et faire taire les soupçons, en consommant hardiment le crime. Il commença par se faire couronner empereur une seconde fois, sous prétexte que le recouvrement de Constantinople était une renaissance de l'Empire. La simplicité d'Arsène fut encore trompée, comme Paléologue l'avait espéré. Ébloui par l'éclat de son rétablissement et par les déférences de Paléologue, le prélat se laissa persuader que ce nouveau couronnement n'était qu'une cérémonie, qui ne blessait en aucune sorte les droits de son pupille; que ce n'était qu'une récompense telle que celle dont on venait d'honorer Stratégopule. Il ne fit donc aucune difficulté de couronner une seconde fois Paléologue, dans l'église de Sainte-Sophie; et cette fois encore il ne fut fait nulle mention du jeune empereur.

VIII. Il fait crever les yeux à Jean Lascaris. Pachym. l. 3. c. 6, 10, 11. Greg. l. 4. c. 4. Phranz. l. 1. c. 5.

Les desseins de Paléologue, conduits avec tant de patience et de ruse, approchaient de la maturité. Il avait abaissé et presque anéanti Lascaris. Ce prince, qui n'était encore que dans sa neuvième année, entretenu par ses gouverneurs dans une enfance perpétuelle, ne se connaissant pas lui-même, également incapable de crainte et désir, ne s'occupait que des amusements de son âge. Mais dans l'esprit de Paléologue, c'était une étincelle qui pourrait causer dans la suite un grand embrasement. Il écarta d'abord tous les appuis que cet enfant pouvait trouver dans sa famille. De cinq sœurs qui le précédaient en âge, deux étaient déja placées dans des cours étrangères. Il choisit pour les trois autres, des seigneurs d'une noblesse distinguée, mais trop faibles pour lui faire craindre leur vengeance.

Ce fut alors que Théodora fut donnée en mariage à Matthieu de Vallaincourt, et Eudocie au comte de Vintimille, comme je l'ai déja rapporté. La dernière, dont le nom est ignoré, fut mariée à un seigneur bulgare nommé Vinceslas, maître de quelques châteaux sur le mont Hémus. Après avoir ainsi dépouillé le jeune prince de toutes ses ressources, il attaqua sa personne; et par une perfidie sacrilége, contre la foi jurée à Théodore mourant, contre les serments tant de fois répétés aux pieds des autels, n'osant lui ôter la vie, il envoya ordre de le priver de l'usage de la vue. Les ministres de cette barbarie crurent faire grace à cet enfant infortuné, de ne lui pas percer les yeux avec une pointe de fer rouge, mais de lui dessécher et brûler les membranes, par le moyen d'une lame ardente. Cette exécution inhumaine fut faite le propre jour de Noël. Dans cet état déplorable, Lascaris fut transporté, sous bonne garde, au château de Dacybize, où il ne lui resta de toute sa fortune que les aliments nécessaires à la vie. Ce crime était le dernier terme où avait tendu, par une marche insensible, de degré en degré, un usurpateur hypocrite, qui, ne sacrifiant qu'à l'ambition, voulait passer pour religieux.

An 1262. IX. Mécontentements et punitions. Pachym. l. 3. c. 11.

Un traitement si cruel réveilla dans tout l'Empire les sentiments de tendresse pour le jeune prince, qu'on avait presque oublié. Toute la cour en fut consternée; chacun gémissait, mais en secret. Des délateurs perfides recueillaient les soupirs et les larmes des ames sensibles, et les rendaient à Paléologue, qui punissait comme des crimes de lèse-majesté toutes les marques de compassion échappées en faveur de Lascaris. Les uns furent disgraciés et privés d'espérance de parvenir jamais à

aucune charge; d'autres, sous divers prétextes, furent punis d'exil ou de prison. Le plus maltraité de tous fut celui qui le méritait le moins. Holobole, plus âgé que le jeune prince, l'avait amusé dans son enfance; il vivait dans le palais, où il faisait ses études, sous les maîtres de la jeune noblesse attachée au service de l'empereur. Il était déja en réputation par ses talents. L'empereur apprit qu'il se distinguait de tous les autres par l'excès de sa douleur. Une sensibilité si raisonnable eût été digne de louanges et de bienveillance aux yeux d'un bon prince, et pardonnable auprès d'un tyran. Michel en fut irrité : il fit couper le nez à Holobole; et ce jeune homme, ainsi défiguré, s'enfuit de la cour, et s'alla réfugier dans un monastère, où il trouva sa consolation dans la culture des lettres. Michel était naturellement doux; mais la passion féroce de l'ambition le jetait bien loin hors de son caractère. Troublé par ses remords, il exerçait sur ceux qui le blâmaient, les punitions qu'il sentait mériter lui-même.

X. Arsène excommunie l'empereur. Pachym. l. 3. c. 14. Greg. l. 4. c. 4. Phranz. l. 1. c. 5.

La crainte retenait l'indignation publique, mais la douleur d'Arsène était trop violente pour ne pas éclater. Il chérissait tendrement son pupille : trompé par les artifices de Paléologue, il avait cru ménager les intérêts de cet enfant, lors même qu'il semblait les abandonner. A la nouvelle d'un traitement si atroce, frappé de ce coup de foudre, il resta quelque temps immobile, et ne revint à lui que pour s'abandonner au plus vif désespoir. La compassion et la colère, soulevant à la fois toutes les puissances de son ame, il pleurait, il rugissait comme un lion; et se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, il s'accusait lui-même d'avoir,

par une aveugle condescendance aux volontés d'un tyran, creusé l'abîme sous les pieds de son maître. Ses premiers transports étant apaisés, il s'occupa de la vengeance. Il manda les évêques qui étaient à Constantinople; il leur rappela le serment qu'ils avaient fait avec tout l'Empire, de s'élever de toutes leurs forces contre celui des deux empereurs qui formerait quelque entreprise contre son collègue. « Ce serait, dit-il, le « devoir des princes, des seigneurs, des magistrats, du « peuple entier, d'armer leurs bras pour tirer ven- « geance d'un forfait si détestable. Pour nous, minis- « tres des autels, nous n'avons d'autres armes que « celles de la religion : c'est ici le temps de les mettre en « usage. Nous nous rendrions coupables nous-mêmes « aux yeux de Dieu, de l'Empire et de la postérité, si « nous ne donnions pas des marques d'exécration. Em- « pêchons les hommes de blasphémer contre la justice « divine, qui, par des jugements impénétrables, diffère « souvent à l'autre vie la punition des plus grands cri- « mes. » Les évêques témoignaient la même horreur que le patriarche; mais la crainte d'attirer sur eux la colère de l'empereur les tenait dans le tremblement et dans le silence. Alors Arsène, jetant un profond soupir : *Puisque personne*, dit-il, *n'a le courage d'exécuter le serment terrible par lequel il s'est engagé, je vais seul m'affranchir du parjure. Je vais lever sur la tête du coupable le seul glaive que Jésus-Christ m'a mis entre les mains pour séparer le juste de l'impie.* En même temps il prononça la sentence d'excommunication contre Michel. Cependant, malgré l'indignation dont il était embrasé, il retrancha de la formule ordinaire les paroles qui excluaient

le coupable de participation aux prières des fidèles. Cette inconséquence, assez ordinaire dans sa conduite, était encore un ménagement politique, pour ne pas pousser le prince aux dernières extrémités. Michel lui sut gré de cette modération : il parut courber la tête, et se soumettre à l'anathème sans murmurer. Il s'efforça seulement d'excuser un crime qu'il savait bien être inexcusable, et manda au patriarche, qu'après avoir donné des marques sensibles d'un sincère repentir, il espérait obtenir le pardon, et rentrer en grace auprès de Dieu et de l'église.

XI. Michel envoie des ambassadeurs au pape. Pachym. l. 2. c. 36. Phranza, l. 1. c. 6. Ducange, Hist. l. 5. c. 34.

Ce fut alors que Michel envoya, pour la première fois, des ambassadeurs au pape. C'était Urbain IV, qui avait succédé, l'année précédente, à Alexandre IV. Si l'on considère le caractère de Michel, il y a toute apparence que la politique avait plus de part à cette démarche, qu'un désir sincère de se réunir à l'église romaine. Excommunié par le patriarche, il voulait lui faire craindre que la soumission au siége de Rome ne lui enlevât les prérogatives usurpées depuis si longtemps par ses prédécesseurs. De plus, les grands préparatifs qu'on faisait alors en Occident pour le rétablissement de Baudouin lui donnaient de l'inquiétude. Il savait que le pape, capable de mettre en mouvement tous les princes de la chrétienté, les sollicitait avec ardeur et faisait prêcher une croisade. Il fit donc partir des députés, dont le succès est bien différemment raconté par divers historiens. Pachymère les nomme Nicéphorize et Alubarde, qui ayant été, dit-il, secrétaires de Baudouin, s'étaient mis, après son expulsion, au service de Paléologue. Aussi, à leur arrivée en Italie, furent-ils reçus comme des traîtres : Nicéphorize

fut écorché vif; Alubarde n'échappa au même supplice que par une prompte fuite. Selon les autres auteurs, ces députés étaient au nombre de trois: Muzalon, Alubarde et Abalante. Ils arrivèrent à Rome, et présentèrent au pape la lettre de leur maître, qui offrait de s'en rapporter au jugement de Sa Sainteté et de l'église romaine, au sujet de l'empire de Constantinople. Le pape, disposé à entrer dans toutes les voies qui pourraient conduire à la réunion, reçut ces députés avec honneur, et répondit à Paléologue qu'il lui enverrait incessamment des nonces, pour terminer avec lui cette importante affaire. De ces deux récits contradictoires, celui de Pachymère, quoique d'ailleurs historien très-grave, me paraît le moins vraisemblable. S'ils sont vrais tous les deux, il faut que ces différents auteurs parlent de deux diverses ambassades, qu'ils ont mal à propos rapportées au même temps.

XII. Stratégopule vaincu et pris par le despote d'Épire. Gregor. l. 4. c. 3.

Le prise de Constantinople avait suspendu l'expédition de Stratégopule, envoyé pour combattre le despote d'Épire. Il avait trouvé en passant l'occasion d'un exploit beaucoup plus important, et il en avait habilement profité. Pendant que Paléologue s'occupait à rétablir Constantinople, et à donner à son nouveau siége de solides fondements, le despote, ennemi du repos, continuait ses ravages. Il réparait ses pertes passées; il prenait des villes et dévastait des campagnes. Paléologue, irrité d'apprendre que, tandis qu'il regagnait la capitale de son empire, un prince qu'il méprisait en entamait si hardiment les frontières, envoya contre lui Stratégopule, pour achever le premier dessein avec les troupes qu'il avait déja rassemblées. C'était la destinée de Stratégopule de vaincre tout autre ennemi,

mais d'être vaincu par le despote d'Épire. Après plusieurs combats, où les avantages furent balancés, il fut battu; et ce guerrier, à peine descendu du char de triomphe, se vit prisonnier pour la seconde fois. Le despote en fit présent à son gendre Mainfroi, roi de Sicile, qui le demandait, pour retirer par échange, des mains de Paléologue, sa sœur Anne, veuve de l'empereur Vatace.

XIII. Anne, veuve de Vatace, élude les poursuites amoureuses de Paléologue. Pachym. l. 3. c. 7.

La beauté de cette princesse, qui n'avait encore que trente-deux ou trente-trois ans, blessa le cœur de Paléologue, trop facile à se laisser embraser. Il mit en œuvre tous les artifices de la séduction; et craignant qu'elle n'échappât à ses poursuites, en se retirant auprès de son frère Mainfroi, il la fit garder à vue, lui prodiguant d'ailleurs tous les honneurs et tous les agréments qui pouvaient l'attacher au séjour de Constantinople. La princesse, respectée de tout l'Empire pour la pureté et la dignité de ses mœurs, était insensible à toutes ses complaisances, à tous ses soupirs. Elle voyait même avec indignation qu'un homme qu'elle avait compté au nombre de ses sujets osât attenter à l'honneur d'une fille, d'une veuve d'empereur. Incapable d'une honteuse faiblesse, mais trop faible pour résister aux efforts que pourrait employer un amant puissant et audacieux, elle se mit à l'abri de ses violences, en lui promettant de consentir à une union légitime, s'il pouvait se dégager des liens de son mariage. Elle demandait à dessein une condition qu'elle savait bien ne pouvoir s'accomplir. Mais la passion trouve tout possible. Paléologue, abusé par les conseils de l'amour, se tourmente à chercher des causes de divorce. Il n'en peut trouver ni dans la naissance, ni

dans la conduite, ni dans la stérilité de l'impératrice. Enfin il croit avoir un prétexte dans l'intérêt de l'état. Les Latins, furieux de la perte de Constantinople, se préparaient à la guerre; ils avaient une flotte, une armée redoutable. Le roi bulgare, animé par sa femme, ennemie irréconciliable de Paléologue, était près d'entrer en Thrace; tout l'Occident allait fondre sur l'Empire; il succomberait infailliblement à tant d'ennemis, si l'on ne venait pas à bout de les désunir. Le moyen de détacher de cette ligue le roi de Sicile, puissant sur terre et sur mer, et de le mettre dans le parti des Grecs, était de placer sa sœur sur le trône. Telles étaient les raisons que l'amour rendait plausibles à Paléologue; mais il s'en fallut bien qu'elles le parussent à l'impératrice Théodora. Avertie de ce malheureux dessein, elle voyait avec la douleur la plus amère, qu'après avoir donné sept enfants à son mari, après avoir rempli tous les devoirs d'une épouse tendre et fidèle, innocente et irréprochable, elle allait être traitée comme une femme criminelle, et perdre à la fois son époux, son trône et son honneur. Dans son désespoir, elle s'adresse au patriarche; elle le supplie de lui épargner une si cruelle infamie, et d'employer son autorité à s'opposer à ce projet adultère, qui blessait également les lois divines et humaines. Le patriarche, étonné d'une si scandaleuse entreprise, va trouver le prince. Il lui reproche l'excès de sa fureur, qui lui attirerait le mépris et l'horreur de toute la terre; il détruit aisément tous les prétextes dont se couvrait sa passion; il le menace de la vengeance divine. Paléologue, qui travaillait alors à calmer le patriarche sur le traitement fait à Lascaris, et à l'engager à lever l'ex-

communication, craignit de le rendre implacable. Honteux de voir sa passion découverte, et désespérant du succès, tantôt frémissant de dépit, tantôt gémissant de douleur, il résolut d'éloigner de ses yeux l'objet dont il était trop épris. Il consentit à l'échange proposé par Mainfroi. Dans ces conjonctures, Anne lui fut renvoyée, et Stratégopule revint à Constantinople.

An 1263. XIV. Précautions de Michel contre les attaques des Latins. Pachym. l. 3. c. 8. 9.

Pour se mettre à couvert du ressentiment des Latins, il prit un parti plus sage que celui que sa passion avait imaginé. Il se mit en état d'une bonne défense par des levées de troupes, et par toutes les précautions qui pouvaient assurer Constantinople. On rehaussa de trois coudées les murs et les tours de la ville, surtout du côté de la mer, où elles étaient plus basses. On fit de grands magasins de vivres, de fourrages, de provisions de toute espèce. On renferma dans l'enceinte de la ville quantité de bœufs, non seulement pour la nourriture, mais pour labourer et ensemencer, en cas de siége, les places et les endroits vacants. Il était depuis peu arrivé à Constantinople grand nombre d'habitants de Morée, et surtout de Laconie, gens robustes et laborieux: il s'en servit pour les travaux, qu'il pressait avec ardeur, et pour la construction d'une flotte. Il y employa pour soldats ceux qu'on nommait Gasmoules ou Basmoules : c'étaient des enfants de pères français et de mères grecques. On prétendait que ce mélange d'origine réunissait en eux l'audace que les Grecs ne pouvaient refuser aux Français, et l'intelligence qu'ils s'attribuaient à eux-mêmes. Cette flotte remit Paléologue en possession des îles voisines. Exact à la paie, et libéral dans les récompenses, il réveilla dans les troupes grecques une partie de cet ancien

courage qui bravait les plus grands dangers. Persuadé que les bienfaits faisaient plus de conquêtes que les armes, il étendait sa générosité jusque sur ses ennemis. Il y avait en Italie plusieurs personnes puissantes qu'il s'attachait par ses largesses, et ces pensionnaires secrets payaient ses libéralités par des avis importants.

XV. Révolte des montagnards. Pachym. l. 3. c. 12. 13.

La cruauté exercée sur Lascaris affligeait tout l'Empire. Le peuple des villes et des campagnes voisines de la cour, ames timides, contenues par l'intérêt particulier et par les magistrats, et qui ne ressentaient les injustices de la cour que pour en discourir, se contentaient d'en murmurer; mais les montagnards des environs de Nicée, gens simples et agrestes, dont l'usage est de crier quand les autres gémissent, et de ne désapprouver qu'en frappant, se révoltèrent ouvertement. Ayant rencontré un enfant de huit ou neuf ans, devenu aveugle par maladie, ils voulurent se persuader que c'était Lascaris; et sans l'interroger, sans l'écouter, ils le transportèrent sur leurs montagnes, criant que c'était le fils de l'empereur Théodore, celui qu'ils avaient juré de défendre au péril de leur vie. Ils l'habillèrent le mieux qu'ils purent, à la manière des empereurs, lui donnèrent une garde, lui rendirent tous les respects dus au souverain, et lui promirent de le venger, sans qu'il sût ce qu'ils voulaient dire. Paléologue, apprenant ce soulèvement bizarre, en craignit les suites. Cet exemple, s'il restait impuni, pouvait se communiquer aux autres provinces. D'ailleurs, ces montagnards étaient le principal boulevard de l'Empire contre les Turks, qu'ils repoussaient sans cesse; ce qui les avait aguerris. Il fit donc marcher contre eux

des troupes rassemblées en diligence. C'était une guerre toute nouvelle, où les attaques brusques de ces paysans, sans ordre et sans discipline, mais robustes et déterminés, déconcertaient les mouvements des troupes réglées. Sans casques, sans cuirasses, armés de flèches, de massues, et des instruments d'agriculture qui pouvaient donner la mort; s'étant donné pour mot du guet : *Vaincre ou mourir*, ils couraient en foule se jeter sur l'ennemi. Reçus à coups de traits et de lances, voyant leurs camarades tomber à côté d'eux, ils n'en devenaient que plus furieux. Forcés enfin à prendre la fuite, ils se sauvaient de grande vitesse dans leurs forts, sur leurs rochers, et de là, faisant pleuvoir une grêle de flèches, qu'ils tiraient avec beaucoup d'adresse, ils tuaient un grand nombre d'assaillants. La plupart grimpant aux arbres, et cachés dans l'épaisseur des feuillages, choisissaient ceux qu'ils voulaient abattre. On mit le feu aux forêts; mais chassés d'un bois ils se sauvaient dans un autre : ces lieux en étaient couverts. Ils avaient retiré leurs femmes et leurs enfants dans l'enfoncement des montagnes les plus escarpées, et avaient environné ce repaire d'une forte palissade de pieux entrelacés. Toujours alertes, toujours sur leurs gardes, tantôt ils descendaient en grosse troupe comme un torrent, tantôt, divisés en petites bandes, ils volaient de toutes parts; et connaissant mieux les détours de ces montagnes, ils surprenaient, accablaient, précipitaient les Grecs. On reconnut enfin qu'il serait impossible de les dompter par la force; mais comme ils n'avaient point de chef général, on ne savait à qui s'adresser pour les ramener à la raison. On fit couler parmi eux quelques soldats qui en connais-

saient quelques-uns, et qui, s'adressant à eux comme à leurs amis, leur représentaient *qu'ils avaient tort de se sacrifier pour une idole qu'ils s'étaient fabriquée eux-mêmes; que cet enfant aveugle n'était point Lascaris; que ce jeune prince était dans la forteresse de Dacybize, où ils pouvaient l'aller voir, sans aucun risque pour eux; qu'on leur donnerait toute sûreté; qu'ils seraient témoins du bon traitement qu'on lui faisait; que l'empereur n'était pas irrité contre eux, mais qu'il avait compassion de leur méprise, et qu'il était très-disposé à leur pardonner.* A l'impression que faisaient ces fréquents entretiens, on joignit des présents, qui achevèrent d'en gagner un assez grand nombre. Les autres, plus opiniâtres, regardant ceux-là comme des traîtres, se séparèrent, résolus de ne pas abandonner un enfant qu'ils avaient reconnu pour leur maître. Mais cet enfant lui-même les dispensa de mourir pour lui : il s'enfuit chez les Turks. Alors tous se réunirent pour demander grace. Les principaux avaient déja fait leur traité en particulier. Les autres restèrent à la merci des commandants de l'armée, qui les condamnèrent à des amendes exorbitantes, et leur vendirent la vie aux dépens de tout ce qu'ils possédaient. Ce qui empêcha de les exterminer, fut le besoin qu'on avait d'eux pour défendre cette frontière. L'armée retourna à Constantinople, où les officiers rapportèrent un grand butin, et les soldats beaucoup de blessures.

XVI. Embarras de Paléologue.

Il s'en fallait de beaucoup que cette révolte étouffée mît Paléologue hors de danger. Baudouin appelait tous les princes à son secours, et faisait gronder les foudres de Rome. Le prince d'Achaïe, malgré les serments qu'il

avait faits en sortant de prison, recommençait la guerre en Morée. Les Vénitiens couvraient l'Archipel de leurs vaisseaux, pour défendre et recouvrer leurs îles. Le despote d'Épire, souvent vaincu, jamais dompté, troublait de nouveau et mettait en feu la Thessalie. Le roi des Bulgares armait toutes ses forces pour venger son beau-frère Lascaris; et, au milieu de tant d'ennemis, Arsène, tenant la tête de Paléologue courbée sous l'anathème, voulait armer contre lui le ciel même. Pour faire face à tant d'attaques diverses, il fallait une vue aussi nette, une ame aussi ferme que celle de Paléologue; et ce n'est pas un petit travail pour un historien, de démêler et de suivre avec ordre ce labyrinthe d'opérations diverses qui partagèrent l'esprit du prince sans l'embarrasser ni se confondre.

XVII. Sa conduite à l'égard du pape. Pachym. l. 3. c. 18. Phranza, l. 1, c. 6. Urbain IV. l. 1. epist. 129. Bzovius. Raynald. Ducange, Hist. l. 5. c. 36. 37.

Baudouin, échappé des mains des Grecs, promenait ses infortunes dans tout l'Occident. Empereur, on l'avait déja vu à la cour de tous les rois, implorer leur assistance; dépouillé et fugitif, il redoublait ses plaintes et ses prières. L'Italie, la France, l'Angleterre, la Castille retentissaient de ses cris. Il ne trouva nulle part plus de chaleur que dans le cœur du pape. Urbain IV, du haut du Capitole, appelait à la guerre tous les peuples catholiques. Il promettait les indulgences de la croisade; il ordonnait des levées de dîmes; il taxait les ecclésiastiques; il excommuniait les Génois, amis du prince schismatique et ennemis des Vénitiens, qui offraient leurs vaisseaux pour passer gratuitement les croisés. Il pressait Louis, roi de France, de se mettre à la tête de cette religieuse expédition. Le saint roi, quoique plein de zèle pour la religion, écouta, en cette occasion, les intérêts de son royaume, qui le re-

tenaient en France. Paléologue trouva moyen de ralentir l'ardeur du pape, en l'amusant par des propositions de réunion à l'église romaine. Il envoyait des députés et recevait des légats. Il achetait par des présents la faveur des cardinaux qui avaient le plus de crédit auprès de Sa Sainteté. On proposait, on discutait des articles. Il paraissait accorder tout; mais il avait, dans son clergé et dans son peuple, des dispositions toutes prêtes pour rompre les conventions; et, par ces artifices, il amena le pape, non pas à se détacher des intérêts de Baudouin, mais à les soumettre à ceux de l'Église. Urbain, presque désarmé, au lieu de tonner et de foudroyer, en vint à chercher des moyens de conciliation entre les deux princes, que leurs prétentions mutuelles rendaient irréconciliables.

XVIII. Guerre du prince d'Achaïe. Pachym. l. 3. c. 16. 17. Danduli chr. Bzovius. Raynald. Ducange, Hist. l. 5. c. 36. 37. [Buchon, chr. p. 242.

Cette adresse à suspendre l'activité du pape [ne délivra pas aisément [1]] Paléologue d'une guerre qu'il avait à soutenir contre le prince d'Achaïe. Guillaume de Ville-Hardouin étant de retour en Morée après sa prison, reçut de vifs reproches du pape d'avoir, par un traité honteux, abandonné les principales cités de son domaine à un prince ennemi de l'Église. Le pape relevait Guillaume de son serment, comme fait en prison et sans liberté. Il lui ordonnait de rompre le traité; et chargeait l'évêque de Modon de l'y contraindre par l'autorité apostolique. Les Vénitiens, d'autre part, mécontents de la cession qui rapprochait les Grecs des possessions vénitiennes en Morée, offraient à Guillaume une flotte, pour l'aider à se rétablir dans cette

[1] Lebeau disait : *délivra encore.* Les détails que nous fournit le chroniqueur grec contredisent cette assertion.—B.

partie de ses états. Les évêques de Morée et d'Achaïe avaient ordre du pape de contribuer de leurs revenus. Le prince, encouragé par ces secours, leva des troupes et entreprit la guerre. [Un chroniqueur grec assigne à la rupture une autre cause. Quand le duc de Cariténa fut arrivé à Nicli, où l'attendaient les dames épouses des seigneurs français prisonniers, quelques autres seigneurs et le duc d'Athènes, celui-ci n'eut pas plus tôt appris à quelles conditions Guillaume s'était racheté, qu'il déclara être prêt à tenir prison pour son seigneur, plutôt que de laisser les Grecs pénétrer au cœur de la Morée. Persuadé par le duc de Cariténa, il laissa pourtant s'effectuer la remise des places entre les mains des Grecs. Mais lorsque le prince Guillaume rentrait dans ses états, et que déjà, à la tête de ses chevaliers et d'une suite nombreuse, il passait l'inspection de ses places, les Grecs de Monembasie envoyèrent prévenir Cantacuzène, chef des impériaux, qu'ils étaient prêts à l'appuyer, en cas d'attaque, contre les Francs, qui, disaient-ils, avaient recommencé les hostilités.]

Constantin, sébastocrator, gouverneur des places cédées, était à Monembasie avec un assez bon nombre de troupes de terre. Plusieurs seigneurs l'accompagnaient, entre autres Alexis Philès, grand-domestique, et Macrène, grand-chambellan [cousin de l'empereur], renommé pour son courage. L'empereur [sur la fausse nouvelle d'une déclaration de guerre de la part des Francs] avait fait en même temps partir une flotte, commandée par [Macrène [1], ou, selon d'autres,] Philan-

[1] Chron. de Morée, p. 247.—B.

thropène, grand-écuyer, allié de la famille impériale, par le mariage de sa fille avec un neveu de l'empereur, et déjà honoré de la survivance de Michel Lascaris à la dignité de grand-duc. Ce Michel, dont j'ai déjà tant de fois parlé, frère du premier empereur du nom de Lascaris, était alors fort avancé en âge. Une longue vie, exercée par tant de diverses aventures, lui avait acquis une grande expérience; et son âge le rendant incapable de soutenir les fatigues de la guerre, il aidait l'empereur de ses conseils dans le gouvernement de l'état. Il vécut jusqu'à une extrême vieillesse. Pendant que Philanthropène battait sur la mer la flotte [1] du prince d'Achaïe, le sébastocrator, loin d'abandonner aucune des places cédées aux Grecs, en acquérait de nouvelles. Il faisait des courses dans toute la contrée, et se vengeait de la mauvaise foi du prince par le ravage et l'incendie. C'étaient tous les jours des combats, où Macrène signalait sa valeur, et son nom était devenu redoutable aux ennemis.

[L'historien des guerres de Morée fait à ce sujet des récits bien différents. Macrène étant, selon lui, arrivé à Monembasia avec tous les pouvoirs nécessaires pour la conduite de l'expédition, informa les chefs des Mélinges et de la Laconie des intentions de l'empereur, et ceux-ci, avec leurs peuplades, se révoltèrent contre le prince de Morée. Celui-ci appela à son aide tous les tenanciers de sa principauté, et ne chercha plus qu'une occasion de livrer bataille à Macrène [2]. Les Grecs, au

[1] La Chronique de Morée ne parle aucunement d'une flotte de Guillaume battue par Constantin, ni des succès de celui-ci dans la Morée, où il fut constamment défait.—B.

[2] Ce fut alors seulement, suivant le chroniqueur, p. 250, que Constantin, frère de l'empereur, arriva en Morée.—B.

nombre de six mille cavaliers, répartis en 18 escadrons, et avec une infanterie très-nombreuse, se portèrent sur Véligosti, qu'ils brûlèrent, puis sur Cariténa et Lidoria, et, descendant l'Alphée, ils brûlèrent le monastère d'Oliva.

[Pendant que le prince de Morée s'était avancé du côté de Corinthe pour décider le duc d'Athènes à l'aider de ses troupes dans la lutte qui commençait, Jean de Catava, qu'il avait laissé en Morée avec le titre de baile, guerrier invalide mais plein de bravoure, ayant ramassé à grand'peine une poignée de soldats, se trouva tout-à-coup en présence de l'armée impériale, campée à Prinitza, sur les bords de l'Alphée. Sans se laisser effrayer par la disproportion du nombre, il encouragea ses soldats, et se chargea lui-même de porter l'étendard, qu'il fallut remettre entre ses mains goutteuses, incapables de le soulever. La petite troupe des Français, dont une partie avait été démontée du premier choc, ne tarda pas à se reformer, et marcha rapidement contre la tente de Constantin. Après un combat de trois heures, ce général fut obligé de monter à cheval, et, battant en retraite, il arriva avec grand'peine à Misithra; les troupes grecques se débandèrent et se sauvèrent dans les bois. Trois cent douze Français, s'il faut en croire l'historien, remportèrent cette étonnante victoire, dont les résultats furent pour eux la prise de mille chevaux et l'arrivée de nombreux auxiliaires.

[Les défaites des Grecs ne se bornèrent point là. Arrivé à Vliziri, le lendemain de la bataille, Jean de Catava dépêcha des courriers à Guillaume, à Corinthe, pour l'informer de ce qui avait eu lieu. Constantin était

désespéré de sa défaite, lorsqu'un Franc au service de l'Empire vint relever ses espérances. « Qui ne sait, lui dit-il, l'habileté des Français à manier la lance et l'épée? L'événement de la bataille livrée en Pélagonie vous prouve que ce n'est point en essayant de résister à force ouverte que l'on peut espérer de les vaincre; ce sont leurs chevaux qu'il faut d'abord frapper : démontés, ce ne sont plus que des guerriers ordinaires. Ainsi, venez-en une seconde fois aux mains avec eux, et, au lieu d'attaquer avec impétuosité, ayez recours à la ruse. » Le général donna ses ordres en conséquence.

[Au printemps suivant, toutes les troupes de Constantin se réunirent à Sapico dans le Magne, et l'on résolut de marcher sur Andravida, où se trouvait alors Guillaume. Le général grec passa la nuit à Mésiskli, à l'orient d'Andravida. Le lendemain matin, Guillaume ayant paru avec ses troupes, Cantacuzène, général du premier corps de l'armée grecque, s'avança en dehors de la ligne de bataille, monté sur un coursier fougueux, armé du carquois et d'une massue de fer. Lorsqu'il eut parcouru deux ou trois fois l'espace qui séparait les deux armées, exécutant d'un air fanfaron des passes brillantes, il descendit de cheval et s'en fit seller un autre : mais son coursier s'emporta, l'entraîna près du prince de Morée, et là, s'étant embarrassé le pied dans des arbustes, jeta par terre son cavalier, qui fut incontinent égorgé par les soldats francs, dont il faisait tout à l'heure si peu de cas. A la vue de leur général tué, les Grecs n'eurent plus de courage que pour reprendre son cadavre et s'enfuir.

[Pour comble de malheur, Constantin s'étant permis de faire une sévère réprimande aux Turks qui

étaient dans son armée, et à qui la solde n'était point payée depuis six mois, Mélik, leur chef, les engagea à le suivre au camp du prince de Morée, ce qu'ils exécutèrent dès le soir, sans que les promesses tardives de Constantin pussent ébranler leur résolution. Guillaume accueillit avec distinction ces utiles transfuges, et se promit bien de mettre prochainement à l'épreuve leur bonne volonté. De l'avis de son conseil, il plaça ces Turks au centre de son armée, dans le combat qui eut lieu peu de jours après, un samedi, dans les environs d'Arcadia. L'armée française avait à franchir un défilé de montagnes entre la Longue-Côte et Phanéromène. A peine l'avant-garde y fut-elle engagée, que les Grecs, sortant d'une embuscade, y portèrent le désordre. Les Francs ébranlés reculent sur la pente, d'une portée de flèches; les Grecs les poursuivent avec ardeur. Mais Anceau de Touci rappelle les fuyards. Ceux-ci chargent à leur tour la lance et l'épée à la main, et repoussent les Grecs jusqu'à Phanéromène. Une seconde fois, les Grecs, secondés par le reste de leurs troupes, reprennent l'avantage, puis ils sont encore ramenés battants, au moment où les Turks du centre viennent appuyer l'avant-garde. Alors commença la déroute des Grecs. Constantin fut découvert dans une caverne où il s'était caché, et amené prisonnier au prince Guillaume, qui lui reprocha violemment le parjure de l'empereur. Constantin s'excusa sur les faux rapports des habitants de Monembasia.

[Après avoir envoyé son prisonnier au fort de Chlomoutzi, le prince de Morée revint avec ses troupes à Lacédémonia, et licencia, bien à regret, les Turks de Mélik, ces utiles transfuges qui avaient tant coopéré à

ses derniers succès. Ici se termine le récit du chroniqueur grec. — B.]

XIX. Disgrace injuste de Macrène.

Le sébastocrator, obligé par quelques circonstances de retourner à Constantinople [sans doute après avoir obtenu sa liberté du prince Guillaume], laissa Macrène avec Philès à la défense du pays. Ils remportèrent plusieurs avantages [1], et ne furent malheureux qu'une fois; mais il leur en coûta cher: tous deux furent faits prisonniers. Philès, blessé, mourut dans les fers. Eulogie, sœur de l'empereur et belle-mère de Philès, qu'elle aimait tendrement, inconsolable de sa mort, se laissa persuader que son gendre avait été trahi, et que Macrène s'était entendu avec le prince d'Achaïe pour le faire tomber dans une embuscade. Les ennemis de Macrène avaient eu soin de faire passer d'avance cette calomnie aux oreilles de l'empereur, et ils avaient composé une fable pour donner quelque vraisemblance à une action si noire. Le prince d'Achaïe devait, disaient-ils, faire épouser à Macrène une des sœurs du jeune Lascaris, qui s'était retirée auprès de lui. Cette imposture, soutenue des plaintes amères d'Eulogie, met Paléologue en fureur. Il renvoie à Ville-Hardouin plusieurs prisonniers d'un rang distingué, et ne demande en échange que Macrène. Dès qu'il l'a entre les mains, sans autre information, sans même l'avoir entendu, il lui fait crever les yeux. Telle fut la récompense de tant d'actions de valeur. Ce funeste exemple dut faire trembler tous les bons serviteurs de Paléologue. Il ne ralentit pas néanmoins le zèle de

[1] Le chroniqueur grec parle en effet, p. 315, de chances diverses, tantôt favorables, tantôt contraires au prince de Morée. — B.

Philanthropène, qui continua le reste de l'année de parcourir avec sa flotte les îles occupées par le prince d'Achaïe et par les Vénitiens. Il y fit de fréquentes descentes, les ravagea presque toutes, et rapporta un riche butin à Constantinople.

XX. Le pape termine cette guerre.

Les barons de la Morée, réduits à l'extrémité, eurent recours au pape, qui employa sa ressource ordinaire; ce fut de publier une croisade. Les Génois, quoique attachés à l'empire grec, prirent cette occasion de faire lever l'excommunication dont ils étaient grevés, en renonçant à l'alliance de Michel, et en rappelant leurs vaisseaux envoyés au service de l'Empire. Tout se préparait à une sanglante guerre pour l'année suivante. La négociation de Michel fit encore avorter tous ces efforts. Il pressa le pape d'accepter enfin les propositions de réunion. Il lui prodiguait dans ses lettres tous les témoignages de respect pour le Saint-Siége. Il en reconnaissait la primauté. *Saint Père*, disait-il, *si vous refusez de m'ouvrir les bras de votre charité paternelle, je serai justifié devant Dieu et devant les hommes; tout l'odieux de nos divisions retombera sur vous. Commencez par calmer les troubles; la paix étant rétablie, les sujets de contestation entre les deux églises seront bientôt terminés.* Le pape lui répondit : *qu'il apprenait avec joie de si heureuses dispositions; qu'il lui envoyait ses légats, et que ce qui les avait retardés, c'était la guerre entre lui et Ville-Hardouin.* Si Paléologue tenait parole, il lui promettait de contribuer de toute la puissance de l'Église au soutien de son empire, et de procurer un accommodement convenable entre lui et Baudouin. Il le priait de laisser en paix le prince d'Achaïe; et en même temps

il défendait à celui-ci de rien faire contre les Grecs. Ce prince, qui n'avait pris les armes qu'à la sollicitation du pape, les posa aussitôt à ses ordres; et Michel fut délivré de cette guerre par celui même qui l'avait allumée.

XXI. Courses des Vénitiens sur mer. Dandul. chr. Foglieta, l. 4. Bizar. de bell. Venet. l. 1. Sabell. dec. 1. l. 10. Bzovius.

Les Vénitiens avaient souvent secouru de toutes leurs forces le prince d'Achaïe. Ennemis des Grecs, qui leur enlevaient de jour en jour les villes et les îles dont ils avaient acquis la possession par leur partage avec les Français au temps de la conquête, ils étaient encore plus animés contre les Génois, défenseurs de l'empire grec, avec lequel ils s'étaient ligués. Ces deux républiques rivales, alors égales en forces, étaient mutuellement acharnées à se détruire. On voyait revivre en elles l'ancienne animosité de Rome et de Carthage. Leurs flottes se cherchaient, se heurtaient sans cesse. Les deux mers de l'Archipel et de la Méditerranée furent cent fois rougies de leur sang et couvertes des débris de leurs vaisseaux. L'an 1262, Marc Michieli fut envoyé par la seigneurie de Venise, avec dix-huit galères, pour défendre les îles de l'Archipel et faire la guerre à Paléologue. Les Génois coururent au secours des Grecs. Leur flotte, supérieure à celle des Vénitiens, arrivée dans le port de Constantinople et toute prête à combattre, intimida Michieli, qui s'en retourna sans oser rien entreprendre. Le doge Renier Zéno équipa trente-sept vaisseaux, dont il donna le commandement à Jacques Delfino. Celui-ci trouva une flotte de soixante bâtiments, tant grecs que génois, enfermés dans le port de Thessalonique: il les provoqua au combat, et ne put les engager à sortir du port où ils se tenaient en sûreté. Pendant ce temps-là, Laurent Tiépolo, baile de

Négrepont, envoya en mer trois vaisseaux, qui, ayant traversé l'Hellespont et la Propontide, allèrent descendre aux portes de Constantinople, où ils firent un grand massacre de Grecs. Les Génois les surprennent à leur retour, égorgent les uns, et mettent les autres entre les mains de l'empereur grec, qui leur fait à tous crever les yeux. L'année suivante, Gilbert Dandolo, suivi de trente-deux vaisseaux, en attaque quarante-neuf grecs et génois : il les bat, en prend quatre, et met en fuite les autres, qui s'enfuient à Monembasie. Les Génois, absous de l'excommunication, aiment mieux en encourir une nouvelle que de demeurer sans vengeance. Honteux de leur défaite, ils font partir vingt-cinq trirèmes avec plusieurs autres bâtiments de diverses formes et grandeurs. Ils mettent à la tête Pierre Grimaldi et Peschelto Malloni, commandants habiles et expérimentés, qui venaient de prêter à la république une grande somme d'argent pour cette expédition. Lorsqu'ils arrivèrent à Monembasie, leur flotte montait à trente-huit vaisseaux de guerre, par l'adjonction de ceux qu'ils avaient rencontrés dans leur passage. Apprenant que vingt-six vaisseaux vénitiens faisaient route vers Constantinople, ils courent sur eux et les attaquent. Deux factions divisaient alors la ville de Gênes, et la discorde civile l'emporta sur l'amour de la patrie et sur la haine contre les Vénitiens. Il n'y eut que quatorze vaisseaux qui combattirent. Abandonnés des autres, ils furent défaits et perdirent quatre trirèmes. Grimaldi fut tué en combattant. Malloni, avec le reste de la flotte, regagna le port de Monembasie. Peu de jours après, les Génois s'emparèrent de quatre galéasses vénitiennes, chargées de vivres et d'autres

munitions pour l'île de Négrepont, et firent voile vers Constantinople. Ils étaient au nombre de soixante vaisseaux, tous les bâtiments génois qui voguaient dans ces parages s'étant joints à eux. L'empereur les reçut assez mal; et n'ayant pu s'accorder avec eux sur les conditions d'un nouveau traité, il les congédia. Ils furent encore moins bien reçus dans leur patrie. Les capitaines qui avaient refusé de combattre méritaient la mort: leur faction les sauva; mais ils furent condamnés à de grosses amendes. La bataille de Trapano, sur les côtes de Sicile, où les forces maritimes des Génois succombèrent sous la puissance vénitienne, acheva de persuader à Paléologue qu'il n'avait rien à espérer des Génois. Il résolut donc de faire la paix avec les Vénitiens, et envoya pour cet effet Henri Trévisano qu'il tenait prisonnier. Après plusieurs députations de part et d'autre, les Vénitiens, voyant que Baudouin n'avait aucun secours à attendre des princes d'Occident, convinrent avec Michel d'une trève de cinq ans, qui serait prolongée si, après ce terme expiré, les deux partis s'y accordaient. La condition fut que Michel renoncerait à l'alliance des Génois. Ce fut en vain que le pape, mécontent de cet accommodement, menaça le doge des censures de l'Église s'il ne rompait la trève. L'empereur en profita pour achever d'abattre le prince d'Achaïe. Il envoya contre lui une nouvelle armée [1].

[1] Ici Lebeau disait : Ville-Hardouin, réduit à se défendre avec ses seules forces, fut vaincu, fait prisonnier, et mourut en prison. Le chroniqueur grec ne parle nullement de la prison et de la mort de Guillaume; il dit au contraire, p. 316 et suiv., que ce prince conçut lui-même le projet d'alliance de sa fille avec Charles d'Anjou, et se rendit en personne à Naples pour la célébration du mariage.

Guillaume, prince d'Achaïe, dit-il, après tant de guerres soutenues

Quelques années après, sa fille aînée épousa Philippe, second fils de Charles, alors roi de Sicile, et lui porta en mariage le titre de prince d'Achaïe.

An. 1264. XXII. Conduite de Paléologue à l'égard de Michel d'Épire. Pachym. l. 3. c. 16. 20. 23. 27. Gregoras, l. 4. c. 3. 5. 9. Bzovius.

Le plus opiniâtre des ennemis de l'Empire était le despote Michel. Depuis environ quinze ans qu'il régnait en Épire, il n'avait cessé de faire la guerre, tantôt aux Latins, tantôt aux Grecs. Toujours en mouvement, ne faisant la paix que pour la rompre avec avantage, il avait augmenté ses états d'une grande partie de la Thessalie. Pour se délivrer enfin d'un ennemi si incommode, Paléologue envoya contre lui Jean, despote, son frère, tandis que son autre frère Constantin faisait la guerre en Morée. Quoique Jean eût assez de forces

difficilement contre l'empereur, résolut de se procurer un appui solide contre un si puissant ennemi, en donnant sa fille pour épouse au fils de Charles d'Anjou, roi de Sicile, vainqueur alors de Mainfroi, et en se soumettant à lui faire hommage de ses états. Charles accepta avec joie ces propositions, et Guillaume conduisit en personne sa fille Isabelle à Naples, où elle épousa Philippe III, second fils du roi. Sur la nouvelle d'une incursion des Grecs en Morée, Guillaume repartit bientôt après, et le roi de Sicile lui envoya, sans qu'il l'eût même demandé, un renfort de 100 cavaliers, deux cents fantassins d'élite, cent arbalétriers, et le reste écuyers, sous la conduite de Galéran de Brienne. Mais toute cette expédition se borna à quelques escarmouches, et au pillage des terres occupées par les impériaux, parce que le général avait défense de se mesurer en plaine contre les Francs. Pour prix du service qu'il avait reçu de Galéran, Guillaume l'établit baile de sa principauté, au nom du roi Charles, sa vie durant. Le prince de Morée eut une autre occasion de témoigner à Charles sa reconnaissance, ce fut en lui portant lui-même des secours d'hommes et d'argent, dans les guerres qu'il avait à soutenir contre Conradin, fils de Conrad IV, empereur d'Allemagne, et neveu de Mainfroi et de l'empereur Frédéric. Guillaume, qui avait conclu une trêve d'un an avec l'Empire, vint avec ses troupes en Italie, et ne contribua pas peu par ses sages conseils au gain de la bataille qui eut lieu à Tagliacozzo, près d'Aquila, le 23 août 1268. Après être resté près d'un mois à Naples près de sa fille, il revint, comblé de présents, dans ses états, où la rupture de la trêve de la part des Grecs rendait sa présence nécessaire. — B.

pour combattre le despote, il avait ordre de tenter toutes les voies d'accommodement, et de suspendre la guerre s'il pouvait amener le despote à faire une paix solide, en restituant à l'Empire les places qu'il avait usurpées. Dès avant la prise de Constantinople, l'empereur lui avait fait redemander ces places, et le despote avait répondu, *qu'il s'étonnait que Paléologue s'occupât des frontières, étant encore privé de sa capitale, où il n'était pas près de rentrer; qu'il serait temps de songer aux extrémités lorsqu'il serait maître du cœur de l'Empire.* Il ne pouvait plus apporter ce prétexte; mais il n'en manquait pas pour colorer son refus. Confondant son ancien domaine avec ses nouvelles conquêtes: *Ce qu'on lui redemandait*, disait-il, *était l'héritage de ses pères, acquis par leurs travaux, et qu'il avait lui-même défendu par son courage et tant de fois arrosé de son sang; qu'il le possédait au titre le plus légitime et le plus honorable, et que s'il s'agissait de le restituer, ce devrait être aux Latins, sur qui ses ancêtres l'avaient conquis; que tous les peuples de la terre reconnaissaient le droit de conquête, et qu'on ne pouvait le détruire sans bouleverser tous les états.* Le temps se passa en contestations et en répliques; et l'hiver étant arrivé avant la fin de ces discussions, l'armée retourna à Constantinople sans avoir tiré l'épée. Dès les premiers jours du printemps, l'empereur, plus irrité contre le despote d'Épire, qui, par ses chicanes artificieuses, avait rendu inutile la campagne précédente, renvoya la même armée et le même général, avec ordre de le pousser à outrance. Jean s'établit dans Thessalonique comme dans une place de sûreté commode pour étendre ses courses

de toutes parts. De là le ravage, le massacre, l'incendie, se répandirent sur toutes les terres du despote. Il n'osa se montrer en campagne, ne pouvant courir à tant de corps dispersés, qui, le fer et le feu à la main, prévenaient tous les secours. Le despote, affligé de tant de désastres, en craignait encore de plus grands. Il tremblait au seul nom de Jean, frère de l'empereur. Il n'avait plus rien à espérer de son gendre Mainfroi, qui n'avait pas alors assez de toutes ses forces pour se défendre dans son propre royaume. Il fut donc forcé de courber sa tête superbe, et d'envoyer à Jean d'humbles protestations. Il demandait l'honneur de l'entretenir, et promettait de s'engager, par les serments les plus inviolables, à se reconnaître vassal de l'Empire. Jean, qui avait reçu de son frère un plein pouvoir, lui marqua le jour et le lieu de la conférence. Ils s'y rendirent l'un et l'autre. Le prince Jean, naturellement franc et incapable de déguisement, reçut sans défiance les serments du prince d'Épire et le renvoya dans ses états. A peine l'armée fut-elle retirée, que Michel, oubliant des engagements si sacrés, ne songea qu'à s'en relever en entreprenant une nouvelle guerre. L'empereur, averti de ses mouvements, se mit lui-même à la tête de ses troupes, résolu d'écraser enfin cet indomptable ennemi. Il prit la route de Thessalonique. Paléologue, malgré son grand génie, n'était pas exempt de superstition. L'apparition d'une comète, qui se leva au printemps et parut jusqu'en automne, avec toutes ces marques menaçantes qui effraient l'imbécillité populaire, l'arrêta en chemin. Il séjourna le reste de l'année à Xanthia, et se contenta d'envoyer, l'année

suivante, ses généraux, qui se firent battre en plusieurs rencontres.

XXIII. Mort du despote d'Épire.

Enfin lassé d'employer si long-temps et avec si peu de succès les forces de l'Empire contre un seul ennemi, tandis que les ravages des Barbares appelaient ses armes en Orient, il résolut de faire la paix. Le despote, fatigué lui-même, désirant de se reposer dans sa vieillesse, après une vie si agitée, était dans les mêmes dispositions. Pour gage de sa sincérité, il envoya, comme otage, Jean, le second de ses fils, qui fut conduit à Constantinople par sa mère. La paix fut cimentée par le mariage de Nicéphore[1], fils aîné du despote, et déjà veuf de Marie, fille de Théodore Lascaris. Il épousa une fille d'Eulogie, sœur de l'empereur, qui le renvoya en Épire avec plusieurs titres de dignités et des présents considérables. Son père mourut peu de temps après, en 1267, laissant, avec les deux fils dont je viens de parler, un troisième, nommé Démétrius, encore fort jeune, qui prit aussi le nom de Michel. Il mit les deux puînés sous la tutelle de leur aîné, Nicéphore. Mais il aimait de prédilection Jean, son fils naturel, qui lui ressemblait davantage. Par son testament, il divisa ses états en deux parties. Il donnait à Nicéphore l'ancienne Épire, qui comprenait la Thesprotie, la Molosside, l'Acarnanie, les Dolopes et les îles voisines, tout le pays depuis les monts Acrocérauniens jusqu'à l'embouchure du fleuve Achéloüs. Son fils naturel fut le plus ample-

[1] Il doit y avoir confusion dans les faits, puisque, d'après le chroniqueur grec, Nicéphore était devenu despote d'Épire dès le commencement des guerres du despotat et de l'Empire. V. l. XCIX, § 46. — B.

ment partagé. Comme il comptait sur son courage, il lui laissa le pays qu'il fallait disputer à l'Empire : c'était toute la Thessalie, depuis le mont Olympe jusqu'au Parnasse. Bientôt après sa mort, les deux princes qui n'avaient point de partage, réduits à la discrétion de leur aîné et mécontents de lui être soumis, s'échappèrent de ses mains et se réfugièrent à la cour de l'empereur, qui, pour se les attacher davantage, fit épouser à Jean la fille du sébastocrator Tornice; et quelques années après, il donna à Michel Démétrius une de ses propres filles, nommée Anne Paléologine.

An 1265. XXIV. Guerre de Bulgarie. Pachym. l. 3. c. 3. 18. 25. l. 5. c. 5. Gregor. l. 4. c. 6. Abulfarage. Dynastie x. De Guignes, Hist. des Huns, l. 11.

Tandis que la paix se négociait avec Michel d'Épire, il se préparait sourdement une autre guerre beaucoup plus dangereuse. Constantin Tech, roi de Bulgarie, animé depuis quatre ans par les cris de sa femme, qui ne cessait de pleurer les malheurs de son frère Jean Lascaris, et de reprocher à son mari sa lâche indifférence, se détermina enfin à tirer vengeance de la cruauté de Paléologue. Il y était encore excité par Kaïkaous. Ce sultan fugitif, qui se rendait méprisable à Constantinople par des débauches publiques, ayant découvert que l'empereur, loin de songer à le rétablir, selon sa promesse, avait traité secrètement avec le Tartare Houlagou, et qu'il lui envoyait même pour épouse une de ses filles naturelles, avait conçu contre Paléologue une haine mortelle. Ses menées secrètes ne furent pas cachées avec assez d'adresse pour demeurer inconnues. L'empereur, sans lui faire sentir qu'il en était instruit, l'éloigna de Constantinople, et sous quelque prétexte, retenant comme en otage toute sa famille, il lui donna pour séjour la ville d'Énos, située en Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre, où il fut gardé à vue; ce qui ne

l'empêcha pas de continuer ses intrigues auprès du roi bulgare. Il lui promettait une grande somme d'argent, s'il venait à bout de le tirer des mains des Grecs. Paléologue averti résolut de prévenir le Bulgare, et s'étant mis en marche à la tête d'une armée, il s'arrêta dans Andrinople. C'était alors la frontière de l'Empire, les Bulgares ayant profité de la révolution pour s'emparer d'une grande partie de la Thrace. L'empereur, posté dans cette ville comme au centre de ses opérations, envoyait de là des détachements; et comme il était très-habile dans toutes les parties de la guerre, et parfaitement instruit de la situation du pays, soit par lui-même, soit par des cartes très-fidèles qu'il avait fait dresser sur les lieux, il dirigeait sûrement tous les mouvements de ses troupes, leur marquant, dans le plus grand détail, les routes qu'elles devaient tenir, les campements, les gués des rivières, les postes qu'elles devaient saisir ou attaquer; et ses ordres étaient ponctuellement exécutés, parce que la punition était inévitable. Cette exactitude procura le succès. On s'empara de Philippopolis. Le château de Sténimaque ne tint pas contre les Grecs. Toute la chaîne de montagnes, comprise sous le nom de mont Hémus, revint à ses anciens maîtres. Anchiale ouvrit ses portes. Les villes et les bourgades d'alentour se détachèrent avec joie de la domination des Bulgares, pour rentrer dans le sein de l'Empire.

XXV. Aventures de Myzès.

L'acquisition la plus considérable fut celle de Mésembrie. Cette ville avait été abandonnée à Myzès, lorsque Tech l'avait dépouillé de la royauté. Mais Myzès, peu content de ce partage, avait de fréquents démêlés avec le roi bulgare, et trouvait du secours dans les

troupes grecques de son voisinage. Enfin se voyant près d'être écrasé par un prince beaucoup plus puissant que lui, il eut recours à l'empereur grec, et lui promit la ville de Mésembrie s'il le délivrait de son ennemi. Paléologue accepta ses offres, et lui envoya un bon corps de troupes sous la conduite de Glabas Curopalate. Myzès tint parole. Glabas prit possession de Mésembrie au nom de l'Empire, et conduisit Myzès à l'empereur, qui le reçut avec amitié, et lui donna en échange un territoire étendu et fertile, près du fleuve Scamandre, dans la Troade. Myzès y vécut dans l'abondance avec sa famille, oubliant, dans les délices de la vie privée, les embarras de la souveraineté. L'empereur voulut même honorer ce prince détrôné par le mariage d'Irène, sa fille aînée, avec le fils aîné de Myzès. Pendant le voyage de la fille naturelle de Paléologue à Icone, Houlagou mourut. Elle apprit cette nouvelle à Césarée; et comme on ne lui permettait pas de retourner à Constantinople, elle continua sa route; et arrivée à Icone, elle épousa Abaga, fils et successeur de celui auquel elle était envoyée.

XXVI. Trahison de Kaikaous.

Cependant Kaïkaous, qui semblait ne s'occuper que de ses plaisirs, travaillait secrètement à procurer au Bulgare un puissant secours. Le Tartare Mangou Timour, khan du Captchac, résidait à Séraïa, sur les bords du Volga: il était parent de Kaïkaous, qui lui persuada, par l'entremise d'un homme de confiance, *qu'il gagnerait beaucoup à se liguer avec le roi bulgare; que leurs troupes étant réunies, rien ne serait plus facile que de surprendre l'empereur en Thrace, et de se saisir de sa personne, ou du moins de ses équipages qui contenaient de grands trésors, qu'il*

aurait encore la gloire de délivrer d'esclavage un prince son parent, qui, rétabli dans ses états, ne mettrait point de bornes à sa reconnaissance. Le Tartare, avide de butin, accepta la proposition avec joie : il donna son serment, et envoya sur-le-champ son général Nogaïa, à la tête de vingt mille hommes, pour se joindre aux Bulgares. La partie étant ainsi liée, Kaïkaous, pour exécuter plus facilement sa trahison, écrivit à l'empereur : *qu'il languissait d'ennui d'être si long-temps séparé de lui ; qu'il lui demandait en grace la permission de l'aller joindre ; qu'il supporterait ensuite plus volontiers le séjour d'Énos, s'il y rapportait la satisfaction d'avoir joui quelque temps de la présence de son bienfaiteur.* Paléologue, qui ne soupçonnait rien de sa perfidie, lui accorda sa demande, et le sultan se rendit auprès de lui. L'empereur, ayant fini son expédition, retournait alors à Constantinople, et avait déja congédié son armée, n'ayant retenu qu'une escorte, lorsqu'il apprend que les Bulgares, joints aux Tartares, ont traversé les gorges du mont Hémus; qu'un torrent de ces peuples inonde les campagnes; que partagés en plusieurs bandes, ils se répandent par tout le pays, brûlant, détruisant, massacrant, et laissant partout des traces sanglantes de leur barbarie. Ils s'étaient déja rendus maîtres de toutes les hauteurs, de tous les passages : le chemin de Constantinople était fermé, et l'empereur, enveloppé, ne savait quel parti prendre. Kaïkaous ne cherchait que l'occasion de livrer l'empereur, ou du moins de s'échapper lui-même : mais on avait commencé à se défier de lui, et on ne le perdait pas de vue. Tandis que les Tartares volaient de toutes parts, les Bulgares approchaient en

bon ordre à la suite de leur roi, porté sur un char, parce que s'étant autrefois rompu la jambe, il lui en était resté une faiblesse, qui ne lui permettait pas d'aller à pied ni à cheval. Ce prince poursuivait de près l'empereur, et espérait de l'atteindre bientôt. L'escorte de Paléologue diminuait à chaque pas, chacun ne cherchant que sa propre sûreté, sans trop songer à celle du prince. Pour lui, accompagné de ses plus fidèles officiers, fuyant tantôt à droite, tantôt à gauche, et trouvant toujours plus de danger, il gagna enfin, à la faveur de la nuit, par des sentiers impraticables, le haut du mont Ganos, sur la côte de la Propontide. Pour échapper aux ennemis, dont il entendait les cris autour de lui, il s'était séparé de sa troupe, et n'avait réservé que cinq ou six personnes. Alors se tenant caché dans des halliers épais, il envoya pour lui chercher une barque, et l'amener au pied de la montagne, qui était battue des eaux de la mer. Dès qu'elle fut prête, il s'y jeta avec sa petite troupe, et eut assez de bonheur pour arriver sans danger à Constantinople.

XXVII. Attaque d'Énos.

Le reste de l'escorte, chargé des équipages et de la caisse militaire, se sauva à Énos. Ils emmenaient Kaïkaous. Tous les Grecs qui purent échapper à l'épée des Tartares se réunirent dans cet asile. Ils n'y étaient pas trop assurés; mais ils espéraient que s'ils pouvaient tenir quelques jours, ils recevraient des secours de l'empereur. Les ennemis ne s'y firent pas long-temps attendre. Dès qu'ils surent que le trésor et le sultan y étaient renfermés, ils accoururent, menaçant de raser la ville, et de passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouveraient, si on ne leur livrait sur-le-champ le sultan et le trésor impérial. La place était en mauvais état,

les murs ruinés; et ce qui restait sur pied ne pouvait faire une longue défense. Les Grecs résistèrent cependant avec courage. Mais voyant qu'il leur serait impossible de tenir long-temps, ils prirent le parti, s'ils ne pouvaient sauver leur vie, de mettre du moins en sûreté le trésor de l'empereur. C'était quantité d'or et d'argent monnayé, des vases précieux, des habits semés de pierreries. Ils creusèrent la terre à une grande profondeur et y mirent en dépôt toutes ces richesses. N'ayant plus que leur corps à défendre, ils se trouvèrent plus libres, parce qu'ils ne craignaient pas la mort. Les Barbares, pour ne point s'arrêter devant une place si peu importante, leur proposaient de leur laisser la vie, si on leur abandonnait seulement la personne du sultan et les trésors. Quelques-uns furent d'avis de couper la tête au sultan et de la jeter aux ennemis. Cette barbarie fut rejetée, comme plus digne des Tartares que des Grecs. Comme le secours qu'on avait attendu ne paraissait point, on se détermina à se rendre. L'évêque alla déclarer au roi bulgare, de qui on espérait plus d'humanité, qu'on lui abandonnerait le sultan et la ville, avec tout ce qui y était contenu, à condition d'avoir la vie sauve, et que le roi bulgare en donnerait son serment. Par ce traité, les assiégeants, se croyant maîtres des trésors, l'acceptèrent sans difficulté. On relâcha aussitôt Kaïkaous, et les Grecs convinrent de sortir dans deux jours. Le lendemain, arriva la flotte de l'empereur. La convention, revêtue de toutes ses formes, ne pouvait être rompue : mais on profita de la nuit suivante pour sauver, dans les vaisseaux, le trésor de l'empereur, à l'insu des ennemis. On s'embarqua aussitôt. Lorsqu'on fut arrivé à Constantinople,

au lieu des récompenses que leur courage méritait, ils ne trouvèrent qu'une injuste colère. L'empereur, chagrin de l'affront qu'il avait reçu, s'en prit à ceux qui l'avaient servi avec tant de zèle. L'évêque d'Énos fut cité au tribunal ecclésiastique; et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa tête la faute de n'avoir pas deviné que le secours, qu'on n'attendait plus, arriverait le lendemain. L'empereur chassa de son service tous les officiers de sa maison, après les avoir fait battre de verges et promener en habits de femmes. Il se vengea avec moins d'injustice de la trahison du sultan, sur sa femme, sa mère, et toute sa famille, qu'il fit enfermer. Il confisqua toute leur fortune, qui était très-considérable en argent, en pierreries, en étoffes précieuses, et en toutes les recherches du luxe asiatique. Leurs domestiques, en grand nombre et gens de courage, reçurent le baptême et furent enrôlés dans les troupes de l'empereur.

XXVIII. Inflexibilité d'Arsène à l'égard de l'empereur. Pachym. l. 3. c. 14. 19. 23. 24. 26. Greg. l. 4. c. 4.

Quoique Paléologue ne fût pas accoutumé à ces fâcheux revers, il en était moins affligé que de la sentence prononcée contre lui par le patriarche. C'était une épine qui ne cessait de lui déchirer le cœur; et ce chagrin domestique empoisonnait toutes ses joies et aigrissait toutes ses peines. L'ambition, il est vrai, parlait en lui plus haut que la religion; mais elle n'en étouffait pas les reproches: il ne péchait pas sans remords; et d'ailleurs, ce qui se passait en Occident ne lui laissait pas ignorer quels troubles peut exciter, parmi les peuples, une excommunication qui ose attaquer la tête du prince, et combien ce coup de tonnerre est capable de remuer les humeurs de l'état et d'enhardir un fanatisme ignorant et séditieux. Il fit donc tous ses efforts pour obtenir son absolution par une humble

patience et par les sollicitations des ecclésiastiques les plus pieux et les plus agréables au patriarche. Il ne demandait qu'une pénitence, à laquelle il promettait de se soumettre, quelque pénible qu'elle fût. Il alla lui-même se jeter aux pieds du prélat; et, malgré les plus vives instances, il n'en put tirer que ces paroles: *Faites ce qui peut effacer le crime que vous avez commis.* Comme le prince le pressait de lui prescrire le genre de satisfaction qu'il exigeait, le prélat refusa de s'expliquer davantage. *Mais*, dit Paléologue, *qui sait si après tous mes efforts vous serez satisfait? Pour de grands forfaits*, répliqua le patriarche, *il faut de grands sacrifices. Faut-il donc*, reprit Michel, *que je renonce à l'Empire?* En disant ces mots il tira son épée, et, pour sonder les intentions d'Arsène, il la lui présenta. Le patriarche étendit la main pour la recevoir, mais Paléologue, qui n'était pas déterminé à payer si chèrement son absolution, remit l'épée dans le fourreau et continua ses instances, suivant pas à pas le patriarche qui lui tournait le dos, et qui, se retirant dans un appartement intérieur, lui ferma la porte sur le visage. Après tant de tentatives humiliantes, la patience fit place à la colère. Il se plaignit hautement de la dureté d'Arsène, disant que, puisque ce prélat ne prétendait rien moins que de le dépouiller de l'Empire, et que par son obstination il méprisait les saints canons, qui accordent la pénitence aux plus grands criminels, il fallait recourir au pape de Rome, auprès duquel il trouverait l'indulgence qu'il demandait vainement à un homme plus inflexible que l'Église. Il espérait que cette menace pourrait intimider Arsène. Lorsqu'il vit qu'elle ne faisait pas plus d'impression que ses prières, il ne

chercha plus que les moyens de se délivrer de l'implacable patriarche.

XXIX. Nouvelle cause de colère contre Arsène.

Dès le temps qu'il était à Xanthia, il avait appelé auprès de lui plusieurs évêques, pour délibérer avec eux sur le parti qu'il devait prendre à l'égard d'Arsène. Il les avait trouvés très-disposés à servir sa colère. Ces prélats avaient cité le patriarche à comparaître devant eux : il avait répondu avec douceur, en s'excusant de quitter Constantinople, pour des raisons qu'il expliquerait en temps et lieu. D'ailleurs, il envoyait à l'empereur des protestations de respect, et ce procédé avait suspendu les effets du ressentiment de Paléologue. Mais cette paix avait bientôt été troublée par un nouvel incident. Un prêtre de la chapelle du palais avait fait un mariage sans en demander la permission au patriarche, selon l'usage, et avait été, par cette raison, interdit par Veccus le chartophylace, dignité à laquelle ce pouvoir appartenait. L'empereur irrité, comme d'une insulte faite à sa personne, chargea Tornice, préfet de la ville, de punir la hardiesse de Veccus, en faisant abattre ses maisons et arracher ses vignes; et comme il se trouva que Veccus n'avait ni vignes ni maisons, Tornice eut ordre de saisir sa personne et de l'amener à l'empereur. Veccus se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie; et le préfet étant venu à main armée pour le tirer de cet asile, le patriarche accourut pour le défendre; et, sans autres armes que son autorité et la force de ses paroles, il intimida tellement Tornice, que celui-ci fut obligé de se retirer.

XXX. Zèle indiscret d'Arsène.

On aurait pu pardonner à Arsène cette fermeté à soutenir, même contre le prince, les droits de sa dignité; mais son zèle, plus ardent qu'éclairé, dans les

affaires de l'état qu'il n'entendait guère, était inexcusable. Il ne voyait dans le monde d'autre société que celle de l'Église. Sur ce faux principe, il ne croyait pas qu'il fût permis de combattre des chrétiens, et il appelait guerres civiles toutes celles qui se faisaient entre des peuples baptisés. Quant aux nations infidèles, comme ce n'étaient que des hommes, il permettait de répandre leur sang. Il avait souvent débité ces maximes à l'empereur, mieux instruit que lui de la distinction établie par Dieu même entre le spirituel et le temporel. Lorsque l'empereur, échappé des mains des Tartares, se fut rendu à Constantinople, il alla d'abord à l'église de Sainte-Sophie, pour remercier Dieu de sa conservation par de solennelles actions de graces. Le patriarche, qui présidait à cette cérémonie, étant au pied de l'autel, lui adressa la parole en ces termes : « Prince, « nous remercions la bonté divine de vous avoir con- « servé. Mais vous souvenez-vous des avis que notre « zèle pour votre personne vous a souvent répétés, « de ne point tremper vos mains dans le sang de vos « frères qui participent aux mêmes sacrements; qui, « rachetés comme vous par le sang de Jésus-Christ, « composent la même famille? Pour qui, vous disais- « je alors, implorerons-nous le secours de Dieu? à qui « souhaiterons-nous la victoire? de qui demanderons- « nous la défaite? Les uns et les autres sont également « enfants de Dieu : dans les prières du saint sacrifice, « en priant pour tous les fidèles, nous prions pour les « deux partis. Aujourd'hui, béni soit le Seigneur qui « vous a sauvé des mains d'une nation infidèle. C'est « lui qui les avait suscitées contre vous; il vous montrait « vos vrais ennemis, ceux qu'il vous est permis de

« combattre. Mais il a voulu en même temps vous « avertir que, sans le secours de son bras, vous ne pou- « viez les vaincre, et qu'il ne l'accorde qu'à ceux qui « combattent sous les étendards de l'Église, qui n'ont « pas mérité d'être séparés de son sein. En épar- « gnant votre vie, il s'est contenté de vous frapper de « terreur. Rendez-la salutaire; adorez les jugements du « souverain dispensateur des succès. » Cette remon- trance, si mêlée de fausses maximes, si déplacée en présence de tout le peuple, dut piquer vivement l'em- pereur; mais, plus sage que le patriarche, il dissimula son chagrin, et parut la recevoir avec soumission.

An 1266. XXXI. Procédé de l'empereur, pour faire déposer Arsène. Pachym. l. 4. c. 1. 2, 3. Greg. l. 4. c. 4.

Couvert de confusion et le cœur ulcéré d'une cen- sure si indiscrète, il résolut de se défaire d'un patriarche incapable d'aucun ménagement. Il manda les évêques qui étaient alors à Constantinople : il leur exposa son sincère repentir, les démarches qu'il avait faites pour obtenir le pardon, l'injustice du patriarche qui lui re- fusait même la pénitence, et qui le condamnait à mort, en voulant l'obliger à quitter le trône au grand risque de sa vie. *Si vous n'avez point de canons*, ajouta-t-il, *pour la rémission des crimes, je m'adresserai à d'autres églises, qui m'imposeront une pénitence : je n'en refuse aucune, quelque rude qu'elle soit.* C'était menacer les évêques d'avoir recours au pape, et rien n'était plus effrayant pour les Grecs. Aussi tous de concert entrèrent dans les sentiments de l'empereur. Ils blâmèrent la dureté d'Arsène, et conseillèrent au prince de faire un dernier effort pour le fléchir, pro- mettant d'appuyer ses sollicitations de leurs instances les plus pressantes. On députa Joseph, abbé du monas- tère de Galèse et confesseur de l'empereur, ce qu'on

appelait alors *le Père spirituel*. C'était un homme vénérable par son âge et par une grande réputation de vertu. Il fut mal reçu du patriarche, qui lui fit des reproches de sa complaisance pour un prince criminel; il n'écouta pas mieux les prières des évêques. Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un clerc du patriarche présenta à l'empereur, un jour de fête, au sortir des matines, un libelle d'accusation contre son prélat. Il l'accusait sur trois articles : d'avoir retranché de l'office une prière pour l'empereur; d'avoir vécu familièrement avec le sultan, jusqu'à lui permettre, ainsi qu'à ceux de sa suite, de se baigner dans le bain de l'église, sanctifié par les croix qui y étaient gravées; d'avoir admis au service divin, le jour de Pâques, le sultan et sa troupe, et de leur avoir fait donner la sainte eucharistie, quoiqu'il ne fût pas certain qu'ils fussent baptisés. L'empereur reçut ce mémoire avec empressement, et convoqua les évêques pour en délibérer. Le patriarche, averti de ce qu'il contenait, répondit au premier reproche, que c'était lui qui avait le premier introduit cette prière, et qu'ayant observé qu'elle alongeait l'office et qu'il en restait une autre pour l'empereur, il avait jugé à propos de la retrancher; que d'ailleurs l'empereur se reconnaissant lui-même engagé dans les liens de l'excommunication, il était étonnant qu'il se plaignît d'être privé d'une si petite portion des prières des fidèles, lui qui n'y devait avoir aucune part. Sur le second article, il disait qu'il n'avait ni commandé, ni même su que le sultan ni ses gens usassent du bain de l'église; mais qu'après tout, s'il fallait les en exclure, on aurait dû aussi leur interdire tous les bains de la ville, puisqu'ils avaient tous des croix et des images imprimées. Quant

au troisième chef d'accusation, il alléguait pour défense que, sur le témoignage de l'évêque de Pisidie, il s'était persuadé que le sultan et ses fils étaient chrétiens et baptisés; et que si la chose se trouvait fausse, c'était cet évêque qui en devait répondre. Ces raisons ne paraissant pas à l'empereur aussi satisfaisantes qu'elles l'étaient en effet, il convoqua un concile de tous les évêques de l'Empire, et leur envoya ordre de se rendre à Constantinople, après la fête de Pâques, pour juger le patriarche.

XXXII. Concile contre Arsène. Pachym. l. 4. c. 4. et seq. Testamentum Arsenii apud Cotelerium.

Le concile s'assembla dans le palais, en présence de l'empereur. Les grands officiers de l'Empire et de la cour, le sénat, les abbés, avec les principaux de leurs moines, les plus distingués même d'entre les laïcs, y assistèrent avec les évêques. L'empereur fit observer toutes les formes canoniques, afin que la condamnation parût légitime. L'accusateur produisit son libelle. On fit au patriarche les trois sommations: il refusa constamment de comparaître, et répondit qu'il ne récusait pas le jugement, mais le lieu, la forme et les juges. Dans le cours de la procédure, qui dura depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de mai, le patriarche sentant bien que le mécontentement de l'empereur était l'unique mobile de toute cette affaire, crut en prévenir les suites s'il pouvait l'apaiser. Il alla le trouver le matin d'un dimanche. L'empereur, averti de son approche, vint au-devant de lui, le reçut avec toutes les marques de bienveillance, et s'entretint assez long-temps avec lui comme avec un ami. L'heure de l'office approchant, il envoya secrètement, au clergé de Sainte-Sophie, ordre de commencer la messe dès que le patriarche entrerait dans l'église. Son dessein

était d'y entrer avec lui, et de paraître absous de l'anathème, en participant avec le patriarche au saint sacrifice. Ils marchaient ensemble, l'empereur tenant le prélat par son vêtement. Mais au moment qu'ils mirent le pied dans l'église, le patriarche, entendant entonner le commencement de la messe, s'arracha des mains de l'empereur, et s'enfuit en criant : *O l'indigne stratagème ! vous prétendez donc tromper Dieu et dérober votre pardon !* L'empereur, confus et plus irrité que jamais, s'étant le lendemain rendu au concile pour aigrir encore davantage les évêques, leur fit entendre que s'il avait quelquefois rejeté leurs demandes au sujet des affaires de leurs églises, ils devaient s'en prendre au patriarche, qui s'était opposé à leurs requêtes. Il offrit de se retirer pour leur laisser liberté entière, et ne consentit à demeurer présent au jugement que sur leurs instantes prières.

XXXIII. Sa déposition.

Après la troisième citation et le troisième refus du patriarche, qui protesta qu'il ne comparaîtrait jamais devant cette assemblée, on lut encore le libelle ; on discuta tous les chefs ; on entendit une foule de témoins ; on prononça la sentence. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'évêques qui opinèrent en faveur d'Arsène ; tous les autres le déclarèrent déchu de l'épiscopat ; mais la plupart seulement pour la contumace, et conformément au soixante-treizième canon des apôtres, qui prononce la condamnation de l'évêque, lequel, après trois citations, refusera de comparaître devant le concile. Après plusieurs contestations, ceux même qui avaient d'abord été favorables à Arsène se réunirent aux autres, et sa déposition fut unanimement prononcée. Elle lui fut aussitôt signifiée par deux évêques.

Arsène rendit graces à Dieu de le délivrer d'un fardeau dont il ne s'était chargé qu'à regret : il ajouta qu'il se soumettait à la sentence s'il était coupable; mais que, s'il ne l'était pas, il prononçait à son tour anathème contre les auteurs de la calomnie et contre ceux qui leur ajoutaient foi. Ayant assemblé son clergé, il le consola, l'exhorta à se soumettre avec résignation aux décrets de la Providence; protesta qu'il pardonnait à chacun d'eux les chagrins qu'il pouvait en avoir reçus, et leur demanda pour lui la même grace. Il les chargea de vérifier l'inventaire de tout le mobilier de l'église, afin qu'on ne pût l'accuser d'en avoir rien détourné, et déclara enfin qu'il ne voulait rien emporter que ce qu'il avait apporté en entrant au patriarcat, savoir : un manteau, des tablettes, et trois pièces d'argent qu'il avait gagnées à copier le psautier. Se tournant ensuite vers les députés du concile : *Mes frères,* leur dit-il, *vous avez fait votre charge; que l'empereur donne ses ordres pour mon exil, j'irai sans répugnance partout où il commandera, fût-ce à la mort.* Ayant ainsi congédié les députés et tout le clergé, il demeura assis et tranquille, attendant les ordres de l'empereur. C'était le soir du dernier jour de mai. Sur les neuf heures arrivèrent les gardes qui devaient le conduire au lieu marqué pour son exil. En sortant de l'église, il se mit à genoux sur les degrés de la porte principale, et après une courte prière, il fut conduit à une petite chapelle au bord de la mer, où un violent orage l'obligea de demeurer le lendemain. La nuit suivante, on le transporta, sur une barque de pêcheur, dans l'île de Proconnèse. Il y fut enfermé dans une petite cabane,

gardée par des soldats, qui ne le laissaient voir à personne.

XXXIV. Schisme à l'occasion d'Arsène.

La condamnation d'Arsène révolta tous ceux qui faisaient profession d'une morale sévère. Quantité de moines, de laïcs même, animés de cette piété rigide qui ne pardonne rien, surtout aux maîtres, s'écriaient qu'on proscrivait la vertu; qu'on foulait aux pieds les lois de l'Église; que la puissance impériale étendait ses droits jusqu'à l'impunité des forfaits les plus noirs, et que la flatterie des prélats lui accordait ce privilége. C'était un schisme tumultueux : on s'interdisait toute communication avec les évêques qui avaient déposé le patriarche, avec ceux qui les approuvaient, avec ceux qui communiquaient avec eux. L'empereur, qui aimait à discourir, et qui comptait beaucoup sur son éloquence, se flatta d'étouffer cette division dans sa naissance. Il parut à une fenêtre du palais, fermée de jalousies, et à la vue d'une multitude de peuple que la curiosité attirait, il débita un long discours, où il tâchait de justifier la décision du concile. Il taxait l'audace de ces hommes superbes, qui s'érigeaient en juges de ceux dont ils devaient respecter les jugements; il exposait les dangers de la discorde, et menaçait de punir les schismatiques aussi sévèrement que les apostats, auxquels, disait-il, ils ressemblaient. Lorsqu'il eut cessé de parler, tout le peuple, à l'ordinaire, le salua de grandes acclamations, et personne ne changea de pensée. La mémoire d'Arsène devint plus chère au peuple, et jamais il ne parut plus innocent qu'après avoir été condamné. Aussi faut-il avouer que les causes de sa condamnation étaient bien frivoles, et qu'il les

avait parfaitement détruites. La seule faute qui méritait censure, était cette opiniâtreté invincible à refuser à l'empereur la pénitence que les canons de l'Église n'ont pas interdite aux plus grands pécheurs; d'autant plus qu'il s'agissait d'un crime irréparable, et qu'on ne pouvait expier par aucune autre voie.

XXXV. Alliance de Michel avec le sultan d'Égypte. Pachym. l. 3. c. 3.

Pendant le cours de l'affaire d'Arsène, il s'était passé plusieurs événements dont je vais rendre compte. Les Tartares, maîtres d'Icone, avaient déja un traité d'alliance avec l'empereur. Le sultan d'Égypte [Bibars, surnommé le petit Bondokdar] conçut également le dessein [de s'allier avec lui]. Il était né dans le Captchac, et c'était un de ces enfants que les Tartares Mogols, maîtres de ce pays, vendaient à des marchands qui les transportaient en Égypte. Ils y furent nommés Mameluks, c'est-à-dire *esclaves;* mais ces esclaves devinrent bientôt les maîtres. Leur tempérament, endurci sous un ciel rigoureux, les rendait fort supérieurs en force et en courage à une nation énervée par les délices et amollie par le soleil du midi. Les sultans en firent une milice vigoureuse; ils les prirent pour leur garde; ils les élevèrent aux dignités, et les approchèrent si près de leur personne, qu'ils leur firent naître l'envie de prendre la place de ces maîtres qu'ils méprisaient. Devenus sultans, de peur que le climat ne vînt à abâtardir leur race, et à la réduire à cet état de langueur où ils avaient trouvé les Égyptiens, ils faisaient venir du pays de leur origine de fréquentes colonies de jeunes enfants, qu'ils élevaient pour la guerre et dont ils composaient leurs armées. Comme les vaisseaux qui les amenaient du Captchac et des contrées circonvoisines partaient du Pont-Euxin pour arriver au Caire, il leur fallait tra-

verser le Bosphore; ce qu'ils ne pouvaient faire sans l'agrément de l'empereur, sous les yeux duquel ils passaient. Bibars, quatrième sultan de la race des Mameluks, aussi habile politique que grand guerrier, n'épargna ni ambassades, ni présents, et obtint de Michel un traité qui donnait aux vaisseaux égyptiens liberté de passage.

XXXVI Autre alliance avec le Tartare Nogaïa. Pachym. l. 3. c. 6. l. 5. c. 4. De Guignes, hist. des Huns, l. 18.

Paléologue, environné de Barbares, se servait de leurs propres armes pour se défendre contre eux. Il fomentait leurs divisions et profitait de leurs querelles. Nogaïa, général des armées du khan du Captchac, celui même qui, joint aux Bulgares, avait mis Paléologue dans un si grand danger, avait servi son maître avec succès. Brave et heureux, il lui avait soumis tous les peuples qui bordent le Pont-Euxin. Fier de ses conquêtes, il se lassa d'obéir, et se rendit souverain indépendant dans les provinces qu'il avait conquises. Il désirait l'alliance de l'empereur, pour assurer sa nouvelle puissance, et il n'eut pas de peine à l'obtenir. C'était, par la situation de ses états, une forte barrière à opposer aux autres Tartares septentrionaux. Le traité fut bientôt conclu; et pour se l'attacher davantage, Paléologue lui donna en mariage Euphrosyne, une de ses filles naturelles. Il entretenait de temps en temps, par des présents, l'amitié de ce Tartare, dont il espérait de grands services. Nogaïa recevait avec plaisir les viandes délicates, les vins exquis, les coupes d'or et d'argent que lui envoyait l'empereur. Quant aux délices et au luxe de la table, la législation austère de Tchinghis-khan ne tenait pas contre l'intempérance du Barbare. Mais quant à la parure, sa morale était incorruptible. Un jour Michel lui ayant fait porter une suite complète d'habillements

magnifiques, le Tartare, prenant en main chaque pièce et la considérant d'un air indifférent, *Mon ami*, dit-il à l'envoyé, *ce couvre-chef garantit-il des coups de flèches ou de pierres? préserve-t-il du mal de tête? Ces perles, ces pierreries dont il est enrichi, ont-elles la vertu d'écarter le tonnerre? Et ces belles étoffes, si fines, si douces au toucher, empêchent-elles la lassitude du corps qu'elles enveloppent?* Le député répondant que ce n'était pas là leur usage: *Eh bien!* reprit-il en les rejetant, *je n'en ai donc que faire.* On l'engagea cependant à se vêtir de la robe, pour répondre à la civilité de l'empereur. Mais il ne la porta qu'un moment, et reprit bien vite sa tunique de peau de chien ou de brebis, dont il se croyait bien mieux paré.

XXXVII. Misérable état des provinces d'Orient. Pachym. l. 1. c. 8. l. 3. c. 21. 22. Ducas, c. 1.

Depuis que Paléologue résidait à Constantinople, la prédiction de Tornice ne se vérifiait que trop. Séparé de l'Asie, il négligeait le soin des provinces orientales, pour ne s'occuper que de l'Occident; et ce que l'Empire occupait encore en Bithynie, en Mysie, en Lydie, en Carie, en Phrygie, en Paphlagonie, était livré à des gouverneurs avides, qui, se nourrissant du plus pur sang des peuples, par des exactions arbitraires, abandonnaient le reste aux Turks. Ceux-ci, divisés en plusieurs corps, et répandus de toutes parts, venaient glaner où les magistrats avaient moissonné; ils s'emparaient des villes déja pillées. Toute cette frontière était couverte de ruines. Ce Chadène, qui s'était acquis la bienveillance de Paléologue, par le service qu'il lui avait rendu dans sa disgrace, sous le règne de Théodore Lascaris, avait achevé de ruiner ce malheureux pays, par des opérations plus que financières. Après

avoir dressé un cadastre de toutes les possessions, pour abréger la perception des sommes imposées, et aplanir d'un seul trait de plume les embarras de la proportion, il avait conseillé à l'empereur de se rendre maître de tous les fonds, et de faire à chaque riche propriétaire une pension de quarante pièces d'or; c'était à peu près six cents francs de notre monnaie, et c'en était assez, disait-il, pour une honnête subsistance; le reste était un luxe qu'il fallait corriger, en l'employant aux besoins de l'état. Le conseil de ce brigand parut admirable. Le prince devint l'unique propriétaire, et mit dans ses mains la vie de ses sujets, qui, dans un état surchargé d'impôts, sont du moins les fermiers du prince. Paléologue ne pouvait gagner à cet affreux système. En prenant les biens de ses peuples, il perdait leurs cœurs, et les désintéressait entièrement à son égard. Ils devinrent Turks, Tartares, autant que Grecs. De plus, Chadène, le grand régisseur, et cette armée de commis et de gardes, nécessaire pour une exploitation si étendue, ne laissaient au maître que le surplus de leurs gages, de leurs profits et de leurs vols. Tous les habitants criaient, comme un voyageur que des voleurs ont laissé nu dans une forêt; et ces cris appelaient les Turks. Il fallut, pour conserver ces provinces, y envoyer le frère de l'empereur. Son équité les tira de l'oppression. Il chassa Chadène et ses commis, rétablit l'ordre ancien dans la perception, enrichit son frère, en diminuant les impôts, en faisant refleurir le commerce, en ranimant l'agriculture. Il réprima, par son courage, l'audace des Turks, et les réduisit à demander la paix. Il la leur accorda; et pour les retirer du bri-

gandage, il les établit sur la frontière, où il leur donna des terres vacantes à cultiver. L'histoire fait un grand éloge de ce prince religieux, plein de droiture et d'humanité. Il n'estimait les richesses que pour les verser dans le sein des indigents, et l'on remarque que ses pieuses profusions eurent besoin d'être modérées par de sages moines, attentifs à restreindre le cours de celles qui ne se répandaient pas sur leurs monastères. Actif, vaillant, grand guerrier, il eût été encore plus digne de régner que son frère. Ce qui le rendait invincible, c'était son incroyable promptitude. Sans train, sans équipage, vivant comme un simple soldat, toujours à cheval, courant de nuit comme de jour, il devançait partout la nouvelle de son approche; et l'ennemi le sentait sur sa tête, lorsqu'il le croyait fort éloigné. Exact dans la discipline, mais doux et humain dans les châtiments, libéral avec discernement; il vivait avec les soldats comme avec ses frères, et se faisait obéir sans dureté ni hauteur. Un trait de son caractère, non moins digne d'être observé, c'est qu'il fut chaste, avec une femme qui l'était si peu, qu'elle osa bien avouer une fille, fruit de ses désordres. Elle la maria à David, roi d'Ibérie [1]. Cette femme était fille de Constantin Tornice, honoré du titre de sébastocrator, en considération de ce mariage. Elle avait eu de son mari trois enfants, Andronic, Michel, et une fille, qui fut mariée à un seigneur de Dalmatie, de la famille des Synadènes.

[1] Ce que nous savons de l'histoire de la Géorgie, à cette époque, est si peu de chose, que nous ne pouvons dire auquel des deux David, rois alors de diverses portions de ce pays, fut donnée en mariage la fille de cette princesse, ni même si ce fait est bien exact. — B.

An 1267. XXXVIII. Terreur panique à Nicée. Pachym. l. 3. c. 28.

Quoique la paix fût établie avec les Tartares d'Icone, les cruautés de ces Barbares avaient laissé dans les esprits une telle impression de crainte, que la ville de Nicée fut tout-à-coup frappée d'une terreur panique. Le 14 mars de l'an 1267, vers les neuf heures du matin, lorsque les habitants s'occupaient de leurs travaux, le bruit se répand de toutes parts qu'un déluge de Tartares inonde la ville; qu'ils ont égorgé les gardes des portes, et qu'ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent. A cette affreuse nouvelle la terreur glace tous les cœurs : on abandonne tous les ouvrages. Les hommes à demi nus, les femmes emportant leurs enfants et traînant le reste de leur famille, s'élancent hors de leurs maisons, courent éperdûment par toutes les rues, se croisant dans leurs courses opposées, se heurtant, se renversant les uns les autres. On crie de tous côtés : *Où est l'ennemi? Où porte-t-il sa fureur?* et chacun le croit derrière soi; chacun courbe la tête sous le cimeterre, et sent déja le fer dans ses entrailles. Plusieurs assurent qu'ils ont vu les Tartares; que le carnage est horrible; que les autres quartiers nagent dans le sang. Sur ce rapport effrayant, on regagnait les maisons avec épouvante; on s'y barricadait, on se cachait dans les plus sombres retraites; quelques-uns, dans les tombeaux et dans les fosses les plus profondes. Le commandant, nommé Nicolas Manuclite, homme sans cœur, plus propre à piller qu'à défendre la ville, n'osait donner aucun ordre : mais il se trouvait à Nicée un certain nombre d'officiers, qui, ayant vieilli dans le métier de la guerre, étaient moins susceptibles d'effroi. Ils prennent leurs armes, se réunissent, courent de tous côtés pour chercher les Tartares: ils sont éton-

nés de n'en trouver nulle part, et d'entendre partout des hurlements tels que ceux de gens qu'on égorge dans une ville prise d'assaut. Au lieu d'apaiser le tumulte, ils le redoublent par la vue de leurs armes. On les prend eux-mêmes pour des Tartares; on fuit devant eux; on les tuerait comme des ennemis, si l'on avait d'autre force que pour fuir. A la faveur de cette consternation générale, les prisonniers forcent les prisons et augmentent le désordre. La ville avait quatre portes. Les officiers courent à toutes ces portes, et n'y trouvant aucun vestige d'ennemis, ils reviennent, en criant : *Rassurez-vous, citoyens; point d'ennemis; tout est tranquille.* Lorsqu'on fut revenu de cet effroi, on cherche quelle en peut être la cause : on n'en trouve point d'autre qu'une cérémonie populaire. L'image de la sainte Vierge, portée en procession, avait été suivie d'une troupe de femmes, qui chantaient dans leurs litanies : *Grand Dieu! délivrez-nous des Tartares; sauvez-nous de leurs mains sanguinaires.* Ces paroles, animées de la ferveur d'une dévotion pathétique, avaient été un signal de terreur, et jeté partout l'alarme. L'empereur l'ayant appris, fit une forte réprimande aux magistrats, de ce qu'au premier bruit d'un événement si incroyable, ils n'avaient pas fait les diligences nécessaires pour dissiper l'erreur, et en faire voir le ridicule.

XXXIX. Germain patriarche. Pachym. l. 4. c. 12. 13. Gregor. l. 4. c. 4.

Le siége patriarcal vaquait depuis un an : les partisans d'Arsène murmuraient hautement de l'injustice de sa condamnation, et demandaient son retour. Afin de leur ôter toute espérance, l'empereur assembla les évêques dans l'église de Blaquernes, pour lui nommer un successeur. Plusieurs ayant été proposés, toutes les

voix se réunirent en faveur de Germain, évêque d'Andrinople. C'était un homme poli, instruit dans les lettres, et d'un commerce facile et agréable. Sa vertu n'avait rien d'austère. Régulier dans ses mœurs, il avait pour les fautes d'autrui plus d'indulgence que de sévérité. Il s'était fait aimer de Paléologue, dès le temps que, fuyant chez les Turks, Paléologue avait passé par son monastère. Il avait trouvé dans Germain beaucoup d'empressement à le recevoir avec honneur; aussi, dès qu'il fut empereur, il l'appela auprès de lui, et le fit évêque d'Andrinople. Germain, élu patriarche, n'accepta qu'avec répugnance une place qui allait l'exposer à la haine d'un parti nombreux et puissant; il ne se rendit qu'aux instances de l'empereur. Il fut installé dans la chaire patriarcale, le jour de la Pentecôte, qui tombait cette année au 5 de juin. Son premier soin fut d'élever aux dignités de l'Église et de combler de bienfaits les personnes du clergé qui se distinguaient par leur science et leur vertu. Indifférent pour les richesses, il faisait jeter sur son lit les présents qu'on lui apportait, et les distribuait aux pauvres avant la fin de la journée. Cette libéralité si hâtive le fit taxer de profusions indiscrètes, et sa déférence pour l'empereur, qu'il évitait d'offenser, de flatterie et de basse complaisance. Il faut avouer que ce ménagement timide affaiblissait sa recommandation envers ceux qui employaient son crédit pour obtenir quelque grace: se voyant frustrés de leur espérance, ils en vinrent à le mépriser comme un politique froid et un courtisan inutile. On lui refusait même le mérite qu'il avait, et les mécontents, joints aux partisans d'Arsène, le traitaient d'ignorant, qui, par des intrigues de cour, s'était introduit

dans une place dont il ne connaissait pas même les devoirs. Il était cependant fort instruit des matières ecclésiastiques; et dans le peu de temps qu'il tint le siége de Constantinople, il corrigea plusieurs abus qui avaient altéré la discipline.

XL. Nouvelles écoles établies à Constantinople. Pachym. l. 4. c. 14.

L'empereur, voulant ranimer les études dans la capitale, et remédier à l'ignorance où les troubles passés avaient fait tomber le clergé, avait fondé trois écoles, tant pour la grammaire que pour les sciences supérieures. Il avait pourvu à l'entretien des maîtres et des élèves. Son zèle pour le succès de ces utiles établissements allait jusqu'à se faire rendre compte des progrès de ceux qu'on instruisait. Au milieu des affaires de l'Empire, il trouvait le temps, et ne dédaignait pas d'assister quelquefois à leurs exercices, et d'exciter l'émulation par des récompenses qu'il distribuait lui-même. Germain se persuada qu'il ne pouvait mieux répondre aux vues de l'empereur qu'en faisant mettre à la tête de cette espèce d'université ce même Holobole[1], qui avait, cinq ans auparavant, essuyé de l'empereur un traitement si ignominieux. Retiré dans un monastère et séparé du commerce des hommes, Holo-

1. On voit dans le tome IX des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 125, un mémoire de M. Hase, intitulé : Notice de trois pièces satiriques, imitées de la Nécyomantie de Lucien... Manuel Holobole est l'un des interlocuteurs de la 2e, dont l'auteur est un certain Mazari, extraite du manuscrit grec 2991, de l'ancien fonds, folios 448-494. En parlant de ce personnage, p. 139, le savant helléniste donne en note le titre des ouvrages connus d'Holobole, contemporain de Michel Paléologue, et les moyens de le distinguer d'un autre Manuel du Péloponnèse, et de l'Holobole dont il est question dans le dialogue de Mazari. Ce dialogue doit avoir été écrit au temps de Manuel Paléologue, ou peu après, et renferme beaucoup de détails curieux sur la cour de Manuel. —B.

bole s'était enseveli dans l'étude, et il devait à sa disgrace l'avantage d'être devenu, dans un âge peu avancé, le plus habile homme de l'Empire. Le patriarche fit connaître son mérite à l'empereur, qui lui pardonna de bon cœur une faute, si c'en était une, qu'il avait si cruellement punie: il lui confia la direction de la jeunesse destinée à faire renaître le goût des sciences et des lettres, presque éteintes alors dans la Grèce, où elles étaient nées dans des temps plus heureux.

XLI. Conjuration contre l'empereur. Pachym. l. 4. c. 15. 16.

Germain, naturellement doux et ami de la paix, se rendit odieux au peuple par cette qualité même si propre à concilier l'amour. Bien différent de ses prédécesseurs, il souhaitait la réunion des deux Églises, et ne cachait pas ses sentiments à cet égard. Ces dispositions pacifiques déplaisaient mortellement au commun des Grecs, et augmentaient la faction du patriarche déposé. Mais dans ce temps-là même, Arsène courut le plus grand risque de perdre la vie. Un certain Francopule, favori de l'empereur, conçut, on ne sait pour quelle raison, l'horrible dessein d'ôter la vie à son maître, et fit entrer dans ce complot douze officiers du palais. Ils choisirent, pour l'exécution, un homme robuste et hardi : c'était ce même Charles qui avait plongé le poignard dans le cœur de Muzalon. Cet assassin, tout déterminé qu'il était, eut horreur de porter la main sur son prince, dont il n'avait reçu aucun mal : il alla révéler la conspiration. Tous les conjurés furent arrêtés; on leur fit souffrir la question la plus cruelle pour avoir connaissance de leurs complices. Ils ne nommèrent personne; mais ceux qui présidaient à la torture, étant ennemis d'Arsène, les interrogèrent à son sujet. Forcés par la rigueur des tourments, ils le chargèrent

comme ayant part à leur crime. Après leur supplice, l'empereur, embrasé de colère contre Arsène, le déféra au synode, demandant avec chaleur la vengeance d'un si noir attentat. Les prélats convinrent unanimement d'envoyer interroger Arsène. S'il se trouvait coupable, on l'abandonnait à toute la sévérité des lois; si les preuves n'étaient pas suffisantes, on devait délibérer sur le traitement qu'il faudrait lui faire. L'empereur ne fut pas content de cette décision : il demanda qu'Arsène fut excommunié sur-le-champ, comme légitimement suspect par la déposition des criminels, et que, par provision, il demeurât sous l'anathème, en attendant qu'il fût convaincu et puni, ou pleinement justifié et déchargé de l'accusation. Les évêques y consentirent.

XLII. Justification d'Arsène.

On envoya au lieu de son exil quatre députés, dont deux étaient évêques. Entre les deux autres était Pachymère, qui rapporte lui-même ce qui se passa en cette occasion. Ils partirent le 25 juillet, et abordèrent deux jours après à l'île de Proconnèse. Ils allèrent aussitôt trouver Arsène, et lui voulurent exposer leur commission. Dès qu'il en eut entendu les premiers mots, percé de la plus vive douleur, il s'écria : *Quel mal ai-je fait à l'empereur? Je l'ai placé sur le trône; il m'a trouvé sur le siége patriarcal, et m'en a arraché sans raison. Me voilà sans asile, sur un rocher stérile, dans l'opprobre et dans l'exil, attendant pour subsister les aumônes de quelques chrétiens misérables, qui partagent avec moi leur chétive nourriture. Je n'en murmure pas; je n'envie pas à Germain la faveur du prince, ni la bénédiction à laquelle il doit sa fortune.* C'était une équivoque maligne du bon prélat. *Bénédiction*, dans la langue grecque, s'expri-

mait par le mot *Eulogie :* Arsène haïssait la princesse qui portait ce nom, parce que c'était surtout par ses conseils inhumains que l'empereur son frère avait traité si cruellement le jeune Lascaris. Comme on ouvrait la lettre du synode, Arsène témoigna par ses mouvements l'horreur que lui causait cette lecture; et les députés commençant à lire, il s'enfuit pour ne pas entendre. On le ramena avec peine; il se boucha les oreilles, prenant, à grands cris, le ciel et la terre à témoin des outrages qu'on lui faisait souffrir. Il s'efforçait de s'échapper de leurs mains. Tout ce qu'on put lui faire entendre, fut qu'on l'accusait d'avoir conspiré contre l'empereur, et que le synode demandait qu'il se justifiât. *Voilà donc*, s'écria-t-il, *la récompense d'un patriarcat irréprochable et laborieux ! on me charge d'avoir attenté à la vie de l'empereur. Interrogez ces rochers déserts, ils m'entendent tous les jours implorer pour lui la miséricorde divine, tandis qu'il me fait mourir ici de faim et de soif, comme un infame scélérat.* Dans l'excès de sa douleur, il ajouta de sanglants reproches contre l'empereur, contre le patriarche intrus, et congédia les députés, sans vouloir entrer dans aucune justification. Ils revinrent le lendemain; et n'ayant pu tirer de lui d'autre réponse, ils se rembarquèrent. Une violente tempête les obligea de regagner les bords de l'île. Comme ils campaient sur le rivage, voilà qu'au milieu de la nuit une roche voisine, d'une énorme grosseur, s'étant tout-à-coup écroulée dans la mer, la fit refluer avec tant de violence, que peu s'en fallut qu'ils ne fussent engloutis. Ils se remirent en mer malgré le mauvais temps, qui retarda tellement leur voyage, qu'ils ne purent arriver à

Constantinople que le 16 août. Ils allèrent d'abord trouver le patriarche; et après lui avoir rendu compte de leur mission, ils le prièrent de se joindre à eux pour adoucir l'empereur, et lui inspirer quelque compassion pour ce malheureux exilé, qu'ils ne croyaient nullement coupable. Le récit qu'ils firent au prince de l'état déplorable d'Arsène et de son désespoir l'attendrit sensiblement. Il fut persuadé de son innocence et touché de sa misère. Il lui assigna une pension annuelle de trois cents pièces d'or, qui faisaient environ quatre mille francs de notre monnaie. Il ajouta qu'à son départ il lui aurait fait la même grace, s'il avait osé l'offrir à ce vieillard intraitable, qui se faisait un crime de communiquer en rien avec son empereur; et que maintenant même, de crainte qu'il ne refusât ce qui lui viendrait de sa main, il ordonnait que cette somme lui fût remise comme un bienfait de l'impératrice. Il voulut encore que, pour le consoler dans son exil, on lui envoyât quelques-uns de ses amis, dont la société pourrait adoucir l'ennui de sa solitude. On fit partir, pour cet effet, trois ecclésiastiques qui avaient été liés avec lui d'une amitié intime. Ils lui portèrent, comme de la part de l'impératrice, la pension de la première année.

XLIII. L'empereur veut se défaire de Germain. Pachym. l. 4. c. 17. et seq. et ibi Poussin. Greg. l. 4. c. 8.

Il n'y avait pas encore quatre mois que Germain faisait les fonctions de patriarche, et malgré les murmures des partisans d'Arsène et les contradictions qu'ils s'étudiaient à lui susciter, il se comportait avec beaucoup de douceur et de sagesse. Son plus grand ennemi était Joseph, confesseur de l'empereur, non par affection pour Arsène, mais, selon toute apparence, par ambition et par jalousie. A juger de ce moine dévot, non par les louanges que lui progduent les his-

toriens, mais par le manége qu'ils lui font faire, il paraît qu'il aspirait lui-même au patriarcat, et qu'il avait l'adresse d'intéresser en sa faveur la conscience du prince. Paléologue avait un grand désir de se faire relever de l'excommunication qu'il avait encourue. Joseph lui persuada que l'absolution qu'il recevrait de Germain ne serait pas regardée comme valable, parce que la promotion de ce patriarche avait un vice radical, Germain ayant été transféré d'un siége à un autre, contre les lois canoniques. Frappé de ce scrupule, l'empereur ne songea plus qu'à se défaire du patriarche. Il ne pouvait honnêtement solliciter la déposition d'un prélat qu'il avait lui-même appelé, et qui ne lui fournissait aucun prétexte pour changer d'avis. Il crut qu'il valait mieux engager Germain à se démettre volontairement; et il se servit, pour cet effet, de Joseph, qui, sous un extérieur simple et mortifié, avait toute la souplesse d'un homme de cour. Joseph va trouver Germain, et lui représente, d'un ton de sincère amitié, *qu'il craint fort pour lui les suites fâcheuses de l'opiniâtreté du parti d'Arsène; que le schisme acquiert tous les jours de nouvelles forces; qu'à la vérité l'empereur a résisté jusqu'ici; mais que voyant enfin l'inutilité de ses efforts, il se lassera de se roidir contre le torrent, et qu'il abandonnera son patriarche; que de toute la cour il n'avait pour lui qu'Eulogie; que Marthe et tout le reste de la famille impériale étaient déclarés contre lui, et qu'une si puissante cabale ne pouvait manquer de l'emporter; que, par l'intérêt qu'il prenait à sa gloire, il lui conseillait de se dépouiller lui-même avec honneur d'une dignité si orageuse, qu'il se verrait ar-*

racher avec honte; qu'il n'y avait pas de temps à perdre, s'il ne voulait essuyer un affront. Germain, étonné de cette ouverture de cœur, mais comptant beaucoup sur la bienveillance de l'empereur, ne se rendit pas. L'empereur, de son côté, déguisait parfaitement ses intentions, par l'accueil le plus gracieux et par toutes les marques d'une faveur constante. Voyant que les avis de Joseph ne l'avaient pas alarmé, il le fit attaquer par Chaluza, archevêque de Sardes, son intime ami. Comme ce prélat partait de Constantinople pour retourner dans son diocèse, l'empereur l'engagea d'écrire à Germain lorsqu'il aurait passé le Bosphore, et de l'exhorter à prévenir la tempête qui allait infailliblement éclater. Germain ayant reçu cette lettre, prit la résolution de la communiquer à l'empereur, pour s'assurer de ses dispositions, et juger par cette épreuve s'il devait garder sa dignité ou s'en démettre. Il la fit donc porter au prince, qui, l'ayant lue, répondit : *Qu'il avait bien d'autres affaires que de s'embarrasser de pareilles discussions; que Germain pouvait consulter les évêques, et prendre le parti qu'il jugerait à propos.* Une réponse si sèche détrompa Germain : il résolut d'abdiquer.

XLIV. Abdication de Germain.

On était au mois de septembre, et l'on célébrait la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Germain, après avoir officié pour la dernière fois, sortit sur le soir du palais patriarcal, et se retira dans une petite habitation qu'il avait fait bâtir au bord de la mer, résolu d'y passer en paix le reste de ses jours. L'empereur, ayant appris sa retraite, alla le lendemain, à la tête du sénat, des évêques et de tout le clergé, le prier de revenir. Il n'oublia rien des démonstrations les plus

pressantes; il le menaça même d'user de la puissance impériale. Germain, trop instruit de ses véritables sentiments pour appréhender aucune violence, usa du même déguisement. Il remercia l'empereur de ces témoignages de bienveillance : il ajouta que sa vieillesse et ses infirmités le mettaient hors d'état de soutenir un si pesant fardeau. Il présenta à l'empereur et aux évêques sa démission par écrit, protestant qu'il ne remonterait jamais sur le siége patriarcal. L'empereur ayant en main cet écrit, continua encore quelques moments de jouer le rôle de l'affliction et du regret; et le voyant inexorable, comme il le souhaitait, il se rabattit à lui promettre qu'il ne cesserait jamais de l'honorer; et pour commencer à tenir parole, il lui demanda son avis sur le choix de son successeur. Il fit sur-le-champ expédier des lettres-patentes, par lesquelles il donnait à Germain le titre de *Père de l'empereur*, et il signa ces lettres du nom de *nouveau Constantin* : c'était un nom que Germain avait le premier donné à l'empereur, et que tous ses successeurs continuèrent de prendre. Paléologue déclara encore qu'il allait lui assigner d'amples revenus, afin que, dans la vie privée qu'il embrassait de préférence, il ne perdit rien de la splendeur de sa dignité. Le prélat répondit : *Qu'il n'appartenait qu'à Dieu de lui choisir un successeur, et de répandre sur lui l'onction de sa grace, et que c'était à lui qu'il fallait le demander; que, pour la qualité de père de l'empereur, elle était infiniment au-dessus de ses mérites, et que c'était encore au souverain arbitre des empires, de donner un père à celui qu'il avait, pour ainsi dire, adopté, en le faisant empereur; que les pensions dont l'em-*

pereur offrait de l'enrichir, méritaient sa reconnaissance, mais qu'il n'en avait pas besoin; que sa subsistance avait un fonds assuré dans la main de celui qui nourrit les petits des oiseaux, et que d'ailleurs l'église d'Andrinople était assez riche pour fournir le nécessaire, tout à la fois, à celui qui la gouvernait actuellement, et à son ancien évêque.

XLV. Conduite extravagante de Barlaam, évêque d'Andrinople. Pachym. l. 4. c. 22.

Cet évêque actuel d'Andrinople était Barlaam, neveu de Germain, qu'une aveugle tendresse avait porté à le prendre pour successeur. Personne n'en était moins digne. Plus soldat qu'ecclésiastique, ne voyant, dans son diocèse, que ses chevaux et ses armes, qui occupaient toute sa vigilance, il ne songeait qu'à courir le casque en tête et à combattre les ennemis. Ni les exemples, ni les réprimandes de son oncle, ne pouvaient retenir ce caractère pétulant et insensé. Le bon vieillard excusait ces emportements, sur la vivacité d'une bouillante jeunesse. Après la mort de cet oncle indulgent, qu'on avait respecté, ce prélat militaire fut cité devant le synode, pour rendre compte d'une conduite si irrégulière. Il crut follement se soustraire au jugement en contrefaisant le fou. Il fut pris au mot et déposé. Cette sentence mit fin à son déguisement. Il s'adressa à l'empereur, pour le prier de lui laisser suivre son penchant, qui l'entraînait à la guerre. Il lui demandait quelque commandement dans ses troupes, où il pût signaler sa valeur, et répandre, pour le salut de l'Empire, le sang qui lui bouillait dans les veines. Cette requête extravagante fut rejetée avec mépris; mais elle donna des soupçons à l'empereur. Il craignit que ce déterminé batailleur, plein de vigueur et d'audace, accoutumé à manier les armes, n'allât chercher

de l'emploi chez les ennemis, ou qu'il n'excitât quelque trouble dans l'état. Pour s'assurer d'un esprit si dangereux, il le condamna à une prison perpétuelle. Après l'avoir fait garder quelque temps, apprenant qu'il ne s'occupait que des moyens de s'évader, il le fit conduire à Nicée, avec ordre de lui crever les yeux, et de l'enfermer dans une tour pour toute sa vie : ce qui fut exécuté.

XLVI. Joseph patriarche. Pachym. l. 4. c. 23. 24. Gregor. l. 4. c. 8.

Après la démission de Germain, l'empereur assembla les évêques, pour lui donner un successeur. Joseph était déja nommé dans son cœur; mais il cachait avec grand soin cette résolution, pour ne pas paraître gêner les suffrages : ce qui aurait rendu l'élection moins régulière. Les prélats les moins habiles à pénétrer les sentiments du prince, se croyant libres dans le choix, nommaient ceux qu'ils connaissaient les plus dignes de cette place. Les autres, plus clairvoyants, se réunirent en faveur de Joseph; et comme ils faisaient le plus grand nombre, ils entraînèrent leurs collègues. Joseph fut donc élu patriarche. Entre les éloges que lui donnent les historiens, voici ceux qui me paraissent pouvoir s'accorder avec l'ambition et l'esprit de manége que démasque sa conduite. Il avait été marié, et attaché à la chapelle de l'impératrice Irène, femme de Vatace, en qualité de lecteur. Retiré ensuite dans le riche monastère de Galèse, dont il devint abbé, il avait pris les mœurs de la vie monastique, sans perdre celles de la cour. Austère et grave dans son maintien, assidu à la psalmodie, grand jeûneur dans le cloître, mais gai dans le commerce du monde, qu'il n'avait pas abandonné; affable et caressant, se prêtant volontiers à la plaisanterie, adroit à faire sa cour aux grands seigneurs,

nullement ennemi de la bonne chère, et, lorsqu'il fut évêque, traitant avec une délicatesse recherchée ceux qu'il recevait à sa table, à laquelle il invitait de préférence ceux que l'état de leur fortune obligeait à la frugalité dans leur domestique, et se plaisant à répéter les actes de cette espèce de charité peu épiscopale. C'est ainsi que les historiens qui ont vécu avec ce prélat nous le représentent, et cependant ils l'annoncent comme un homme simple, et comme un modèle de vertu. Ne dirait-on pas qu'ils ont tracé ce portrait au sortir d'un de ces repas du patriarche? C'était à l'archevêque d'Héraclée, nommé Pinacas, qu'il appartenait, selon un ancien usage, de sacrer le patriarche: mais Joseph ne voulut point recevoir de lui l'imposition des mains, parce que ce prélat avait été ordonné par Germain, qu'il regardait comme un intrus. L'empereur eut la complaisance de se prêter à ce caprice. Il fit passer Pinacas, de l'archevêché d'Héraclée, à la dignité de chef du clergé du palais; et le prélat accepta volontiers cet échange, parce que le revenu était plus considérable. Par ce moyen, le siége d'Héraclée étant devenu vacant, Grégoire, archevêque de Mitylène, fut choisi pour consécrateur, et Joseph fut sacré le premier jour de l'année 1268.

An 1268.

XLVII. Absolution de l'empereur. Pachym. l. 4. c. 25. Gregoras, l. 4, c. 8.

L'absolution de l'empereur étant le principal objet de l'élection de Joseph, le prince lui laissa le mois tout entier pour délibérer avec les évêques sur ce qu'il fallait faire pour donner à cette action la forme la plus authentique. Pendant ce temps-là, pour ne susciter aucun obstacle, il eut grand soin d'entretenir la bonne volonté du patriarche, en lui accordant sur-le-champ tout ce qu'il désirait. A la prière du patriarche,

les prisons s'ouvrirent, la grace fut accordée à plusieurs criminels déja condamnés à mort; les exilés furent rappelés. L'empereur pardonna à ceux dont il avait reçu quelque offense. Il fit même plus que le prélat n'eût osé demander. On publia dans tout l'Empire un édit, qui enjoignait à tous les magistrats d'exécuter les ordres du patriarche comme ceux de l'empereur même, menaçant d'une punition sévère ceux qui refuseraient d'y obéir. Tout étant préparé pour cette auguste cérémonie, le deuxième de février, jour de la Purification, après qu'on eut passé la nuit en prières, selon la coutume d'alors, à la lumière d'une infinité de flambeaux, le matin, le patriarche célébra la messe, pendant laquelle l'empereur, accompagné de ses gardes, du sénat et du peuple, demeura dans le vestibule de l'église; les évêques, revêtus de leurs habits pontificaux, étant dans le sanctuaire. Lorsque le saint sacrifice fut achevé, l'empereur, tête nue, s'avança vers la porte du sanctuaire, et, prosterné aux pieds du patriarche, il fit sa confession à haute voix, et demanda humblement pardon. Le patriarche, le laissant prosterné, lut d'abord un acte, dans lequel étaient distinctement exprimés les crimes commis par l'empereur, en violant tant de serments et en faisant crever les yeux à Lascaris. Il prononça ensuite la formule d'absolution. La même formule fut lue et prononcée par tous les évêques, l'un après l'autre, l'empereur se prosternant devant chacun d'eux et demandant le pardon. Toute l'assemblée fondait en larmes, et implorait sur le prince la miséricorde divine. Ensuite l'empereur s'étant relevé, fut admis à la sainte communion. Après avoir fait son action de graces, il salua toute l'assemblée, et se retira

au palais. Il assigna à Lascaris un riche revenu, pour vivre avec opulence dans le château de Dacybize, et il eut dans la suite un soin particulier de le consoler dans son malheur, en lui témoignant, par des paroles et par des effets, les regrets les plus vifs et la tendresse la plus inutile.

FIN DU LIVRE CENTIÈME.

LIVRE CI.

I. Schisme entre les Grecs. II. Précautions de Michel pour se maintenir en paix. III. Mauvais état de l'Orient. IV. Causes de guerre entre Charles, roi de Sicile, et Paléologue. V. Préparatifs des deux princes. VI. Durazzo ruiné par un tremblement de terre. VII. Michel a recours à saint Louis. VIII. Il lui envoie des ambassadeurs devant Tunis. IX. Révolte d'Andronic Tarchaniote. X. Jean despote marche contre Jean-le-Bâtard. XI. Stratagème de Jean-le-Bâtard. XII. Défaite des Grecs. XIII. Victoire des Grecs sur mer. XIV. Mariage d'Andronic. XV. Andronic reçoit le titre d'empereur. XVI. Indigne traitement de Jean, frère de l'empereur. XVII. Mariage d'une fille d'Eulogie avec le roi des Bulgares. XVIII. Projet d'alliance avec le crale de Servie, sans succès. XIX. Expédition dans l'île de Négrepont. XX. Les Grecs battus par Jean-le-Bâtard. XXI. Mouvements de Paléologue pour la réunion. XXII. Premières démarches de Michel auprès de Grégoire X. XXIII. Progrès de Michel pour la réunion. XXIV. Mort de Baudouin et d'Arsène. XXV. Résistance des évêques. XXVI. Violences exercées contre Michel. XXVII. Députés envoyés au pape. XXVIII. Concile de Lyon. XXIX. Déposition de Joseph. XXX. Veccus patriarche. XXXI. Exil de Joseph. XXXII. Puissance des Génois sur mer. XXXIII. Piraterie des Génois punie. XXXIV. Colère de l'empereur contre les Génois. XXXV. Lettres des deux empereurs et de Veccus au pape. XXXVI. Nouveaux troubles occasionés par les schismatiques. XXXVII. Jean-le-Bâtard se révolte et devient persécuteur. XXXVIII.

Marie, reine de Bulgarie, adopte Vinceslas. XXXIX. Un porcher, nommé Lacanas, se fait roi de Bulgarie. XL. Paléologue reconnaît Asan, fils de Misez, pour roi de Bulgarie. XLI. Asan épouse une fille de l'empereur. XLII. Dispense de mariage pour une autre fille de l'empereur. XLIII. Marie, femme du feu roi de Bulgarie, épouse Lacanas, meurtrier de son mari. XLIV. Nicolas III refuse à Charles d'Anjou la permission de faire la guerre à Paléologue. XLV. Instruction du pape Nicolas à ses nonces. XLVI. Les Bulgares abandonnent Lacanas pour Asan. XLVII. Asan s'allie à Tertère, qui le trahit. XLVIII. Lacanas est tué dans un festin par ordre du roi des Tartares. XLIX. Asan abandonne le trône de Bulgarie, et y est remplacé par Tertère. L. L'empereur indisposé contre Veccus. LI. Singulier chef d'accusation contre ce prélat. LII. L'empereur réduit la juridiction du patriarche. LIII. Veccus quitte son siége. LIV. Discours de Paléologue pour préparer les esprits à entendre les ambassadeurs du pape. LV. Audience donnée aux ambassadeurs du pape. LVI. Ils vont aux prisons, voir les princes qui y sont aux fers. LVII. Veccus rétabli. LVIII. Il écrit en faveur de la réunion, et assemble un synode. LIX. Décision du synode sur une nature faite à un texte de S. Grégoire de Nysse. LX. Discours artificieux de Michel aux schismatiques. LXI. Cotanyse, chef des Serves révoltés, se soumet et se fait moine. LXII. La ville de Tralles prise par les Turks. LXIII. Mort et funérailles d'Anne, femme d'Andronic. LXIV. L'empereur règle le costume de Porphyrogenète. LXV. Le pape Martin IV reçoit mal les ambassadeurs grecs. LXVI. Paléologue est tenté de se séparer des Latins. LXVII. Il fait crever les yeux à Manuel et à Isaac. LXVIII. Il maltraite les moines. LXIX. Le médecin Perdiccas a le nez coupé. LXX. Supplice de Caloïdas. LXXI. Musalon reçoit la bastonnade. LXXII. Ligue du pape et des princes latins contre Paléologue. LXXIII. Les troupes de Charles d'Anjou échouent devant Bellegrade. LXXIV. Triomphe des Grecs. LXXV. Paléologue entre dans la conspiration des Siciliens contre Charles d'Anjou. LXXVI. Massacre des Vêpres Siciliennes. LXXVII. Jean Comnène, prince des

Lasca, consent à quitter la pourpre impériale. LXXVII. Paléologue part pour une expédition contre le prince de Thessalie. LXXIX. Il tombe malade et meurt.

MICHEL PALÉOLOGUE.

L'ÉLECTION de Joseph, loin d'apaiser les troubles, comme l'empereur l'avait espéré, en excita de nouveaux. Le parti d'Arsène prit de plus grandes forces. Les ames pacifiques, qui faisaient le plus petit nombre, reconnaissaient sans répugnance le patriarche actuel, et obéissaient à Joseph. Les moines, passionnés pour Arsène, criaient de toutes parts, *que sa déposition était injuste; que Joseph n'était qu'un intrus, ci-devant déclaré pour Arsène contre Germain, maintenant ennemi de Germain et d'Arsène, dont il avait enlevé les dépouilles; qu'en relevant l'empereur de l'excommunication, contre la défense du vrai patriarche, il l'avait lui-même encourue;* et sur ce point, ils débitaient avec triomphe des maximes de droit et de discipline. Le ton d'autorité, la gravité de leur maintien, l'air de sainteté répandu sur leurs visages, prêtaient l'évidence à leurs raisonnements. Les maisons étaient divisées. Les mères, les filles de famille, qui épousent avec chaleur tous les sentiments de leurs directeurs spirituels, ne

An 1268.
I.
Schisme entre les Grecs.
Pachym. l. 4. c. 28.

cessaient de disputer contre leurs maris et leurs pères. Les moines même du monastère de Galèse n'épargnaient pas davantage leur ancien abbé. Arsène était l'unique patriarche de tous les cloîtres. A la tête du parti, tonnait le moine Hyacinthe, homme de haute taille et d'une voix forte, ardent, intrigant, hardi, dévoué de tout temps au patriarche Arsène. Il était hautement protégé de Marthe, sœur de l'empereur, qui, après la mort de son mari, avait pris l'habit monastique, avec ses deux filles, veuves comme elle. Mais ces princesses, en entrant dans le cloître, n'avaient pas pris tout-à-fait cet esprit de paix et de silence qui doit régner dans ces saintes retraites. Joseph employa d'abord les voies de douceur pour apaiser ce soulèvement des esprits; mais s'en étant trop tôt ennuyé, il eut recours à des moyens qui ne firent que l'accroître. L'empereur, à sa prière, voulut user de son pouvoir. George Acropolite eut ordre de réprimer les réfractaires par des châtiments, des prisons, des exils. Joseph n'y gagna qu'un surcroît de haine: plusieurs même de ceux qui lui avaient été favorables, s'éloignèrent de lui comme d'un tyran. Il apprit alors combien avait été plus sage la modération de Germain, son prédécesseur, qui, fermant l'oreille aux discours injurieux contre sa personne, n'avait jamais montré de ressentiment : mais Germain était un homme doux et patient, en qui l'usage du monde avait corrigé l'aigreur monastique. Aussi continua-t-il, après son abdication, d'être honoré du prince, auprès duquel il conserva toujours le plus grand crédit, dont il ne se servit jamais que pour le bien des autres.

Ces contestations troublant la paix au dedans, l'empereur tâchait du moins de se la procurer au dehors. Après la mort de Michel, despote d'Épire, Nicéphore, son fils légitime, régnait tranquillement dans les états que lui avait laissés son père. Mais Jean, que nous nommerons désormais le Bâtard, pour le distinguer des autres princes de ce nom, esprit inquiet et né pour la guerre, se trouvant trop resserré dans son partage, empiétait tous les jours sur les terres de l'Empire, et y portait le ravage. L'empereur, qui connaissait son audace, ne crut pas à propos de l'irriter, surtout dans la première ardeur d'un nouveau règne. Il aima mieux se l'attacher par une alliance; et pour mieux s'assurer de son amitié, il lui demanda sa fille pour son neveu Andronic Tarchaniote, second fils de sa sœur Marthe. Jean s'en trouva honoré. L'empereur envoya chercher la jeune princesse, et la fit amener à Constantinople avec un brillant cortége. Les présents de noces furent ceux d'un empereur. Il donna à son neveu la dignité de grand-connétable, et au père le titre de sébastocrator. Il était en repos du côté de la Thessalie; il ne négligea pas les autres frontières. Il entretenait de bons corps de troupes sur les limites de la Bulgarie et de la Servie, et contenait en paix ces nations remuantes, en leur montrant qu'il était prêt à la guerre. Une flotte nombreuse, bien fournie de soldats et de matelots, et commandée par Philanthropène, gardait les côtes et les îles. Il était persuadé qu'il ne serait pas en sûreté sur terre, s'il n'était pas maître de la mer.

II. Précautions de Michel pour se maintenir en paix. Pachym. l. 4. c. 36.

Jean, despote, frère de l'empereur, était, par sa valeur et sa science militaire, le défenseur de l'Empire

III. Mauvais état de l'Orient.

Pachym l. 4. c. 27.

et la terreur des ennemis. Mais occupé sans cesse, sur la frontière occidentale, à tenir en respect les Bulgares, les Serves, les Dalmates, et les nations latines encore maîtresses d'une partie de la Grèce et de la Morée, il ne pouvait étendre son bras sur l'Orient. Paléologue était retenu à Constantinople par les mouvements séditieux des partisans d'Arsène, auxquels se joignaient les Grecs fanatiques, qui le soupçonnaient de sacrifier sa foi et la franchise de leur église aux intérêts de la cour romaine. Pour conserver l'Orient contre les progrès des Turks, il lui aurait fallu un second général égal à son frère. Dénuées de ce secours, ces provinces étaient presque abandonnées. Les troupes, en petit nombre et mal commandées, n'étaient employées qu'à exécuter les rapines et les brigandages de gouverneurs avares et ravisseurs, qui trompaient le prince par de faux rapports, et lui dissimulaient ses pertes. Les places les plus considérables, dont les Turks se rendaient maîtres, n'étaient, à les entendre, que de misérables bicoques, qui ne valaient pas la perte d'un soldat, et qu'on reprendrait sans peine. C'est ce que reconnut l'empereur lui-même, lorsque, vers la fin de sa vie, s'étant transporté sur les lieux, il ne vit plus que des déserts où il avait vu de fertiles campagnes. Ce vaste contour qu'arrose le Méandre, auparavant si bien cultivé, et si abondant en hommes et en troupeaux, qu'on pouvait, dit un historien, l'appeler une seconde Palestine, était devenu presque sauvage. Les monastères, qui y fleurissaient en grand nombre, et qui, par une culture assidue, avaient enrichi la terre et donné la vie à ces belles contrées, alors détruits et renversés, ne sur-

vaient plus que de repaires aux animaux féroces, et de campements aux Barbares. Tout le pays, depuis le fond de la Carie, vis-à-vis l'île de Rhodes, jusqu'à la mer de Bithynie, ne présentait que des ruines. Le Sangaris bornait un empire qui s'étendait jusqu'au Tigre, et ce n'était plus que par mer qu'on conservait une communication avec Héraclée, Amastris et la côte de Paphlagonie. Sans les secours que les flottes y portaient, ces villes, ainsi que leur voisinage, auraient depuis long-temps été la proie des Turks.

An 1269. IV. Causes de guerre entre Charles, roi de Sicile, et Paléologue. Pachym. l. 4. c. 29. l. 5. c. 8. 10. Greg. l. 4. c. 5. l. 5. c. 1. Phranza, l. 1. c. 6. Ducange. Hist. l. 5, c. 48. 49. 49. Raynald.

Les menaces d'une nouvelle guerre en Occident, de la part d'un prince plus redoutable que les autres ennemis de l'Empire, tournèrent encore de ce côté-là toutes les précautions de Paléologue. Voici quelle en fut l'occasion. Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, gendre du despote d'Épire, avait aidé son beau-père dans les guerres continuelles qu'il faisait à l'empereur. Cette inimitié déclarée avait attiré Baudouin fugitif à la cour de Sicile, où il avait été reçu avec honneur et bienveillance. Quelque temps après, le pape Urbain IV avait excommunié Mainfroi; et disposant du royaume de Sicile comme d'un fief du saint-siége, il en avait investi le frère de saint Louis, Charles, comte d'Anjou, qui se prépara aussitôt à s'en rendre maître par les armes. Paléologue, qui n'avait rien tant à cœur que d'enlever à Baudouin toutes ses ressources, offrit à Mainfroi son secours contre Charles; ce que le Sicilien embrassa avec empressement, et Baudouin fut obligé d'aller chercher un asile dans la cour du pape, et peu de temps après dans celle de France, où l'on préparait, pour le rétablir sur le trône, une de ces expéditions que les bulles

des papes consacraient sous le nom de croisades. Cependant Charles d'Anjou, rapide conquérant, gagna, près de Bénévent, une grande bataille, où Mainfroi, malgré le secours des Grecs, perdit la couronne et la vie. Un succès si éclatant jeta la terreur dans le cœur de Michel; il craignit que ce prince, devenu roi des deux Siciles, ne portât ses armes jusque dans la Grèce, et n'entreprît de lui arracher l'Empire. Pour prévenir ce danger, il s'adressa au pape, arbitre souverain de toutes les démarches de Charles. Il y avait déja deux ou trois ans que l'affaire de la réunion des deux églises roulait entre la cour de Rome et celle de Constantinople. Mais les tergiversations de Michel entretenaient les défiances des papes. Clément IV avait succédé à Urbain. Michel l'envoya féliciter de son élévation sur la chaire de saint Pierre; il lui demandait la réunion, et lui promettait obéissance. Clément, qui démêlait aisément les motifs de cette soumission, lui répondit qu'il s'y prenait trop tard, après s'être ligué avec Mainfroi, et qu'il était aisé de voir que son dessein n'était pas de se soumettre à l'Église, mais de la détacher des intérêts de Baudouin. Celui-ci, de son côté, employait avec plus de succès la faveur du pape à se concilier la protection du nouveau roi de Sicile. Il se fit entre ces deux princes un traité, qui partageait entre eux les terres de l'Empire, lorsque Charles en aurait fait la conquête; et pour gage de cette alliance, Charles donna à Philippe, fils de Baudouin, sa fille Béatrix, laquelle n'étant pas encore nubile, le mariage ne fut consommé que cinq ans après.

V. Préparatifs des deux princes.

Pendant que Baudouin travaillait en France à former une ligue en sa faveur, le roi de Sicile préparait

un armement formidable de terre et de mer. Il avait dessein de faire passer ses troupes de Brindes au port de Durazzo, dont la ville fut alors détruite par un tremblement de terre, ainsi que je le raconterai tout à l'heure. Michel, de son côté, prenait les mesures les plus sages pour se défendre. Il fit dans Constantinople de grands magasins de vivres, d'armes et de machines de guerre. Il mit sa flotte dans le meilleur état. Il distribua autour de la ville des postes nombreux de gardes avancées. Au lieu de deux ports qu'il avait sur la Propontide, et qui par leur situation s'ouvraient aux insultes d'une flotte ennemie, il en fit reconstruire un ancien beaucoup plus sûr. On l'entoura d'une forte muraille; on en creusa le bassin avec le vif-argent pour y donner plus de profondeur; on le ferma d'une grosse chaîne. Pour s'assurer des Génois qui habitaient le faubourg de Péra, il s'attacha plus que jamais, par des bienfaits, les principaux d'entre eux, et les engagea à lui jurer une fidélité inviolable. Mais de toutes les précautions que prenait Paléologue, celle qui lui paraissait la plus importante et la plus capable de désarmer ses ennemis, était de mettre le pape dans ses intérêts. Il ne se rebuta pas du refus qu'il venait d'essuyer de la part du saint-père. Il lui envoya en ambassade des religieux de la communion romaine, qu'il savait lui être agréables. Il les chargea d'assurer le pape de la sincérité de ses intentions. Il n'oublia pas de se ménager, par des présents, la faveur des cardinaux. Clément consentit enfin à écouter les propositions de Paléologue, et devint bien moins ardent à seconder les vues ambitieuses de Charles d'Anjou. Comme Michel lui témoignait beaucoup de douleur

des pertes que les Arméniens [1], fidèles à l'église romaine, essuyaient alors de la part des Sarrasins, le pape lui répondit que le meilleur moyen de terrasser ces infidèles, était de se joindre à Louis, roi de France, qui allait marcher contre eux en personne avec ses trois fils; et que, s'il appréhendait que pendant son absence les Latins n'attaquassent son empire, il se mettrait à couvert de ce danger en se soumettant de bonne foi à l'église romaine; que, sous sa protection, il n'aurait rien à craindre de l'Occident. Pour écarter les obstacles domestiques, il fit part de ses démarches au patriarche et aux évêques; il leur en exposa la nécessité dans les conjonctures présentes, et les prélats les plus opposés parurent les approuver, dans l'espérance qu'elles n'auraient aucun succès, ou que si elles réussissaient, ils trouveraient aisément, et dans le clergé, et dans la haine nationale, de quoi rompre toutes ces mesures.

VI. Durazzo ruiné par un tremblement de terre. Pachym. l. 5. c. 7.

La ville de Durazzo, dont la possession avait été tant de fois disputée entre les empereurs et les princes d'Épire, et qui appartenait alors au roi de Sicile, fut dans ces jours-là renversée de fond en comble, par un des plus horribles tremblements de terre dont l'histoire fasse mention. Au commencement de mars 1269, on entendit pendant plusieurs jours des rugissements souterrains, qui, croissant de plus en plus, devinrent enfin si éclatants et si continus, que quantité d'habitants, saisis d'épouvante, abandonnèrent leurs demeures, et se réfugièrent dans les campagnes. Enfin, après tant de menaces, arriva une nuit affreuse, qui fut la dernière pour cette malheureuse ville. La

[1] Voyez le précis sur les Mongols, t. xvii, p. 472, sq.—B.

terre, ébranlée jusque dans ses entrailles, renversa tout ce qui s'élevait sur sa surface. Ce n'étaeint pas des secousses directes, mais des balancements réciproques, et comme des convulsions horizontales, qui, détachant les pierres les unes des autres, et leur faisant perdre leur assise, les portaient avec violence en sens contraire, comme si elles eussent été frappées par des machines opposées. Les édifices les plus élevés tombaient les premiers et écrasaient leur voisinage. Des habitants, les uns périssaient ensevelis sous les ruines de leurs maisons; les autres se sauvant dans les rues, y trouvaient leur tombeau sous la chute des bâtiments. Au fracas de ces bouleversements, aux cris des malheureux, se joignait le mugissement des eaux de la mer, qui, s'élevant du fond de ses abîmes, menaçait d'un nouveau déluge les débris épars sur ses rivages. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les campagnes, frappés de tant d'horreurs, au milieu des ténèbres d'une nuit épaisse, pâles d'effroi et tremblants pour eux-mêmes, attendaient sur leur tête la chute du ciel même et la destruction de l'univers. Enfin les premiers rayons du jour étant venus éclairer ce désastre, on ne vit debout que la citadelle. La solidité de sa construction avait seule résisté. Tout le reste ressemblait à une immense sépulture, si ce n'est que, d'espace en espace, des cris lamentables et de lugubres hurlements perçaient au travers des ruines. Les habitants d'alentour accoururent en foule, s'empressant de fouiller ces décombres, les uns pour sauver ceux qui respiraient encore; les autres, en beaucoup plus grand nombre, pour enlever les richesses qui n'avaient plus de possesseurs. L'évêque Nicétas fut trouvé encore vivant

sous des monceaux de pierres, le corps brisé et couvert de blessures, dont les cicatrices témoignèrent pendant toute sa vie le péril qu'il avait couru, et la bonté divine qui l'avait sauvé.

An 1270.

VII. Michel a recours à saint Louis. Pachym. l. 5. c. 9. Raynald.

Les préparatifs que Louis, roi de France, faisait alors pour la guerre contre les Sarrasins, donnaient à Michel de grandes inquiétudes. Il craignait que ce prince puissant, après avoir triomphé de ces infidèles, ne se joignît à son frère, le roi de Sicile, pour rétablir Baudouin. Il lui envoya donc des ambassadeurs, pour l'assurer qu'il était dans la disposition d'abjurer le schisme, et qu'il le choisissait pour arbitre de ses différends avec l'église romaine. Louis refusa cet honneur, mais il lui promit ses bons offices; et comme le saint-siége vaquait alors par la mort de Clément, il députa aux cardinaux assemblés pour l'élection d'un nouveau pape. Ceux-ci le félicitèrent de son zèle, et l'exhortèrent à continuer de travailler à la réunion, à laquelle l'église romaine se porterait avec joie, si les Grecs s'y prêtaient plus sincèrement qu'ils n'avaient fait jusqu'alors.

VIII. Il lui envoie des ambassadeurs devant Tunis.

Le saint roi campait devant Tunis, lorsqu'il vit arriver un légat envoyé par les cardinaux. Il venait l'instruire de tout ce qui avait été fait avec les Grecs, sous les pontificats des deux derniers papes, et lui mettre entre les mains la formule de profession de foi, que Clément avait dressée, et sur laquelle il exigeait le serment de l'empereur et du clergé grec. Ce légat mourut de la peste qui affligeait l'armée française. Michel comptait sur l'autorité que donnait à Louis, sur l'esprit de son frère, son âge, et plus encore, son génie et sa sainteté. Il fit de son côté partir des ambassadeurs;

c'étaient le chartophylax Veccus et l'archidiacre Méliténiote. Ils avaient ordre d'aller par terre s'embarquer au port de la Valonne, et de ranger les côtes de Sicile, pour passer en France, où l'empereur croyait que le roi était encore. Mais, en touchant au cap Passaro, ils apprirent que le roi était déja en Afrique. Ils y firent voile, et essuyèrent sur la côte une violente tempête, qui les mit en grand péril. Ayant gagné le rivage avec peine, ils trouvèrent le roi attaqué du même fléau que ses troupes. Ils furent témoins de la valeur des Français, qui, presque mourants, remportaient encore des victoires, et de la sainte fermeté de leur prince, qui, tout à la fois humble chrétien et héros intrépide, attendait la mort avec la même tranquillité qu'un triomphe. Il leur donna audience la veille de sa mort, et écouta favorablement les lettres de Michel, qui le priait de détourner son frère de faire la guerre à l'Empire. La vue édifiante de la mort du saint roi fut le seul fruit qu'ils retirèrent de leur ambassade. Mais le voyage que Charles d'Anjou fit à Tunis, et les suites de la mort de Louis, suspendirent les opérations de la guerre contre les Grecs. Il s'était embarqué pour courir au secours de son frère, et ne trouva, en arrivant, d'autre soin à prendre que celui de ses funérailles.

IX. Révolte d'Andronic Tarchaniote. Pachym. l. 4. c. 30.

Cette diversion, qui occupait ailleurs le roi de Sicile, devait procurer à l'empereur quelque intervalle de repos. Il s'éleva, du sein de sa propre famille, un nouveau sujet de troubles. Son neveu Andronic Tarchaniote avait, comme je l'ai dit, épousé la fille de Jean le Bâtard. Il gouvernait la province du mont Hémus, et, pour cette raison, il avait fixé son séjour à Andrinople. Il apprit que Michel, son frère puîné, venait

d'être honoré de la charge de grand-domestique, dignité supérieure à celle de connétable dont il était revêtu. Piqué de jalousie, il résolut de se venger sur son oncle et sur l'Empire de cette préférence qu'il regardait comme injurieuse. Il appela les Tartares, qui firent d'horribles ravages. Abandonnant son gouvernement, il se sauva avec sa femme chez son beau-père. Il ne lui fut pas difficile d'engager à une guerre ouverte ce prince remuant, qui, ne cherchant que des occasions de s'agrandir, avait déja envahi une partie de la Thessalie.

An 1271. X. Jean despote marche contre Jean le Bâtard. Pachym., l. 4. c. 31. Greg. l. 4. c. 9. Ducange, Hist. l. 5. c. 39, 40.

Paléologue, irrité de cette trahison, arma sur terre et sur mer. Il mit sur pied quarante mille hommes, Grecs, Turcs, Comans. Il y joignit deux grands corps de cavalerie, tirée de Paphlagonie et de Bithynie, et donna le commandement de cette armée à son frère Jean, despote, qui avait ordre de faire encore de nouvelles levées en Thrace et en Macédoine. Une partie de ces forces était destinée pour la flotte; elle était de soixante-treize voiles, sous le commandement de Philanthropène, qui devait seconder les opérations de l'armée de terre, en infestant les côtes ennemies, et en arrêtant par ses descentes et ses ravages les secours qu'on pourrait envoyer à Jean le Bâtard. Ce plan dressé par Paléologue eut d'abord tout le succès qu'il espérait. Tandis que la flotte portait le fer et la flamme sur tous les rivages de la Thessalie, le despote, pénétrant dans l'intérieur du pays, désolait les campagnes, emportait de vive force les places, qui n'osaient résister; la plupart se rendaient à son approche. Les Comans, nation infidèle, signalaient leur impiété et leur barbarie, en massacrant, brûlant, détruisant le sacré

comme le profane, malgré les ordres du despote, qui ne pouvait les contenir. Le Bâtard, hors d'état de tenir tête à une armée si supérieure, volait de toutes parts; il n'avait d'espérance que dans quelque surprise, dont la vigilance du despote ne lui donnait nulle occasion. Fuyant de poste en poste, partout découvert, partout poursuivi, abandonné enfin de ses troupes, et ne conservant avec lui que sa maison, il s'enferma dans Néopatras, sa capitale, qu'il avait depuis peu fortifiée. Le despote vient aussitôt l'y assiéger. La situation de cette ville, sur un tertre élevé, en rendait l'attaque difficile; mais le despote, déterminé à ne pas quitter prise, battait la place de toutes ses machines, et se flattait que sa proie ne lui échapperait pas. Cependant, pour abréger le temps, il travaillait à gagner les habitants, leur proposant une capitulation avantageuse, et les menaçant du traitement le plus rigoureux, s'ils attendaient l'assaut. *Serez-vous assez insensés*, leur disait-il, *pour sacrifier votre vie, celle de vos femmes et de vos enfants à l'intérêt d'un homme sans foi, auteur de tous vos maux, et qui vous plongera encore dans de nouveaux malheurs?* Les habitants, par le conseil même de Jean, répondaient, *qu'ils étaient disposés à se rendre; mais qu'ils ne pouvaient encore exécuter ce qu'ils désiraient : qu'ils demandaient en grace qu'on suspendît les attaques, pour leur laisser le temps de se défaire d'une garnison qui les tenait en bride, et de se rendre maîtres de la personne de leur tyran.* Le despote, dans l'espérance d'un succès complet, qui ne lui coûterait point de sang, fit taire ses batteries, et se contenta de tenir la place bloquée.

XI. Stratagème de Jean le Bâtard.

Alors le Bâtard, qui voyait sa perte inévitable, s'il s'obstinait à défendre une place, bien garnie de soldats, à la vérité, mais mal pourvue de vivres, prend conseil de son audace et de la nécessité. N'ayant communiqué son dessein qu'au gouverneur, il choisit une nuit très-noire, se déguise en valet d'écurie; et étant monté sur le mur, il en descend le long d'une corde, et tenant en main une bride de cheval, il entre dans le camp ennemi, en demandant à grands cris, en grec barbare, si quelqu'un ne pouvait lui donner nouvelles du cheval de son maître qui s'était échappé. Les sentinelles le laissent passer, en se moquant de lui. Les soldats, couchés dans leurs tentes, se réveillant à sa voix, les uns rient, les autres jurent, aucun ne l'arrête. Ayant ainsi traversé tout le camp, il arrive à un petit monastère éloigné, et se découvre à l'abbé, qui lui donne cinq chevaux et autant de domestiques. Avec cet équipage, il passe les Thermopyles, et vient à Thèbes, trouver le grand-duc, nommé Jean de la Roche, qui était aussi duc d'Athènes. Il lui demande du secours dans un besoin si pressant, et lui offre une de ses filles en mariage. Le duc accepte cette alliance, non pas pour lui-même, il était accablé de maladies, mais pour Guillaume, son frère. Il lui donne cinq cents cavaliers athéniens, braves et expérimentés au fait de la guerre.

XII. Défaite des Grecs.

Jean retourne aussitôt; et faisant une extrême diligence, après avoir donné à sa troupe quelques moments de repos, avant que d'être aperçu, il tombe tout-à-coup sur l'armée grecque qui environnait la place, où elle croyait tenir Jean enfermé. Une attaque si brusque jette le trouble et l'épouvante. Dans l'inaction où se tenait alors l'armée, il n'en restait au camp

qu'une partie; les uns s'étaient éloignés pour la chasse; d'autres étaient allés faire du butin dans les campagnes d'alentour; le reste n'était pas sur ses gardes, ne craignant aucun ennemi au dehors. Tout fuit, excepté le brave Rhimpsa, qui commandait les Turcs, et le despote, à la tête de ses plus vaillants officiers. Jean fond sur eux, tête baissée, sans leur donner le temps de se reconnaître; le désordre est universel. En vain le despote les rappelle, les exhorte, les réprimande, les menace même. Il en saisit quelques-uns, et leur fait tourner visage; ils n'entendent rien; la frayeur multiplie à leurs yeux le nombre des ennemis. Le despote est entraîné par les fuyards, qui se sauvent dans l'épaisseur des forêts, dans les trous des rochers. On charge de chaînes, on dépouille ceux auxquels on laisse la vie. Toute la plaine est couverte de cadavres d'hommes et de chevaux, d'armes brisées, de bagages mis en pièces. Après la destruction de l'armée, les habitants sortent en foule de la ville, et vont piller le camp, tandis que les vainqueurs poursuivent les Grecs dispersés. La nuit survenue en sauve une partie. Ils se rassemblent auprès du despote à Dimiane, près de Démétriade, située sur le golfe Pélasgique, dit aujourd'hui le golfe d'Almiro, entre le mont Ossa et le mont Pélius.

XIII. Victoire des Grecs sur mer. Pachym. l. 4. c. 31, 32. l. 5. c. 1. Greg. l. 4. c. 10.

C'en était fait de l'Empire, si la défaite de cette belle armée eût été suivie de la perte des forces de mer. Philanthropène, après avoir infesté les côtes de Thessalie et les îles voisines, s'était retiré dans le port de Démétriade, pour y rafraîchir sa flotte. Les Vénitiens et les autres Latins, habitants de Candie et de Négrepont, pour se défendre de ses insultes, avaient mis en mer trente vaisseaux plus grands et plus forts que ceux

de la flotte grecque, chargés de tours, garnis de machines, en sorte que leur force suppléait avec avantage à l'infériorité du nombre. La nouvelle de ce qui s'était passé devant Néopatras enflamma leur courage. Cinq cents cavaliers, par une heureuse surprise, avaient taillé en pièces une armée de trente mille hommes; le succès leur était plus facile contre une flotte qui ne s'attendait nullement à un combat, enfermée dans un bassin d'une entrée étroite, plus faible par la forme des bâtiments. Ils pensaient que la surprise serait la même, et le nombre encore plus inutile. Ils voguent à pleines voiles vers le golfe Pélasgique. Les vaisseaux grecs, près du rivage, tranquilles sur leurs ancres, étaient la plupart dégarnis de leur équipage, qui reposait à terre. A la vue de la flotte ennemie, tout se trouble et s'agite. Les matelots et les soldats sautent pêle-mêle dans leur bord; on lève les ancres, on se range en bataille sur sept lignes, chacune de dix vaisseaux, la gorge dont les Latins fermaient l'issue n'en pouvant tenir davantage. C'était le soir: on demeure toute la nuit en présence, pour combattre le lendemain. Le despote, averti de l'approche des Latins, accourait en diligence, avec ce qu'il avait ramassé de ses troupes. Il arrive, le combat étant déja commencé. La première ligne était aux prises, et le vaisseau amiral, qui portait l'étendard de l'Empire, faisant la tête de cette ligne, était enveloppé des Latins. On attaquait, on se défendait avec fureur. Philanthropène et ceux de son bord se battaient en désespérés. Enfin les ennemis abordent, sautent dans le vaisseau, massacrent, coupent en pièces, culbutent dans la mer une grande partie de l'équipage. Philanthropène, la hache d'armes à

la main, combat sans relâche, avec ses plus braves soldats. Les autres vaisseaux de la ligne, attaqués avec rage, et se défendant de même, après une longue résistance, perdaient courage et viraient le cap, pour prendre la fuite, et aller échouer à terre, lorsqu'ils aperçoivent sur le rivage le despote, qui leur tend les bras, leur criant de toutes ses forces de tenir ferme, qu'il allait les secourir. Il les encourage des yeux, de la main, de tous les mouvements de son corps. Témoin du carnage, il se désespère : les genoux en terre, il implore l'assistance du ciel, et se relevant avec transport : *Courage, amis*, s'écrie-t-il, *Dieu vient à notre secours!* En même temps, les chaloupes des vaisseaux abordent au rivage, et reçoivent les soldats du despote et le despote lui-même, qui, jetant à terre sa tiare, et se couvrant la tête de poussière, continuant ses prières les plus ardentes, vole à grande force vers les vaisseaux. Les combattants se raniment; ils s'élancent comme des lions sur la flotte latine. Déja le vaisseau amiral, Philanthropène, l'étendard impérial, l'élite des soldats grecs, qui montaient ce navire, étaient entraînés par les ennemis. Les Grecs couverts de sang et de carnage se précipitent sur eux, et leur arrachent cette glorieuse proie. Les chaloupes retournent et reviennent sans cesse: elles portent à terre les blessés, et rapportent de nouveaux renforts. Tout se mêle. On investit les Latins : on les chasse du golfe, ils se pressent et s'embarrassent eux-mêmes dans le passage. De leurs trente bâtiments, brisés ou pris, il n'en échappe que deux. Les autres sont conduits, avec leur équipage, à Constantinople. La joie de ce triomphe, qui avait coûté tant de sang, consola les soldats de leurs

blessures, et l'empereur, de la perte honteuse qu'on avait essuyée sur terre. Le despote fut le seul qui ne put se la pardonner : jamais, le reste de sa vie, il ne reprit les ornements de sa dignité, dont il s'était dépouillé dans son désespoir, se punissant lui-même, par une dégradation volontaire, d'une faute qu'il avait si glorieusement réparée. Lorsqu'on lui demandait, dans la suite, pourquoi il s'était réduit au rang de simple particulier, il répondait que, l'empereur ayant maintenant des fils en âge d'hommes, c'était à eux seuls qu'appartenait la seconde dignité de l'Empire. Mais si sa modestie lui avait fait déposer le titre de despote, son mérite lui en conserva tout l'honneur, et le peuple continua toujours de le qualifier de ce nom. Philanthropène avait reçu dans cette sanglante bataille de si cruelles blessures, qu'on désespéra long-temps de sa vie, et le danger d'un si brave général affligeait sensiblement l'empereur. Il eut la joie de le voir revenir en santé. Dieu lui rendit la vie, et l'empereur le consola par la dignité de grand duc.

XIV. Mariage d'Andronic. Pachym. l. 4. c. 29. Gregor. l. 4. c. 8.

Le premier fils de Michel avait porté le nom de Manuel et était mort dans l'enfance. Andronic, l'aîné de ceux qui lui restaient, ayant atteint sa quinzième année, Michel lui choisit pour épouse la fille d'Étienne V, roi de Hongrie. Cette princesse tirait de la Grèce une partie de son origine. Elle était petite-fille de Marie, que son père Théodore Lascaris, premier du nom, avait donnée en mariage à Béla, père d'Étienne. Paléologue l'envoya demander par l'ancien patriarche Germain et le grand-duc Michel Lascaris, alors dans une extrême vieillesse, mais propre à cette ambassade, comme frère de Théodore Lascaris, bisaïeul de la

princesse. Ils l'amenèrent à Constantinople. L'empereur lui donna le nom d'Anne, et fit célébrer son mariage avec magnificence, par le patriarche Joseph, dans l'église de Sainte-Sophie.

An 1272. XV. Andronic reçoit le titre d'empereur.

L'année suivante, le 8 novembre, il fit couronner solennellement les deux époux; et donnant à son fils le nom d'empereur, il lui composa sa maison. Andronic reçut le pouvoir de faire des édits, et de souscrire les ordonnances en lettres rouges, mais de sa propre main, et sans apposition de date, ce que l'empereur se réservait. La signature était conçue en ces termes, sans l'abréviation en usage pour les empereurs, *Andronic, par la grace du Christ, empereur des Romains.* Le nouvel Auguste, après avoir promis avec serment par écrit de garder la foi et l'obéissance à Dieu et à l'Église, et de conserver les priviléges du clergé, jura d'être soumis inviolablement à l'empereur son père, et de ne s'écarter jamais du respect qu'il lui devait. Ensuite le clergé et le peuple firent serment entre ses mains. Les évêques, par un décret synodal, prononcèrent excommunication contre quiconque refuserait de lui obéir.

XVI. Indigne traitement de Jean, frère de l'empereur.

Cette précaution avait principalement pour objet celui qui méritait moins que personne la défiance des deux princes. Jean, despote, par une prudente modestie, s'était dépouillé de ce qui pouvait faire ombrage à son frère et à son neveu; mais il s'était attiré l'amour de tout l'Empire par ses brillantes qualités, et surtout par son caractère bienfaisant et libéral; et l'estime publique lui rendait malgré lui tout ce qu'il avait abandonné. Les deux empereurs se croyant éclipsés, prenaient à tâche de l'obscurcir, sans cependant se

déclarer ses ennemis. Ils lui retranchèrent, sous différents prétextes, une partie de sa maison; et lui-même, pour calmer leur jalousie, la réduisit encore. On diminua peu à peu ses pouvoirs et ses revenus. Il avait d'abord, comme en apanage, plusieurs îles riches et fertiles, telles que Mitylène, Rhodes, et d'autres encore, et dans le continent, des territoires étendus et d'un grand revenu. Il fut privé de toutes ces possessions, et réduit à faire sa cour au jeune empereur, pour obtenir un entretien médiocre. Le jeune prince, d'un caractère bas et malin, s'étudiait même à humilier un oncle qui méritait son respect et sa reconnaissance. Il lui faisait présent, comme par honneur, de quelqu'une de ses robes, et exigeait qu'il la portât pour l'amour de lui. Dans cet habillement, Jean, qui était d'une taille beaucoup plus haute qu'Andronic, donnait à rire aux courtisans; mais dans la crainte d'aigrir la haine de son neveu, il dissimulait ces affronts, et aimait mieux être ridicule que rebelle. Michel, jaloux lui-même de la gloire de son frère, perdit la sienne. Idolâtre de son fils, il excitait sa pétulance, qu'il nommait une innocente gaîté, et laissait un frère si estimable servir de jouet à son insolente jeunesse. Telle fut la récompense d'un héros, qui faisait l'honneur de l'Empire, mais coupable de l'énorme crime d'effacer, par ses qualités supérieures, le mérite de de ses souverains.

XVII. Mariage d'une fille d'Eulogie avec le roi des Bulgares. Pachym. l. 5. c. 3. Greg. l. 5. c. 3.

La négociation que Michel entretenait avec Rome, au sujet de la réunion des deux églises, quoiqu'elle rencontrât toujours de nouveaux obstacles, opérait cependant en sa faveur un effet avantageux. La cour romaine arrêtait le bras de Charles, roi de Sicile; et

ce prince, dépendant du saint-siége, n'osait faire usage des forces qu'il avait toutes prêtes, pour envahir l'Empire et rétablir Baudouin sur le trône. Pendant ce délai, Michel s'appuyait de l'alliance des princes voisins. Nicéphore, despote d'Épire, et Constantin, roi des Bulgares, étaient ceux qui pouvaient le servir, ou lui nuire davantage en cas de guerre de la part de Charles. Ces deux princes avaient d'abord contracté alliance avec la famille de Lascaris, en épousant les deux sœurs, filles de Théodore II. Michel résolut de les attacher à la sienne; et lorsqu'ils furent devenus veufs, il leur fit épouser ses deux nièces, filles de sa sœur Eulogie. Il avait déja donné à Nicéphore l'aînée des deux, nommée Anne. Constantin ayant perdu sa femme Irène, qui lui avait mis les armes à la main, pour venger son frère, le jeune Lascaris, Michel lui offrit la seconde, nommée Marie, veuve de Philès. Il promettait pour dot la cession de Mésembrie et d'Anchiale. Ces deux villes avaient long-temps appartenu aux Bulgares. Constantin, en s'emparant du royaume de Bulgarie, les avait données pour retraite à Myzès qu'il détrônait, et celui-ci les avait cédées à l'empereur contre le gré du roi bulgare. Constantin accepta la proposition; le traité fut conclu et confirmé par les serments réciproques. L'empereur accompagna la nouvelle reine jusqu'à Sélymbrie, et l'ayant fait conduire de là à Ternove, avec un magnifique cortége, il revint à Constantinople : mais il ne se pressait pas de tenir parole. A mesure que le danger, du côté de Charles, paraissait s'éloigner, il se repentait de plus en plus de sa promesse; et ne pouvant sans regret abandonner deux places qui ouvraient l'entrée de l'Empire aux incursions

et aux ravages, il différait sous différents prétextes. Il faisait entendre au roi *que les Grecs naturels, habitants de ces deux villes, ne se soumettraient qu'avec peine à une domination étrangère; qu'il ne pouvait encore vaincre leur répugnance; qu'il fallait ménager avec douceur ce changement de maître, et attendre que la reine eût un fils; qu'alors ils passeraient plus volontiers sous les lois d'un prince auquel ils verraient un héritier de race grecque, du côté de sa mère.* Constantin s'apercevait bien de la mauvaise foi de Michel : il ne fut pas long-temps à la démasquer. La reine accoucha d'un fils; et voyant que l'empereur n'était plus disposé à exécuter le traité, elle fut la première à exciter son mari à se faire rendre, à main armée, la justice qu'on lui refusait. Constantin leva des troupes, et était prêt à se mettre en campagne, si Michel n'eût eu l'adresse de conjurer cet orage. Il mit en mouvement son gendre le Tartare Nogaïa, qui envoya signifier au roi bulgare que, s'il mettait le pied sur les terres de l'Empire, il allait entrer dans ses états avec des milliers de Tartares. Cette menace arrêta Constantin, et suspendit les effets de son juste ressentiment.

XVIII. Projet d'alliance avec le crale de Servie, sans succès. Pachym. l. 5. c. 6. Ducange, fam p. 288. Idem, hist. l. 7. c. 3.

L'alliance du roi de Servie pouvait encore être de quelque secours contre les entreprises de Charles. Ces princes, alors assez puissants, prenaient la qualité de rois, ou crales de Dalmatie, de Croatie, de Dioclie, de Servie et de Rascie. Cralc signifie roi en langue esclavone. Étienne Urosc, souverain de ces états, avait deux fils du même nom que lui : l'un, surnommé Dragutin, était déja marié avec une princesse de Hongrie. On disait à l'empereur que ses infirmités feraient

tomber la succession paternelle à son frère puîné, Urosc Melotin. Ce fut dans cette espérance que Michel négocia le mariage d'Anne, sa troisième fille, avec ce second fils. On convint des articles, et l'empereur fit partir le patriarche, avec la jeune princesse, dans un équipage digne de sa naissance. Ils s'arrêtèrent à Berrhée, et envoyèrent devant eux le chartophylax Veccus, et l'évêque de Trajanople, qui était du cortége, pour prendre connaissance du caractère de la nation, de ses usages, et de son gouvernement. L'impératrice, qui aimait tendrement sa fille, outre la magnificence de son train et de sa parure, l'avait équipée avec grand soin de tout l'attirail du luxe et de la mollesse. Elle avait chargé Veccus, en particulier, de bien examiner si sa fille trouverait dans le palais de son mari tous les agréments et les commodités de la vie, et de l'en informer avant que d'introduire la princesse dans son nouveau séjour. Lorsque les envoyés furent sur les lieux, ils ne trouvèrent qu'une nation barbare. Dans le palais, peu de domestiques, nulle richesse, nul ornement, une malpropreté dégoûtante. La maison du prince n'était ni mieux meublée ni mieux servie que la cabane d'un paysan de Romanie. Le roi, considérant d'un œil curieux les tentes, les bagages, les domestiques des envoyés, demandait, tout étonné, à quoi servaient tant de choses. Et lorsqu'il apprit que ce n'était qu'une très-petite partie de l'équipage de la princesse : *Que de folies!* s'écria-t-il ; *nous sommes bien heureux de ne pas les connaître.* Et, montrant sa bru, affublée d'une méchante robe et filant dans un coin, *Voilà,* dit-il, *la parure et l'amusement de nos ménagères.* La table n'était pas mieux servie; on y mangeait à la hâte, et

sans aucun apprêt, les bêtes à demi rôties qu'on venait de tuer à la chasse. Ce rapport des envoyés jeta tout le cortége dans un étrange embarras. Ils continuèrent cependant leur route jusqu'à la ville d'Achride, non pas sans crainte d'être détroussés en chemin, au milieu d'une nation si sauvage. Ils y laissèrent la princesse avec sa maison, et marchèrent en avant, après avoir fait savoir à Urosc qu'ils allaient se rendre à Pologue, ville de Servie, pour y attendre ses ordres. Peu de temps après, arriva le ministre du prince; il avait été volé en chemin, et les Grecs jugèrent par là de ce qu'ils avaient droit d'attendre pour eux-mêmes. Ils comprirent, par les discours obscurs et embarrassés de cet ambassadeur, que l'empereur avait été trompé, sur l'espérance qu'on lui avait donnée que son gendre futur succéderait à la couronne. L'infirmité prétendue du fils aîné était un mensonge; et le reste n'était pas plus assuré. Cette découverte, jointe au récit de Veccus, leur fit conclure qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de ramener la princesse à sa mère. Ils voyaient toute la journée les habitants du pays rôder autour de leurs tentes, et dès qu'ils étaient aperçus, s'enfuir comme des gens qui viennent à mauvais dessein : ce qui ne fut pas long-temps équivoque. On leur enleva pendant une nuit tous leurs chevaux, et les recherches qu'ils firent à ce sujet furent inutiles; ils s'adressaient à d'autres voleurs. Les magistrats auxquels ils portèrent leurs plaintes ne purent leur offrir d'autre dédommagement que de mauvais chevaux du pays. Ils retournèrent donc le plus vite qu'ils purent; et ayant repris la princesse en passant par Achride, ils allèrent la remettre entre les mains de

son père, qui leur sut gré d'avoir sauvé sa fille d'un si indigne esclavage.

An 1273. XIX. Expédition dans l'île de Négrepont. Pachym. l. 5, c. 27. Greg. l. 4. c. 5. Dand. Chr. Ducange, Hist. l. 5. c. 45, 46, 47.

Michel et la cour romaine se ménageaient depuis quelques années avec une attention réciproque, et l'empereur en tirait tout l'avantage. Les papes, pour n'apporter aucun obstacle à la réunion, dont Michel leur donnait de prochaines espérances, contenaient le roi de Sicile, qui brûlait d'ardeur de porter la guerre dans l'Empire; et Paléologue, délivré de ce redoutable ennemi, avait le loisir de vaquer aux autres affaires. Il lui survint une occasion d'acquérir une partie de l'île de Négrepont. Cette grande île était alors partagée entre les Vénitiens, les Génois[1] et les successeurs du seigneur de Vérone Ravain Carcerio, qui en possédaient chacun le tiers. Le Génois Jaqueria, guerrier vaillant et expérimenté, s'empara de deux fortes places du domaine des Vénitiens. Il leur fit pendant quelque temps une rude guerre avec le secours des gens du pays : mais se trouvant trop faible pour soutenir l'entreprise, il eut recours à l'empereur; et après avoir jeté dans ses places ce qu'il avait de troupes, il passa lui-même à Constantinople, promettant à l'empereur de le rendre maître de l'île s'il voulait lui donner une armée. L'empereur avait perdu depuis peu ses meilleurs généraux : Jean, despote, n'avait pas survécu aux traitements injurieux qu'il recevait de son indigne neveu; Constantin, autre frère de Michel, était mort de maladie; Tornice et Stratégopule avaient fini leurs jours; Philanthro-

[1] Il y avait 11 ans que durait la guerre entre les deux peuples; et l'expulsion des Vénitiens de Constantinople, où leur comptoir avait été donné aux Génois, avait allumé entre eux une animosité que rien ne pouvait assouvir. Hist. de Venise, 1, 300, suiv.—B.

pène n'était pas encore guéri de ses blessures. Jaqueria, connu pour ses talents militaires, eut bientôt toute la confiance de l'empereur. Il fut mis à la tête des troupes qui devaient être employées à cette expédition. Cependant les Vénitiens, pour se défendre contre lui, avaient fait venir à leur secours Jean de la Roche, sire de Thèbes et d'Athènes, qui, malgré la goutte dont il était tourmenté, ne consultant que son courage, s'était rendu dans l'île avec ses troupes. Jaqueria, aussitôt après son débarquement, marcha droit à l'ennemi. Il mit en embuscade une partie de son armée, et se présenta à la tête du reste. Le combat se livra près d'Orée, sur la côte septentrionale de l'île. Les Vénitiens enveloppés, après s'être défendus quelque temps, perdirent courage par la chute de leur général. C'était le prince de Thèbes, qui, ne pouvant, à cause de sa maladie, se tenir ferme sur ses étriers, fut abattu du premier coup de lance, et fait prisonnier avec beaucoup d'officiers, entre lesquels se trouva le frère même de Jaqueria. Ils furent conduits à Constantinople et mis dans les fers avec cinq cents Vénitiens, que Michel rendit dans la suite sans rançon, lorsqu'il voulut faire trève avec la république. Jaqueria fut récompensé de la qualité de grand-duc; c'était le titre de l'amiral de Romanie. L'empereur, considérant qu'il lui serait plus utile de se faire un ami du prince de Thèbes, alors tout-puissant, que de le garder dans les prisons, le traita avec honneur, le mit en liberté, et lui promit même en mariage une de ses filles; mais dès que ce prince fut de retour à Thèbes, il mourut de sa maladie. Son frère Guillaume lui succéda dans sa principauté, mais non pas dans son alliance avec les Grecs. Il était gendre

de Jean le Bâtard, et s'attacha à son beau-père, ennemi de l'Empire : ce qui lui attira de la part des Grecs une guerre continuelle. Jaqueria, toujours en action, ne cessait de ravager les côtes de ses états, et de lui causer de grands dommages.

XX. Les Grecs battus par Jean le Bâtard.

Pendant que Jaqueria battait les Latins dans l'île de Négrepont, les Grecs étaient battus en Thessalie. Jean le Bâtard menaçait d'assiéger Pharsale, qui manquait de vivres. L'empereur y fit passer une armée sous la conduite de Jean Synadène, grand-stratopédarque, et de Michel Caballaire, grand-connétable. C'étaient de bonnes troupes, la plupart vieilles milices, et bien exercées. On comptait beaucoup sur leur courage : *mais* elles avaient affaire à un ennemi intrépide, et qui savait joindre la ruse à la valeur. Plus faible en nombre, il leur dressa une embuscade, et tombant sur elles sans être attendu, il les chargea avec tant de vigueur, qu'il les défit entièrement. Synadène fut fait prisonnier. Caballaire, poursuivi et fuyant à toute bride, donna de la tête contre un arbre si rudement, qu'ayant été conduit à Thessalonique à demi mort, il y expira peu après. Cette victoire fit une grande réputation à Jean le Bâtard. La charge de connétable, devenue vacante par la mort de Caballaire, fut conférée à Jaqueria; et cet étranger, seul heureux entre tous les généraux, devint l'honneur et la ressource de l'Empire.

XXI. Mouvements de Paléologue pour la réunion. Pachym. l. 5. c. 11 et seq. Greg. l. 5. c. 2. Dandul. chr.

Ces expéditions guerrières, quelque importantes qu'elles parussent, intéressaient moins le cœur de Paléologue que le projet qu'il avait formé de réunir l'église grecque avec l'église romaine. Ce fut la principale occupation de son règne depuis qu'il eut recouvré Constantinople. Était-ce la religion ou la politique qui le

Ptolem. Luc. chron. Leo Allat. de consensione. l. 2. c. 15.

rendait si ardent sur cet objet? A considérer la route qu'il tint pour s'élever, et sa conduite sur le trône, on aura peine à lui faire honneur d'un zèle pur et sincère: mais il voulait conserver sa conquête. Baudouin, soutenu des forces de Charles, roi de Sicile, et faisant ses efforts pour soulever les autres princes, le menaçait d'une nouvelle révolution. Les papes, dont dépendaient les rois de Sicile, pouvaient, par leur autorité spirituelle, armer ou tenir en bride tout l'Occident, et leur bienveillance était pour Michel le rempart le plus assuré. Il prenait donc tous les moyens de les mettre dans ses intérêts. De là tant de députations réciproques, tant de synodes tenus à Constantinople; de là ces punitions sévères contre les schismatiques opiniâtres, ces honneurs et ces récompenses prodigués à ceux qui se prêtaient aux vues du prince. Nous passerons sur ces événements le plus brièvement qu'il nous sera possible, laissant à l'histoire de l'Église tout le détail théologique.

XXII. Premières démarches de Michel auprès de Grégoire X.

Après deux ans et neuf mois de vacance du saint-siége, le cardinal Théalde, légat en Palestine, fut nommé pour le remplir, et son élévation sur la chaire de saint Pierre donnait à Michel d'heureuses espérances. Ce pape, qui prit le nom de Grégoire X, avait les intentions les plus pacifiques. Avant même que d'arriver à Rome, il prévint Michel de politesse, en lui faisant part de son élection, et en lui témoignant le plus grand désir de la réconciliation des deux églises. Michel, de son côté, l'assura des mêmes dispositions, et lui fit des reproches obligeants de n'avoir pas, dans son retour, passé par Constantinople, où il aurait été accueilli avec le respect et l'honneur dus au chef de

l'Église. Aussi, dès que Grégoire eut reçu l'onction sacrée, son premier soin fut d'envoyer à l'empereur des légats, qui se comportèrent avec tant de sagesse et de fraternité, qu'ils méritèrent l'estime et l'affection des Grecs. L'empereur comblait de louanges le nouveau pape, et le représentait comme ami de la concorde et brûlant de zèle pour le bien et l'honneur de l'Église universelle : mais les évêques ne pouvaient, disaient-ils, pardonner aux Latins l'addition faite au symbole, et protestaient à l'empereur qu'ils étaient prêts à tout souffrir plutôt que de l'accepter. Cette déclaration ne découragea pas l'empereur. Il les assembla dans son palais avec le patriarche; et après avoir exposé le danger où se trouverait l'état, s'il allumait contre lui les foudres de Rome : *Que prétendent donc les Romains?* ajouta-t-il; *que le pape soit nommé dans le saint sacrifice? Et combien de personnes qui ne sont pas même évêques, nommons-nous tous les jours dans nos diptyques? Ils demandent encore que le pape soit nommé le premier de ses frères, titre purement honorifique et sans conséquence. Le mauvais riche de l'Évangile, plongé au fond des abîmes, n'appelle-t-il pas Abraham du nom de père, malgré l'immense chaos qui les sépare.* (J'avoue que je n'aperçois pas trop la justesse de cet exemple.) *Quant aux appellations, qui font le troisième article de nos contestations, est-il à craindre que nos plaideurs veuillent passer les mers pour porter leurs procès à Rome? Nous ne perdons rien en sacrifiant si peu de chose pour obtenir la paix et la sûreté de notre empire.* Le patriarche, qui comptait beaucoup sur le savoir et l'éloquence de Veccus, lui faisait signe

de répondre; et comme celui-ci n'osait parler, de crainte de déplaire à l'empereur, il le menaça de l'excommunier s'il demeurait en silence. Alors Veccus prenant la parole : *Je me vois*, dit-il, *entre deux dangers; la puissance séculière peut affliger mon corps, l'autorité spirituelle peut affliger mon ame. Comme mon salut m'est plus précieux que la vie, j'élèverai ma voix; je vais prouver que les Italiens sont en effet hérétiques, quoiqu'ils n'en portent pas le nom.* Plus fort en dialectique que l'empereur, il ne lui eût pas été difficile de le combattre; mais Michel, irrité de ce début, congédia l'assemblée, et Veccus eut à essuyer les reproches des ecclésiastiques courtisans. Dès le lendemain, il fut arrêté par ordre du prince, et enfermé dans la tour d'Anémas.

XXIII. Progrès de Michel pour la réunion.

Ayant enlevé au parti schismatique son plus habile défenseur, l'empereur se flattait qu'il triompherait aisément des autres. Les Grecs, dans leur décadence, avaient conservé leurs anciennes prétentions, et les empereurs de Constantinople s'étaient regardés presque tous comme puissants en paroles et grands théologiens. Michel eut la vanité d'entrer en lice avec les prélats. Les ecclésiastiques de la cour lui dictaient leurs pensées, qu'il adoptait et prenait ensuite pour les siennes. Il composa ainsi un écrit pour la défense des Latins, et l'envoya au patriarche. Il se persuadait qu'on ne répondrait pas à ses démonstrations. Il se trompa; tous les héros du parti réunirent leurs forces, et ménageant la personne du prince, qu'ils craignaient, assaisonnant même la réfutation de flatteries, ils réduisirent en poudre ses arguments. Cependant Veccus s'occupait, dans sa prison, à étudier à fond la question

tant débattue sur la procession du Saint-Esprit. Il était de bonne foi et de beaucoup d'esprit; mais plus attaché jusqu'alors aux études profanes et aux affaires séculières qu'à la lecture de l'Écriture sainte et des Pères, il avait donné dans l'erreur. Le loisir de sa prison lui laissa le temps de s'instruire. Il lut les ouvrages qu'avait composés Blemmydas, pour appuyer le sentiment des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Il en vint à douter de la vérité de son opinion. On lui fournit, de la bibliothèque de l'empereur, les livres des Pères cités par Blemmydas, qui achevèrent de lui ouvrir les yeux. Mais le patriarche, plus obstiné que jamais, fit publier une lettre pastorale adressée à tous les fidèles de son église, et souscrite de la plupart de ses suffragants, dans laquelle il s'engageait par serment à ne jamais consentir à la réunion, quelque violence qu'on pût lui faire, et à ne jamais recevoir à sa communion ceux qui adhéraient aux Latins. L'empereur aimait le patriarche; il n'oubliait pas qu'il en avait reçu l'absolution des censures; son opiniâtreté l'affligeait, mais il était consolé par le changement de Veccus. Il attendait beaucoup des grands talents de cet homme illustre pour ramener les esprits.

XXIV. Mort de Baudouin et d'Arsène. Pachym. l. 5. c. 20. Dandul. chr. testamentum Arsenii apud Cotelerium. Raynald. Ducange, Hist. l. 5, c. 56. L'art de vérif. les dates, p. 386.

Le pape, habile politique, ne comptait pas tellement sur les promesses de Michel qu'il ne prît des mesures pour le forcer à les accomplir. Comme la trève faite avec les Vénitiens était près d'expirer, et que Michel en desirait la prolongation, le pape demanda par plusieurs lettres au doge Tiépolo, comme une chose très-importante à la république chrétienne, de n'y pas consentir sans avoir consulté le saint-siége; et le doge ne répondant pas, il employa les prières, les comman-

dements, les reproches. Baudouin et le roi de Sicile faisaient les mêmes instances. Michel, de son côté, mettait tout en œuvre pour obtenir des Vénitiens ce qu'il demandait. Ce fut en cette occasion qu'il leur renvoya les cinq cents prisonniers faits à Négrepont. Le doge promit de répondre aux deux partis par ses députés, et renvoya honorablement ceux de Michel sur deux galères. En même temps que le pape tenait en armes les Vénitiens et le roi de Sicile, pour intimider l'empereur, il engageait Charles à laisser le passage libre aux députés que Michel envoyait à Rome. Baudouin mourut en ce temps-là, à l'âge de cinquante-cinq ans, ne laissant à Philippe, son fils unique, que le vain titre d'empereur de Constantinople et la bienveillance de Charles son beau-père. Arsène mourut aussi dans son exil, le 30 septembre. Son testament, qui est parvenu jusqu'à nous, est un triste témoignage de la haine qui brûla dans son cœur jusqu'à la mort, contre Paléologue [1]. Après avoir exposé avec la plus vive aigreur tout ce qu'il a souffert, implacable schismatique, il finit en ces termes : « J'espérais toujours « que Michel viendrait à résipiscence; mais puisqu'il « continue de souiller l'église de Dieu par ses profa- « nations ; qu'il a placé sur mon siége un homme que « j'avais excommunié; qu'il a fait tous ses efforts pour « amener l'église rachetée par le sang du Sauveur à « l'impiété et à la perfidie des Latins, je l'excommu-

[1] La haine des Grecs schismatiques contre Michel était si vive que les anti-unionistes, ou ennemis de la suprématie de Rome, firent offrir à Jean II, souverain de Trébisonde, le titre d'empereur, s'il voulait s'engager à ne pas reconnaître le pape. Voy. sur ce sujet Wadding, t. 66; Fallmerayer, *Hist. de Trébisonde*, p. 139, et la note plus bas, §77.—B.

« nie de nouveau; je prononce sur lui l'anathème qu'il « a voulu encourir; je le livre à Satan, comme il s'y « est livré lui-même, ainsi que tous ceux qui secondent « ses pernicieux desseins, ou qui y consentent, de « quelque qualité qu'ils soient. Je prie Dieu seulement « de pardonner au peuple, qui manque de connais- « sance. » Il laisse tout ce qu'il possède à ses frères, qui ont partagé ses disgraces, et défend, sous peine d'anathème, d'altérer ce testament.

XXV. Résistance des évêques. Pachym. l. 5, c. 18, 19, 20. Gregor. l. 5, c. 2.

Malgré les efforts redoublés de l'empereur, il trouvait dans le clergé une constante opposition. En vain il assemblait les évêques, et mettait en usage, tantôt les douces exhortations, tantôt les menaces. Il leur représentait qu'*il n'était pas question de la foi, et qu'il ne souffrirait jamais qu'elle reçût la moindre atteinte; qu'il ne leur demandait que leur consentement aux trois articles, sur la primauté du pape, sur les appels à Rome, sur l'honneur à rendre au pape, en le nommant dans les prières de la messe; que, dans les conjonctures présentes, l'état courait le plus grand risque, en refusant de satisfaire l'évêque de Rome.* Sur les deux premiers articles, plusieurs prélats se rendaient, les regardant comme de nulle conséquence, parce qu'ils n'auraient jamais d'exécution; mais ils rejetaient absolument le troisième, disant *que ce serait trahir la foi, reconnaître authentiquement l'orthodoxie de l'église romaine, et renverser les fondements de l'église grecque : quant au danger de l'Empire, c'était au prince à y pourvoir par les moyens que Dieu lui mettait entre les mains; que pour eux, ils n'étaient chargés de défendre l'état que par leurs prières.* Cependant quel-

ques ecclésiastiques se détachaient tous les jours, et se prêtaient aux volontés de l'empereur; ce qui faisait croître la division et l'aversion mutuelle. L'empereur crut réunir les esprits, en faisant signer un écrit par lequel ils lui juraient fidélité et obéissance. Ils le signèrent en effet, et même avec empressement, mais sans en conclure, comme il l'entendait, qu'ils devaient se soumettre à ses ordres contre leur conscience.

XXVI. Violences exercées par Michel.

Irrité de tant de résistance, il passa aux voies de fait. D'abord il mit la main sur les biens, et par un édit bizarre, il déclara : *Qu'en entrant en possession de Constantinople, il était devenu possesseur légitime de toutes les maisons de la ville; qu'il voulait bien faire grace du loyer à ceux qui lui rendaient obéissance, mais que les réfractaires eussent à le payer sans délai, du jour de son entrée, selon la taxe qui leur serait signifiée de sa part.* C'était le loyer de treize ans à la fois. Aussitôt des soldats, dispersés par toute la ville, coururent dans les maisons pour contraindre les habitants; et faute de payer, ils emportaient les effets et les meubles les plus précieux. Ceux qui n'avaient pas de quoi remplir la somme imposée, étaient bannis, s'ils ne fuyaient pas d'eux-mêmes. C'était une désolation publique; l'ordre du prince produisait l'effet d'une invasion d'ennemis. Il y en eut un grand nombre qui aimèrent mieux signer leur adhésion que d'être dépouillés ou exilés. Le rhéteur Holobole, qui avait déja éprouvé de l'empereur un si sanglant outrage, fut encore en cette occasion le plus maltraité. Il était depuis un an relégué dans un monastère à Nicée, et il ne l'avait que trop mérité. Dans une de ces assemblées que l'empereur tenait souvent sur l'affaire de la réu-

nion, étant interrogé, il répondit : *Que la proposition lui paraissait contraire aux intérêts de l'Église.* Sur quoi l'empereur en colère lui reprocha que, par un effet de sa haine invétérée, il s'était toujours opposé aux volontés de son maître, et qu'il portait sur son visage les preuves honteuses de sa malignité. *Non*, reprit brusquement Holobole, *au contraire, ce sont les preuves honorables de mon attachement fidèle à un enfant innocent, qui était mon maître légitime.* L'audace inconsidérée de cette répartie fit frissonner toute l'assemblée : on craignit de paraître complice, si l'on ne témoignait pas d'indignation; et on se jetait déja sur lui comme pour le mettre en pièces. L'empereur arrêta cette fureur politique, et, par une modération affectée, il se contenta de l'envoyer dans un monastère à Nicée. Mais un an après, dans le temps de la mort d'Arsène, il le fit amener à Constantinople, et promener, la corde au cou, enchaîné, à la tête de dix autres, entre lesquels était une nièce d'Holobole, faussement accusée de magie. Holobole et Jasite, qui marchaient les premiers, comme les plus coupables, reçurent de la part des bourreaux les outrages les plus ignominieux. Enfin, à force de mauvais traitements, on arracha le consentement du clergé aux trois articles. Il en coûta à l'empereur beaucoup de cruautés, des confiscations, des exils, des prisons. Plusieurs furent aveuglés, d'autres déchirés à coups de fouet, quelques-uns même eurent les mains coupées; en un mot, Paléologue employa pour une bonne cause toutes les rigueurs qui sont d'usage pour en faire prévaloir une mauvaise. Mais le peuple obstiné, qui n'avait rien à perdre, ne se rendit pas. Un grand nombre allèrent cher-

cher asile hors de l'Empire, et portèrent leur fanatisme dans la Morée, dans l'Achaïe, dans la Thessalie, et jusqu'en Colchide. Divisés entre eux, les uns sous le nom d'Arsénites, les autres de Joséphites, trompés eux-mêmes et trompant les autres, ils couraient les villes et les campagnes, se donnant pour inspirés, et vivant aux dépens des imbéciles qu'ils infatuaient de leurs prétendus oracles : sorte de charlatans qui se perpétua, parce que l'esprit humain ne peut rien imaginer de si absurde, qui ne trouve d'autres esprits propres à le recevoir.

An 1274. XXVII. Députés envoyés au pape. Pachym. l. 5. c. 17. 21.

Les légats du pape n'avaient différé leur départ que dans l'espérance d'un succès prochain. Ils ne furent que trop convaincus de la sincérité de l'empereur, en voyant que son zèle contre les schismatiques s'emportait fort au-delà des bornes, et qu'il en faisait des martyrs. Ils partirent donc, et furent accompagnés de cinq députés, à la tête desquels était le patriarche Germain. Il avait avec lui, Théophane, évêque de Nicée, le grand-logothète George Acropolite, Panarète, grand-maître de la garde-robe, et le grand-interprète Berrhéote. Michel les envoyait pour faire sa soumission devant le concile que le pape avait convoqué à Lyon pour le mois de mai. Ils furent chargés de riches présents pour Sa Sainteté. L'empereur, ne pouvant faire changer de pensée au patriarche Joseph, qui se croyait lié irrévocablement par un serment fait à la face de tout l'Empire, convint avec lui qu'il sortirait du palais patriarcal, et se retirerait au monastère de Périblepte, conservant tous ses revenus et l'honneur d'être nommé au saint sacrifice; et que si l'ambassade ne réussissait pas, il reviendrait dans son palais, et rentrerait dans

tous ses droits, à condition de ne donner aucune marque de ressentiment aux évêques qui auraient consenti à la réunion; mais que si la réconciliation s'accomplissait, il abdiquerait sa dignité et ferait place à un successeur. En conséquence de cette convention, Joseph se renferma dans le monastère de Périblepte. Les envoyés s'embarquèrent pour Lyon avec les légats, dans deux vaisseaux, au commencement de mars, et étant arrivés le 29 à la hauteur du cap Malée, ils furent attaqués d'une horrible tempête, qui sépara les deux navires. Celui qui portait Germain, Théophane et le logothète, ayant pris le large, après avoir lutté avec beaucoup de peine et de dangers contre la violence des flots, eut le bonheur de gagner le port de Modon. L'autre vaisseau, qu'une aveugle timidité retenait près de terre, fut brisé contre la côte; et de tout l'équipage, il ne se sauva qu'un seul homme, qui porta quelque jours après à Modon cette funeste nouvelle. Avec les légats du pape, périrent dans les eaux les magnifiques présents destinés au saint-père.

XXVIII. Concile de Lyon. Fleury, hist. eccléS. l. 86. art. 36. et suiv.

Après un séjour de plusieurs semaines, qui fut nécessaire pour radouber le vaisseau maltraité par la tempête, les députés se remirent en mer, et arrivèrent à Lyon le jour de la Saint-Jean. Le concile, qui fut le quatorzième concile général, était commencé depuis le septième de mai, et l'on avait déja tenu trois sessions. Il s'y trouvait cinq cents évêques, soixante-dix abbés, et mille autres prélats assemblés dans l'église de Saint-Jean. La réunion des Grecs faisait un des principaux objets de la convocation. A l'arrivée des envoyés de l'empereur, tous les prélats allèrent au-devant d'eux, les conduisirent au palais du pape, qui les reçut avec

grand honneur et leur donna le baiser de paix. Ils lui présentèrent les lettres de l'empereur, celles des évêques et d'Andronic, fils aîné de l'empereur, et associé à l'Empire; et après avoir déclaré qu'ils venaient rendre obéissance à l'église romaine, et s'unir de foi avec elle, ils se retirèrent au logement qui leur était préparé. Cinq jours après, fête de saint Pierre et saint Paul, le pape célébra la messe en présence de tout le concile. On y chanta, en latin et en grec, l'épître, l'évangile et le symbole des apôtres, dans lequel les Grecs, ainsi que les Latins, répétèrent par trois fois les paroles si long-temps contestées : *Qui procède du père et du fils.* La quatrième session se tint le sixième de juillet; et les ambassadeurs grecs y furent placés au côté droit du pape, après les cardinaux. Le pape exposa au concile les trois articles qui faisaient le sujet de l'ambassade: c'était de s'unir de cœur et d'esprit à la foi de l'église romaine; de lui promettre obéissance, et de reconnaître la primauté de son chef sur toute l'église chrétienne. Il fit lire les lettres venues de Constantinople: tout y était conforme à ces trois articles. Après cette lecture, le grand-logothète fit le serment au nom de l'empereur, et abjura le schisme. On chanta le *Te Deum;* et le pape, après avoir témoigné en peu de mots la joie de l'Église, qui embrassait enfin avec tendresse tous ses enfants réunis dans son sein, entonna le symbole en latin. Après qu'il fut achevé, le patriarche Germain le commença en grec, et chaque fois on répéta les paroles : *Qui procède du père et du fils.* L'affaire de la réunion fut donc consommée dans cette quatrième session. Dans les deux autres,

qui terminèrent le concile, le 7 juillet, il ne fut question que de la réformation des mœurs.

An 1275. XXIX. Déposition de Joseph. Pachym. l. 5, c. 22.

Le retour des députés, qui rapportaient à Constantinople la réunion et la paix, causa de nouveaux troubles. Le patriarche Joseph ne paraissait nullement disposé à renoncer à sa dignité, comme il en était convenu avec l'empereur. On fut d'avis de ne lui pas demander l'exécution de sa promesse, mais d'agir en conséquence de celle qu'il avait donnée. On assembla les prélats, et l'on prouva par témoins, premièrement, qu'il avait juré de ne jamais consentir à la réunion; en second lieu, qu'il avait promis d'abdiquer si la réunion s'accomplissait. Sur ces deux dépositions, les prélats décidèrent que Joseph ne pouvait accepter la réunion sans violer son serment, ni conserver sa dignité sans manquer à sa parole; d'où il s'ensuivait que, la réunion étant faite, il était déposé sans retour, et que le siége de Constantinople était actuellement vacant. On cessa donc le 11 janvier de le nommer comme patriarche dans la célébration de la messe, et il se retira dans un monastère hors de la ville, au bord du Bosphore. Le 16 du même mois, jour de Saint-Pierre-aux-liens, dans l'église grecque, l'évêque de Chalcédoine célébra la messe dans la chapelle du palais. L'épître et l'évangile furent chantés dans les deux langues, et le diacre fit hautement mémoire du pape en ces termes: *Grégoire, souverain pontife de l'église apostolique, et pape œcuménique.* Ce fut comme le cri d'un héraut qui annonçait la guerre. La division devint plus animée qu'auparavant. Tout se partagea. Les uns, amis de la paix et de la concorde, embrassaient

volontiers la communion de l'église romaine; les autres, plus obstinés que jamais, criaient à l'esclavage, et refusaient l'obéissance au pape, comme un joug insupportable, qui allait avilir l'église grecque. Le peuple s'embrasait de ces disputes; l'esprit de parti divisait les amis, déchirait les communautés, éclatait dans les places publiques; et l'animosité des uns contre les autres devint plus vive entre les Grecs, que n'avait été auparavant celle de tous contre les Latins.

XXX. Veccus patriarche. Pachym. l. 5. c. 24, 25. Gregoras, l. 5. c. 2.

Après la déposition du patriarche Joseph, on songeait à lui donner un successeur. Plusieurs prélats appelaient à cette dignité un homme illustre par sa naissance, par ses emplois, par les vertus qu'il avait ensuite pratiquées dans deux célèbres monastères. Il était alors patriarche titulaire d'Antioche. Il se nommait le Prince, et descendait d'une ancienne maison du Péloponèse. Les autres se déclaraient pour Veccus, qui joignait à la science, à l'éloquence, à la vertu, un extérieur propre à inspirer le respect. Dans ce partage d'opinions, on s'en remit au jugement de l'empereur, qui prononça en faveur de Veccus : il le croyait plus capable de réunir les esprits. Cette décision emporta tous les suffrages. Veccus fut nommé patriarche le 26 mai, et sacré le 2 juin, jour de la Pentecôte. La grande estime de l'empereur pour le nouveau patriarche lui mit l'esprit en repos; il se persuada qu'il pouvait abandonner sans inquiétude, à un personnage de si grand mérite, le gouvernement de l'église, pour se livrer tout entier aux affaires de son état : mais la vertu même et la charité pastorale de Veccus ne donnaient pas moins d'embarras à l'empereur, que n'avait fait l'opposition de ses prédécesseurs. Se regardant comme chargé de tous les

besoins des particuliers, il allait les déposer entre les mains du prince; il sollicitait sans cesse son humanité pour les indigents, pour les innocents injustement accusés, et même pour les criminels. Ses requêtes se répétaient tous les jours jusqu'à l'importunité; car il ne quittait prise qu'après avoir obtenu; et le respect dû à la majesté impériale ne l'arrêtait pas. Un jour qu'il demandait opiniâtrément une grace que l'empereur s'obstinait à refuser, se laissant emporter à l'impatience, *Quoi donc, prince*, dit-il, *pensez-vous ne devoir pas plus de faveur aux évêques qu'à vos valets de cuisine ou d'écurie?* En parlant ainsi, il jeta son bâton pastoral aux pieds de l'empereur, et se retira brusquement. L'empereur fit en vain courir après lui pour le ramener. Il s'absenta du palais plusieurs jours, et ne revint qu'aux prières redoublées du prince, qui ne pouvait se passer de ses conseils. Mais voici un trait de cette chaleur indiscrète, qu'il poussa même jusqu'à une audace scandaleuse. Il pressait depuis long-temps le prince de faire grace à un malheureux, sans pouvoir l'obtenir. Un jour que Michel se présentait à la sainte table, et qu'il étendait la main, selon l'usage, pour recevoir le pain consacré, le patriarche, tenant la sainte hostie, lui réitéra sa demande; et comme l'empereur lui représentait que ce n'était pas là le moment, *Et quel moment*, repartit-il, *plus propre à accorder une grace, que celui où vous recevez le Dieu des miséricordes?* L'empereur insistait sur le scandale du peuple et sur son propre déshonneur: *Songez à Dieu plutôt qu'au peuple*, reprit le prélat; *vous recevriez votre condamnation, si vous refusiez justice à un innocent.* Enfin, l'empereur indigné se leva, en disant:

Eh bien! nous avons donc fait la fête sans la célébrer, et se retira dans son palais. On voit par cet exemple l'usage de l'église grecque, de ne croire célébrer les fêtes qu'en recevant la sainte communion. Pour s'affranchir de la pieuse importunité du patriarche, qui lui enlevait tout le temps nécessaire aux autres affaires, il lui déclara qu'il ne lui donnerait désormais audience que les mardi de chaque semaine, et lui assigna pour ce jour-là un logement dans un monastère voisin du palais, afin que le prélat fût à portée de prendre les heures où l'empereur serait libre.

XXXI. Exil de Joseph. Pachym. l. 5. c. 28, 29.

Veccus, après une grande maladie, étant revenu en convalescence, les médecins jugèrent qu'il avait besoin de repos, et qu'il n'était point de séjour plus propre à lui rendre la santé que le monastère situé au bord du Bosphore, où Joseph s'était retiré. L'empereur, informé de cet avis, résolut de faire sortir Joseph de cette demeure, pour épargner à l'un et à l'autre une compagnie aussi mal assortie que celle de deux personnes dont l'une jouissait des dépouilles de l'autre. Mais, quoique opposés de sentiments, ils s'estimaient mutuellement. Joseph, consulté par l'empereur, lorsqu'il avait été obligé de quitter son siége, lui avait même conseillé de lui donner pour successeur Veccus, comme le plus savant, le plus propre aux affaires, et le caractère le plus pacifique. Veccus pria donc l'empereur de ne pas déplacer Joseph, et passa avec lui le temps de sa convalescence dans un commerce de politesse et d'amitié que ne troubla jamais la diversité d'opinions. Dans cette retraite du patriarche, il lui tomba entre les mains plusieurs écrits où l'on combattait avec beaucoup d'aigreur la doctrine des Latins. Il fut d'abord tenté d'y ré-

pondre; mais, faisant réflexion que c'était remettre en question une cause déja jugée, et perpétuer des disputes qui n'avaient d'autre effet que d'aigrir les esprits sans les changer, il garda le silence, et eut sujet de se repentir dans la suite de n'avoir pas toujours tenu cette conduite. Après avoir recouvré ses forces, il se sépara de Joseph avec des marques sincères de bienveillance mutuelle, et revint à Constantinople. Mais, après son départ, Joseph ne jouit pas long-temps de cette agréable solitude. Un air pur et parfumé, un calme délicieux, les charmes d'une vie paisible, avaient adouci son humeur; il était en grande partie revenu de ses préjugés, et ce n'était plus que son serment qui le tenait enchaîné à son ancien parti. Ainsi il recevait avec une égale complaisance les visites des uns et des autres. L'empereur trouva mauvais qu'il communiquât avec les ennemis de la réunion, et lui fit dire qu'il lui ferait plaisir de se détacher de ces compagnies. Joseph répondit avec chagrin, que si l'empereur trouvait du crime dans des entretiens innocents, et qu'il voulût le priver de la société de ses amis, il fallait qu'il l'exilât dans un lieu d'où ils ne pourraient approcher. Il comptait assez sur l'ancienne amitié de l'empereur, pour ne pas craindre d'être pris au mot; il se trompa. L'empereur s'était peu à peu détaché de lui; il publia que Joseph demandait lui-même son éloignement, et il le fit transporter au château de Chélé, situé dans une île à l'entrée du Bosphore, séjour assez agréable dans le printemps, mais exposé aux rigueurs du vent du nord et inhabitable en hiver. Les moines attachés à Joseph furent dispersés dans les îles de l'Archipel. Job Jasite, déja si sévèrement puni, fut encore le plus maltraité: cet intrigant

et opiniâtre défenseur du schisme fut envoyé sous escorte à Chabée, forteresse située sur le bord du Sangaris [1].

An 1276. XXXII. Puissance des Génois sur mer. Pachym. 3o. l. 5, c. Possin. observat. Greg. l. 5. c. 4.

Les Génois, à la faveur de l'alliance que Paléologue avait faite avec eux, avant même la prise de Constantinople, et qu'il avait renouvelée depuis, s'étaient, pour ainsi dire, emparés du Pont-Euxin. Il n'y avait point de saison qui les empêchât de parcourir tous les parages de cette mer, et ils y commerçaient avec tous les peuples qui habitaient sur ses bords. C'étaient les plus habiles marins et les plus riches négociants qu'on connût alors en Europe. Enflés de leur prospérité, ils s'élevèrent bientôt non seulement au-dessus des Vénitiens, leurs anciens rivaux, mais encore au-dessus des Grecs, leurs bienfaiteurs.

XXXIII. Piraterie des Génois punie. Pachym. l. 5. c. 3o. Possin. observat. Greg. l. 5. c. 4.

Un noble Génois nommé Manuel, de l'illustre maison des Catani, avait obtenu de l'empereur la propriété des montagnes situées dans la Phocide, du côté de l'orient. Ces montagnes contenaient des mines d'alun, que le nouveau concessionnaire faisait exploiter, et qui rapportaient un revenu considérable. L'empereur, voulant le favoriser encore davantage, et lui procurer un plus grand débit d'une production si nécessaire pour la teinture des étoffes, lui accorda un diplôme portant défense aux Génois de tirer d'ailleurs l'alun dont ils auraient besoin. Les Génois qui résidaient à Constanti-

[1] Ici finit le manuscrit de M. Lebeau. Il était peut-être inutile d'en prévenir. Le public ne s'en apercevra que trop de lui-même. Au reste, si le continuateur n'ose pas se flatter d'atteindre à la force et à l'élégance du style de son illustre prédécesseur, du moins peut-il promettre qu'il mettra dans ses récits de l'exactitude et de la clarté, qui sont les deux principales qualités de l'histoire. C'est un engagement qu'il ne craint point de prendre avec ses lecteurs. AMEILHON.

nople furent les seuls qui se conformèrent à cette défense. Ceux qui étaient plus éloignés de la capitale, et surtout les commerçants de Gênes, n'y eurent aucun égard. Elle inspira même à quelques-uns d'entre eux l'idée d'aller piller les bâtiments qui faisaient la traite de l'alun. Dans cette vue, ils armèrent un vaisseau d'une grandeur et d'une force extraordinaires, traversèrent audacieusement le Bosphore de Thrace, et entrèrent dans le Pont-Euxin sans daigner rendre à l'empereur les honneurs accoutumés. S'étant enfoncés vers le septentrion, ils exercèrent long-temps la piraterie sur cette mer. Après s'être saisis d'un navire chargé de diverses marchandises précieuses, et surtout d'une grande quantité d'alun, ils se disposèrent à s'en retourner chez eux avec leur butin. Ils manœuvrèrent si habilement, et surent toujours si bien prendre le vent, qu'ils trouvèrent le moyen d'éviter la rencontre des vaisseaux grecs qui étaient en croisière dans la mer Noire. L'empereur, instruit qu'ils allaient traverser le Bosphore pour rentrer dans la Méditerranée, donna ordre de s'opposer à leur passage. Mais, avant de les faire attaquer, il voulut, par déférence sans doute pour la république de Gênes, tenter les voies de conciliation. Il envoya recommander aux Génois qui habitaient à Péra, de faire des démarches auprès de leurs compatriotes, pour les engager à restituer leurs prises, et à réparer l'outrage qu'ils avaient fait à la majesté impériale. Leurs remontrances furent inutiles. Les pirates répondirent qu'ils se défendraient jusqu'à la dernière extrémité, si on les inquiétait, et dès l'instant ils se mirent sur leurs gardes. Ils couvrirent les flancs de leur navire de peaux de bœufs pour le garantir du feu gré-

geois, et firent prendre les armes à tous ceux qui le montaient. D'un autre côté, Alexis Alyate, vestiaire, que l'empereur avait chargé d'aller châtier ces mutins, rassembla tous les bâtiments qui étaient alors à Constantinople et dans les ports voisins, et en forma une petite escadre, avec laquelle il fondit sur les pirates. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup d'intrépidité. Les navires grecs qui approchaient de trop près du vaisseau génois, ou venaient s'y briser comme sur un écueil, ou en étaient écartés avec une perte considérable. Les Grecs commençaient à désespérer du succès, et l'on était sur le point d'abandonner la partie, lorsqu'un marin, plus expérimenté que les autres, conseilla de faire appareiller un grand navire catalan qui se trouvait pour le moment dans la rade de Constantinople, et de l'envoyer pour couper le vent au vaisseau génois et pour lui tenir tête, tandis que les autres l'attaqueraient de tous côtés. Le combat recommença avec une nouvelle fureur. Les Génois se battirent en désespérés; mais, malgré leur vigoureuse défense et leur belle manœuvre, ils furent obligés de céder à la supériorité du nombre. Leur vaisseau fut pris, et l'empereur condamna plusieurs de ces corsaires à perdre les yeux; ce qui s'exécuta en leur enfonçant des bâtons pointus sous les paupières, genre de supplice qui parut approprié au crime de malheureux qui avaient osé traiter ou regarder avec mépris la majesté impériale.

XXXIV. Colère de l'empereur contre les Génois. Pachym. l. 5. c. 30. Greg. l. 5. c. 4.

Cette fâcheuse catastrophe aigrit les deux nations l'une contre l'autre, et depuis on vit souvent s'élever, entre les Grecs et les Génois établis à Constantinople, des rixes, qui se terminaient quelquefois par des scènes fort tragiques. Un jour, un matelot de la marine impé-

riale et un Génois, se trouvant en concurrence pour l'achat d'un panier de fruit, se le disputèrent avec chaleur. Le Génois eut l'imprudence de dire au matelot: *Nous pourrions bien encore être avant peu maîtres de Constantinople.* Le Grec, que ce propos transporte de fureur, donne un violent soufflet au Génois, qui tire son épée et l'étend sur la place. A cette nouvelle, l'empereur jure d'exterminer tous les Génois. Aussitôt Muzalon rassemble par ses ordres les gens de guerre qui sont dans la ville, entoure le quartier de ces étrangers, et attend que le prince lui fasse donner le signal pour les passer au fil de l'épée. Les Génois consternés se mettent tous la corde au cou, et viennent, en posture de criminels qui reconnaissent avoir mérité la mort, se prosterner aux pieds de l'empereur et implorer sa clémence. Ce spectacle toucha Paléologue. Il fit grace aux Génois de la vie; mais il les condamna à lui payer, par forme d'amende, une grosse somme d'argent.

XXXV. Lettres des deux empereurs et de Veccus au pape. Rayn. an. 1277. Wadding. 1277. Allat. Cons. p. 738.

Jean XXI était monté sur le trône pontifical. Peu de temps après son exaltation, il avait envoyé à Constantinople des nonces pour savoir de l'empereur si lui et sa nation étaient toujours disposés à se soumettre à l'église romaine. Michel les reçut avec de grands honneurs, et leur fit une réponse très-satisfaisante, au moins en apparence. Pour ne laisser aucun nuage dans l'esprit du pape sur la sincérité de ses intentions, il lui envoya plusieurs députés choisis parmi les dignitaires de l'église de Constantinople et parmi les principaux officiers de son palais. Ces députés étaient chargés de remettre au souverain pontife plusieurs lettres tant de la part des deux empereurs que de celle du patriarche Veccus. Michel disait en substance au pape, qu'il avait reçu

avec une révérence filiale des lettres de son prédécesseur; qu'après les avoir baisées très-dévotement, il les avait lues avec toute l'attention possible pour en bien pénétrer l'esprit; qu'il avait été transporté d'allégresse en y apprenant qu'enfin la réunion des Grecs et des Latins était consommée; qu'il s'était empressé de rectifier par un serment solennel, dont il lui envoyait la copie, celui que le grand-logothète avait prêté en son nom au concile de Lyon. Il déclarait de la manière la plus expresse qu'il acceptait tous les dogmes professés par l'église romaine; qu'il reconnaissait, ainsi que les princes ses enfants, le patriarche et les autres prélats de son empire, la primauté de cette église sur toutes les autres. Enfin il y donnait à Jean les titres de *très-saint, très-heureux souverain pontife, de vicaire de Dieu, de successeur du prince des apôtres.* La lettre d'Andronic avait une autre tournure: elle était conçue en termes recherchés et captieux. Ce prince y affectait en apparence un grand attachement à l'église romaine, et beaucoup de zèle pour la paix. Il y racontait emphatiquement tout ce qu'il prétendait avoir fait pour favoriser la réunion; il s'excusait sur une expédition contre les Turks, s'il n'avait pas suivi cette grande affaire d'aussi près qu'il l'aurait désiré; il assurait néanmoins que jamais il n'avait cessé de solliciter, soit de vive voix, soit par écrit, l'empereur son père, de mettre le sceau à une entreprise aussi glorieuse pour lui, que profitable à la république chrétienne. Du reste, sa lettre n'est guère qu'un tissu de compliments, qui paraissent d'autant moins sincères, que les expressions en sont plus outrées. Tout y décèle l'embarras de celui qui l'écrit; et, en examinant attentivement cette pièce, on y recon-

naît que la complaisance d'Andronic pour son père a seule conduit sa plume, et que son cœur n'a point de part à ce qu'il dit. Jean Veccus, nouveau patriarche, s'exprimait d'une manière plus franche et plus décidée. Il bénissait dans sa lettre la mémoire du pape Grégoire X, qui avait travaillé avec tant de zèle au grand ouvrage de la réunion. Il lui prodiguait les plus pompeux éloges. Il disait que ce grand pape avait été sur la terre un ange plutôt qu'un homme. Après ce préambule, il annonçait à Jean XXI, que, dans un synode tenu à Constantinople, et dont il lui adressait les actes, il avait, avec tout son clergé, abjuré solennellement, en présence de Dieu et des anges, le schisme qui séparait l'ancienne Rome de la nouvelle, qui est, disait-il, la nôtre. Il y faisait, sur la primauté du pape, les déclarations les plus formelles, et s'y exprimait d'une manière qui ne pouvait que flatter infiniment la cour de Rome. Venait ensuite une espèce de symbole, dans lequel il exposait tous les points de la croyance religieuse. Il y insistait principalement sur les dogmes qui avaient divisé les deux églises. Il s'étendait aussi beaucoup sur l'article si contesté de la *procession du Saint-Esprit*. Quoique sa profession de foi fût jugée très-orthodoxe par les Latins, cependant elle était enveloppée de tant de paroles, qu'elle donna par la suite prise aux Grecs malintentionnés, et leur fournit l'occasion d'élever de nouvelles disputes. Jean XXI n'eut point connaissance de ces lettres. Quand les ambassadeurs grecs arrivèrent à Viterbe, il venait de mourir des suites d'une blessure occasionée par l'écroulement d'un bâtiment qu'il y avait fait construire depuis peu. Sa mort arriva le 16 mai 1277.

An 1277. XXXVI. Nouveaux troubles occasionés par les schismatiques. Raynald. an. 1277. Fleury, lib. 87.

Il s'en fallait beaucoup que la paix fût aussi avancée que l'annonçaient les dépêches qui venaient de Constantinople à la cour du souverain pontife. Le gros de la nation grecque demeurait toujours opiniâtrément attaché au schisme. Il n'y avait guère que les courtisans qui, pour l'ordinaire, n'ont d'autre religion que celle du prince, quelques prélats ambitieux, et un petit nombre d'ecclésiastiques dont les yeux s'étaient réellement ouverts à la lumière, qui paraissaient soumis. Quant à la multitude, elle était très-scandalisée de la conduite de Paléologue, et continuait de faire éclater son zèle aveugle pour la croyance de ses pères, en se livrant, comme on l'a déja dit ailleurs, aux excès les plus extravagants. Elle sortait en foule de l'Empire comme d'une terre maudite, et allait se réfugier dans les états de ceux des princes grecs qui refusaient de s'unir à l'église romaine, et même chez les princes latins, qui, par une politique peu conforme à l'esprit de leur religion, allumaient ou entretenaient le feu de la discorde. D'autres erraient en troupes dans les diverses provinces de l'Empire, menaçant de tout mettre à feu et à sang, si l'on persistait à tourmenter leur conscience. Ces émigrations et ces attroupements séditieux alarmaient l'empereur. Veccus crut qu'il suffirait, pour réprimer cette populace fanatique, de faire gronder sur sa tête les foudres de l'église. Il assembla un synode, et y frappa d'anathème tous ceux qui ne reconnaissaient pas que *la sainte église romaine est la mère et le chef de toutes les autres églises, et la maîtresse qui enseigne la foi orthodoxe; que son souverain pontife est le premier et le pasteur de tous les chrétiens, de quelque rang qu'ils soient, évêques, prêtres ou diacres.* Le zélé pa-

triarche ne s'en tint pas là ; il excommunia nommément Nicéphore Ducas, fils de Michel Comnène, despote d'Épire, et Jean, duc de Patras, son frère bâtard. Ces deux princes s'étaient dévoués à la cause des schismatiques, et n'avaient pas craint, pour la défendre, de lever l'étendard de la révolte.

XXXVII. Jean le Bâtard se révolte et devient persécuteur. Raynald. an. 1278. Litteræ Ogerii protonotar. Mic. Palæologi, apud Wadding t. 5. p. 65.

L'empereur aurait bien voulu ne pas être obligé d'employer, pour les réduire, la force des armes ; il tenta toutes les voies de la douceur, mais elles ne produisirent aucun effet. Il s'avisa ensuite de leur envoyer une expédition de la sentence d'excommunication prononcée contre eux. Ce moyen ne réussit pas mieux. Enfin il lui fallut prendre malgré lui le parti de leur faire une guerre ouverte. Les troupes impériales étaient commandées par Andronic Paléologue, grand-maréchal de l'Empire, et cousin-germain de l'empereur, et par le grand-échanson, gendre d'un autre de ses cousins. Michel leur avait associé, pour servir sous leurs ordres, Comnène, Cantacuzène et Jean Paléologue, ses neveux. Mais ces seigneurs, au lieu d'attaquer le duc de Patras, lui firent dire qu'ils tenaient eux-mêmes l'empereur pour hérétique ; qu'en conséquence ils l'abandonnaient et qu'il pouvait profiter de l'occasion pour se jeter sur les terres de l'Empire. D'après cet avis, Jean le Bâtard s'empara de quelques villes impériales. Michel, instruit de la perfidie de ses capitaines, se les fait amener chargés de chaînes, et nomme pour les remplacer d'autres officiers, à qui il recommande de se tenir sur la défensive, et de se contenter de couvrir les places de l'Empire sans se compromettre avec l'ennemi. C'étaient de jeunes présomptueux qui, remplis de leur propre mérite, et tout glorieux des talents qu'ils croyaient

avoir, eurent l'imprudence d'attaquer un poste trop bien fortifié, et se firent battre par Jean le Bâtard. L'empereur avait encore envoyé dans d'autres provinces plusieurs de ses parents pour y rétablir la tranquillité, savoir : Paléologue, fils de sa sœur, Jean Tarchaniote, Calojean, Lascaris et Isaac Raoul Comnène, ses cousins; mais loin de poursuivre les rebelles, ils se joignirent à eux. Lorsque après les avoir arrêtés, on les interrogea sur les raisons qui les avaient engagés à manquer ainsi à leur devoir, ils déclarèrent tous qu'ils avaient mieux aimé trahir l'empereur que leur religion. Cependant le Bâtard, devenu de plus en plus insolent par ses succès, ne se contenta pas de faire la guerre à son maître, il eut encore la présomption d'employer contre lui par représailles les armes spirituelles. Il convoqua une espèce de concile, composé de huit évêques, de plusieurs abbés, et d'environ cent moines. On soumit dans cette assemblée la croyance de l'église romaine à un examen doctrinal; elle y fut déclarée hérétique; et en conséquence on prononça anathème contre le pape, l'empereur, le patriarche, et contre les autres prélats de l'église grecque qui l'avaient embrassée. Jean le Bâtard, après avoir fait retentir tout l'empire de ses plaintes contre la persécution, devint lui-même, suivant l'usage, le plus cruel des persécuteurs. L'évêque de Trica, en Thessalie, ayant refusé de participer à son conciliabule, fut arrêté par ses ordres et jeté dans une étroite prison, où il éprouva toutes les horreurs de la plus affreuse captivité; il y aurait péri, si, au bout de dix-huit mois, il n'eût trouvé le moyen de rompre ses fers. L'évêque de Patras, pour avoir refusé de rétracter l'abjuration qu'il avait faite du schisme,

fut traité encore plus indignement. Le Bâtard le condamna à être exposé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, nu en chemise, aux gelées et aux frimas du mois de décembre. Tandis que l'Empire était agité par ces troubles domestiques, il se préparait en Bulgarie une de ces révolutions au milieu desquelles on voit la fortune se jouer quelquefois avec les couronnes, et se plaire à les poser sur des têtes encore souillées de la fange d'où elles sont sorties.

XXXVIII. Marie, reine de Bulgarie, adopte Venceslas. Pachym. l. 6. c. 2. Famil. Bys. p. 321.

La santé de Constantin Tech, roi des Bulgares, dépérissait chaque jour, et tout annonçait qu'il n'avait pas encore long-temps à vivre. L'ambitieuse Marie, qui se proposait de régner sous le nom et pendant la minorité de Michel son fils, s'empressa de le faire proclamer roi avant la mort de son époux. Un proche parent de Constantin, nommé Venceslas, qui avait des prétentions à la couronne, fut fort irrité de cette démarche. Il jouissait d'un grand crédit et était aimé de la nation. Il avait su indisposer secrètement contre la reine les Bulgares, qui d'ailleurs redoutaient le gouvernement de cette princesse. Venceslas murmura hautement, et ses plaintes parurent être écoutées. Marie en fut alarmée; elle comprit qu'il était de la plus grande conséquence pour elle de calmer au plus tôt les inquiétudes d'un rival si redoutable. Comme elle joignait à toute l'astuce des Grecs, qu'elle avait sucée avec le lait, cet art de persuader si naturel aux personnes de son sexe, elle n'eut pas de peine à séduire Venceslas. Elle l'invita, sous la foi des serments, à venir la trouver à Ternove, pour conférer avec elle sur l'exécution d'un projet dont il aurait, disait-elle, tout lieu d'être content. Le crédule Venceslas donna dans le piége et se

rendit aux invitations de l'artificieuse princesse. Marie le reçut avec de grands témoignages d'amitié, et lui déclara qu'elle voulait l'adopter pour son fils. Venceslas, flatté de cette offre, ne balança pas à donner en sa personne le spectacle ridicule d'un vieillard qui consentait à devenir le fils d'une jeune femme et le frère cadet d'un enfant presque encore au berceau. La cérémonie de cette singulière adoption se fit avec beaucoup d'appareil dans la cathédrale de Ternove par le patriarche de Bulgarie, assisté de tout son clergé, en présence des grands de la nation, et aux acclamations réitérées d'un peuple innombrable. L'église était éclairée d'une quantité prodigieuse de lumières et parée de ses plus riches ornements. La reine, pour terminer la cérémonie par une formalité qui semblait y mettre le sceau, développe son manteau royal, l'étend, d'un côté sur le jeune Michel, et de l'autre sur le vieux Venceslas. En même temps elle les embrasse tous deux avec toutes les démonstrations de la tendresse maternelle. Mais tandis qu'elle couvrait de ses caresses son nouveau fils, on aiguisait déja par ses ordres le fer qui devait lui ôter la vie. Venceslas périt bientôt sous le poignard de sa mère adoptive. Ce trait perfide de Marie ne resta pas impuni; la divine Providence voulut que ces mêmes grandeurs dont elle était si avide, devinssent pour elle une source d'opprobre et d'avilissement.

XXXIX. Un porcher nommé Lacanas se fait roi de Bulgarie. Pachym. l. 6. c. 3. Gregor. l. 5. c. 3. fam. Byz. p. 321.

Un porcher, nommé en langue bulgare Cordocubas, et par les Grecs Lacanàs, se mit dans la tête que le ciel l'avait fait naître pour porter le sceptre et délivrer sa patrie du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissait. C'était un de ces hommes qui doivent tout à la nature et rien à l'art; chez qui l'éducation n'avait

point amolli la trempe d'une ame forte et vigoureuse. Lacanas était doué d'une imagination ardente, et parlait avec une éloquence naturelle et impétueuse, toujours plus persuasive que celle qui suit froidement la marche lente et pénible des règles. Rassemblant autour de lui les paysans et les pâtres ses camarades, il les entretenait de sa grandeur future, avec un enthousiasme qui se communiquait aisément à ces esprits faibles. Pour achever de les entraîner, il feignit d'être en correspondance avec les intelligences célestes. Il racontait des révélations, faisait de longues prières et affectait un extérieur de sainteté. Les plus sages se moquaient de lui et le traitaient de fou; mais le plus grand nombre ajoutait foi à ses paroles et lui jurait une fidélité inviolable. Lorsqu'il crut avoir bien disposé toutes ses batteries, lorsqu'il se vit entouré de gens prêts à le suivre, et d'autant plus déterminés à tout entreprendre, qu'ils n'avaient rien à perdre, il annonça, d'un ton de prophète, que le moment marqué pour remplir ses hautes destinées était enfin arrivé. Aussitôt il quitte son habit de porcher, prend le diadème, ceint l'épée royale, monte à cheval, et se met en campagne suivi de ses compagnons. Ses premières opérations furent dirigées contre les ennemis de l'état. Les Tartares, profitant de la maladie de Constantin, s'étaient jetés sur la Mysie. Lacanas marche contre eux, attaque un de leurs partis, le taille en pièces, tombe sur un autre, lui fait essuyer le même sort. Bientôt Lacanas eut nettoyé de ces brigands tout le pays. Des actions si brillantes éblouirent la multitude. Les Bulgares le regardèrent comme leur sauveur : partout où il passait, on le recevait avec de grands cris de joie. Une foule de jeunes

aventuriers venaient chaque jour se ranger sous ses étendards. Constantin, frappé du bruit de ces succès, conçut de quelle importance il était pour lui d'en arrêter le cours. L'empereur, de son côté, quoiqu'il n'eût pas lieu d'être content du roi des Bulgares, sentit en bon politique la nécessité de le seconder dans cette entreprise. Si on laissait Lacanas s'établir dans la Bulgarie, ou s'en rendre maître, il y avait à craindre qu'il ne devînt pour l'Empire un voisin trop dangereux. Paléologue partit donc en diligence pour prévenir les desseins d'un guerrier si actif, et pour l'écarter des frontières de ses états; mais ce voyage ne fut pas heureux pour lui. Quelques corps de troupes impériales qu'il avait envoyés en avant furent battus par les gens de Lacanas, et lui-même pensa perdre la vie par un fâcheux accident. Empressé d'arriver à Andrinople, il courait à toute bride. C'était en hiver, les chemins se trouvaient alors couverts de glace, son cheval s'abattit, et Michel, en tombant, se blessa grièvement à la tête et aux mains. Il fut plusieurs mois à se rétablir de cette chute, et long-temps après sa guérison il portait encore les cicatrices de ses blessures; ce qui le mit hors d'état d'agir aussi vigoureusement qu'il se l'était proposé. Au reste, à peine fut-il arrivé à Andrinople, qu'on vint lui annoncer la mort de Constantin. Ce malheureux prince, abandonné d'une partie de ses sujets, que Lacanas lui avait débauchés, et haï de l'autre, à cause des vexations de la reine, avait eu beaucoup de peine à ramasser quelques troupes. S'étant mis à leur tête, il joint l'ennemi et l'attaque d'abord avec assez de vigueur. La victoire paraissait même vouloir se fixer de son côté; mais Lacanas l'eut bientôt rappelée sous

ses drapeaux. Les rebelles, excités par leur chef, font un dernier effort, s'élancent comme des furieux sur l'armée de Constantin, et l'enfoncent de toutes parts. Lacanas pénètre jusqu'au quartier du roi, le combat corps à corps, et le perce de son épée. Devenu maître de la campagne, il eut bientôt emporté les plus fortes places de la Bulgarie : alors la majeure partie de la nation ne fit plus difficulté de le reconnaître pour son souverain.

An 1278.

XL. Paléologue reconnaît Asan, fils de Misez, pour roi de Bulgarie. Pachym. l. 6. c. 4, 5. Ducange, Hist. const. p. 193, II partie.

Lorsque l'empereur eut appris que Lacanas avait été proclamé et couronné roi des Bulgares, il envoya des gens affidés, pour sonder les dispositions du nouveau monarque, et pour examiner s'il était tellement affermi sur son trône, qu'il fût difficile de l'en précipiter sans de grands efforts ; car alors, il n'était pas trop éloigné de l'honorer de son alliance, et de lui offrir en mariage Irène, l'une de ses filles : mais réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il craignit que la fortune de Lacanas ne l'abandonnât, ou qu'il ne pût pas conserver ses faveurs. Dans cette perplexité, il assemble les meilleures têtes de son conseil ; il leur expose les circonstances dans lesquelles il se trouve, et l'embarras où le jette la nécessité d'opter entre Lacanas, qui possédait la couronne de Bulgarie par droit de conquête, et Jean, fils de Misez, à qui elle appartenait par droit de naissance. L'empereur balança lui-même, en présence de ses officiers, les raisons pour et contre, et finit par déclarer qu'il penchait davantage en faveur de Jean. Le conseil n'eut garde d'être d'un autre avis. Il y fut décidé, d'une commune voix, que Jean devait être préféré à Lacanas. C'était aussi le sentiment de l'impératrice, celui de Veccus et de Théodose de Ville-

Hardouin, que Paléologue avait fait élire nouvellement patriarche d'Antioche, après s'être assuré que ce prélat, qui avait renoncé dans sa jeunesse à la religion romaine, ne s'opposerait pas à la réunion des Grecs avec les Latins. Dès qu'il fut arrêté que Jean méritait la préférence sur Lacanas, l'empereur donna des ordres pour qu'on le lui amenât promptement. Ce jeune prince résidait alors sur les bords du Scamandre, dans la Troade. Il y menait une vie paisible et délicieuse. Les députés de Paléologue le conduisirent à Andrinople, et l'y présentèrent à l'empereur, qui le reçut avec toutes les marques de la plus tendre affection. Paléologue le reconnut publiquement en qualité de roi de Bulgarie, lui fit prendre les attributs de la dignité royale, le déclara son gendre, et voulut qu'il quittât le nom de Jean pour adopter celui d'Asan, son aïeul, dont la mémoire était chère à la nation sur laquelle il allait régner. Paléologue, pour assurer la couronne à son protégé, fit venir secrètement à sa cour les principaux d'entre les Bulgares, et les engagea à se ranger du côté du nouvel Asan. Parmi ces seigneurs, les uns, ou se rendirent de bonne grace, ou cédèrent à la force des représentations, et les autres ne purent résister à l'appât des promesses et des présents.

XLI. Asan épouse une fille de l'empereur. Pachym. l. 6. c. 6. Greg. l. 5. c. 3.

Aussitôt que Michel fut de retour à Constantinople, il s'empressa de célébrer le mariage du roi de Bulgarie avec Irène, sa fille. La cérémonie des noces répondit, par sa magnificence, à la dignité des deux époux. Asan y parut rayonnant de tout l'éclat de la majesté royale, et environné du même appareil que l'empereur, excepté que les housses et les harnais de ses chevaux, au lieu d'être de soie teinte en pourpre, n'étaient que

de laine et d'une autre couleur. Les articles du traité de mariage furent qu'Asan réunirait ses troupes à l'armée de l'Empire, pour faire de concert le siége de Ternove, capitale de la Bulgarie, et que, supposé qu'il lui fût impossible de s'emparer de cette place, il serait au moins revêtu de la dignité de despote. Asan promit avec serment que s'il pouvait fixer sur sa tête la couronne que Michel y avait posée, il entretiendrait avec l'Empire une paix inviolable; sinon, qu'il aurait pour l'empereur la soumission et la fidélité que lui devait tout despote.

XLII. Dispense de mariage pour une autre fille de l'empereur. Pachym. l. 6. c. 6. Possini observ. Famil. Bys. p. 209.

Dans le même temps, il se fit à Constantinople un autre mariage, qui fut arrêté pendant quelques instants par des obstacles que n'avait pas rencontrés le premier. Michel, surnommé Cotroulès, le plus jeune des trois fils légitimes de Michel-Ange Comnène, despote d'Épire, voyant que la part qu'il pouvait prétendre des états de son père ne lui suffirait pas pour se soutenir honorablement, avait pris le parti de quitter son pays et de venir se fixer à Constantinople, pour y vivre au milieu des délices de la cour, avec la princesse Anne, fille de l'empereur, qu'il devait épouser. Il était bien persuadé que son beau-père lui donnerait un apanage qui vaudrait beaucoup mieux que tout ce qu'il pouvait abandonner dans sa patrie. Lorsqu'on fut au moment de procéder à la célébration des noces, on observa que la future épouse était cousine de la femme de Nicéphore, frère de Michel, d'où il résultait que les parties contractantes se trouvaient être parentes d'un côté au second degré, et de l'autre au quatrième; ce qui établissait alors, suivant le droit canon des Grecs, une cause d'empêchement. Paléologue fit assembler les évêques,

pour juger s'il n'y avait pas lieu d'accorder une dispense. Ces prélats décidèrent que la paix, qui devait être le prix de cette alliance, était une raison assez puissante pour faire relâcher quelque chose de la sévérité des lois ecclésiastiques. D'après cette décision, les noces se firent : Michel fut déclaré despote, et en cette qualité, il rendit hommage à l'empereur et à son fils.

XLIII. Marie, femme du feu roi de Bulgarie, épouse Lacanas, meurtrier de son mari. Greg. l. 5. c. 5. Famil. Byz. p. 321.

Les fêtes données à l'occasion de ce double mariage ne furent pas plus tôt terminées, que les troupes de Paléologue et d'Asan se mirent en marche pour se rendre devant Ternove, où Marie s'était renfermée avec Michel, son fils. Cette princesse se trouvait dans une position embarrassante; elle avait à se défendre tout à la fois contre deux ennemis puissants. Lacanas continuait à faire des progrès, tout pliait devant lui, toutes les villes s'empressaient de lui ouvrir leurs portes. D'un autre côté, l'armée impériale, jointe à celle du nouveau roi de Bulgarie, commençait à s'approcher de la capitale, et le parti d'Asan se fortifiait de plus en plus. Marie, se voyant dans l'impossibilité de résister seule aux efforts de deux puissances si formidables, délibéra d'abord si elle n'irait pas se jeter entre les bras de l'empereur son oncle. C'était le parti le plus sage, le plus honnête et le plus sûr, mais aussi, c'était renoncer à la couronne : Marie ne pouvait douter que Paléologue ne serait pas d'humeur à dépouiller sa propre fille et son gendre de la royauté dont il venait de les investir. Ces réflexions la firent bientôt changer de dessein : ne prenant plus conseil que de l'ambition et de l'intérêt, elle résolut de livrer à Lacanas son palais, sa ville capitale, son royaume, sa personne même. Cette malheu-

reuse princesse n'eut pas honte d'envoyer offrir sa main à un barbare qui avait encore les siennes toutes dégouttantes du sang de son époux. Lacanas reçut avec un dédain cruel les ambassadeurs de Marie : il leur répondit que l'agrément de leur maîtresse ne lui était pas nécessaire pour posséder une couronne qu'il avait acquise à la pointe de l'épée, et qui lui appartenait déja par droit de conquête : *cependant, je veux bien,* ajouta-t-il, *pour ménager la vie de mes sujets, lui faire l'honneur de la recevoir dans mon lit.* Cette humiliante réponse n'arrêta pas Marie. Le traité ayant été signé de part et d'autre, on ouvrit les portes de Ternove à Lacanas, qui y entra comme un triomphateur. La cérémonie de son couronnement et de son mariage avec la reine se fit sans différer. Quand Michel Paléologue eut appris cette nouvelle, il en conçut le plus grand dépit. Ce qui le fâchait davantage, c'était, disait-il, de voir que Marie eût déshonoré sa noblesse par une alliance si infame. Il oubliait donc alors qu'il avait eu lui-même intention d'offrir à Lacanas une de ses filles.

XLIV. Nicolas III refuse à Charles d'Anjou la permission de faire la guerre à Paléologue. Pachym. l. 5. c. 26. Wadding. 1278.

Les ambassadeurs grecs, qui avaient trouvé le pape mort, en arrivant à Viterbe, y restèrent jusqu'à ce qu'il y en eût un autre. Ce ne fut qu'au bout de six mois, vers la fin de l'année 1277, que les cardinaux s'accordèrent à élever sur le trône pontifical, Jean Cajetan, cardinal-diacre du titre de St.-Nicolas. Ce pontife prit le nom de Nicolas III. Les historiens d'Italie lui attribuent et de grands talents et de grandes vertus; mais en le jugeant d'après ses actions, au moins depuis qu'il se fut assis sur le siége de St.-Pierre, on ne put s'empêcher de reconnaître qu'il était plein d'am-

bition. Jamais pontife romain ne chercha à étendre plus que lui les prétentions ultramontaines; et parce que saint François d'Assise lui avait prédit qu'il deviendrait un jour maître du monde, il croyait qu'il n'y avait point sur la terre de puissance qui dût résister à la sienne. Dès qu'il eut été proclamé pape, les ambassadeurs grecs s'empressèrent de lui rendre obédience et de lui remettre les lettres qu'ils avaient apportées pour Jean XXI. Nicolas, après les avoir retenus assez longtemps à sa cour, les congédia. Ils n'étaient pas encore partis, qu'on vit arriver de Constantinople d'autres députés, qui venaient le féliciter de la part de l'empereur sur sa promotion. Ces envoyés étaient aussi d'honnêtes espions, à qui leur maître avait recommandé de bien étudier le génie, le caractère, les dispositions du nouveau pontife, et surtout de suivre de près les démarches de Charles d'Anjou, roi de Sicile. Ce prince donnait toujours beaucoup d'inquiétude à Michel Paléologue. Charles qui, d'après tout ce qui s'était passé au concile de Lyon, ne comptait plus sur Grégoire X, avait remis à des temps plus favorables l'expédition qu'il méditait contre l'empereur des Grecs. L'exaltation de Jean XXI, qui était presque son ouvrage, lui avait fait espérer qu'il trouverait dans ce pontife toutes les facilités nécessaires pour l'exécution de ce projet, ou qu'au moins il n'éprouverait de sa part aucun obstacle. La mort précipitée et malheureuse de Jean fit évanouir ses espérances. Il crut les voir renaître sous le pontificat de Nicolas. Il est vrai qu'il s'était opposé à son élection, mais depuis il lui avait fait de si grands sacrifices, qu'il croyait que ce pontife lui en saurait gré, et qu'enfin il obtiendrait de lui la permis-

sion d'aller attaquer Constantinople. Il fut trompé. Le pape répondit aux premières propositions qu'il lui en fit, par un refus absolu. Charles ne se rebuta pas; oubliant sa fierté naturelle, il prit la résolution, ou de gagner le pontife par ses soumissions et ses larmes, ou de le fatiguer par ses importunités. Souvent on le voyait assister à l'audience du pape, confondu dans la foule, puis se jetant tout à coup à ses genoux, lui demander en grace de ne point s'opposer à une entreprise si légitime. Il lui exposait, dans les termes les plus énergiques, d'un côté les droits de Philippe, son gendre, sur l'empire d'Orient, et de l'autre, les dépenses énormes que lui-même avait faites pour le mettre en possession de l'héritage de l'empereur Baudouin, son père. Le pape répondait d'un air touché, qu'il n'était pas juste de vouloir enlever aux Grecs des possessions qui leur étaient assurées par le droit de conquête. A cette raison, il en ajoutait une autre qui n'avait pas toujours été la maxime de ses prédécesseurs, c'est qu'*il ne fallait jamais faire la guerre à des chrétiens, de peur d'attirer sur soi les châtiments de la vengeance divine.* Cette réponse mettait le roi Charles en fureur. Concentrant en lui-même son désespoir, il gardait le silence et mordait de rage le sceptre que, suivant la coutume des rois de Sicile, il portait toujours à la main, comme une marque de la souveraineté. Les ambassadeurs des Grecs furent souvent témoins de cette scène peu décente. Le pape n'en était pas fâché, parce qu'il sentait bien qu'ils ne manqueraient pas d'en instruire Paléologue: d'ailleurs, il éprouvait un secret plaisir à voir s'humilier ainsi devant lui un prince altier qui l'avait quelquefois traité avec mépris. Il ne pouvait ou-

blier que Charles, en lui refusant une de ses petites filles pour son neveu, avait dit publiquement et avec dérision : *Parce que Nicolas a les pieds rouges, croit-il que cela suffise pour le rendre digne de s'allier au sang de France?*

XLV. Instruction du pape Nicolas à ses nonces. Raynald. 1278. Wadding. 1278. Allat. Cons. pag. 330 et suiv.

Peu de temps après le départ des ambassadeurs qui étaient venus de Constantinople pour complimenter le pape Nicolas III, ce pontife envoya à Michel Paléologue quatre nouveaux nonces, tous de l'ordre des frères mineurs. Il les chargea de plusieurs lettres, dont deux étaient adressées à l'empereur, et deux autres à Andronic son fils, et au patriarche; mais en même temps il leur remit une ample instruction, dans laquelle était tracé le plan de conduite qu'ils devaient tenir. Il leur recommandait d'abord de donner, en arrivant, sa bénédiction apostolique à l'empereur et à son fils Andronic; puis de chercher à s'insinuer par de belles promesses dans leur esprit. « Vous les assurerez, « leur disait-il, que l'église romaine, les regardant « comme des enfants rentrés dans son sein, veut les « traiter plus favorablement que tous les autres prin« ces catholiques. » Ensuite il leur enjoignait de représenter à Michel Paléologue que Charles d'Anjou et Philippe son gendre, ainsi que plusieurs autres princes latins, avaient de grandes prétentions à faire valoir contre lui; qu'ils les appuyaient de raisons très-fortes, et étaient disposés à les soutenir par des armées qui le seraient encore davantage; qu'il était juste de les satisfaire, ou au moins de négocier avec eux un accommodement. Après ce début, les nonces devaient se plaindre à Paléologue de ce que le patriarche et les autres prélats de son église n'avaient pas encore fait leur

profession de foi conformément au formulaire dressé par l'église de Rome ; de lui représenter que, cette affaire ne dépendant que de son autorité, ainsi qu'il l'assurait lui-même, il fallait absolument qu'il la fît terminer au plus tôt, sans quoi l'ouvrage de la réunion resterait toujours imparfait. Pour ne laisser aucun lieu aux subterfuges et aux tergiversations, le pape voulait que ses envoyés ne revinssent point sans avoir exigé du patriarche de Constantinople, des autres prélats et des ecclésiastiques de chaque ville, bourg ou village, qu'ils prononçassent leur profession de foi dans les termes prescrits expressément par Grégoire X ; qu'en outre ils promissent par serment de ne jamais s'en écarter. Le pontife prétendait encore, pour plus grande sûreté, que ses députés dressassent des actes juridiques de toutes les professions de foi qu'ils recevraient ; qu'ils en fissent faire plusieurs expéditions scellées de sceaux authentiques, dont les unes resteraient entre leurs mains, les autres seraient envoyées au saint-siége par des courriers, et d'autres déposées dans les archives des principales églises de l'empire grec. Puis l'instruction ajoutait : « En recevant le serment des Grecs, vous « leur direz que l'église romaine voit avec la plus « grande surprise qu'ils n'aient pas eu soin de mettre « leur conscience en sûreté pour le passé, c'est-à-dire, « de demander l'absolution des censures qu'ils ont en- « courues à cause de leur schisme, et que le patriarche « et les autres prélats aient jusqu'à présent négligé de « se faire confirmer par l'église romaine dans la posses- « sion de leurs dignités. Vous pourrez partir de là « pour insinuer à l'empereur combien la présence d'un « cardinal-légat, muni de pleins pouvoirs, serait né-

« cessaire à Constantinople, car mon intention est d'y « en envoyer un ; mais ne faites cette ouverture qu'a- « vec beaucoup de réserve; tâchez de conduire cette « négociation avec tant de dextérité, que vous puissiez « amener insensiblement l'empereur à demander de lui- « même un légat. Au reste, soit que vous réussissiez à « le persuader, soit que vous n'y réussissiez pas, vous « ne vous en informerez pas moins avec le plus grand « soin, par quelle voie un légat pourrait s'introduire « dans le pays, et y demeurer sans danger. Peut-être « serait-il plus à propos de ne s'expliquer à ce sujet que « par forme de question. Cette tournure serait moins « suspecte que toute autre. Vous demanderiez, par « exemple, s'il n'existerait pas quelque mémorial ou « quelque écrit qui rappelât comment les légats du « saint-siége ont été autrefois reçus dans le pays; quels « honneurs on leur a faits, quelle obéissance on leur a « rendue, le nombre de domestiques qu'ils avaient à « leur suite. Si la réponse de l'empereur était favorable, « il faudrait tâcher de se la procurer par écrit; sinon, « vous lui exposeriez ce qui s'observe chez les Latins à « l'égard d'un cardinal-légat. Ici vous mesurerez bien « vos paroles, et vous n'en hasarderez aucune qui « puisse porter ombrage aux Grecs, ou leur faire craindre « qu'un légat doive leur être à charge. » Ce point était en effet très-délicat, et demandait à être traité avec d'autant plus de circonspection, que les Grecs pouvaient bien n'avoir pas encore oublié la conduite impérieuse qu'avait tenue autrefois le légat Pélage à Constantinople, et le faste orgueilleux que ce prélat y avait étalé. Le pape déclara ensuite à ses nonces qu'il leur donnait la puissance de frapper du glaive de l'excom-

munication les perturbateurs de la paix, de quelque état qu'ils fussent; mais en même temps il les avertissait de n'user de cette arme qu'avec beaucoup de ménagement. Enfin, il finissait par les exhorter à ne point traiter cette grande affaire aussi légèrement que quelques-uns avaient fait avant eux. Il fallait que le pape Nicolas fût bien peu instruit des vraies dispositions des Grecs, pour oser charger ses nonces de pareilles dépêches.

XLVI. Les Bulgares abandonnent Lacanas pour Asan. Gregor. l. 5. c. 3. Fam. Byz. p. 321, 322.

Marie, reine de Bulgarie, ne fut pas long-temps à se repentir de son mariage avec Lacanas. Ce barbare, qui conservait toujours sous le diadème la grossièreté de son premier état, la traitait sans aucun égard: il ne cessait de lui reprocher la délicatesse de sa manière de vivre, et toutes les fois qu'elle entreprenait de se justifier sur cet article, il s'abandonnait aux transports de la plus violente colère, souvent même il s'emportait contre elle jusqu'à la frapper. Lacanas regardait la mollesse comme son plus redoutable ennemi: il était persuadé que ses conquêtes ne manqueraient pas de lui échapper, dès qu'une fois il cesserait de mener une vie dure et agissante; aussi était-il toujours en action: ou il formait lui-même ses troupes aux exercices militaires, ou il les conduisait en personne au combat. Lacanas réunissait à la bravoure une férocité atroce. Dans les rencontres, il ne faisait aucun quartier, aucune grace à l'ennemi. Ceux que l'épée de ses soldats avait épargnés, périssaient sous le glaive de ses bourreaux. Cette barbarie avait tellement répandu la terreur parmi les milices impériales, que souvent elles refusaient de marcher contre lui. Tandis que, d'un côté, les troupes de l'Empire attaquaient Lacanas, de l'autre,

les Tartares le harcelaient sans relâche. Ils se rappelaient, en frémissant de rage, les traitements cruels que ce barbare avait faits à plusieurs d'entre eux. Depuis long-temps ils cherchaient l'occasion de s'en venger; ils la trouvèrent enfin et ne la laissèrent pas échapper. Ayant rencontré son armée dans un lieu où ils pouvaient l'attaquer avantageusement, ils tombent sur elle avec leur impétuosité ordinaire, la mettent en déroute, et obligent Lacanas lui-même à prendre la fuite. Cet événement parut aux habitants de Ternove une circonstance favorable pour reconnaître Asan comme leur souverain légitime, et pour le recevoir dans leurs murs. Aussitôt ils se saisissent de Marie, qui était enceinte de son nouvel époux, et l'envoient avec Michel, qu'elle avait eu de Constantin, à Andrinople, où elle est livrée à l'empereur; puis ils ouvrent les portes de leur ville à Asan et à Irène, qui y font leur entrée aux acclamations d'un peuple innombrable. A cette nouvelle, Lacanas ne se possède pas de colère, il s'avance en diligence vers Ternove, dans le dessein de l'assiéger. Il eut d'abord le bonheur de tailler en pièces deux corps de troupes impériales, composés, l'un de dix mille hommes, et l'autre de cinq mille, qui étaient venus au secours de la place. Mais la fortune cessant tout à coup de le favoriser, il perdit bientôt l'espérance de réduire la ville, qui d'ailleurs était vigoureusement défendue par les habitants. Lacanas prit donc le parti de se retirer et d'aller se réconcilier avec Nogaïa, chef des Tartares, dans l'espoir de l'engager à prendre sa défense.

XLVII. Asan s'allie à Tertère, qui le trahit.

Asan, craignant toujours les entreprises du redoutable Lacanas, cherchait de l'appui auprès de tous ceux

qu'il croyait capables de lui en donner. En conséquence il ne crut pouvoir mieux faire que de s'attacher un des principaux seigneurs de Bulgarie nommé Tertère. C'était un homme à qui ses grandes richesses, un génie supérieur, et toutes les qualités brillantes qui imposent ordinairement à la multitude, donnaient un grand crédit parmi ceux de sa nation; mais aussi, c'était un esprit fourbe, dissimulé, et qui, sous les dehors d'un faux désintéressement, cachait une ambition effrénée. Paléologue s'était lui-même laissé séduire par ces apparences trompeuses; il avait pris Tertère en affection, et se proposait de le décorer de quelqu'une des grandes charges de l'Empire; mais en même temps il voulait que son élévation servît de soutien au trône sur lequel il venait de porter Asan. En conséquence, il souhaitait que Tertère s'alliât avec le nouveau roi de Bulgarie : il lui fit donc dire qu'il l'honorerait de la dignité de despote, s'il voulait répudier sa femme et épouser la sœur d'Asan. La facilité avec laquelle Tertère accepta une proposition si contraire à tous les principes de la loi naturelle, de la religion et de l'honneur, aurait suffi sans doute pour dévoiler le personnage aux yeux de tout autre que celui qui était capable de la faire. Tertère s'empressa de renvoyer sa femme, qui fut conduite avec son fils Venceslas, sous bonne escorte, à Nicée; il reçut ensuite la main de la sœur d'Asan, et pour prix de cette criminelle complaisance, la dignité de despote. Cette nouvelle alliance, loin d'assurer la fortune d'Asan, ne servit au contraire qu'à en précipiter la ruine. Ce prince avait un esprit borné, peu de fermeté dans l'ame, et ne possédait aucun des talents nécessaires pour régner. Tertère, quoi-

Gregor. l. 5. c. 3. Fam. Bys. p. 321, 322.

que son beau-frère, s'en prévalut pour le rendre méprisable aux grands de la nation, et pour les préparer à une révolution en sa faveur; il acheta l'affection des troupes et du peuple, en distribuant à pleines mains l'or et l'argent. Par l'effet de ses menées, l'esprit de révolte s'étendit de proche en proche, et l'on ne tarda pas à voir paraître de toutes parts les signes avant-coureurs d'un soulèvement général. Asan, au lieu de l'étouffer dans sa naissance par un coup de vigueur, prit l'alarme, et se retira précipitamment auprès de Nogaïa, roi des Tartares, pour y aller mendier sa protection, laissant aux rebelles, par cette retraite imprudente, et le temps et les moyens de fortifier leur parti.

XLVIII. Lacanas est tué dans un festin par ordre du roi des Tartares. Pachym. l. 6. c. 8, 19. Greg. l. 5. c. 3. Fam. Byz. p. 321.

Asan, en arrivant à la cour de Nogaïa, fut fort étonné d'y trouver Lacanas, qui s'y était rendu aussi de son côté pour solliciter auprès de ce prince des secours contre lui. Le monarque tartare se conduisit à l'égard de ses deux hôtes, comme on pourrait faire aujourd'hui dans nos cours les plus policées de l'Europe. Il les traita l'un et l'autre avec beaucoup de distinction, leur promit à chacun en particulier de les rétablir sur le trône de Bulgarie, et de les y maintenir de tout son pouvoir; quelquefois aussi il cherchait, par des préférences étudiées, à faire naître entre eux une sorte de jalousie qui tournait à son profit : c'était alors à qui lui prodiguerait les plus beaux présents. Asan lui en faisait de magnifiques, qu'il tirait de Constantinople. Nogaïa recevait des deux mains, et payait des mêmes promesses la générosité des deux rivaux. Quand il vit qu'il n'avait plus rien à attendre ni de l'un ni de l'autre, et qu'ils commençaient à se défier de lui,

il se trouva un peu embarrassé, mais bientôt il sut se tirer d'affaire par un expédient tout-à-fait digne d'un vrai Tartare. Il invita Asan et Lacanas à un grand festin; on y servit avec profusion les vins les plus exquis: tous les convives s'enivrèrent, et le roi plus que les autres. Dans cet état, il prétendit juger le différend qui subsistait entre les deux concurrents au trône de Bulgarie; mais avant de prononcer comme juge, il voulut faire le rôle d'avocat, et discuter les droits de chacune des deux parties. Son plaidoyer ne fut pas long : après avoir balbutié quelques phrases auxquelles personne ne comprit rien, il finit tout à coup par ces paroles, qu'il n'articula que trop distinctement : *Lacanas est un ennemi déclaré de l'empereur mon père, il est digne de mort.* A peine eut-il prononcé cette terrible sentence, que Lacanas tomba sous le glaive des satellites de Nogaïa. A ce spectacle, Asan fut frappé de terreur; mais reprenant ensuite ses esprits, il commençait à se féliciter de se voir délivré d'un de ses plus redoutables antagonistes, lorsqu'une autre scène non moins tragique que la première, et plus menaçante pour lui, vint le replonger dans de nouvelles angoisses. Nogaïa, après quelques instants d'un silence farouche, ordonna à ses soldats de couper la tête à Tzazimpaxis, protostrator de l'empereur, qui était aussi un des convives, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Cet officier avait été placé par Michel Paléologue auprès d'Asan, pour le diriger dans sa conduite, et il l'avait accompagné à la cour du roi des Tartares. Asan ne douta plus que cette exécution ne fût un signal de mort donné contre lui; mais ses supplications et les prières de la reine Euphrosyne le sauvèrent. Échappé

à ce danger, il sollicita la permission de se retirer : cette permission heureusement ne se fit pas attendre, et lui-même n'eut rien de plus pressé que d'en profiter.

XLIX. Asan abandonne le trône de Bulgarie, et y est remplacé par Tertère. Greg. Nic. l. 5. c. 3. Fam. Bys. p. 322, 325.

Asan rentra en Bulgarie, dont la plus grande partie était tombée au pouvoir de Tertère. Ternove et le pays circonvoisin tenaient encore pour lui. Il y trouva sa femme, qui, pendant son absence, avait été en proie aux plus cruelles inquiétudes. De quelque côté qu'elle se tournât, elle n'apercevait qu'une perspective fâcheuse. L'arrivée de son mari ne la tranquillisait pas. Elle le voyait réduit à n'avoir d'autre ressource que lui-même. Or, elle ne s'apercevait que trop qu'il était sans talent et sans courage; il lui en donna encore une nouvelle preuve. Après avoir flotté pendant plusieurs jours entre différents projets, il prit tout-à-coup le parti de s'enfuir; mais il ne voulut pas s'en aller les mains vides. Il lui parut plus aisé de voler lui-même les trésors des rois ses prédécesseurs que d'empêcher ses ennemis d'en prendre possession. Il fit emballer secrètement les effets précieux qui s'y trouvaient rassemblés, sans oublier les magnifiques dépouilles enlevées autrefois aux Romains par les Bulgares, sous le règne de l'empereur Isaac, et qu'on gardait à Ternove comme des trophées honorables à la nation. Ce riche bagage partit devant pendant la nuit. Le lendemain Asan et la reine son épouse sortirent de la ville accompagnés d'un nombreux et brillant cortége, composé de ceux de leurs officiers qui étaient dans la confidence. Supposant qu'ils allaient faire une partie de plaisir à la campagne, ils s'avancèrent en diligence jusqu'à Mésembrie, sur le Pont-Euxin; là, ils s'embarquèrent pour

se rendre par mer à Constantinople. Ils abordèrent au monastère de St.-Michel, dans les environs de cette capitale, et y restèrent quelques jours pour se reposer des fatigues du voyage. L'empereur, informé de leur arrivée, leur défendit de paraître en sa présence. Il regardait leur fuite comme une insigne lâcheté, et il était indigné de voir qu'ils eussent ainsi rendu inutile tout ce qu'il avait fait pour eux; mais le temps ayant calmé sa colère, et d'ailleurs leur faute étant irréparable, il leur permit de venir lui rendre hommage et de se montrer à la cour. Les Bulgares, aussitôt qu'ils furent instruits de la fuite honteuse de leur roi, déclarèrent le trône vacant, et y appelèrent Tertère, qui s'y assit seul et sans concurrent. Asan rentra dans la vie privée, et y retrouva une partie du bonheur qu'il avait laissé sur les bords du Scamandre; il sentit alors renaître le contentement dans son ame, et on vit reparaître sur son front la sérénité, qui en avait été bannie dès l'instant qu'il eut ceint le diadème. Quoique ces derniers événements puissent appartenir à l'année suivante, nous n'avons pas voulu les séparer de ceux qui les précèdent, et auxquels ils ont rapport, pour ne pas trop couper le fil de la narration.

L. L'empereur indisposé contre Vecus. Pachym. l. 6. c. 10.

Les troubles de Bulgarie affligeaient fort l'empereur; il aurait bien désiré de pouvoir y remédier, et surtout de punir Tertère de sa perfidie; mais ni les forces de l'Empire, ni les circonstances actuelles ne le lui permettaient. D'un autre côté, il était trop occupé des grandes affaires de l'Église, pour porter son attention ailleurs. Il n'ignorait pas que Nicolas lui envoyait des ambassadeurs, et il avait, comme nous allons voir, des raisons pour craindre leur présence. Le

zèle quelquefois un peu trop ardent de Veccus, et ses sollicitations perpétuelles en faveur des pauvres et des malheureux, avaient aigri depuis long-temps l'empereur contre lui. Ce prince aurait bien voulu l'éloigner de sa personne, mais il manquait de prétexte. La malignité de quelques ecclésiastiques mécontents du patriarche lui en fournit un, qu'il saisit avec empressement. Ils lui présentèrent un écrit dans lequel ils chargeaient Veccus de plusieurs faits très-graves. Ils l'accusaient de déréglement dans ses mœurs, d'avoir volé les choses saintes, et enfin d'avoir prononcé en public des imprécations contre l'empereur. L'innocence de Veccus n'avait pas de peine à triompher de ces imputations, mais ses ennemis confondus n'en devenaient que plus acharnés à sa perte. Chaque jour ils imaginaient contre lui de nouvelles accusations, dont la plupart se réfutaient d'elles-mêmes par leur absurdité.

LI. Singulier chef d'accusation contre ce prélat. Pachym. l. 6. c. 12.

C'était la coutume à Constantinople de célébrer avec beaucoup de solennité la fête de la Présentation, surtout depuis que l'empereur avait été réconcilié, à pareil jour, avec l'Église, par le ministère du patriarche Joseph. Pendant la célébration des saints mystères, on offrait à l'autel du blé rôti pour y être béni; on en présentait ensuite une partie au dessert de l'empereur. Dans le nombre des plats qui, cette année, avaient servi à cette cérémonie, il s'en trouvait un qui, par sa richesse, par l'élégance de sa forme, et par la perfection du travail, avait attiré tous les regards. Le patriarche le destina pour la table du prince. Quelques curieux, en le considérant de près, y aperçurent le nom de Mahomet tracé en caractères arabes. Aussitôt les ennemis de Veccus crièrent à l'impiété, et allèrent dire à l'em-

pereur que le patriarche avait choisi ce plat pour profaner l'offrande par l'abomination de ce nom exécrable, au lieu de la sanctifier par les bénédictions de l'Église. A cette nouvelle, l'empereur feignit d'être saisi d'horreur. Pour constater la vérité de ce prétendu sacrilége, il chargea Basile, son chambellan[1], qui se piquait de savoir la langue arabes, d'aller examiner le plat. Le rapport de cet expert fut conforme à la dénonciation. Alors l'empereur ordonna qu'on joignît ce nouveau chef d'accusation contre Veccus, à tous les autres; ce chef fut même regardé comme le plus grand de tous les crimes dont on voulait que le patriarche se fût rendu coupable. L'instruction de ce procès ridicule occupa pendant deux mois entiers le conseil de l'empereur, sans cependant qu'il osât, malgré les sollicitations des ennemis de Veccus et les vœux du prince, prononcer contre l'accusé aucune espèce de condamnation.

LII. L'empereur réduit la juridiction du patriarche. Pachym. l. 6. c. 11.

Pendant tout le cours de cette affaire, Michel, usant de sa dissimulation ordinaire, avait joué deux personnages opposés. Tantôt il prenait hautement la défense de Veccus, et souvent il lui donnait des marques d'une fausse compassion; tantôt il soutenait ouvertement ses accusateurs. Il y était excité par les instigations d'Isaac, évêque d'Éphèse, son confesseur. Cet intrigant abusait de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit et sur la conscience de Michel, pour satisfaire ses animosités particulières, et pour avancer sa fortune. Il y a toute apparence que son intention secrète était de monter

[1] J'ai remplacé par ce titre français celui de paracémomène, παρακοιμώμενος, francisé par Ameilhon; j'ai déja fait la même chose T. XIV, p. 64, en traduisant un passage de Léon-le-Diacre. — B.

sur le siége patriarcal de Constantinople, si Veccus était obligé d'en descendre. Il avait l'exemple récent de Joseph, qui était passé de la place de confesseur de l'empereur à cette grande dignité. S'il ne put réussir complétement dans ce projet ambitieux, au moins eut-il l'espérance de profiter d'une partie des dépouilles de Veccus, en vertu d'une ordonnance impériale dont il avait été le promoteur. Michel ressentait un secret dépit d'avoir échoué dans une conspiration que lui-même avait fait naître contre un de ses sujets : n'ayant pu le convaincre d'aucun crime, il voulut le punir de son innocence. Il fit publier un édit par lequel il ordonnait que tous les lieux, soit monastères ou autres, qui anciennement avaient été détachés de chaque évêché, pour en former un diocèse au patriarche, retourneraient à leur évêque diocésain. Par cette opération, l'autorité du patriarche se trouvait resserrée dans des bornes très-étroites, et sa juridiction ne devait pas s'étendre au-delà de l'enceinte de Constantinople ; de sorte que celui qui portait le titre de *patriarche œcuménique, d'évêque de la ville impériale*, n'aurait pas eu un territoire aussi étendu que le plus petit évêque de l'Empire.

LIII. Veccus quitte son siége. Pachym. l. 6. c. 13, 14.

Ce dernier coup fut très-sensible à Veccus, et acheva de le convaincre que l'empereur lui en voulait personnellement. Il crut qu'il serait inutile de lutter plus longtemps contre un adversaire si puissant, et en conséquence il résolut, pour sa propre tranquillité, et pour éviter un plus grand scandale, d'abdiquer volontairement. Le patriarche chargea Pachymère, celui-là même qui nous instruit de tous ces détails, de dresser l'acte de sa démission. Veccus alla lui-même présenter cet

acte à l'empereur. Paléologue refusa d'abord de l'accepter, mais enfin il le prit et ne le rendit pas. Le patriarche se retira au monastère de Panachrante, où l'empereur, poussant la dissimulation jusqu'au bout, envoya son fils Andronic pour le consoler, et même pour l'engager à revenir. Veccus était donc dans cette retraite lorsque les envoyés du pape Nicolas arrivèrent. Ce prélat montrait le plus grand zèle pour la réunion, et par conséquent, il ne pouvait manquer d'être très-cher aux Latins. Paléologue sentait que si les ambassadeurs venaient à être instruits de la conduite qu'il avait tenue à son égard, ils pourraient bien le soupçonner de ne pas agir avec franchise, ce qui, dans les circonstances présentes, pouvait avoir des suites désagréables. Pour parer à cet inconvénient, il leur dit que Veccus, écrasé sous le poids immense des charges de sa place, s'était retiré dans la solitude pour raison de santé, et que cependant il ne tarderait pas à se rendre dans un monastère de Constantinople, afin d'y conférer avec eux. Aussitôt Paléologue dépêche à Veccus des personnes de confiance, pour le conjurer d'oublier les traitements que le malheur des temps et l'importunité de ses ennemis, plutôt qu'aucune mauvaise intention de sa part, l'avaient mis dans la fatale nécessité de lui faire souffrir. Ces députés l'engagèrent encore, de la part de l'empereur, à venir sans différer au monastère de Mangane, pour y recevoir les ambassadeurs du pape, et ils lui recommandèrent surtout de ne point leur parler de sa démission. Veccus promit tout ce qu'on voulut, et tint parole.

LIV. Discours de Paléologue.

D'un autre côté, Michel savait ou se doutait que les dépêches des ambassadeurs du pape étaient de nature

pour préparer les esprits à entendre les ambassadeurs du pape. Pachym. l. 6. c. 14 et 15.

à révolter les Grecs : c'est pourquoi il ne les perdit point de vue un seul instant, et il eut grand soin qu'ils n'eussent aucune relation avec les prélats et le clergé, avant de s'être entretenu avec eux en particulier. Quand ils se furent expliqués, il vit bien que la précaution qu'il avait prise n'était pas inutile; que s'ils allaient tenir le même langage au clergé de l'église grecque, il pourrait en résulter beaucoup de trouble et de désordre. Il lui parut donc absolument nécessaire de prévenir les esprits, avant de permettre aux nonces d'exposer ce qu'ils avaient à dire. Il fit convoquer, dans son palais, tous les ecclésiastiques qui se trouvaient alors à Constantinople, et leur parla à peu près en ces termes : « Personne de vous n'ignore quelles peines il « a fallu se donner, et quels obstacles il a fallu vaincre « pour parvenir à nous accorder avec les Latins. Que « de chagrins cuisants il en a coûté à mon cœur, et « quels sacrifices amers j'ai été obligé de faire! Je me « suis vu dans la triste nécessité d'abandonner les in- « térêts du patriarche Joseph, que j'aime aussi tendre- « ment, et même plus tendrement que mon père; car « si j'ai reçu de l'un la vie du corps, l'autre m'a rendu « la vie de l'ame, en me réconciliant avec Dieu, et en me « faisant rentrer dans le sein de l'Église. Je sais que « j'ai attenté à la liberté d'un grand nombre de mes « sujets, et que j'ai exercé contre les meilleurs de mes « amis, et contre plusieurs membres respectables de « votre corps, des violences odieuses. Les prisons, rem- « plies d'une multitude de citoyens qui n'ont pas voulu « consentir à l'accommodement avec les Latins, sont « des témoins qui ne déposent que trop contre moi, « sans parler de toutes les autres preuves que je vous ai

« données de ma colère. Je croyais cette affaire consom-
« mée, et je ne m'imaginais pas qu'après tant de com-
« plaisance de ma part pour les Italiens, ils seraient
« assez déraisonnables pour en demander davantage.
« Je vous avais promis que ces étrangers ne porteraient
« pas plus loin leurs prétentions, et je m'en étais rendu
« garant par des lettres scellées de la bulle d'or : mais
« quelques-uns des nôtres, qui ne cherchent qu'à rom-
« pre l'unité de l'Église, mettent tout en œuvre pour
« troubler la paix, et pour jeter de l'inquiétude dans
« les esprits. Ils disent aux moines avec lesquels ils con-
« fèrent à Péra, que la paix qui a été conclue avec les
« Latins n'est qu'illusion et que tromperie; que dans
« une pareille affaire il faut prendre un parti plus dé-
« cidé; enfin, que lorsque les intérêts de la religion
« se trouvent en concurrence avec d'autres intérêts, il
« n'y a pas de composition à faire. Tous ces propos
« hors de saison ont donné lieu aux Latins d'exiger
« plus qu'ils n'avaient demandé d'abord. J'ai voulu vous
« prévenir sur l'objet de leur ambassade, afin que, lors-
« que vous entendrez les ministres du pape, vous ne
« soyez pas exposés à concevoir de fâcheux soupçons
« contre moi. Je prends Dieu à témoin que je suis dans
« la ferme résolution de ne pas souffrir qu'il soit changé
« un seul *iota* à notre foi, et d'entreprendre la guerre
« non seulement contre les Latins, mais contre tous
« les peuples de l'univers, plutôt que de permettre que
« la sainte doctrine de nos pères éprouve la moindre
« altération. Si je suis forcé d'user de quelque artifice
« pour contenter les ambassadeurs du pape, ne vous
« en formalisez pas; il n'en résultera aucun tort pour
« vous : mon intention est de les recevoir avec beau-

« coup d'égard et de civilité. Vous savez que *quand « on veut faire une chasse heureuse, il ne faut pas, « comme on dit, effaroucher les bêtes.* Il est d'autant « plus nécessaire que je me conduise ainsi dans le mo- « ment actuel, que le nouveau pape ne nous est pas « aussi favorable que l'était Grégoire. Je leur donnerai « de belles paroles ; mais, je vous le répète, je n'en suis « pas moins décidé à ne faire aucun changement à l'an- « cienne croyance. » Quelle idée doit-on se faire d'une nation dont le chef osait faire ainsi l'aveu de sa perfidie devant le corps le plus distingué de l'état. On ne sait qui on doit mépriser davantage, ou de l'orateur, ou de l'auditoire.

LV. Audience donnée aux ambassadeurs du pape. Pachym. l. 6. c. 15, 16.

Cependant, les ambassadeurs du saint-siége allèrent trouver Veccus au monastère de Mangane, où il était arrivé depuis peu. Il eut avec eux une assez longue conférence sur les affaires de l'Église. Ce fut dans ce même couvent que l'empereur fit assembler les évêques et les principaux membres du clergé avec le patriarche, pour donner son audience publique aux nonces du pape. Ces ministres parlèrent avec beaucoup de véhémence, et se plaignirent amèrement, au nom de leur maître, des bruits qui couraient sur la réunion. Ils furent entendus avec beaucoup de tranquillité; ce qui certainement ne serait pas arrivé, sans l'attention que l'empereur avait eue de préparer les esprits. Les ambassadeurs se retirèrent fort contents de la manière dont on les avait écoutés, et des compliments dont les Grecs les accablaient. Il fut arrêté devant eux, dans cette même assemblée, qu'on ferait une réponse au pape pour calmer ses inquiétudes. Cette réponse fut dressée avec beaucoup d'artifice, et ne contenait rien

de plus précis que toutes celles qui avaient déja été envoyées au saint-siége. On y avait recueilli une multitude de passages des saints Pères qui, sans dire bien clairement que *le Saint-Esprit procède du Fils*, semblaient cependant exprimer l'équivalent, et en imposaient aux Latins, qui ne pouvaient pas imaginer que les Grecs, d'après toutes leurs protestations, dussent les entendre autrement qu'eux. Pour donner plus de poids à cet écrit insidieux, on affecta de mettre au bas les noms d'un grand nombre de personnages illustres, surtout d'évêques, dont plusieurs, dit un historien, n'existèrent jamais. Cette réponse fut accompagnée de lettres très-affectueuses de l'empereur au pape, mais dans lesquelles il s'en tenait toujours à ce qui avait été fait sous Grégoire X. Andronic son fils en écrivit aussi de son côté, qui étaient calquées sur celles de son père: elles sont datées du mois de septembre de l'année 1280.

LVI. Ils vont aux prisons voir les princes qui y sont aux fers. Pachym. l. 6. c. 16 et 18.

Michel, pour ne laisser aux ambassadeurs aucun doute sur la sincérité avec laquelle il désirait la paix, ordonna à Isaac, évêque d'Éphèse, de les conduire aux prisons, et de leur faire voir ses plus proches parents qu'il y avait fait enfermer, pour avoir refusé de consentir à l'accommodement. En effet, ils y virent Andronic Paléologue, protostrator, Manuel Raoul, échanson, Isaac son frère, Jean Paléologue, neveu du protostrator, ceux-là même qui avaient refusé d'attaquer Jean le Bâtard: ils étaient tous dans les fers. Raoul, à la vue de l'évêque d'Éphèse, prit sa chaîne, en rapprocha les anneaux pour n'en faire qu'une masse, et les lui lança à la tête, mais il ne l'atteignit pas, parce qu'étant lié très-étroitement, il n'avait pas ses mouve-

ments assez libres : alors, irrité d'avoir manqué son coup, il chargea l'évêque d'Éphèse d'invectives, et lui reprocha, dans les termes les plus injurieux, l'infamie de la commission dont il s'était chargé. Quoique ce langage ne fût pas trop séant dans la bouche d'un homme qui prétendait souffrir pour sa foi, il aurait pourtant dû couvrir de confusion le prélat, si les Grecs d'alors eussent su rougir. Paléologue ne s'en tint pas là ; il voulut que le pape jugeât par lui-même de la sévérité avec laquelle il traitait les ennemis de la paix ; il remit entre les mains de ses ambassadeurs, Ignace et Mélèce, deux des principaux réfractaires, afin qu'il les punît ainsi qu'il lui plairait. Le saint-père, se conduisant alors suivant le véritable esprit de la religion, les reçut avec bonté, se contenta de les plaindre de ce qu'ils avaient voulu empêcher la réunion des deux églises ; et après quelques remontrances charitables, il les renvoya à l'empereur, en le priant de les traiter avec indulgence. Pachymère prétend même que le pape écrivit à Michel Paléologue qu'il avait trouvé leur doctrine orthodoxe, et leur personne innocente des faits dont on les chargeait ; mais en même temps cet historien insinue que cette déclaration n'était, de la part du souverain pontife, qu'une pure complaisance ou un trait de politique.

An 1280. LVII. Veccus rétabli. Pachym. l. 6. c. 17.

L'empereur s'applaudissait de la manière dont il s'était tiré des deux écueils entre lesquels l'arrivée des ambassadeurs du pape l'avait jeté. Persuadé que Veccus, témoin de tout ce qui venait de se passer, et du contentement que les députés du saint-siége témoignaient de la manière dont on les avait reçus, deviendrait plus traitable, il s'occupa sérieusement de son ré-

tablissement. Cette affaire n'était pas difficile. Quoique l'empereur eût reçu la démission de Veccus, le clergé ne l'avait point acceptée; d'ailleurs, elle était purement volontaire de la part du patriarche, et les termes dans lesquels l'acte en était conçu n'annonçaient rien qui marquât que Veccus fût indigne de sa charge, ni incapable d'en remplir les fonctions. Les prélats s'étant assemblés, prononcèrent tous d'une voix qu'il fallait que le patriarche reprît possession du siége de Constantinople. Veccus déclara qu'il n'y remonterait pas qu'on ne lui eût fait justice de ceux qui l'avaient si indignement calomnié. L'empereur s'excusa, sous différents prétextes, de lui donner cette satisfaction. Il rendit au patriarche les belles leçons qu'il lui avait faites si souvent à lui-même sur le pardon des injures; puis alléguant ce qu'on appelle raison d'état, et qui souvent n'est qu'un renversement total de la droite raison, il lui représenta que si l'on punissait les calomniateurs, alors personne ne voudrait plus faire le métier de délateurs dont les services sont cependant si utiles à ceux qui gouvernent; politique odieuse, trop suivie encore aujourd'hui dans les cours, quoiqu'on ne l'y avoue pas avec autant de franchise que dans celle de Constantinople. Veccus, plus touché sans doute des pieuses remontrances que lui avait faites l'empereur sur la nécessité de pardonner à ses ennemis, que de tout autre motif, se rendit enfin aux sollicitations de ce prince et à celles de tout son clergé. Aussitôt il fut conduit, avec de grands honneurs, dans son palais; une foule de personnes des plus qualifiées dans l'ordre du sénat et dans l'église, s'empressa de lui faire cortége, et il marcha comme en triomphe au milieu d'une double

haie de gardes. Sans doute que l'empereur révoqua en même temps la fatale ordonnance qui restreignait dans des bornes si étroites la juridiction du patriarche, et qui l'avait déterminé à quitter son siége.

XVIII. Il écrit en faveur de la réunion et assemble un synode. Pachym. l. 6. c. 23.

Le patriarche, se voyant rétabli si glorieusement, n'en devint que plus hardi à soutenir le parti de l'union. Il ne put retenir sa plume, malgré les promesses qu'il avait faites à Théodore Xiphilin, grand-économe de l'église de Constantinople, de ne plus écrire sur les matières contestées, pour ne pas rallumer le feu des guerres théologiques, toujours si préjudiciables à la foi, lors même que la vérité triomphe. Il composa plusieurs ouvrages dans lesquels il démontrait, par l'Écriture et les saints Pères, qu'on ne pouvait en conscience se dispenser d'adopter la doctrine de *l'église* romaine sur le dogme de la *procession du Saint-Esprit*. Ces ouvrages étaient écrits avec chaleur, et Veccus n'y épargnait pas ses adversaires. Les schismatiques, piqués, moins encore des traits offensants qu'il y lançait contre eux que de la solidité de ses raisons, allèrent porter leurs plaintes au pied du trône : ils représentèrent que, puisque l'empereur les avait condamnés à un silence absolu, il n'était pas juste de permettre à Veccus de les harceler sans cesse par des libelles injurieux. Michel, pour les satisfaire, rendit une de ces ordonnances ambiguës qui ne donnent ni tort, ni raison à personne, et que chacun des deux partis ne manque jamais d'interpréter en sa faveur. Veccus, à qui cependant elle était un peu plus favorable qu'à ses ennemis, ne rabattit rien de son zèle. Il voulut joindre, à la force invincible de ses arguments, l'autorité d'un concile. Il assembla à Constantinople plusieurs

évêques, et y traita avec eux des moyens de consolider de plus en plus le grand ouvrage de la paix.

LIX. Décision du synode sur une rature faite à un texte de S. Grégoire de Nysse. Concil. ab. Hard. t. 7. p. 838. Co.sart. observ.

Nous avons le décret de cette assemblée dressé par Veccus lui-même. Après quelques observations sur le préjudice que peut causer à la foi la moindre altération dans le texte de l'Écriture et des saints Pères, le prélat y rend compte d'un fait qui occupa beaucoup le synode, et sur lequel il prononça un jugement définitif. Ce fait mérite d'être rapporté. « Pentéclésiote, « gendre du grand-économe Xiphilin, avait, dit Vec- « cus, en sa possession, un livre d'une respectable an- « tiquité, renfermant diverses compositions de saint Gré- « goire de Nysse. Dans un de ces écrits, qui est une « homélie sur le *Pater*, il découvrit un passage qui fa- « vorisait le dogme de la *procession du Saint-Esprit*, « dans le sens que l'entend l'église romaine. Xiphilin « ayant emprunté le volume, nous fit voir ce passage, « ainsi qu'à plusieurs autres personnes. Pentéclésiote, « qui était ennemi de la réunion, ne savait que répon- « dre à un texte aussi clair. Son beau-frère, grand-ré- « férendaire de l'église de Constantinople, qui pensait « comme lui, le tira bientôt d'embarras, en effaçant « avec un canif la particule *ex*, qui, seule, établissait « le dogme catholique. Ce téméraire ne faisait pas at- « tention qu'il aurait fallu faire la même mutilation « dans tous les exemplaires où le passage se trouvait « entier. Le grand-référendaire s'étant réuni dans la « suite au parti de la paix, avoua l'attentat qu'il avait « commis. Nous délibérâmes, continue Veccus, avec « les évêques nos confrères, comment on devait s'y « prendre pour conserver l'autorité d'un passage si pré- « cieux, et pour empêcher que les schismatiques ne

« pussent se prévaloir de l'exemplaire falsifié. Après un « mûr examen, nous jugeâmes qu'il fallait laisser subsister la rature, et ne point rétablir la particule effacée, à cause des soupçons que pourrait faire naître « à l'avenir, dans des esprits inquiets, une écriture plus « récente que le reste du texte. Cet avis fut généralement adopté par le synode, qui arrêta qu'on mettrait par écrit tout ce qui s'était passé dans cette affaire, et que l'acte en serait déposé dans les archives « de l'église de Constantinople, pour servir de monument à la postérité; ce qui fut ponctuellement exécuté, après que le grand-référendaire eut de nouveau accusé sa faute et en eut humblement demandé « pardon. » Il est à remarquer qu'on ne retrouve *plus*, dans l'homélie de saint Grégoire de Nysse, le passage cité par Veccus; sans doute que les Grecs, y voyant leur condamnation, l'auront fait disparaître de tous les exemplaires où il se rencontrait. On sait, d'ailleurs, qu'ils ne se sont jamais fait scrupule de commettre de pareilles infidélités. Personne n'ignore avec quelle hardiesse le trop célèbre Photius a osé falsifier un passage de saint Jean Chrysostôme, qui ne s'accordait pas avec sa doctrine.

LX. Discours artificieux de Michel aux schismatiques. Pachym. l. 6. c. 18.

Tandis que Veccus travaillait ainsi, dans toute la sincérité de son ame, à faire triompher la vérité, et à lui gagner des partisans, Michel, de son côté, employait toutes les ressources de sa fausse politique pour calmer les schismatiques, que le zèle apostolique du patriarche irritait. Il assembla les principaux d'entre eux, et déployant tous ses talents oratoires, il leur débita une très-longue harangue, pour les engager à entrer dans ses vues pacifiques. Usant de tournures artificieu-

ses, il leur fit entendre, sans néanmoins trop s'expliquer, qu'il ne prétendait pas gêner leur conscience; que chacun d'eux pouvait renfermer dans son ame ses vrais sentiments; qu'il leur était libre de condamner intérieurement les Latins, pourvu qu'ils s'abstinssent de les anathématiser publiquement, ainsi que ceux d'entre les Grecs qui s'étaient réunis à l'église romaine; enfin, il les conjurait de ne pas déchirer par un schisme scandaleux le sein de l'Église; et cela, parce qu'il avait été obligé de céder à une nécessité impérieuse, qui voulait qu'on usât de ménagement, et qu'on accordât, pour un plus grand bien, quelque chose d'extraordinaire aux Latins. Ce discours produisit, ou parut produire pour le moment, l'effet que l'empereur s'en était promis. Plusieurs des schismatiques les plus emportés se rendirent à ses raisons, ou montrèrent moins de répugnance pour la paix.

LXI. Cotanyse, chef des Serves révoltés, se soumet et se fait moine. Pachym. l. 6. c. 22, 27.

Cependant Michel, voulant donner à son fils Constantin, surnommé Porphyrogénète, parce qu'il l'avait eu depuis son élévation à la pourpre impériale, l'occasion de se former au métier de la guerre, l'envoya en Occident, à la tête d'un corps de troupes, contre les Serves, qui s'étaient révoltés. Michel mit auprès de ce jeune prince d'excellents capitaines, pour lui servir de conseil, et pour le diriger dans l'expédition qu'il lui avait confiée. Les rebelles s'étaient avancés jusqu'à Serres et avaient ravagé tout le pays. Constantin se mit en marche pour les aller attaquer. Cotanyse, leur chef, voyant qu'il ne lui serait pas possible de résister à des forces trop supérieures aux siennes, crut ne pouvoir rien faire de plus sage que de venir implorer la clémence de Constantin. Ce prince le reçut avec bonté, le

prit sous sa protection, le conduisit à Constantinople, et le présenta à l'empereur son père. Michel, qui ne trouvait jamais dans son propre cœur de motif pour se fier à autrui, ne pouvait croire que Cotanyse fût de bonne foi. Il craignait que, malgré les assurances qu'il avait données d'une soumission parfaite et durable, il ne se révoltât de nouveau; c'est pourquoi il voulait lui faire crever les yeux. Cette résolution affligea beaucoup Porphyrogénète, qu'elle compromettait. Il représenta à l'empereur que Cotanyse s'étant rendu sur la parole qu'il lui avait donnée, sa personne était inviolable; qu'il se croirait déshonoré pour jamais, à la face de l'univers, si ce malheureux essuyait le traitement dont il était menacé; qu'une pareille conduite serait d'ailleurs d'un très-mauvais exemple pour l'avenir, puisqu'elle retiendrait la bonne volonté de ceux qui, après s'être engagés témérairement dans la révolte, voudraient rentrer dans le devoir. Paléologue fut sourd à toutes ces remontrances; il n'en persista que plus opiniâtrément dans sa première résolution. Alors Constantin ne vit plus d'autre ressource pour Cotanyse, s'il voulait conserver ses yeux et même sa tête, que de se jeter dans un cloître. En se faisant moine, il prenait un habit que l'empereur était encore accoutumé à respecter, et, en renonçant au siècle, il ne pouvait plus donner aucun ombrage à ce prince. Cotanyse changea donc sa cuirasse contre un vêtement de moine, mais il ne se revêtit d'aucune des vertus qui sont ou qui devraient être l'apanage de ceux qui embrassent ce saint état. Constantin partit ensuite pour l'Orient, où les affaires de l'Empire l'appelaient.

LXII. La ville de

A peu près dans le même temps, Andronic s'était

rendu, des contrées asiatiques, à Constantinople, après une campagne qui n'avait pas été fort glorieuse pour lui. Les Turks, ennemis naturels des Grecs, étaient venus mettre le siége devant Tralles. Andronic s'intéressait d'autant plus à la conservation de cette place, qu'il l'avait rétablie depuis peu d'années, et en avait fait une des plus belles villes qu'il y eût alors dans cette partie de l'Empire; mais en la reconstruisant, on ne s'était occupé que de ce qui pouvait servir à sa décoration, sans consulter l'utilité et la commodité des citoyens. Il n'y avait, dans l'intérieur, ni fontaines, ni citernes, ni puits, et il était impossible aux habitants de se procurer, pour les usages de la vie, d'autre eau que celle qu'ils tiraient du Méandre, sur le bord duquel la ville se trouvait située. Cette ressource leur manqua du moment que les Turks eurent investi la place. En peu de temps, les assiégés furent réduits, pour étancher la soif qui les dévorait, à la malheureuse nécessité de saigner les chevaux, et d'en recevoir, au sortir de la veine, le sang dans leurs bouches. La disette des vivres ne tarda pas à se faire sentir, au point qu'ils furent obligés de se nourrir des aliments les plus immondes, et même de manger de la chair de cadavre humain. Cette boisson dégoûtante et cette horrible nourriture introduisirent dans leurs entrailles un germe de corruption d'où éclorent des maladies pestilentielles qui en emportaient chaque jour un grand nombre. Les rues étaient jonchées de corps morts; on ne voyait dans toutes les maisons que deuil et funérailles. Plusieurs de ces infortunés se traînaient hors des murs, pour trouver, s'il était possible, dans la compassion de l'ennemi quelque adoucissement à leur misère;

Tralles, prise par les Turks. Pachym. l. 6. c. 20, 21. Possini observat. Greg. l. 5. c. 5.

mais les barbares les repoussaient impitoyablement dans leur ville à coups de flèches. On eût dit des spectres qu'on forçait de rentrer dans leurs tombeaux. Malgré toutes ces horreurs, les Tralliens ne songeaient point à capituler. Leur opiniâtreté était soutenue par une confiance stupide dans une inscription en style d'oracle, gravée sur un marbre qu'on prétendait avoir été découvert en creusant les fondations de la ville. Cette inscription, que les gens sensés regardaient comme une de ces supercheries politiques dont on trouve tant d'exemples dans l'histoire, annonçait à la nouvelle Tralles les plus heureuses destinées, pendant tout le règne de son second fondateur; elle prédisait encore que les barbares viendraient l'attaquer après sa restauration, mais qu'elle triompherait de tous leurs efforts; d'ailleurs, les assiégés comptaient beaucoup sur un secours qu'Andronic devait leur amener : ils furent doublement trompés dans leurs espérances; le jeune empereur ne parut point, et les Turks se hâtèrent de s'emparer de la ville, avant qu'il pût arriver. Ils s'approchèrent donc des murs, marchant en bon ordre, serrés les uns contre les autres, portant au-dessus de leurs têtes leurs boucliers, et formant ce que, dans le langage de l'ancienne tactique, on appelle *la tortue*. Les assiégés lançaient sur eux une grêle de traits, et faisaient partir du haut de leurs remparts des masses énormes de pierres, qui, roulant avec fracas sur ce toit d'airain, allaient tomber derrière le dernier rang des soldats, sans avoir causé à l'ennemi aucun dommage. Cependant les Turks étant parvenus au pied des murailles, commencèrent à les saper avec violence; et après avoir fouillé les fondements en-des-

sous, ils y établirent des étais, qu'ils entourèrent de matières combustibles. Après cette opération, ils sommèrent de nouveau la ville de se rendre. Sur le refus du gouverneur, ils mirent le feu à la charpente qui soutenait les fortifications; quand elle fut consumée, les murailles s'écroulèrent tout à coup, et en un instant la ville fut ouverte de toutes parts : les assiégeants s'y jetèrent en foule, et égorgèrent ou emmenèrent en captivité les restes infortunés de trente-six mille habitants, qui, avant le siége, formaient toute la population de Tralles. Ce ne fut pas le seul avantage que les Turks remportèrent sur les Grecs : ils prirent aussi d'assaut la ville de Nysse, malgré la vigoureuse résistance de Nestonge, chambellan et garde du sceau secret, qui commandait dans cette place. Ces deux échecs livrèrent tout le pays à la discrétion de l'ennemi. Il le parcourut en vainqueur, suivi de la désolation et de la mort. Andronic était resté à Nymphée, où il attendait, dans le sein des plaisirs, l'issue des événements. Il se contentait de présider, de ce séjour délicieux, aux opérations militaires, et d'envoyer à ses généraux de ces beaux projets de victoire tracés tranquillement dans le cabinet, et que l'ennemi ne dérange que trop souvent sur le champ de bataille.

LXIII. Mort et funérailles d'Anne, femme d'Andronic. Pachym. l. 6. c. 28.

Andronic, après avoir fait quelques dispositions pour empêcher les Turks de pénétrer plus avant, reprit le chemin de Constantinople. La princesse Anne, sa femme, qui l'avait accompagné dans ce voyage, ne put le suivre. Elle fut arrêtée sur la route par une maladie qui l'emporta en peu de jours. Michel Paléologue, qui reçut le premier la nouvelle de sa mort, en fut fort affligé : il se chargea de l'annoncer lui-même

à son fils, en prenant tous les ménagements possibles, pour qu'il ne fût pas trop frappé de ce triste événement. L'empereur, qui aimait cette princesse, voulut lui faire de superbes funérailles. Il fit transporter son corps à Nicée, et ordonna ensuite au patriarche de Constantinople de se rendre avec son clergé, et un grand nombre d'évêques, dans cette ville, pour y célébrer les obsèques de la jeune impératrice. Michel n'épargna ni soins ni dépense pour rendre cette pompe funèbre la plus magnifique qu'on eût vue depuis longtemps. Tous les ecclésiastiques qui y assistèrent reçurent de gros honoraires; Veccus toucha, pour son droit de présence, une somme considérable : mais ce prélat généreux n'en emporta rien avec lui; il la distribua tout entière à ceux de ses amis qui résidaient à Nicée.

LXIV. L'empereur règle le costume de Porphyrogénète. Pachym. l. 6. c. 28.

Jusqu'alors Constantin Porphyrogénète avait porté des habits et des brodequins de couleur de pourpre : l'empereur craignait qu'il n'en voulût tirer un jour avantage, pour disputer à son frère l'autorité souveraine. Comme ce jeune prince venait de quitter la pourpre à l'occasion du deuil de sa belle-sœur, Michel crut le moment favorable pour régler le costume auquel il voulait qu'il se conformât dorénavant dans sa manière de se vêtir. Il lui envoya, par Méliténiote, chartophylax de l'église de Constantinople, une robe rayée de pourpre et de blanc, et enrichie de broderies en or. Méliténiote fut chargé de notifier en même temps, que l'intention de l'empereur était que sa chaussure et les rênes de son cheval fussent mélangées des mêmes couleurs que le vêtement qu'il lui présentait, parce qu'il n'y avait que la dignité impériale qui donnât le

droit de porter des habits tout de pourpre. Cet officier lui remit aussi, de la part de Paléologue, un ornement de tête garni de perles entrelacées d'aiglés, comme une marque distinctive du haut rang qu'il tenait dans l'Empire. Constantin reçut le présent de son père avec respect, mais il n'en fut pas fort flatté.

An 1281. LXV. Le pape Martin IV reçoit mal les ambassadeurs grecs. Raynald. an 1281. Pachym. l. 6. c. 30.

Lorsque les ambassadeurs que le pape Nicolas avait envoyés à Michel Paléologue revinrent de Constantinople en Italie, ce pontife ne vivait déjà plus. Il était mort d'apoplexie le 18 août 1280. Après de longs débats, les cardinaux se réunirent pour élire Simon, cardinal-prêtre du titre de Ste.-Cécile. Cette élection se fit le 12 février 1281. Simon, Français de nation, était né à Montpincé en Brie, et avait été chanoine et trésorier de l'église de St.-Martin de Tours. C'était lui qui, étant légat en France, sous le pontificat d'Urbain IV, avait travaillé à porter Charles d'Anjou sur le trône de Sicile : aussi ce prince, par reconnaissance, s'était donné beaucoup de mouvement pour lui mettre la tiare sur la tête. Simon refusa d'abord de consentir à son exaltation; il y eut même entre lui et les cardinaux une des luttes édifiantes dont on trouve plusieurs exemples dans les premiers siècles de l'Église, mais qui, depuis, sont devenues très-rares. Il fallut lui déchirer ses vêtements pour le couvrir, malgré lui, de l'habit pontifical. Forcé enfin de céder, il prit le nom du grand saint au service duquel il avait été autrefois attaché. Il est connu dans l'histoire sous le nom de Martin IV. Aussitôt que Paléologue fut informé de la promotion du nouveau pape, il s'empressa de lui envoyer Léon, évêque d'Héraclée, et Théophane, évêque de Nicée, pour l'en féliciter. Martin avait une très-

mauvaise opinion des Grecs : d'ailleurs, Charles d'Anjou, à qui il était tout dévoué, l'avait encore prévenu contre eux. En conséquence, il reçut avec beaucoup de hauteur les deux ambassadeurs de Michel. A peine daigna-t-il leur accorder quelques audiences ; et jamais il ne les voyait sans leur reprocher que la paix qu'ils prétendaient avoir faite avec l'église romaine, n'était, de leur part, qu'une paix simulée, qu'une imposture; enfin, ne gardant plus aucun ménagement, il finit par retrancher de la communion de l'église romaine Michel et ses adhérents, comme des trompeurs et des barbares qui, pour mieux cacher leur artifice, avaient eu la cruauté de traiter impitoyablement des malheureux qui, attachés à l'erreur de bonne *foi*, n'avaient pas voulu participer à leur perfidie; après quoi, il renvoya les ambassadeurs, sans permettre qu'on leur rendît le moindre honneur.

LXVI. Paléologue est tenté de se séparer des Latins. Pachym. l. 6. c. 30, 31.

Les députés de Michel se retirèrent couverts de confusion, et se hâtèrent de quitter une cour où ils ne recevaient que des humiliations. Léon étant mort en chemin, Théophane revint seul raconter à l'empereur tout ce qui s'était passé. Michel en fut *indigné*; et dans les premiers mouvements de sa colère, il projeta de rompre tout-à-fait avec les Latins, de chasser Veccus de son siége, et d'y replacer le patriarche Joseph; ce qu'il eût exécuté selon toute apparence, sans un de ces incidents qui prouvent combien il faut peu de chose pour faire naître ou pour faire avorter les plus grandes révolutions. Joseph, se voyant près de sa fin, voulut dresser son testament : il y fit, suivant la coutume, mention de Paléologue, mais s'abstint, à l'instigation de certains moines fanatiques dont il était entouré,

de donner à ce prince le titre de *saint*, quoique ce fût l'usage de l'accorder aux empereurs, à cause de l'onction qu'ils recevaient à leur sacre. Cette légère omission piqua l'empereur; c'en fut assez pour le déterminer à laisser Joseph dans sa retraite, et à ne pas se détacher ouvertement de la communion de l'église romaine. Il se contenta, pour se venger du pape, d'ordonner, un jour de fête, au diacre, de ne pas le nommer dans les prières publiques.

LXVII. Il fait crever les yeux à Manuel et à Isaac. Pachym. l. 6. c. 24.

Michel ne pouvait, depuis long-temps, se dissimuler que la réunion des Grecs à l'église latine ne fût une affaire manquée. Il voyait que cette entreprise n'avait servi qu'à le rendre odieux à ses sujets, et méprisable aux Latins. Cette pensée le tourmentait sans cesse, et versait dans son ame le poison d'une mélancolie sombre et farouche. Tout lui faisait ombrage. La moindre résistance à l'exécution de ses volontés ou de ses caprices était punie avec une rigueur excessive. Dans un accès de mauvaise humeur il fit amener de leurs prisons les deux fils de Raoul, Manuel et Isaac, et Jean, de la famille des Cantacuzènes; quant au protostrator Andronic, il était mort dans les fers. Dès que ces illustres prisonniers parurent devant lui, il les chargea d'injures grossières, et leur ordonna, d'une voix menaçante, de lui obéir. Jean Cantacuzène fut le seul qui se laissa ébranler : les deux autres lui résistèrent en face; ils osèrent même reprocher au patriarche, qui était présent et qui les exhortait à se rendre, qu'ils souffraient persécution pour la défense de la vérité que lui-même leur avait apprise, dans un temps où il était disposé à donner sa vie pour la foi de ses pères, et non depuis qu'il s'était laissé aveugler par le faux éclat

des grandeurs. L'empereur, irrité de cette réponse, commanda qu'on leur crevât sur-le-champ les yeux, pour les punir, moins de leur désobéissance à ses ordres que de l'insulte qu'ils avaient faite au patriarche. Depuis quelque temps, Michel traitait avec beaucoup d'égards ce prélat, qui, de son côté, ne négligeait rien pour lui plaire. Soit que Veccus, accoutumé aux honneurs, ne voulût plus courir le risque de les perdre, soit que l'air contagieux de la cour eût affaibli dans son ame cette noble fermeté qui sied si bien à un ministre de la religion, quand elle ne dégénère pas en un zèle aveugle et opiniâtre, soit enfin qu'il crût devoir ménager davantage l'esprit inquiet et malade de l'empereur, on le vit changer tout à coup de ton, et même jouer le rôle de courtisan auprès de Michel. Il ne le quittait plus; il était de tous ses voyages, et souvent il s'abaissait jusqu'à rechercher la faveur d'Isaac d'Éphèse, dont il paraissait craindre le pouvoir. Cet évêque jouissait en effet d'un grand crédit à la cour, et il y était devenu le canal des graces.

LXVIII. Il maltraite les moines. Pachym. l. 6. c. 24.

Cependant l'humeur de Michel, loin de s'adoucir, s'aigrissait de plus en plus. Chaque jour il ordonnait quelque nouvelle exécution contre ses proches ou contre ses sujets. Il faisait crever les yeux aux uns, arracher la langue aux autres. Plusieurs étaient appliqués par ses ordres à la torture, pour les forcer d'avouer des crimes dont il aurait voulu les trouver coupables. C'est ainsi que fut traité le moine Théodore Cotys, qu'il accusait d'avoir entretenu des intelligences séditieuses avec Jean-Ange Comnène, fils de Michel, despote d'Épire, et frère de Michel Cotroulès. Ce malheureux moine, à la vue des instruments préparés pour le

tourmenter, mourut de frayeur. Çotys, avant d'entrer en religion, avait été officier du palais; c'était le même qui, autrefois, avait averti Michel que Théodore Lascaris voulait lui faire crever les yeux. Le souvenir d'un si grand service ne fut pas capable de lui faire trouver grace auprès de l'empereur. Quant à Jean, Paléologue commença par le dégrader, en le privant du droit de porter l'ornement de tête, qui distinguait les grands de l'Empire, puis il le relégua à Damatris, où, peu de temps après, il le condamna à perdre la vue, sans aucun égard pour les services importants qu'il avait rendus à l'Empire par ses victoires. C'était principalement sur les moines que Michel déchargeait sa colère. Autant il avait aimé autrefois cette espèce d'hommes, autant elle lui était devenue odieuse. Il les détestait moins parce qu'ils étaient les schismatiques les plus fougueux de l'Empire, que parce qu'ils occupaient leur oisiveté à faire son horoscope, et s'amusaient à calculer, d'après certaines prédictions sorties de la tête de ceux d'entre eux qui avaient le cerveau le plus exalté, combien il lui restait encore de temps à vivre.

LXIX. Le médecin Perdiccas a le nez coupé. Pachym. l. 6. c. 24.

Tant de cruautés avaient excité une indignation générale. Les esprits s'échauffaient, et dans toutes les sociétés on ne parlait plus de l'empereur que comme d'un tyran et d'un fléau public. Michel donna des ordres très-rigoureux pour réprimer ces discours téméraires : plusieurs furent victimes de leur peu de retenue. Un médecin nommé Perdiccas osa dire, à l'occasion d'un tremblement de terre qui avait alarmé toute la ville, qu'il n'était pas étonné de voir que la terre tremblât, mais qu'il l'était bien davantage de ce que les

montagnes voisines ne s'ébranlaient pas d'elles-mêmes pour écraser ceux qui se permettaient les cruautés dont il était tous les jours témoin. Ce propos indiscret fut rapporté à l'empereur, et Perdiccas eut le nez coupé. Peu de jours après, un particulier rencontre un jeune homme de la famille de Perdiccas, l'aborde en l'embrassant, et lui témoigne, par un air affligé, la part qu'il prend à l'infortune de son parent. Il n'en fallut pas davantage pour attirer sur lui toute la colère de l'empereur. Ce prince cruel voulut qu'il subît le même sort que le malheureux médecin qui avait excité sa compassion.

LXX. Supplice de Caloïdas. Pachym. l. 6. c. 24, 25.

La crainte de traitements si rigoureux lia toutes les langues, mais elle ne put enchaîner toutes les *plumes*; on n'osait plus parler, mais on écrivait. La cour et la ville furent inondées d'un déluge de satires contre le gouvernement, et surtout contre la personne de l'empereur. Michel fit faire les plus exactes perquisitions pour arrêter les auteurs de ces écrits, et pour les punir ensuite d'une manière exemplaire. Mais malgré les recherches de ceux qui, à Constantinople, étaient chargés du triste et vil emploi de surprendre les secrets de leurs concitoyens, et de violer les dépôts domestiques de leurs pensées, on ne put rien découvrir. Alors l'empereur rendit une ordonnance, portant peine de mort contre quiconque lirait un libelle diffamatoire, ou le communiquerait à d'autres, au lieu de le brûler sur-le-champ. Un personnage très-distingué fournit un terrible exemple de l'extrême rigueur avec laquelle cette loi fut exécutée. Il s'appelait Caloïdas. C'était un homme d'une rare piété, qui, par principe de religion,

vivait dans le célibat, et distribuait tous ses biens aux pauvres. Il était très-considéré de l'impératrice, qui en avait fait son trésorier. Ni ses vertus, ni le crédit de sa maîtresse, à qui il avait même l'honneur d'appartenir par le sang, ne furent capables de le sauver du supplice. Tout ce qu'Irène put obtenir, c'est qu'il ne perdrait pas la vie; du reste, Caloïdas fut traité avec beaucoup d'inhumanité. On le conduisit, dans l'appareil le plus ignominieux, sur la place des bains de Constance. Là, il fut lié à une colonne. On commença par lui couper les cheveux, leur laissant toutefois assez de longueur pour qu'on pût y attacher des lanières de parchemin trempées dans de la poix. On mit ensuite le feu à toutes ces lanières; quand elles furent enflammées, le bourreau abattit le nez à Caloïdas, puis on le laissa aller dans cet état déplorable. Paléologue, pour imprimer par cet exemple la terreur aux personnes qu'il soupçonnait être les auteurs des écrits dont il voulait arrêter le cours, avait fait dire à un grand nombre d'ecclésiastiques de se trouver aux bains de Constance. Ceux qui avaient eu vent de ce qui devait s'y passer, prirent la fuite; les autres, qui ne se défiaient de rien, s'y rendirent et s'en retournèrent ensuite indignés du spectacle horrible dont ils venaient d'être témoins, et encore plus de l'outrage qu'on leur avait fait en les obligeant d'assister, comme des complices, au tourment d'un malheureux qu'on prétendait justicier pour crime d'état. Paléologue, loin de se reprocher une conduite si barbare, répondait à ceux qui osaient lui faire des représentations sur son excessive sévérité : *Conviendrait-il qu'un empereur romain gouvernât*

ses sujets comme un abbé gouverne ses moines, et que pour des fautes graves il se contentât de les mettre en pénitence?

LXXI. Muzalon reçoit la bastonnade. Pachym. l. 6. c. 26.

Paléologue ne faisait guère punir sans mettre dans le châtiment une sorte de recherche qui annonçait de sa part une méchanceté réfléchie. Théodore Muzalon ayant refusé d'aller en ambassade à Rome, et blâmant avec beaucoup de liberté le projet de réunion, l'empereur s'en trouva très-offensé; et quoique cet officier *fût* décoré de la charge de logothète du trésor royal, et qu'il eût l'honneur d'avoir épousé la fille de Cantacuzène, il ne l'en condamna pas moins à recevoir la bastonnade. Par un raffinement d'inhumanité, Michel voulut que le propre frère de Muzalon fût en personne l'exécuteur de ce châtiment : il le força même de s'acquitter de cette odieuse fonction avec tant de violence, que le bâton se rompit entre ses mains. Ce n'en fut pas assez pour satisfaire la vengeance de Paléologue; ce prince lui ordonna de prendre un autre bâton et de continuer à frapper son frère. Il dépouilla ensuite Muzalon de ses emplois, et le bannit de sa présence. Muzalon, ennuyé de se voir ainsi éloigné des honneurs et de la cour, employa toutes sortes de bassesses pour obtenir son rappel. Il offrit non-seulement de consentir à la paix, mais encore de se soumettre sans réserve à tout ce qu'on voudrait exiger de lui. L'empereur, au lieu des compliments auxquels Muzalon s'attendait peut-être, lui fit une sévère réprimande sur cette soumission aveugle; il la lui reprocha, comme la preuve d'un refroidissement dans la piété, et d'une indifférence criminelle en matière de religion. Il voulut bien néanmoins le recevoir en grace; mais il lui déclara

qu'il devait se contenter d'accorder aux Latins ce qu'on leur avait promis, sans aller au-delà.

LXXII. Ligue du pape et des princes latins contre Paléologue. Ducange, hist. Const. II part. p. 196, 197. Voyez pièc. just. ib. à la fin, p. 29 et suiv.

Cependant, il s'était formé, par l'entremise et à l'instigation de Martin IV, une ligue contre Michel Paléologue, entre Philippe, empereur titulaire de Constantinople, Charles d'Anjou, roi de Sicile, et les Vénitiens. Cette ligue fut conclue et signée à Orviette, le 3 juillet. Le traité portait que les confédérés seraient remis en possession de tous les droits dont ils jouissaient dans l'empire grec avant que les Latins en eussent été chassés. Chacune des parties contractantes devait fournir des secours proportionnés à sa puissance et aux intérêts qu'elle pouvait avoir dans l'entreprise. Les Vénitiens, qui avaient beaucoup à recouvrer, parce qu'ils avaient beaucoup perdu lors de la dernière révolution, s'engagèrent volontiers à mettre en mer quarante galères bien équipées. Le roi de Sicile, et Philippe son gendre, promirent de passer en Romanie, à la tête d'une nombreuse armée entretenue à leurs frais, et dans laquelle il y aurait un corps de cavalerie composé au moins de huit mille chevaux. Le pape voulut aussi contribuer à l'expédition projetée, en donnant de l'argent. Toutes ces forces ne devaient agir contre l'ennemi commun qu'au printemps de l'année 1283. Un si long délai ne s'accordait pas avec l'impatience de Charles d'Anjou. Sur ses représentations et sur celles de plusieurs seigneurs qui assistèrent à la signature du traité, il fut convenu que pour tenir les Grecs en échec, et pour les empêcher de se fortifier, ou de prévoir de quel côté on voulait leur porter les grands coups, on ne cesserait, en attendant les opérations décisives, de les harceler et de leur

faire la petite guerre. Charles se chargea de commencer les premières hostilités, ce qu'il fit en donnant des secours aux Illyriens.

LXXIII. Les troupes de Charles d'Anjou échouent devant Belgrade. Pachym. l. 6. c. 32. Nic. Greg. l. 5. c. 6. Ducange, hist. const. p. 198. II p. J. Villani, l. 7. c. 57.

Ce peuple avait secoué le joug des Grecs et vivait dans l'indépendance. Il avait relevé les murs de Durazzo, renversés par un tremblement de terre. Cette ville était devenue, entre les mains de ces rebelles, une place d'armes très-forte, d'où ils pouvaient aisément insulter les terres de l'Empire. Charles assembla à Brindes un corps de trois mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie, et leur fit traverser la mer Ionique: ils allèrent descendre à Canine, port de mer qui lui appartenait, et se trouvait situé dans le voisinage de ses nouveaux alliés. Suivant le plan de l'expédition projetée, on devait s'emparer de Thessalonique, et passer ensuite à Constantinople. Les confédérés doutaient si peu du succès de cette entreprise, que leurs chefs s'étaient déja partagé entre eux les terres dont ils devaient faire la conquête. Le roi de Sicile avait donné le commandement de ses troupes à Soliman Rossi, gentilhomme provençal, que l'historien Nicéphore appelle *Rosonsules*. Ce guerrier était remarquable par sa force et par la hauteur de sa taille; il avait un courage impétueux, quelques talents militaires et beaucoup de présomption. Il ouvrit la campagne par le siége de Belgrade. Paléologue, instruit du danger où se trouvait cette ville, en fut fort alarmé : il sentait de quelle importance il était, pour la sûreté de l'Empire, d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir des Latins. Il fit promptement tous les préparatifs nécessaires pour la secourir; mais avant d'agir, il voulut se rendre favorable le ciel, dont il implora le secours

avec des circonstances singulières. Le clergé, assemblé par ses ordres dans l'église de Constantinople, y passa toute une nuit en prières. A la pointe du jour, le patriarche et six évêques, en habits pontificaux, bénirent de l'huile, tandis que les autres ecclésiastiques continuaient à prier. Ensuite, ils trempèrent dans cette huile bénite une grande quantité de petites bandes de papier, qu'on enferma dans des vases de verre, pour les envoyer, par des courriers, à l'armée, où elles furent ensuite distribuées aux soldats. Michel donna le commandement de ses troupes à Tarcaniote, grand-domestique. Cet officier joignait, à beaucoup de valeur, une prudence consommée. Il s'approcha de l'ennemi d'aussi près qu'il lui fut possible, mais le trouvant trop bien retranché pour pouvoir alors l'attaquer avec avantage, il crut devoir attendre une occasion plus favorable. Il ne s'occupa, pour le moment, que des moyens de faire entrer dans Belgrade des vivres dont elle avait un extrême besoin. Il fit charger sur des barques une grande quantité de munitions, pour les y conduire par le fleuve qui baignait le pied de la hauteur sur laquelle cette ville était située. Les assiégeants, qui voulaient la prendre par famine, firent leurs dispositions pour empêcher que cette tentative ne réussît. Ils passèrent le fleuve, et tombèrent sur le détachement qui était posté de l'autre côté pour protéger le convoi. Leur attaque fut si brusque et si impétueuse, que les Grecs lâchèrent d'abord le pied; mais ensuite ils repoussèrent à leur tour les ennemis. Soliman Rossi fit tout ce qu'il put pour rétablir le combat; ses efforts furent sans succès; son cheval, qui était déja blessé, ayant mis le pied dans un de ces

trous où les habitants du pays avaient coutume d'enfouir leurs grains, pour les conserver, s'abattit et le renversa. Raoul, accablé sous le poids de ses armes, ne put se relever et tomba entre les mains des Grecs. Le grand-domestique, ne voulant pas donner aux ennemis le temps de se reconnaître, et désirant profiter de la consternation où ce premier échec et la perte de leur général les avaient jetés, rangea dès le point du jour ses troupes en bataille, et les mena au combat. Chaque soldat tenait à la main le papier trempé dans l'huile sainte qui lui avait été remis. Muni de cette arme d'un genre nouveau, il se croyait invincible, et, plein d'enthousiasme, il marchait à l'ennemi comme à une victoire assurée. Le choc fut terrible, l'armée des Italiens et des Illyriens ne put le soutenir long-temps; bientôt la déroute devint générale, et en un instant furent dissipés comme la poussière ces fiers ennemis *qui s'étaient vantés de s'emparer de l'Empire comme d'un nid d'oiseaux.* Les Grecs firent un butin immense et une multitude incroyable de prisonniers; mais ils déshonorèrent leur victoire, en massacrant de sang-froid un grand nombre de ces malheureux.

LXXIV. Triomphe des Grecs. Pachym. l. 6. c. 33.

La nouvelle de cet événement fut bientôt portée à l'empereur, à qui elle causa la plus grande joie. Pour donner à ses troupes une marque de la satisfaction qu'il ressentait de leur conduite, il voulut leur accorder les honneurs d'un triomphe solennel. Les vainqueurs y parurent dans l'appareil le plus pompeux, et les vaincus dans l'état le plus humiliant. Les prisonniers, placés sur leurs chevaux, non pas comme y sont ordinairement des cavaliers, mais assis comme des femmes, les deux jambes pendantes du même côté,

et les fers aux pieds, s'avançaient à la file les uns des autres. Chacun d'eux portait, en signe de sa défaite, un épieu de carton ou d'autre matière semblable. « C'était, dit un historien qui avait été témoin de ce « qu'il écrivait, c'était un spectacle singulier de voir « un jeune homme qui venait après un vieillard; un « vieillard, après un enfant; une personne presque « nue, après une autre bien couverte; une tête garnie « d'un bonnet, après une qui n'en avait pas; un visage « sur lequel étaient peints la tristesse et l'abattement, « après une figure altière et insolente. » L'empereur, environné de toute sa cour, et vêtu magnifiquement, vit, du palais de Blaquernes, défiler ce long cortége, qui s'étendait d'un bout de la ville à l'autre. Chaque prisonnier était forcé de le saluer en passant. Le peuple de Constantinople et de ses environs s'était porté en foule dans toutes les places et dans toutes les rues, pour y jouir de ce spectacle. Les uns insultaient au malheur des captifs, les autres leur chantaient des chansons injurieuses; d'autres, plus sages, les plaignaient; et l'empereur lui-même ne put retenir ses larmes, en voyant parmi eux des hommes du plus haut rang et de la plus haute naissance, réduits à un état si déplorable. Michel, pour conserver à la postérité un monument de cette victoire, ordonna de la peindre sur les murs de son palais, ainsi que tous les autres événements glorieux de son règne. Cet ouvrage, commencé par les plus habiles artistes de l'Empire, ne fut pas achevé. Ce prince étant mort, Andronic son fils se mit peu en peine de le faire continuer.

LXXV. Paléologue entre dans

Si l'affaire de Belgrade combla Paléologue de joie, elle plongea Charles d'Anjou dans le deuil le plus ac-

La conspiration des Siciliens contre Charles d'Anjou. Nic l. 5. c. 6. Histoire de Sicile par d'Égly, t. 1. Raynald. an 1281.

cablant : ce n'était pas cependant encore la plus grande infortune qui devait lui arriver. Il ne fut pas long-temps sans apprendre que la Sicile était perdue pour lui. Les Siciliens gémissaient, depuis plusieurs années, sous le poids des impôts et sous l'empire des ministres de Charles d'Anjou, qui étaient presque tous Français. La nation murmurait hautement, et semblait n'attendre, pour se soulever, qu'un chef qui osât arborer l'étendard de la révolte. Elle le trouva dans la personne de Procida, ainsi nommé de la petite île de Procida, près de Naples, dont il était seigneur. Il avait été dans la plus haute faveur sous l'ancien gouvernement, et n'était plus rien sous le nouveau. Charles l'avait dépouillé, non seulement de ses dignités et de ses emplois, mais encore de presque tous ses biens. Indigné d'un pareil traitement, il jura d'en faire repentir celui qui en était l'auteur. En conséquence de cette résolution, il médita un système de vengeance, et en conduisit la trame avec tout le flegme dont pouvait être alors capable une ame italienne. Procida se rendit secrètement à Constantinople, en 1279, et représenta à l'empereur que les armements formidables dont Charles s'occupait avec tant d'activité le regardaient personnellement; que l'intention de ce prince ambitieux était, comme il n'en pouvait pas douter, de le renverser de dessus le trône impérial, pour y placer Philippe, son gendre. Il lui découvrit ensuite le complot que lui-même avait formé, avec les principaux seigneurs de Sicile, contre Charles, et finit par lui en tracer le plan dans le plus grand détail. Paléologue sut gré à Procida de cette confidence, et écouta d'abord avec plaisir les propositions qu'il lui fit; mais y réflé-

chissant ensuite plus mûrement, il les trouva un peu téméraires. Pour n'avoir cependant rien à se reprocher, il remit à Procida des lettres de créance, et le fit accompagner de gens sûrs et intelligents, qui passèrent avec lui en Sicile, pour y reconnaître les vraies dispositions des habitants de cette île. Les espions de Michel trouvèrent que Procida n'en avait pas imposé. Sur leur rapport, ce prince ne fit plus difficulté d'entrer dans la conspiration.

An 1282. LXXVI. Massacre des Vêpres siciliennes. Raynald. an 1282.

Procida se transporta ensuite à Rome, déguisé en cordelier. Il instruisit le pape Nicolas de tout ce qui se passait, et de la grande révolution qui allait se faire dans la Sicile; il lui rendit un compte exact de ses négociations auprès de l'empereur de Constantinople. On prétend même que, pour donner plus de poids à ses raisons, il remit au pontife une grosse somme d'argent, de la part de Paléologue. Nicolas, ou gagné par les présents de l'empereur des Grecs, ou excité par la haine secrète qu'il portait à Charles d'Anjou, chargea Procida d'un bref, par lequel il abandonnait à Pierre, roi d'Aragon, le royaume de Sicile, s'il voulait en faire la conquête. Procida partit donc en diligence pour la Catalogne, où le monarque aragonais tenait alors sa cour. Pierre reçut ce traître avec amitié, accepta les offres qu'il lui faisait de la part du pape et des Siciliens, et promit de seconder de toute sa puissance l'entreprise projetée. La mort de Nicolas III, survenue au moment qu'on ne s'y attendait pas, parut suspendre pour quelques instants l'exécution du projet. Le roi d'Aragon, qui voyait le nouveau pape dans des sentiments tout opposés à ceux de son prédécesseur, balançait à suivre l'entreprise périlleuse dans laquelle

on l'avait engagé ; mais la présence des ambassadeurs de Paléologue, qui arrivèrent fort à propos, et encore plus, trente mille onces d'or, qu'ils lui comptèrent de la part de leur maître, eurent bientôt dissipé toutes ses irrésolutions. Pierre, à la vue de cette somme, reprit donc courage, et l'employa à équiper une flotte formidable. Pour que cet armement ne donnât pas de jalousie aux autres princes, il fit répandre le bruit qu'il était destiné contre les Sarrasins. Philippe-le-Hardi, roi de France, édifié de ce pieux projet, lui offrit des troupes, avec un présent de quarante mille livres tournois. L'argent seul fut accepté. Le pape Martin IV, moins crédule, envoya au roi d'Aragon des nonces, pour savoir de lui quel était le véritable objet des grands préparatifs qu'il faisait. Pierre répondit fièrement qu'il n'avait pas coutume de rendre compte de ses intentions : il ajouta que, s'il savait que sa main droite révélât à sa main gauche son secret, il la couperait sur-le-champ. Cette réponse confirma le pape dans ses défiances, et ouvrit les yeux à Philippe-le-Hardi, qui se hâta d'avertir Charles d'Anjou, son oncle, de se tenir sur ses gardes. Cet avertissement venait trop tard. La conspiration éclata tout à coup avec une explosion terrible. Il en coûta la vie à huit mille Français de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qui furent égorgés par les perfides Siciliens, le lundi de Pâques de l'an 1282, au premier coup de vêpres. C'est ce massacre trop connu dans l'histoire sous le nom funeste de *Vêpres siciliennes*. Le soulèvement fut général dans toute l'île. La nation appela, à grands cris, le roi d'Aragon, qui parut bientôt à la vue de Palerme : il y fut reçu, et proclamé

roi sur-le-champ. Charles fit de vaines tentatives pour remonter sur le trône de Sicile. Après avoir essuyé plusieurs défaites, il se vit réduit à n'avoir plus d'autre ressource que la protection de Martin IV, qui tâcha d'effrayer ses ennemis, en les frappant de tous les foudres de l'Église. Paléologue fut enveloppé dans l'anathème général. Le pape le chargea nommément de la malédiction du ciel, et déclara qu'il abandonnait ses états au premier occupant, si, avant le 1er mai de l'année suivante, il ne se soumettait à tout ce qu'il jugerait à propos de lui commander, et s'il ne réparait les torts qu'il avait faits à Charles d'Anjou. Selon toute apparence, il ne s'écoula pas un espace de temps suffisant entre la fulmination de ce décret et la mort de Paléologue, pour qu'il soit jamais venu à la connaissance de ce prince, ou, s'il lui fut notifié, certainement il ne s'en embarrassa guère.

LXXVII. Jean Comnène, prince des Lazes, consent à quitter la pourpre impériale. Pachym. l. 6. c. 29, 34. Gregor. l. 5, c. 7.

L'empereur, délivré des inquiétudes que lui donnait Charles d'Anjou, se vit plus en état qu'il ne l'avait jamais été de faire la loi à ceux des princes ses voisins qui osaient résister à ses volontés, ou qui lui déplaisaient. Depuis long-temps il voyait avec peine que le prince des Lazes[1], qui tenait sa cour à Trébisonde,

1 La chronique de Trébisonde, déjà citée (p. 255, t. XVII), continue ainsi : II. Règne de Kyr Andronic Grand-Comnène. L'an 6730 (1222) régna Kyr Andronic Ghidon Grand-Comnène, gendre du précédent (Kyr Alexis). L'an 6731, 2e de son règne, Mélik Sultan vint à Trébisonde, et tous furent passés au fil de l'épée. Ghidon mourut en 6743 (1235), après 13 ans de règne, laissant le trône à Kyr Jean Comnène-Axuchus, son frère maternel (frère de sa femme suivant la traduction de Fallmerayer, p. 102), fils aîné d'Alexis Grand-Comnène; celui-ci, après un règne de 6 ans (*lis.* 3 ans), mourut en 6746 (1238): on dit qu'il tomba en jouant au mail, et mourut des suites de sa chute.

Mélik Sultan, ici mentionné, ne peut être que Ala-eddin Kaikobad,

continuât à prendre le titre d'empereur et à porter les marques de la dignité impériale. Il s'en était déjà plaint plusieurs fois à Jean Comnène, petit-fils d'Alexis

successeur de Azz-eddin Kaikaous, mort en 1221 (*Chr. ar.*, p. 289 :), à moins que ce prince, nommé aussi Malek-al-Galeb, ne soit venu à Trébisonde avant sa mort, et que l'auteur arabe n'ait mal daté cet événement. Tous ces faits sont peu certains historiquement, puisque Aboulféda, cité par Fallmerayer, p. 93 et suiv., dit qu'en 611 (1212), Azz-eddin prit Sinope et tua Kyr Alexis. Voyez l'auteur allemand, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt. Loc. cit.* C'est sous le règne de Ghidon qu'arriva la défaite des troupes combinées de Trébisonde et du sultan Djelal-eddin, réunies sous les murs d'Akhlat contre le même Ala-eddin, en 1230, ib. 107.

Le jeu du mail est rendu en grec par τζυκανιστήριον, transcription du mot persan *Tchogan*, balle, avec la terminaison grecque de localité et d'instrument.

III. Règne de Manuel Grand-Comnène. Joannice fut donc rasé et fait moine, et son deuxième frère (son oncle, suivant Fallmer. *ibid.*), Kyr Manuel Grand-Comnène, succéda au trône, la même année 6746 (1238), prince non moins heureux que guerrier habile. La 5e année de son règne, en 6751 (1243), l'indiction 15e, au mois de janvier, il y eut un grand incendie. Après un règne de 25 ans, ce prince pieux et habile mourut au mois de mars, l'an 6771 (1263).

IV. Règne de Kyr Andronic Grand-Comnène. Désigné et choisi par lui, Kyr Andronic Comnène (2e du nom), qu'il avait eu de la reine Anne Xylaloë, régna après lui, pendant 3 ans. Il mourut en 6774 (1266). Il eut pour successeur Kyr George Comnène, fils de Kyr Manuel et de la reine Irène Syrikène, pendant quatorze ans. Celui-ci fut traîtreusement livré par les archontes dans le mont Taurus, et fait prisonnier au mois de juin.

Les 14 ans du règne de Kyr George nous amènent à l'année 6788 (1280), qui n'est point indiquée par le chroniqueur.

V. Règne de Kyr-Jean Grand-Comnène. La même année (6788, 1280), son frère Kyr Jean (2e du nom) Grand-Comnène hérita de son sceptre. Un an après (1281), Papadopoulos se révolta contre lui; mais il s'échappa, et vint à Constantinople, où il épousa Kyra Eudokia Comnène-Paléologue, Porphyrogénète, fille de l'empereur Kyr Michel-Paléologue, sœur de l'empereur Kyr Andronic Paléologue. Il faut savoir que ce mariage de Kyr Jean Grand-Comnène avec la princesse se fit du vivant de l'empereur. Kyr Michel Paléologue étant mort le 10 décembre, son fils Kyr Andronic lui succéda, après avoir décrié son père à cause de son amour pour les Latins. En l'an 6790 (1282), au mois d'avril, David, roi d'Ibérie, vint à Trébisonde, l'assiégea sans succès, et s'en retourna le 25 du mois d'avril 6791 (1283). Kyr Jean Grand-Comnène revint de Constantinople avec la princesse

Comnène, qui régnait alors. Il lui avait fait dire qu'il devait se contenter d'être un des principaux membres de l'Empire, sans vouloir en être le chef. Jean était sourd à ses remontrances, ou répondait qu'il ne s'arrogeait aucun droit qui ne lui eût été transmis par ses ancêtres; qu'en recevant d'eux la souveraineté, il était obligé d'en conserver, à leur exemple, toutes les prérogatives; que quand même il voudrait les abandonner, ses sujets ne le souffriraient pas; qu'ils lui rendaient volontiers les honneurs de l'adoration dont on prétendait le priver, et que dans tous les traités qu'il avait occasion de faire avec les plus grands potentats, aucun d'eux ne lui refusait les titres que la cour de Constantinople lui disputait. L'empereur, voyant que ses représentations étaient inutiles, essaya de fléchir

Paléologue, qui était enceinte; elle mit au monde Kyr Alexis Grand-Comnène en 6792 (1284). Ensuite eut lieu l'incursion et l'arrestation de Kyr George Comnène, *que l'on a dit avoir été exilé*; Kyr Jean l'associa au trône. Alors aussi s'enfuit soudainement d'auprès de Rousantana d'Ibérie, Kyra Théodora Comnène, première fille de Kyr Manuel Grand-Comnène. Kaloioannès Comnène fut de nouveau replacé sur le trône, et après avoir régné en tout 18 ans, il mourut à Limnium, le vendredi 16 août. Le vendredi 16 janvier 7805 (1297)..... *Il doit y avoir ici une lacune.*

Car durant son règne, poursuit le chroniqueur, les Turks s'emparèrent de la Chalybie, et y firent un tel ravage, que des contrées entières restèrent désertes. Ses restes furent portés à Trébisonde et ensevelis dans l'église de l'image Chrysocéphale, ou *à tête d'or.*

C'est ce Jean II, qui, le premier, changea son titre d'*empereur d'Orient*, βασιλεὺς Ἀνατολῆς, en celui d'*empereur des Grecs*, βασιλεὺς Ῥωμαίων (Fallm. op. cit. 143), et se fit couronner de la sorte.

Quant à la liste arménienne, citée t. XVII, p. 255, elle se continue ainsi : 1240, Alexis Grand-Comnène; 1247, Jean; 1257, Nicolas; 1280, Adrien et Michel; 1295, Jean, et Michel empereur (Vasiléos): d'après quelle autorité, on l'ignore.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir ajouter à cette note, à cause de sa longueur, les développements du savant Fallmerayer dans les chap. 7e — 12e de son livre. Voyez, pour quelques éclaircissements, le Précis de l'hist. des Mongols, t. XVII, p. 470, n 2.—R.

l'opiniâtreté de Jean, en lui offrant pour épouse Eudocie, sa troisième fille. Jean, qui n'avait pas grande confiance dans les promesses de Michel, ne se laissa pas encore prendre cette fois à cet appât. Il déclara qu'il ne pouvait consentir à ce mariage, et il se fit appuyer dans son refus par les grands de son royaume. En effet, les ayant assemblés pour délibérer sur cette affaire, ils répondirent d'un commun accord que la coutume des princes de leur nation était de ne s'allier qu'avec leurs voisins; et, soit qu'ils parlassent sérieusement, soit que ce ne fût qu'une ironie de leur part, ils ajoutèrent *qu'ils regardaient les familles impériales avec le même respect que les hommes regardent le ciel et les astres, sans avoir la présomption d'en approcher.* L'empereur ne se rebuta pas encore, il envoya une nouvelle ambassade à Trébisonde pour faire un dernier effort. Iatropule, logothète des domestiques, et un prêtre de l'église de Sainte-Sophie, furent chargés de cette commission. Ces deux députés assurèrent le prince des Lazes, sous la foi d'un serment solennel, que Michel Paléologue était réellement décidé à lui donner sa fille Eudocie en mariage; que ce prince le revêtirait de la dignité de despote, et qu'ensuite il le renverrait dans ses états comblé d'honneurs et chargé de présents. Soit que Jean Comnène craignît de mesurer ses forces avec celles de Paléologue, soit que l'autorité d'un serment fait par un prêtre lui eût inspiré plus de confiance, ce prince se laissa enfin persuader. Il monta sur un vaisseau avec les envoyés de la cour de Constantinople, et fit voile pour se rendre auprès de l'empereur. Lorsqu'il eut mis le pied sur les terres de l'Empire, les deux ambassadeurs lui conseillèrent

de quitter les brodequins de pourpre[1] et d'en prendre de couleur noire, l'assurant que cette complaisance ferait le plus grand plaisir à l'empereur, et qu'il l'en récompenserait au-delà de ses espérances. Jean se conforma à leur avis, et alla trouver Paléologue à Lopadion sur les bords du Sangaris. L'empereur s'était rendu dans ces contrées pour apporter quelque remède aux maux dont elles étaient accablées. Le pays était si dévasté par les Turks, et les gouverneurs, plus cruels encore que ces infidèles, l'avaient si négligé, ou tellement mis eux-mêmes au pillage, qu'on y voyait régner partout la plus affreuse misère. L'empereur y manqua lui-même des choses les plus essentielles à la vie; plus d'une fois il fut obligé de boire de l'eau bourbeuse et de manger du pain bis, dont il envoyait, par ses courriers, des morceaux à sa mère, à sa belle-mère et au patriarche, en leur écrivant que c'étaient là les mets les plus délicieux de sa table. Après avoir donné ses ordres pour fortifier les bords du Sangaris, et les mettre à l'abri des insultes des Turks, Paléologue prit la route de Constantinople avec Jean Comnène; il y arriva au mois de septembre; il s'empressa d'y faire célébrer les noces de sa fille avec ce jeune prince. Après quoi on employa tout le mois d'octobre aux préparatifs d'un nouveau voyage qu'il projetait pour aller châtier un rebelle qui osait braver ses menaces et sa puissance.

LXXVIII. Paléologue part pour une expédition contre

Jean-Ange-Ducas Comnène, prince de Thessalie et sébastocrator, s'était révolté de nouveau. L'empereur, pour rendre sa vengeance plus terrible, projeta d'armer

[1] Il n'est pas question de ce fait dans la chronique de Trébisonde.—B.

le prince de Thessalie. Pachym. l. 6. c. 35, 36. Greg. Nic. l. 5. c. 7. Fam. Byz. p. 210.

contre lui la férocité des Tartares. Il obtint de Nogaïa, son gendre, ce chef des Scythes qui habitaient au-delà du Danube, un corps de troupes considérable. Il choisit pour cette expédition l'hiver, parce que c'était la saison où ces barbares faisaient plus volontiers la guerre. Quand tout fut prêt, il se mit en route pour aller faire en personne la jonction des troupes impériales avec celles que lui envoyait Nogaïa. Il partit vers le milieu de novembre, malgré les tendres remontrances de l'impératrice sa femme, qui était très-alarmée du mauvais état de sa santé, et malgré un secret pressentiment qui semblait l'avertir lui-même que ce voyage lui serait funeste. Il alla à cheval, accompagné de ses fils et de ses gendres, jusqu'à *Sélivrée*; mais un mal d'entrailles dont il était tourmenté depuis quelque temps, augmentant chaque jour, il se vit bientôt hors d'état de supporter les fatigues du cheval. Il prit donc le parti de se rendre par mer à Rhédeste. Mais à peine fut-il embarqué, qu'il s'éleva une furieuse tempête. Mille fois il se vit sur le point d'être englouti avec ses fils au milieu des flots. Dans cette cruelle position, il exhortait le pilote à *faire les* plus puissants efforts pour conserver son vaisseau, qui portait, disait-il, *sinon le monde, au moins l'Empire*. Cet homme, loin de lui donner de l'espérance, l'assurait que leur perte était inévitable, et qu'il n'y avait qu'un coup du ciel qui pût les sauver. Cependant, après avoir lutté long-temps contre la fureur des ondes et des vents, ils abordèrent comme par miracle à Rhédeste, excédés de fatigues et à demi morts de frayeur. Après s'y être reposés pendant quelques jours, l'empereur et sa suite remontèrent à cheval et s'appro-

chèrent du lieu désigné pour le rendez-vous général. On s'arrêta dans le voisinage de Lysimachie, près d'un bourg nommé Pacôme. Michel, entendant nommer ce bourg, se rappela que c'était le nom d'un homme de lettres, grammairien de profession, citoyen honnête et tranquille, comme le sont ordinairement ceux qui s'occupent d'études sérieuses, qu'il avait condamné à perdre la vue, de peur qu'il ne lui succédât à l'Empire; cette crainte lui avait été inspirée par quelques-unes de ces prédictions frivoles auxquelles ce prince superstitieux ne prêtait que trop l'oreille.

LXXIX. Il tombe malade et meurt. Pachym. l. 6. c. 36. Gregor. l. 5. c. 7. Fam. Byz. p. 233. Berigny, révol. de Constant. t. 2. p. 504. note.

Michel crut que c'était là que la justice divine l'attendait. Son imagination fut frappée de cette idée et son mal empira. Il fut obligé de se mettre au lit. Cependant les Tartares s'impatientaient de ne le point voir paraître; ils montraient de la défiance, et plusieurs s'avançant jusqu'au quartier de l'empereur, faisaient entendre des murmures alarmants. Michel aurait pourtant bien voulu ne se montrer à ces barbares qu'environné de toute la pompe de la majesté impériale, et non pas dans un état où les dieux de la terre ne paraissent que ce qu'ils sont réellement, de faibles mortels comme le reste des humains. Mais il n'y avait plus moyen de différer; le mécontentement des Tartares menaçait de dégénérer en sédition. Michel, pour les apaiser, fit répandre des largesses parmi les soldats, et dire aux officiers qu'il leur donnerait audience avec plaisir. L'empereur les reçut dans son lit, environné de ses proches et de ses principaux officiers. Il se mit sur son séant, et élevant la voix autant que sa faiblesse pouvait le lui permettre, il leur dit : *Je suis très-obligé à Nogaïa d'avoir eu la bonté de vous envoyer*

à mon secours, et à vous d'avoir eu la générosité d'y venir. Je suis fâché de ce que mon état ne me permet pas de vous recevoir comme je l'aurais désiré; mais j'espère recouvrer bientôt la santé, et alors je vous traiterai comme le méritent des guerriers si généreux et des amis si bienfaisants. Les Tartares répondirent à ce compliment dans leur style et à leur manière. Ils témoignèrent à l'empereur qu'ils étaient très-affligés de sa maladie, mais qu'ils espéraient le voir bientôt rétabli, pour ressentir les effets de ses promesses. Leurs vœux ne furent pas accomplis. Le mal fit de nouveaux progrès, et bientôt les médecins perdirent toute espérance. Ils avertirent Andronic que l'empereur n'avait plus que quelques instants à vivre. Andronic craignait d'annoncer directement à son père cette triste nouvelle; mais usant d'un pieux stratagème, pour faire entendre à Paléologue ce qu'il n'osait lui dire, il commanda de lui porter les *marques de la mort du Sauveur.* A l'heure même un prêtre du clergé impérial, revêtu de ses habits sacerdotaux, s'approcha du lit de ce prince, tenant le saint viatique. L'empereur avait alors le visage tourné vers la muraille, et était plongé dans une profonde méditation, s'occupant des affaires du gouvernement; car la faiblesse de son corps ne lui avait rien fait perdre de la vigueur de son esprit. Le prêtre attendait debout et en silence qu'il changeât de côté. Paléologue enfin se retourne, l'aperçoit et lui demande ce qu'il veut. *Seigneur*, répond le ministre de la religion, *après avoir fait des prières pour votre santé, je vous apporte les sacrements, qui peuvent contribuer, plus qu'aucun remède, à vous la rendre.* L'empereur comprit aisément le sens

de ce discours. Sur-le-champ il se fit donner sa ceinture, se leva sur son lit, récita le Symbole, y ajouta ces paroles : *Délivrez-moi, Seigneur, de cette heure ;* se recueillit un instant, reçut les sacrements, se recoucha et rendit l'esprit[1] presque aussitôt. Sa mort arriva un vendredi, le 11 décembre 1282. Il était âgé de cinquante-huit ans; il en avait régné vingt-trois moins vingt jours. Les Tartares furent, peut-être, les seuls qui le regrettèrent, parce que c'étaient presque les seuls qui perdaient à sa mort. A peine eut-il fermé les yeux qu'Andronic donna des ordres pour qu'on transportât son corps pendant la nuit, en silence et sans cérémonie, dans un terrain de la dépendance d'un monastère voisin, où il fut enfoui plutôt qu'inhumé. C'est ainsi que ce fils dénaturé traita les restes d'un père qui l'avait si tendrement aimé, qui avait eu pour lui tant de complaisance, tant de faiblesse, et qui, pour le laisser seul héritier de la couronne impériale, s'était rendu coupable de l'iniquité la plus odieuse. Il ne paraît pas que cet outrage fait aux cendres de Michel Paléologue ait excité aucun murmure dans le camp où il mourut. Il n'en excita pas à Constantinople, où les moines, dont cette ville était inondée, publiaient à haute voix qu'il ne méritait pas les honneurs de la sépulture ecclésiastique. Cet acharnement des schismatiques contre ce prince, même après son trépas, a fait croire à quelques écrivains qu'il était mort dans le sein de la communion catholique. Le regardant comme une conquête précieuse que la vérité avait faite sur l'erreur, ils paraissent disposés à tout lui pardonner; ils n'osent

[1] La chronique de Trébisonde, attribuer sa mort à Andronic.—B. citée dans les notes du § 77, semble

en parler qu'avec une sorte de respect. Cette façon de penser est sans doute estimable à bien des égards; mais ce n'est point ainsi qu'on juge les hommes au tribunal sévère de l'histoire. Nous avons rendu justice à ce prince toutes les fois que l'équité nous en a fait un devoir. Nous avons reconnu qu'il avait reçu de la nature de grands talents, et toutes les qualités aimables qui concilient l'estime et l'affection des hommes; qu'il se distingua dans sa jeunesse par une conduite et par des actions qui le rendaient digne du diadème; mais il ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que toutes les vertus qui semblaient l'y avoir appelé commencèrent à s'éloigner de lui, et ne tardèrent pas à être remplacées par ces passions violentes qu'enfante l'ambition armée d'un grand pouvoir, et en même temps par tous les vices des petites ames, la ruse, la perfidie, la superstition. Bientôt ce prince, qui était né pour faire le bonheur et les délices de sa nation, devint le bourreau de son pupille et collègue, le persécuteur de ses parents et le tyran de ses sujets. La gloire qu'il eut d'enlever Constantinople aux Latins n'effacera jamais aux yeux de la postérité la tache imprimée sur sa mémoire par le traitement cruel qu'il fit au jeune et innocent Lascaris. Ce n'était pas en se traînant aux pieds du patriarche Arsène, ni en tâchant de surprendre à ce prélat, par un stratagème puéril, quelque signe équivoque de réconciliation, qu'il pouvait se flatter de réparer un pareil crime. Il fallait pour l'expier d'autres moyens, plus conformes et à l'équité et au véritable esprit de la religion. Mais pouvait-on les attendre d'un prince qui se jouait de tous les principes, et pour qui la religion ne fut jamais qu'un

instrument de politique? C'est ce qu'il n'a que trop prouvé dans plus d'une circonstance, et surtout pendant tout le cours de ses négociations avec le saint-siége pour la réunion. Si l'on peut reprocher aux souverains pontifes de s'être conduits, en traitant cette grande affaire, avec trop de hauteur et de prétentions, il faut convenir aussi que Michel Paléologue en agissait avec bien peu de franchise et de bonne foi. *Tout ce qu'il faisait*, dit à ce sujet Pachymère, *n'était que dissimulation, que déguisement, que fausse démonstration.* Est-il donc étonnant que le ciel ne se soit point intéressé au succès de cette entreprise, et qu'il n'ait pas permis que des mains si profanes eussent l'honneur de faire tomber le mur de séparation qui divise encore les deux églises?

FIN DU LIVRE CENT-UNIÈME.

LIVRE CII.

I. Andronic prend les rênes du gouvernement. II. Il est sollicité de rompre avec l'église latine. III. Il s'abandonne aux schismatiques. IV. Déchaînement des schismatiques contre la mémoire de Michel Paléologue. V. Déposition de Veccus arrêtée. VI. Veccus se retire. VII. Joseph rétabli. VIII. Pénitences imposées au peuple. IX. On veut soulever le peuple contre Veccus. X. Synode contre ce prélat. XI. Mort de Joseph. XII. Les Arsénites reprennent courage. XIII. Ils veulent faire un miracle. XIV. George dit de Chypre, patriarche. XV. Cérémonie de son sacre. XVI. Mauvaise foi des schismatiques. XVII. Concile, ou plutôt brigandage de Blaquernes. XVIII. Bizarre interprétation d'un phénomène céleste. XIX. Accord avec Tertère, usurpateur de la couronne de Bulgarie. XX. Conférences d'Adramyte pour réunir les Arsénites et les Joséphites. XXI. Épreuve du feu, demandée par les Arsénites. XXII. Ces derniers se réconcilient avec le patriarche, et se brouillent de nouveau. XXIII. L'évêque de Sardes disgracié. XXIV. Fuite de Cotanyse. XXV. L'armée envoyée contre Michel, neveu de Nicéphore, despote d'Épire. XXVI. Michel arrêté par surprise. XXVII. Ses aventures malheureuses. XXVIII. Sa mort. XXIX. La multitude effrayée par deux prétendus miracles. XXX. Translation du corps d'Arsène à Constantinople. XXXI. Second mariage de l'empereur. XXXII.

Insultes faites à Veccus par les Prusiens. XXXIII. Nouvelle conférence accordée à ce prélat. XXXIV. La Thrace et la Macédoine menacées par les Tartares. XXXV. Défaite de ces barbares. XXXVI. Le patriarche Grégoire accusé d'erreur. XXXVII. Faux bruits en Europe concernant les Grecs. XXXVIII. Grégoire refuse de se rétracter. XXXIX. Il abdique. XL. Sa mort. XLI. Tentative de l'empereur pour réunir les Arsénites entre eux. XLII. Athanase, patriarche. XLIII, Simplicité affectée du nouveau patriarche. XLIV. Il met la réforme dans le clergé. XLV. Férocité des agents d'Athanase. XLVI. Andronic fait ratifier son élévation au trône par Jean Lascaris. XLVII. Incendie à Constantinople. XLVIII. Démêlé entre la Stratégopuline et la femme de Porphyrogénète. XLIX. Mécontentement de l'empereur contre son frère. L. Imprudences de Porphyrogénète. LI. Il est condamné par l'empereur.

ANDRONIC.

An 1282. I. Andronic prend les rênes du gouvernement. Pachym. l. 1. c. 1. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 1.

MICHEL PALÉOLOGUE venait de mourir dans son camp, près du bourg de Pacôme, en Thrace, au milieu de ces Tartares qu'il avait appelés, comme on l'a vu précédemment, pour être les ministres de sa colère contre Jean-Ange-Ducas Comnène, prince de Thessalie et sébastocrator. Andronic Paléologue, son fils et son collègue à l'empire, se trouvait seul chargé de tout le poids du gouvernement. Ce prince, âgé d'environ vingt-quatre ans, n'avait encore rien fait qui pût donner une idée avantageuse de son génie et de ses talents. Il était effrayé de l'impatience de ces bar-

bares, qui demandaient à grands cris qu'on leur abandonnât la proie qui leur avait été promise, et menaçaient de se jeter sur tout ce qui se présenterait devant eux, si on tardait à les satisfaire. Andronic n'avait pas les mêmes motifs que son père, pour en vouloir au sébastocrator. D'ailleurs il pouvait craindre que les Tartares, après avoir ravagé les terres de ce prince, ne fussent tentés d'attaquer ensuite les domaines de l'Empire. Il crut donc devoir les occuper dans un pays plus voisin du Danube, et par conséquent de leur patrie; parce qu'après leur expédition, quel qu'en dût être le succès, ils n'auraient rien de plus pressé que de s'en retourner chez eux. Il les envoya contre les Serves, quoique pour le moment il n'eût aucun sujet de faire la guerre à cette nation; mais la raison d'état, à laquelle, d'après les principes de la politique humaine, toute autre doit céder, le voulait ainsi. Les Tartares furent d'abord très-mécontents de ce nouvel arrangement, et refusèrent de s'y prêter; mais Andronic, à force de caresses et de présents, vint à bout de vaincre leur opiniâtreté. Il mit à leur tête Michel-Tarchaniote Glabas, qu'il créa grand-connétable, et leur associa un corps de troupes impériales commandé par Michel, despote. L'histoire ne nous dit point quelle fut l'issue de cette expédition. Andronic, après avoir terminé cette première affaire, écrivit deux lettres, l'une à Papylas, pour lui enjoindre de veiller à la sûreté de Constantinople, et l'autre au patriarche Veccus, pour l'informer de la mort de son père; il pria en même temps ce prélat de ne point prévenir l'impératrice, sa mère, parce qu'il voulait lui annoncer lui-même cette triste nouvelle, et adoucir son chagrin

en mêlant ses larmes aux siennes. Ces deux lettres furent les premières où le nouvel empereur fit mettre la date du mois. Jusqu'alors Michel Paléologue avait seul usé, suivant l'étiquette, de cette formule, comme d'une prérogative toujours réservée au plus ancien des deux empereurs.

II. Il est sollicité de rompre avec l'église latine. Pachym. l. 1. c. 2. Andr.

Peu de jours après, Andronic quitta le camp où son père avait fini ses jours, et se mit en route pour revenir à Constantinople. Tous les esprits étaient dans l'attente des événements. Chacun tenait ses regards fixés sur le jeune prince, et tâchait de deviner les projets qu'il méditait. On lui remarqua un air triste et rêveur. Andronic avait toujours été très opposé dans le cœur au système de la réunion des deux églises; de plus, le principal motif, et peut-être l'unique, qui avait engagé Michel Paléologue à paraître se rapprocher des Latins, ne subsistait plus pour le nouvel empereur. La protection du pape lui était devenue inutile pour se garantir des entreprises de Charles d'Anjou, puisque les infortunes de ce prince l'avaient mis dans l'impossibilité de nuire à personne. Andronic aurait donc bien désiré de détruire l'ouvrage de son père. C'était d'ailleurs un édifice bâti sur des fondements si peu solides, que le moindre effort devait suffire pour en précipiter la chute; mais il n'osait encore y porter la main. Sa timidité naturelle lui faisait craindre qu'en voulant le renverser, il ne fût lui-même écrasé sous ses débris, ou que de ses ruines il ne sortît quelque nouveau monstre de discorde. Tel était l'état de perplexité dans lequel il se trouvait alors, et il y serait peut-être resté long-temps, si Eulogie, sa tante, ne fût venue fixer ses irrésolutions. Cette princesse était

toute dévouée au parti des schismatiques; elle se glorifiait même d'avoir souffert, sous le dernier règne, persécution pour la foi; mais elle ne pouvait pardonner à ceux qui lui avaient procuré cet honneur. Eulogie va donc trouver son neveu, et empruntant le langage de la religion, elle lui fait un devoir devant Dieu de ne laisser subsister aucune trace de l'alliance impie que son père avait voulu contracter avec l'église latine. A ces discours, la conscience du jeune prince s'alarme, son esprit s'échauffe; et sans délibérer, il court se jeter entre les bras des partisans du schisme, et s'abandonne aveuglément à la discrétion de ces fanatiques. Dès ce moment nous allons voir le faible Andronic se livrer tout entier à des discussions théologiques, à des querelles sacerdotales, qui agiteront l'état pendant le cours de son règne, et qui nous entraîneront, malgré nous, dans des détails que le lecteur trouvera peut-être fastidieux; mais nous le prions de considérer que ces disputes religieuses ont eu la plus grande influence dans les affaires du gouvernement, et qu'elles doivent être mises au nombre des principales causes qui ont hâté la ruine de l'empire grec.

III. Il s'abandonne aux schismatiques. Pachym. l. 1. c. 2. Andr.

Andronic, pénétré des sentiments de la plus vive compunction, se prosternait aux pieds de ses nouveaux directeurs, les suppliait de le tirer de l'abîme où l'avait précipité son obéissance aux ordres d'un père absolu, et les conjurait de lui imposer telle pénitence qu'ils jugeraient à propos. Pour leur donner une preuve de la sincérité de son repentir, il déclara qu'à la fête de Noël prochaine, l'office ne serait point célébré dans le palais impérial, comme c'était la coutume, afin de ne

pas paraître communiquer avec le patriarche Veccus, en assistant à des prières où il faudrait nécessairement nommer ce prélat. En effet, l'empereur passa le jour de cette grande solennité, enfermé dans son appartement, sous prétexte que la douleur qu'il ressentait de la perte de son père ne lui permettait pas de se montrer en public.

IV. Déchaînement des schismatiques contre la mémoire de Michel Paléologue. Pachym. l. 1. c. 2, 3. Andr.

Eulogie se félicitait de la réussite de sa démarche, et ce succès l'ayant rendue plus audacieuse, elle développa sans pudeur les sentiments d'animosité qu'elle nourrissait dans son cœur contre son propre frère; elle se ressouvenait de l'exil auquel il l'avait condamnée avec sa fille, pour la punir de ses remontrances séditieuses contre le projet de l'union. Le tombeau ne put mettre Michel Paléologue à couvert de ses pieuses fureurs. Elle en parlait dans les termes les plus odieux. Elle alla même jusqu'à dire qu'elle le regardait comme une victime marquée du sceau de la réprobation éternelle. Ces propos déchiraient l'ame de l'impératrice douairière. Cette vertueuse princesse, qui n'avait jamais cessé d'aimer tendrement son mari, quoiqu'il ne lui eût pas toujours été fidèle, ne pouvait soutenir une idée si désespérante. Théodora consultait tantôt le patriarche Veccus, et tantôt l'ancien patriarche Joseph, sur ce qu'il fallait faire pour soulager dans l'autre monde l'ame de son époux. Eulogie n'était pas la seule qui se permît des discours sinistres sur les destinées éternelles de Michel Paléologue; une foule de moines et d'ecclésiastiques se donnaient la même liberté. Dans le nombre de ces fanatiques on distinguait Galésiote-Galaction, et un certain Mélèce, surnommé le Saint, moine du monastère de Saint-

Lazare. Ces deux personnages avaient leurs raisons pour se déchaîner contre la mémoire de Michel Paléologue; ce prince avait fait crever les yeux au premier, pour avoir déposé, contre toute vérité, qu'il l'avait vu communier suivant le rit de l'église romaine avec du pain sans levain, et couper la langue au second, parce qu'il avait eu l'impudence de l'appeler en face un autre Julien l'Apostat. Ces fougueux schismatiques *étaient* soutenus et protégés par ce même Théodore Muzalon qui, sous le règne précédent, avait essuyé une *fustigation* si humiliante, pour s'être opposé au projet de l'union, et que Michel Paléologue avait ensuite couvert de confusion, lorsque ce lâche ambitieux, ne pouvant vivre éloigné de la cour, était venu *lui offrir* une soumission sans bornes. Muzalon s'était insinué dans les bonnes graces du nouvel empereur, qui lui donna toute sa confiance.

V. Déposition de Veccus arrêtée. Pachym. l. 1. c. 3. Andr. Le Quien, Oriens Christ.

C'était par ses conseils et par son entremise que ce prince avait toutes les nuits de longues conférences avec l'ancien patriarche Joseph et les partisans de ce prélat. On dressa dans ces assemblées nocturnes le plan d'une nouvelle réforme, et on y arrêta *la déposition* de Veccus. Ce dernier ne tarda pas à recevoir de la part du prince des lettres remplies, à la vérité, de compliments, mais dont la conclusion n'en était pas moins qu'il eût à se retirer. Andronic lui disait que ce n'était par aucun sentiment de haine ou de mépris, qu'il lui enjoignait de s'éloigner, mais qu'il était forcé de se conduire ainsi à son égard par le malheur des circonstances, et par la nécessité de rétablir la paix; qu'il n'y avait plus d'autre moyen de faire cesser le schisme qui déchirait le sein de l'Église que de rap-

peler le patriarche Joseph. Il ajoutait qu'il ne doutait pas que l'affection de Veccus pour sa personne ne le portât non seulement à quitter son siége, mais même à lui faire le sacrifice de sa vie si les conjonctures l'exigeaient; qu'au reste il ne perdrait rien ni dans son estime ni dans son amitié. Méliténiote, cartophylax et archidiacre, fut chargé de lui porter cette fâcheuse nouvelle.

VI. Veccus se retire. Pachym. l. 1. c. 4. Andr.

Veccus, qui avait de la vertu, reçut ce coup avec résignation. Il prit sur-le-champ le parti de s'aller mettre à l'abri de l'orage dans le monastère de la Panachrante ou Vierge immaculée. Il fit demander des gardes à l'empereur pour le conduire dans sa retraite, sous le prétexte apparent, dit Pachymère, de se garantir des insultes de quelques fanatiques, mais, dans la réalité, pour se ménager une excuse au tribunal de Dieu, en paraissant ne quitter son poste que forcé par la violence : observation singulière et qui donne une étrange opinion de la morale des Grecs de ce siècle. Soit que Veccus ait eu véritablement l'intention qu'on lui attribue ici, ce qui n'est guère vraisemblable de la part d'un prélat si éclairé, soit que cette idée appartienne à l'historien, il faudra toujours en conclure que l'un ou l'autre a cru que le ciel voulait bien quelquefois se prêter à des arrangements de convention à peu près semblables à ceux que l'amour-propre a fait imaginer aux hommes, pour sauver dans certaines circonstances critiques les apparences de l'honneur.

VII. Joseph rétabli. Pachym. l. 1. c. 5. Andr. Oriens Christ.

Le 31 du mois de décembre, on vit s'avancer vers le palais patriarcal un long cortége d'ecclésiastiques et de laïcs de toutes les conditions, qui ramenaient,

au chant des hymnes et au son des cloches, le patriarche Joseph. Ce prélat, qui n'avait presque qu'un souffle de vie, était porté sur un brancard. Dans cet état, il ressemblait plutôt à un mort qu'on menait au tombeau qu'à un évêque qu'on allait rétablir pompeusement sur le premier siége de l'Empire. Deux jours après, l'église de Sainte-Sophie fut réconciliée, parce qu'elle avait été, disait-on, souillée par la présence des Latins et de leurs partisans. L'aveugle Galaction voulut encore signaler son zèle dans cette occasion. Conduit par des guides qui dirigeaient chacun de ses mouvements, il parcourt ce vaste temple, versant sur son passage l'eau bénite à grands flots; il en inonde les murailles, les colonnes, les degrés, les images. Le peuple, à qui l'entrée de l'église était interdite, voyait avec un respect religieux ce cérémonial expiatoire, et, s'avouant coupable, demandait instamment qu'on le purifiât aussi de ses souillures et qu'on le fît participer à ces saintes aspersions. Elles ne lui furent point épargnées.

An 1283. VIII. Pénitences imposées au peuple. Pachym. l. 1. c. 6. Andr.

Ces dispositions de la multitude et ces *signes* de repentir public enhardirent les schismatiques. Devenus plus entreprenants, ils établirent une espèce de tribunal composé de moines, devant lequel les laïcs qui avaient la faiblesse de se croire sous l'anathème, venaient se faire juger. On mettait en pénitence les pauvres. Pour les riches, on leur imposait des amendes dont le tarif était proportionné à leurs prétentions; c'est-à-dire, que s'il leur suffisait d'assister au chant des psaumes, et de recevoir seulement le pain bénit à l'église, ils donnaient moins; mais s'ils désiraient d'être admis à la participation des saints mystères, il fallait

qu'ils payassent davantage. Quant aux ecclésiastiques, on les renvoyait au jugement du patriarche. Ce prélat n'était nullement en état de leur donner audience; mais quelques fanatiques, qui s'étaient emparés de sa personne, répondaient en son nom, et leur réponse était toujours dictée par la passion. Cependant les évêques ne pouvant plus dissimuler un pareil brigandage, convoquèrent tout le clergé, et sommèrent les auteurs de ces vexations de dire par quelle autorité ils agissaient ainsi, et surtout pourquoi ils tenaient les temples fermés. Alors quelques-uns de ceux à qui ces reproches s'adressaient, sortent de la salle, et reparaissent un instant après, portant entre leurs bras le vieux patriarche Joseph, qu'ils déposent comme une masse inanimée au milieu de l'assemblée. Aussitôt un moine nommé Gennadius, apostrophant les évêques, s'écrie d'une voix terrible : *Vous vous êtes rendus coupables d'un grand crime, le saint Évangile a été violé.* Cette insolente exclamation n'effraya point les prélats; ils demandèrent au patriarche si c'était par ses ordres qu'on osait leur faire de pareilles insultes. Joseph, loin d'approuver Gennadius, le réprimanda sévèrement, et fit tout ce qu'il put pour calmer les esprits. Cette aventure ne déconcerta pas les schismatiques. Pour se venger de l'espèce d'affront qu'ils venaient d'essuyer, ils dressèrent, peu de jours après, une sentence qui fut publiée au nom du patriarche. Cette sentence suspendait de leurs fonctions pour trois mois les ecclésiastiques qui avaient communiqué avec les Latins, et prononçait diverses peines contre les laïcs qui s'étaient rendus coupables de la même faute. On traita avec plus de rigueur les archidiacres Mé-

liténiote et Métochite; ils furent déposés pour toute leur vie, pour avoir eu l'impiété d'assister à la messe du pape, lorsqu'ils avaient été envoyés en ambassade à sa cour par Michel Paléologue. Ce qui paraîtrait fort étrange, si rien n'était plus commun que ces sortes d'exemples de l'inconséquence humaine, c'est qu'une foule de gens qui, sous le dernier règne, avaient montré le plus grand zèle pour engager les opposants à se soumettre aux volontés du prince, étaient devenus sous le nouveau les plus cruels persécuteurs de ceux qui avaient alors cédé à leurs remontrances. Quelques-uns portaient même la fureur jusqu'à demander qu'on les condamnât à la mort; oubliant qu'il aurait fallu commencer l'exécution par leurs propres personnes, puisqu'ils avaient été les instigateurs et les complices du prétendu crime qu'ils voulaient punir dans les autres.

IX. On veut soulever le peuple contre Veccus. Pachym. l. 1. c. 7. Andr.

Ces premières opérations des ennemis de la paix produisirent l'effet qu'ils en attendaient. Tout le monde était en alarme, chacun tremblait pour sa fortune, sa liberté et même sa vie. Quand les factieux virent que la terreur s'était emparée de tous les esprits, *ils crurent* le moment favorable pour lâcher dans le public des émissaires qui ne cessaient de répéter que Veccus était seul la cause de tous ces malheurs. A ces discours ils ajoutaient les calomnies les plus atroces; insensiblement ils en vinrent à faire décider qu'il fallait assembler un synode, pour procéder suivant les formes canoniques contre ce prélat. Ce qui fit dire assez plaisamment à Théoctiste, évêque d'Andrinople : *Ces gens-là regardent les évêques comme des broches de bois dont ils veulent se servir pour rôtir Veccus, et*

qu'ils jetteront ensuite au feu, quand ils n'en auront plus besoin. L'événement ne prouvera que trop qu'il avait raison.

x. Synode contre ce prélat. Pachym. l. 1. c. 8, 9, 10, 11. Andr.

Au jour indiqué pour commencer les séances de cette espèce de concile, on éleva dans la salle d'assemblée deux trônes, l'un pour le patriarche, sur lequel on exposa les ornements de sa dignité, parce qu'il ne pouvait être présent, et l'autre pour Athanase, patriarche d'Alexandrie, qui devait présider au défaut de Joseph. L'ouverture du synode se fit au son des cloches et avec tout l'appareil qu'on crut le plus propre à frapper d'une sorte de terreur religieuse l'imagination de la multitude, dans l'intention toujours de l'animer contre Veccus. L'assemblée était composée de ses ennemis les plus envenimés. On débuta d'abord par y juger une foule d'écrits auxquels les disputes au sujet de la religion avaient donné naissance, en s'abstenant toutefois de prononcer sur le fond de la doctrine; on les proscrivit tous comme des ouvrages qui n'avaient servi qu'à émouvoir les esprits et à troubler la paix de l'Église. Pour se donner un air d'impartialité, les schismatiques condamnèrent aussi quelques productions de ceux de leur faction. Le grand-logothète, ce Muzalon, que nous avons déja vu paraître sur la scène, pour y jouer le rôle d'un lâche hypocrite, y apporta lui-même un livre de sa composition, et demanda qu'il fût brûlé: *Non pas*, disait-il, *que je ne sois très-attaché aux principes qu'il renferme, mais parce que je l'ai publié dans un temps d'orage.* Quant aux écrits de Veccus, on les traita avec la plus grande sévérité; ils furent condamnés non seulement comme téméraires, mais comme infectés du venin

de l'hérésie. On disait, en employant de grands mots, que *leur auteur s'était précipité dans les abîmes de l'erreur, pour avoir voulu sonder les profondeurs de mystères inaccessibles à tous les efforts de l'intelligence humaine, et pour avoir prétendu porter un regard audacieux sur des vérités dont l'homme doit se contenter d'adorer la sublimité dans un respectueux silence.* D'après ce jugement, il fut décidé que Veccus viendrait en personne rendre compte et de sa croyance et de sa conduite. Veccus savait que le synode n'était rempli que de gens qui avaient juré sa perte, il refusa de s'y présenter. D'ailleurs il craignait que la populace ameutée par ses ennemis ne lui fît quelque violence. Cependant, quand on l'eut assuré qu'il ne courait aucun risque, il sortit de sa retraite, et vint à l'assemblée. Lorsqu'il y parut, on ne lui rendit aucun honneur, il n'y eut que la dernière place; la seule grace qu'on lui fit, fut de lui permettre de parler assis. Sommé de se purger des griefs auxquels ses écrits avaient donné lieu, il évita toute discussion dogmatique, et se contenta d'observer qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, il n'avait pris la plume que parce que les circonstances et la politique lui en avaient fait alors un devoir; et comme on lui avait insinué qu'il ferait bien de donner lui-même sa démission, il ajouta qu'il ne voyait pas pourquoi on prétendait le forcer d'abdiquer; qu'ayant par sa retraite laissé le trône patriarcal vacant, il croyait que cette complaisance devait suffire, sans vouloir encore qu'il se dépouillât, de ses propres mains, d'une dignité à laquelle il avait été appelé contre son gré, et même par le suffrage de la plupart de ceux qui siégeaient maintenant au nombre

de ses juges. Cette réponse piqua les schismatiques qu'elle paraissait mettre en contradiction avec eux-mêmes. *Quoi,* lui dirent-ils, *vous oseriez encore contester au véritable patriarche une dignité que vous avez usurpée sur lui, vous qui ne pouvez justifier votre foi, ni vous laver des impiétés qu'on vous reproche;* et, en même temps, on entendit s'élever contre Veccus, de tous les coins de la salle, des murmures menaçants. Veccus en fut effrayé, et la terreur se peignit sur toute sa personne; alors ses adversaires profitent adroitement de son trouble et achèvent sa défaite, en faisant tout-à-coup succéder à des paroles dures et farouches le langage d'une feinte douceur. Veccus, n'ayant plus le courage de résister, se laisse conduire chez le patriarche Joseph, à qui il fait quelques excuses, et signe un acte qui contenait sa démission, et une profession de foi conforme en apparence aux principes des schismatiques. Cette faiblesse de Veccus ne le sauva pas de l'exil. Peu de jours après, il reçut de la part de l'empereur un ordre qui le reléguait à Pruse, en Bithynie.

XI. Mort de Joseph. Pachym. l. 1. c. 13. Andr.

Le patriarche Joseph, dont l'esprit baissait de jour en jour, n'avait pas trop compris d'abord ce que voulait dire la visite soudaine de Veccus; mieux informé ensuite, il ne put s'empêcher de blâmer la conduite qu'on avait tenue à son égard, et il déclara formellement que les moyens auxquels on avait eu recours pour lui surprendre sa démission étaient contraires aux saints canons. Ces désaveux de Joseph, et ces démentis qu'il donnait à chaque instant aux schismatiques, ne laissaient pas de les embarrasser, sans cependant jamais les déconcerter; ils n'en continuaient

pas moins à abuser de son nom pour tourmenter ceux qui avaient le malheur de leur déplaire; car ce patriarche, qu'ils ne respectaient guère eux-mêmes, n'était entre leurs mains qu'une espèce de fantôme dont ils se jouaient pour effrayer la multitude; mais ce fantôme ne tarda pas à leur échapper. Joseph, succombant sous le poids des années et des infirmités, mourut, ou plutôt cessa de vivre, vers le commencement du mois de mars 1283.

XII. Les Arsénaites reprennent courage. Pachym. l. 1. ch. 12 et 13. Andr.

La mort de Joseph consterna ceux qui s'étaient attachés à sa personne, et releva le courage des partisans d'Arsène. On vit ces derniers sortir en foule de leurs retraites, et menacer avec non moins de fureur ceux qui avaient suivi le parti du patriarche défunt, que ceux qui s'étaient déclarés pour l'union avec *les Latins*. En effet, ils n'avaient jamais pardonné à Joseph d'être venu prendre la place d'Arsène sur le trône patriarcal; ils le tenaient pour un intrus, un excommunié, et allaient même jusqu'à lui refuser le nom de chrétien. L'empereur, placé entre ces deux factions ennemies, se trouvait dans une position assez critique. D'une part il craignait le génie séditieux des Arsénites; ce qui l'engageait à les ménager, et de l'autre *il ne voulait* pas abandonner les Joséphites. Il avait un intérêt personnel à soutenir ces derniers; car il craignait que si la promotion de Joseph au patriarcat était déclarée illégitime, comme le voulaient les Arsénites, cette décision n'influât sur la validité du sacre qu'il avait reçu des mains de ce prélat, et ne lui fît tort dans l'esprit du peuple. Il aurait donc bien voulu tenir la balance égale entre les uns et les autres; mais les Arsénites faisaient tous leurs efforts pour qu'elle penchât de leur

côté : ils prétendaient dominer sans partage. Ces fanatiques étaient protégés par Jean Tarchaniote, cousin de l'empereur, le plus jeune des trois fils de Marthe, sœur de Michel Paléologue, dernier empereur, et par les princesses Théodosie et Nestongonisse, sœurs de Tarchaniote. Andronic ne put s'empêcher, à la sollicitation de personnes qui lui appartenaient de si près, de leur accorder l'église de tous les Saints. Ce temple, un des plus vastes et des plus magnifiques qu'il y eût à Constantinople, était demeuré fermé pendant un si long espace de temps, que personne ne se souvenait d'y avoir vu célébrer les saints mystères. Les Arsénites étaient donc sûrs qu'il n'avait été profané par la présence d'aucun des partisans de Joseph. Ils en prirent aussitôt possession et y firent l'office divin, en usant de toutes les précautions possibles pour en défendre l'entrée à ceux qui n'étaient pas de leur secte.

XIII. Ils veulent faire un miracle. Pachym. l. 1. c. 13. Andr.

Cette grace de la part d'Andronic leur fit naître de plus grandes espérances encore; ne doutant plus qu'ils n'eussent entièrement gagné sa confiance, ils commencèrent à s'expliquer avec la plus excessive liberté. Ils publièrent sans détour que leur cause était manifestement la meilleure, que le ciel s'était déclaré pour elle; ce que, dans leur délire, ils offraient de prouver par un miracle. Qu'on nous confie, disaient-ils, le corps de quelque bienheureux, et alors on verra se renouveler en notre faveur le même prodige qui s'est jadis opéré à Chalcédoine, sur le corps de sainte Euphémie. Nous déposerons une cédule contenant les motifs de notre conduite, aux pieds du saint, et nous osons assurer que cette cédule ira ensuite d'elle-même se placer entre ses mains. L'empereur eut d'abord la

faiblesse de consentir à une proposition si extravagante. Il leur fit remettre le corps de Jean Damascène, mais en même temps il prit des mesures pour prévenir toute espèce de fraude. Il voulut qu'après que les Arsénites auraient mis leur écrit aux pieds du saint docteur, sa châsse fût enfermée dans une seconde garnie de fortes serrures, que, pour plus grande sûreté, on scellerait ensuite des sceaux de l'Empire. Cependant les Arsénites s'assemblent dans leur église, passent un jour et une nuit dans le jeûne et les prières, et sollicitent le ciel de s'intéresser au succès de leur entreprise. Chacun était dans l'attente de ce qui devait arriver, lorsqu'un exprès vint défendre, de la part de l'empereur, d'aller plus loin. Andronic avait réfléchi sur les conséquences de la démarche des Arsénites, et senti combien un *miracle*, de quelque manière qu'il se fît, pouvait devenir un moyen redoutable entre les mains de pareils personnages; or, malgré les précautions qu'il avait prises, il était à craindre qu'ils n'eussent l'adresse de le faire réussir. Pour colorer ce contre-ordre d'un prétexte plausible et même respectable, il fit dire aux Arsénites qu'il fallait attendre avec une humble soumission le moment où Dieu jugerait à propos de manifester sa volonté, et ne pas le sommer en quelque sorte de s'expliquer; que la religion étant suffisamment établie, la divine Providence avait rendu les miracles moins fréquents; qu'enfin ils devaient se ressouvenir de la réponse que fit Abraham au mauvais riche qui demandait qu'un mort ressuscitât pour aller avertir ses frères de ne pas suivre son exemple. Les Arsénites ne manquèrent pas de se récrier contre la défense de l'empereur, mais il est probable qu'intérieurement ils

en étaient peu fâchés; en effet, cette défense ne leur faisait rien perdre dans l'esprit de la multitude, et de plus elle les dégageait avec honneur de leur parole, sans qu'ils courussent les risques de se voir couverts de confusion, s'ils eussent été dans l'impuissance d'opérer le prodige qu'ils avaient promis.

XIV. George dit de Chypre, patriarche. Pachym. l. 1. c. 14. Andr. De Eccl. Occ. et Orien. pptuâ Cons. Leo Allat. l. 2. cap. 15. parag 12. Nic. Greg. l. 6. c. 1. Le Quien. Oriens Chr.

Il s'agissait de donner un successeur au patriarche Joseph. L'empereur, après avoir long-temps délibéré, crut avoir trouvé celui qu'il cherchait dans la personne de George de Chypre. C'était un homme recommandable par son savoir. Le dernier patriarche faisait cas de ses talents, et l'avait même décoré de la dignité de premier interprète des épîtres de saint Paul. George n'était pas moins versé dans la belle littérature que dans les sciences ecclésiastiques. Il écrivait avec grace, et, sous sa plume, la langue grecque semblait avoir recouvré cette pureté et cette élégance qui la distinguaient dans les beaux jours d'Athènes. Élevé dans l'île de Chypre, sa patrie, parmi les Latins, il avait pris du goût pour eux, et sous le règne précédent, il s'était montré un des plus zélés partisans de l'union. Mais, sous le nouveau, il avait changé de système, parce que les temps n'étaient plus les mêmes. Ces variations prouvent qu'il n'avait pas des principes de religion bien arrêtés. En général, c'était une ame flexible, qui savait se plier à toutes les circonstances, et qui par conséquent paraissait très-propre à concilier tous les partis. C'est pourquoi l'empereur l'avait choisi. Ce prince, pour le mettre davantage dans sa dépendance, voulait qu'il ne dût qu'à lui seul son élévation; et comme d'ailleurs il était décidé à ne pas souffrir qu'un autre montât sur le siége patriarcal, il ne jugea

pas à propos de l'exposer aux hasards d'une élection canonique. Cependant, pour prévenir les plaintes des prélats à qui appartenait le droit d'élire le patriarche, Andronic eut recours aux caresses et aux excuses; il les conjura de vouloir bien au moins paraître confirmer son choix par leur silence. Mais de tous ceux à qui la promotion de George de Chypre pouvait déplaire, il n'en était point dont l'empereur craignît davantage la mauvaise humeur, qu'un certain Andronic, qui avait quitté le siége de Sardes pour se faire moine. Cet ambitieux n'avait pu dissimuler ses prétentions à la dignité de patriarche. L'empereur, pour apaiser ses murmures, le déclara son père spirituel. Cet emploi, outre l'honneur qui y était attaché, plaçait à la source des graces, et donnait un grand crédit auprès du prince; mais l'ancien évêque de Sardes, loin d'avoir cette souplesse si nécessaire pour réussir dans les cours, était au contraire un de ces hommes fiers et hautains qui veulent tout emporter de vive force, qui ne peuvent souffrir de contradiction, et qui s'embarrassent peu de se faire des ennemis. Aussi ne fut-il pas long-temps sans se perdre.

XV. Cérémonie de son sacre. Pachym. l. 1. c. 14, 15. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 1.

Quand il fallut procéder à la consécration de George, l'empereur, à qui aucun de ces petits détails n'échappait, désigna lui-même, pour faire cette cérémonie, l'évêque de Cozile ou Mosile. Ce prélat résidait pour lors à Constantinople, où Nicéphore, despote d'Épire et d'Étolie, l'avait envoyé en ambassade. Andronic crut devoir le choisir préférablement à tout autre, parce qu'il n'avait point eu de part à ce qui s'était fait pour la réunion des Grecs avec les Latins, et que par conséquent il ne portait aucune tache de réprobation aux

yeux des schismatiques. Cet évêque, très-complaisant et peu scrupuleux sur l'observation des canons, ayant conduit George dans une chapelle située au milieu d'une vigne, le fit d'abord moine, puis lecteur, puis diacre. George, en revêtant l'habit monastique, quitta son nom, et prit celui de Grégoire. Le même jour, l'empereur le déclara patriarche. Le siége d'Héraclée en Thrace se trouvait alors vacant, et c'était à l'évêque de cette ville qu'appartenait le droit de sacrer le patriarche de Constantinople. On ordonna donc à la hâte un moine, nommé Germain, qui avait aussi le mérite de n'avoir point participé aux précédentes contestations, et on en fit tout-à-coup un évêque d'Héraclée. Ce fut ce nouveau prélat qui, assisté de l'évêque de Cozile, et de celui de Dibra en Macédoine, donna l'ordre de prêtrise à Grégoire, et ensuite le sacra patriarche. Le matin du dimanche des Rameaux, qui, cette année, tombait le 11 avril, le nouvel élu et les évêques consécrateurs se rendirent à Sainte-Sophie, accompagnés ou plutôt investis d'une troupe de schismatiques, qui commencèrent par exclure de l'église, comme des profanes et des impies, tous ceux qui en composaient le clergé. Ces mêmes personnages se croyant seuls orthodoxes, et exempts de la souillure contractée par tous ceux qui avaient consenti à l'union, voulurent qu'il n'y eût qu'eux qui assistassent au sacre de Grégoire. Comme ils ignoraient les rits usités en pareille circonstance, et qu'ils ne connaissaient pas même la disposition des lieux, on les voyait aller, venir, et s'agiter beaucoup, sans savoir ce qu'ils voulaient faire; de sorte que cette cérémonie, une des plus augustes qu'il y eût dans l'église grecque, se fit avec une

indécence ridicule; et jamais elle n'aurait pu s'achever, si le grand-sacristain, qu'ils avaient d'abord banni de l'église comme les autres, n'eût bien voulu venir à leur secours.

XVI. Mauvaise foi des schismatiques. Pachym. l. 1. c. 15. Andr.

Le mercredi suivant, jour indiqué pour lever l'interdit jeté sur le clergé, les ecclésiastiques se rendirent devant le grand portique de Sainte-Sophie; là, prosternés tous contre terre, ils demandèrent pardon, en présence d'une foule de peuple qui était accouru des divers quartiers de la ville pour jouir du spectacle de leur humiliation; après quoi la porte leur fut ouverte, et ils eurent la permission d'assister à l'office. Le lendemain, qui était le jeudi-saint, ils se présentèrent à l'autel pour y recevoir la sainte eucharistie; mais comme on ne les croyait pas encore assez purifiés pour participer au vrai corps de Jésus-Christ, on les communia avec du pain non consacré, que le patriarche avait fait acheter exprès au marché. Les nouveaux réconciliés, instruits de cette supercherie sacrilége, en furent indignés, et comprirent dès lors qu'on n'agissait point avec eux de bonne foi; ce qui les remplissait d'inquiétude et leur faisait craindre quelque fâcheux événement. Ils ne furent pas long-temps à s'apercevoir que leur pressentiment ne les avait pas trompés.

XVII. Concile ou plutôt brigandage de Blaquernes. Pachym. l. 1. c. 15, 17, 19 And. Nic. Greg. l. 6. c. 2.

Le lundi de Pâques, à l'issue d'une assemblée où tous les évêques et tous les membres du clergé s'étaient réunis pour se donner le baiser de paix, suivant l'usage pratiqué dans cette solennité, on vit paraître un édit de l'empereur, qui annonçait la tenue d'un concile dans l'église de la Sainte-Vierge de Blaquernes. Le nouveau patriarche ne devait y présider que pour la forme. Andronic, ce père spirituel de l'empereur, était

destiné à en être l'ame et l'arbitre. Le prince, par son édit, lui donnait plein pouvoir de porter tel jugement qu'il lui plairait contre ceux qui seraient traduits à son tribunal et devant les moines choisis pour lui servir d'assesseurs; il déclarait même criminel de lèse-majesté quiconque oserait contredire ses décrets. Michel Stratégopule assista au concile de la part du prince, accompagné d'hommes armés, non pour y maintenir le bon ordre, mais pour être le servile exécuteur du père spirituel et de ses conseillers. Un grand nombre d'évêques qui avaient été mis sur la liste des proscriptions, furent appelés chacun à son tour. A mesure qu'il en paraissait un, il ne manquait pas de se trouver aussi quelque moine aposté qui l'accusait d'avoir violé les canons de l'Église. Le juge, sans autre information, prononçait contre lui une sentence de déposition. Aussitôt les officiers de l'empereur se saisissaient de sa personne, le traînaient pieds et mains liés hors de l'assemblée, et le livraient aux huées et aux insultes de la populace. Les moines, de leur côté, faisaient à ces malheureux prélats toutes sortes d'outrages. Ils leur disaient *anathème*, les traitaient d'impies, leur donnaient des soufflets, et leur déchiraient sur le corps la chape épiscopale, en criant qu'ils étaient indignes de porter ce saint habit. Théodore, métropolitain de Cyzique, s'était retiré dans le monastère du Saint-Précurseur, pour y attendre que cette tempête fût un peu calmée. Sur le refus qu'il fit de comparaître, on envoya des satellites pour l'amener de force. Théodore, après avoir lutté militairement contre cette soldatesque, fut enfin obligé de céder; mais comme on l'emmenait, il trouva le moyen de s'échapper des mains

des archers et de s'enfuir dans une église, où il se réfugia sous l'autel. Les soldats qui le poursuivaient, respectant cet asile, s'en retournèrent sans leur capture, ce qui mit l'ancien évêque de Sardes dans une étrange colère; il condamna Théodore comme contumace, ainsi qu'un grand nombre d'autres prélats qui ne voulurent point comparaître. Athanase, ce patriarche d'Alexandrie, que nous avons vu plus haut présider au synode assemblé contre Veccus, fut interpellé de reconnaître pour canonique la déposition des évêques jugés par le concile de Blaquernes, s'il voulait que son nom fût conservé dans les sacrés diptyques; il aima mieux être privé de cet honneur, que d'approuver un pareil brigandage. En parlant des excès auxquels se porta le concile de Sainte-Marie de Blaquernes, nous ne devons pas oublier la manière dont il traita Théodora, impératrice douairière : cette princesse y fut sommée de produire sa confession de foi, de renoncer solennellement au traité d'union avec le pape, entamé sous le dernier règne, de s'engager expressément à ne jamais prétendre que l'empereur, son mari, fût inhumé avec les honneurs de la sépulture ecclésiastique; ce n'était qu'à ce prix qu'elle pouvait espérer d'être nommée dans les prières publiques avec l'empereur son fils.

XVIII. Bizarre interprétation d'un phénomène céleste. Pachym. l. 1. c. 16. Andr.

Cette année, peu après l'équinoxe du printemps, Saturne, étant à son apogée, parut en plein jour, contre la nature des planètes, sous un aspect très-brillant. Ce phénomène exerça beaucoup la sagacité des savants et même des beaux-esprits. Les uns en tiraient un présage de bon augure. La lumière rayonnante et extraordinaire de ce corps céleste est, disaient-ils, le

symbole de celle que le nouveau patriarche va répandre sur les ténèbres de l'erreur. Les autres au contraire n'y voyaient que des signes funestes : à les entendre, cet éclat trompeur dont brillait Saturne annonçait que la gloire des astres de l'Église allait être éclipsée par les fausses lueurs dont ce prélat éblouirait pendant quelques instants les yeux de la multitude. Suivant ces mêmes interprètes, l'élévation de Saturne, planète qui préside aux glaces et aux frimas, menaçait de tempêtes et de disgraces les têtes les plus élevées; à l'appui de cette dernière interprétation, dont le crédule Pachymère fait honneur aux gens les plus éclairés dans la science, venait encore le songe d'un évêque. Ce prélat en sommeillant avait cru assister à un synode, y voir les siéges se briser d'eux-mêmes, tous les membres de l'assemblée tomber à la renverse, et réduits par leur chute dans un état tout-à-fait digne de compassion; ce songe fut pendant long-temps la nouvelle du jour, et l'on ne saurait dire combien il fit débiter de rêveries aux oisifs de la cour et de la ville.

XIX. Accord avec Tertère, usurpateur de la couronne de Bulgarie. Pachym. l. 1, c. 20. Andr.

A peu près dans le même temps, on vit arriver à Constantinople une ambassade de la part de Tertère, roi de Bulgarie. Ce prince s'était, comme on l'a dit, séparé de sa première femme pour épouser la sœur de cet Asan, qu'il avait renversé du trône, afin d'y monter à sa place. Son clergé, scandalisé de ce second mariage, lui avait interdit la participation des saints mystères. A entendre Tertère, il ne pouvait plus porter le poids de cet anathème, ni résister davantage aux reproches de sa conscience, qui lui criait sans cesse de renvoyer à Asan sa sœur, mais qui sans doute ne

lui disait pas assez haut, pour qu'il pût l'entendre également, de remettre à ce prince la couronne qu'il lui avait ravie. Andronic, qui voyait Tertère trop bien affermi sur son trône, pour espérer de pouvoir jamais l'en chasser, prit le parti d'être fort édifié de ses scrupules, et de lui renvoyer sa première épouse qu'il tenait renfermée à Nicée. La sœur d'Asan, répudiée par Tertère, revint donc à Constantinople auprès de son frère, que l'empereur nomma despote de Romanie, pour le dédommager du royaume de Bulgarie qui paraissait perdu pour lui sans ressource. De plus, Andronic fit avec le monarque bulgare un traité pour le contenir et l'empêcher d'inquiéter les terres de l'Empire qui confinaient à ses états. Il termina cette négociation le plus promptement qu'il lui fut possible, et même sans se rendre trop difficile sur les articles, parce qu'il était pressé de revenir aux affaires ecclésiastiques qui l'occupaient alors tout entier.

An 1284.

XX. Conférences d'Adramyte pour réunir les Arsénites et les Josephites. Pachym. l. 1. c. 21. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 6. 1.

Le concile ou synode de Blaquernes ne rétablit point la tranquillité dans l'Église. Les Joséphites et les Arsénites s'y étaient réunis contre ceux qui, sous le règne précédent, avaient favorisé le projet de se rapprocher de l'église latine; mais après avoir écrasé leurs ennemis communs, ils tournèrent les armes les uns contre les autres, et leur ancienne inimitié, qui n'avait été qu'assoupie, se ranima avec une nouvelle fureur. Andronic, qui les croyait réconciliés, parce qu'il les avait vus persécuter de concert et avec un égal acharnement les partisans de l'union, fut fort étonné de ce revers. Il crut qu'il était essentiel de ne pas donner au schisme renaissant le temps de se fortifier, et qu'il fallait faire les derniers efforts pour

l'étouffer au plus tôt. Dans l'intention de se livrer avec plus de liberté à ce grand ouvrage, il renonce à toute autre affaire, quitte Constantinople et va s'établir à Adramyte en Natolie. Les chefs des différents partis reçurent ordre de le suivre dans cette ville, pour y traiter en sa présence des objets qui les divisaient. De plus, il permit indistinctement à quiconque voudrait être témoin de ce qui devait se passer dans cette espèce de congrès, de s'y rendre. On vit arriver à Adramyte une multitude innombrable de moines, d'ecclésiastiques et de laïcs, attirés, les uns par le zèle, les autres par la curiosité; beaucoup y vinrent pour charmer leur désœuvrement. Le concours fut d'autant plus grand, que l'empereur avait fait annoncer que tout le monde serait défrayé à ses dépens. Le patriarche Grégoire se trouvait à la tête des Joséphites; il était soutenu par Eulogie et par les deux filles de cette princesse; il comptait encore parmi ses plus zélés partisans, Muzalon, grand-logothète et favori de l'empereur. Les Arsénites paraissaient plus redoutables; ils avaient pour eux la multitude, parce que dans toutes les querelles de religion, la multitude est toujours pour le parti le plus outré. Du sein de ces deux grandes factions, il en était sorti une foule d'autres qui s'entre-combattaient mutuellement, et dont chacune déchirait celle qui lui avait donné naissance: ces factions subalternes étaient commandées par des moines, que Michel Paléologue, pour les punir de leur opiniâtreté et de leur insolence, avait condamnés à perdre ou les yeux, ou la langue, ou le nez, ou les oreilles, et qui prétendaient se faire, de ces mutilations, un titre pour être regardés comme des héros de la foi. Il en

coûta beaucoup d'argent au trésor public, et bien des peines à l'empereur sans aucun succès. Les conférences d'Adramyte ne servirent qu'à aigrir davantage les esprits. Les Arsénites surtout s'y montrèrent plus intraitables que jamais; ils s'expliquaient sur le passé avec une hardiesse inconcevable; ils gémissaient hautement sur les malheurs de Jean Lascaris, sur l'irrégularité de la déposition d'Arsène, qu'*on avait condamné*, disaient-ils, *pour avoir refusé de communiquer avec un tyran qui s'était rendu indigne du trône, en portant des mains parricides sur la personne de son pupille, héritier de la couronne.* C'est ainsi qu'ils parlaient de Michel Paléologue. Ces murmures effrayaient Andronic; il comprenait que son sort dépendait, *en quelque* sorte, de la conséquence terrible qui ne dérivait que trop naturellement des propos que les Arsénites avaient l'audace de tenir contre la mémoire de son père. Ce prince n'avait point assez de fermeté pour oser réprimer des discours si séditieux; peut-être même était-il à craindre que l'autorité venant à frapper sur des têtes si échauffées, il n'en jaillît quelque étincelle capable de produire un incendie qu'*il eût été* ensuite impossible d'éteindre; il aima donc mieux avoir recours aux ressources de sa politique ordinaire; il dissimula, et, loin de faire sentir aux Arsénites tout le poids de son indignation, il les traita avec plus de bonté qu'il n'avait encore fait.

XXI. Épreuve du feu, demandée par les Arsénites. Pachym. l. 1. c. 22. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 1.

Ces enthousiastes, toujours possédés de la manie de faire des miracles, comme si le ciel eût été à leurs ordres, demandèrent l'épreuve du feu, pour convaincre les plus incrédules de la justice de leurs prétentions. C'était une de ces pratiques absurdes qui avaient été

autrefois si fort en vogue sous le nom de *jugements de Dieu*, et que l'église latine a eu tant de peine à bannir de son sein. On y avait recours, faute d'autres moyens, quand on voulait découvrir la vérité de certains faits douteux, et même décider des questions de jurisprudence, de théologie, de discipline ou de rit ecclésiastique. Il s'était élevé jadis une grande dispute en Espagne, pour savoir lequel devait prévaloir de l'office romain ou de l'office mozarabe; après de longs débats, on convint de livrer aux flammes les deux liturgies, et de donner la préférence à celle qui résisterait à leur action. C'était précisément la même épreuve que sollicitaient les Arsénites. Quelques gens sensés s'y opposèrent; le patriarche Grégoire surtout fit à ce sujet les plus fortes remontrances. Mais cette superstition flattait trop le goût d'Andronic, amateur de tout ce qui paraissait surnaturel, pour qu'il ne la favorisât pas. Non seulement il admit la requête des Arsénites, mais il voulut encore faire les frais d'un magnifique trépied d'argent pour recevoir le brasier sacré qui devait servir à l'épreuve projetée; il décida que cette épreuve aurait lieu le samedi-saint. Ce jour, Andronic se rendit, accompagné des officiers de sa cour et des chefs des deux factions, à l'église qui avait été choisie pour être le théâtre du grand événement qui tenait tous les esprits dans l'attente. Une foule de peuple y était accourue, attirée par la nouveauté du spectacle. Après diverses cérémonies préliminaires, on vit sortir des rangs deux vénérables personnages qui, s'avançant d'un pas grave, vinrent, chacun de son côté, poser sur les charbons une cédule qu'ils portaient à la main. Ces deux écrits renfermaient, l'un les raisons des Arsé-

nites, et l'autre celles des Joséphites; on les avait roulés avec beaucoup de soin, et recouverts d'une forte enveloppe; c'était une précaution qui, sans doute, n'avait pas toujours été inutile pour la réussite du prodige qu'on voulait obtenir dans ces sortes d'occasions. Cette fois elle ne produisit aucun effet; et malgré les ferventes prières que chacun des deux partis adressait au ciel pour le prier de se déclarer en sa faveur, le feu déploya également son activité sur les deux rouleaux. En moins d'une heure, ils furent consumés au grand étonnement des assistants. Les Arsénites surtout en demeurèrent confondus; n'osant pas cependant manquer ouvertement aux conditions qu'ils avaient dictées, ils se virent forcés de reconnaître que maintenant aucun des deux partis n'était en droit de s'attribuer l'avantage, puisque les écrits de l'un et de l'autre avaient eu le même sort, et ils avouèrent qu'eux-mêmes ne pouvaient plus refuser de se réunir aux Joséphites, pour ne faire avec ces derniers qu'un seul corps, comme l'élément sacré n'avait fait qu'un seul monceau de cendres des deux actes qui contenaient leurs prétentions respectives. En conséquence ils déclarèrent qu'ils se soumettaient à l'autorité de l'empereur et à la juridiction du patriarche.

XXII. Ces derniers se réconcilient avec le patriarche et se brouillent de nouveau. Pachym. l. 1. c. 22. Andr.

Andronic, transporté de joie à la vue d'un changement si subit, voulut, sans donner aux Arsénites le temps de se reconnaître, les conduire en personne chez le patriarche, et aussitôt il se mit à leur tête, marchant à pied, malgré la neige qui tombait alors en abondance. Les Arsénites firent dans les termes les plus expressifs leur soumission à Grégoire, qui les reçut gracieusement. Ce prélat leur donna le pain bénit et

même la communion en signe de paix. Cette réconciliation ne dura pas long-temps. Dès le lendemain les Arsénites, étonnés eux-mêmes de la facilité avec laquelle ils s'étaient rendus, commencèrent à rougir de leur complaisance. Est-il possible, se demandaient-ils les uns aux autres, qu'un motif aussi frivole que celui qui nous a décidés hier, nous ait fait trahir une cause si sainte, et pour laquelle nous avons tant combattu et tant souffert? Dès le jour suivant, ils protestent contre leur démarche auprès du patriarche, et déclarent qu'ils se rétractent. Ce retour inattendu consterna l'empereur, qui s'était flatté d'être enfin parvenu au but vers lequel il tendait depuis si long-temps: voyant qu'il ne lui restait plus aucune autre ressource, il eut recours à la ruse. Il mande les principaux chefs des Arsénites et leur fait cette question : *Que pensez-vous de celui qui porte aujourd'hui le titre de patriarche?* D'abord ils ne surent trop que répondre; enfin, après avoir un peu balancé, ils prirent le parti d'avouer qu'ils le tenaient comme les autres, pour vrai patriarche, sans vouloir toutefois communiquer avec lui, à cause de certains reproches qu'on avait à lui faire. A peine eurent-ils fini de parler, que Grégoire qui, d'intelligence avec l'empereur, se tenait caché dans une chambre voisine, sort de son embuscade, revêtu de ses habits pontificaux, et prenant, pour ainsi dire, acte de l'aveu des Arsénites, leur dit d'une voix foudroyante : *Puisque vous me reconnaissez pour légitime patriarche, je vais user du pouvoir que me donne cette dignité; en conséquence j'excommunie ceux d'entre vous qui persisteront dans leur rébellion.* Les Arsénites essuyèrent l'ana-

thème du patriarche avec une tranquillité dédaigneuse, et se retirèrent en se promettant bien de l'en faire repentir. Les deux partis se quittèrent plus animés que jamais l'un contre l'autre. L'empereur reprit la route de Constantinople, le dépit dans le cœur, et très-courroucé contre l'évêque de Sardes, le principal auteur de ces troubles.

XXIII. L'évêque de Sardes disgracié. Pachym. l. 1. c. 17 et 23. Andr.

Quoique ce brouillon, à qui l'empereur avait ordonné de rester à Constantinople, n'eût pas assisté aux assemblées d'Adramyte, son génie n'y avait pas moins fait sentir ses malignes influences. Il avait dirigé de loin les opérations des Arsénites. Andronic, de retour à Constantinople, le traita avec la plus grande indifférence. L'œil clairvoyant des courtisans s'aperçut bientôt qu'il n'était plus en faveur; et comme on l'abhorrait universellement, on s'empressa de profiter de la circonstance pour achever de le perdre. Ses ennemis suscitèrent contre lui un moine du nombre de ses disciples, qui l'accusa de s'être permis des propos indécents en parlant de l'empereur, et même d'avoir formé des projets attentatoires à son autorité. Il est sûr que souvent il avait eu l'imprudence de déplorer hautement le sort de Jean Lascaris et de paraître désirer son rétablissement. Andronic reçut avec plaisir ces dépositions; il cita l'accusé à son tribunal et le déclara publiquement criminel de lèse-majesté. Dès que cette sentence eut été prononcée, l'évêque de Sardes fut ignominieusement chassé du lieu de l'audience, et cet homme devant qui chacun était obligé de fléchir le genou, se vit tout-à-coup bafoué, couvert d'opprobres, et livré aux insultes de la plus vile populace. Il se passa même entre lui et un ancien évêque de La-

risse, à qui il avait fait perdre son évêché, une scène qui donne une idée bien méprisable des Grecs, et qui en même temps fait voir à quel excès de dégradation l'esprit de vengeance peut porter les hommes, même les plus distingués par leur état; mais nous n'osons la rapporter par égard pour la délicatesse de cette classe de lecteurs qui croient ces sortes de détails trop au-dessous de la dignité de l'histoire, et qui veulent qu'on ne leur peigne que de grands événements, comme si ces petits traits qu'ils dédaignent n'étaient pas souvent ceux qui caractérisent davantage une nation, et qui constituent, pour ainsi dire, sa physionomie.

XXIV. Fuite de Cotanyse. Pachym. l. 1. c. 24. Andr.

On n'a point oublié, sans doute, les aventures de ce Cotanyse, qui, pour se mettre à couvert de la vengeance de Michel Paléologue, contre lequel il avait autrefois levé l'étendard de la révolte, s'était réfugié dans un couvent, et y avait pris l'habit monastique. Cotanyse, ennuyé d'un état pour lequel il n'avait nulle vocation, et fatigué de porter, comme il avait fait jusqu'alors, le masque de l'hypocrisie, forma le dessein de s'affranchir enfin d'une si honteuse servitude. Il obtint de ses supérieurs la permission de quitter le monastère de Périblepte, pour passer dans celui de Pruse en Bythinie; il espérait que cette nouvelle demeure lui procurerait plus de facilité pour s'enfuir. En effet, il trouva bientôt le moyen d'escalader pendant la nuit les murs du couvent, et ensuite ceux de la ville. Il gagna en diligence le rivage de la mer, et monta sur une barque qui l'attendait pour le transporter en Europe. Il se rendit auprès de Michel, fils de Jean Ange Ducas, frère bâtard de Nicéphore Ange Ducas Comnène, despote d'Épire et d'Étolie. La nou-

velle de son évasion inquiéta beaucoup l'empereur. Il savait que Michel ne respirait que la guerre, et il sentait combien, aidé du courage et des talents de Cotanyse, ce prince pouvait se rendre redoutable. Il projeta donc, pour prévenir les desseins de Michel, de s'assurer de sa personne. La princesse Anne, femme du despote d'Épire, et fille d'Eulogie, tante de l'empereur, qui appréhendait elle-même que Michel ne formât quelque entreprise contre les états de son *mari*, se chargea de le faire arrêter, et de le livrer ensuite à Andronic; mais il pouvait arriver que cet enlèvement, malgré toutes les précautions qu'on aurait prises, ne réussît pas, et il était à craindre qu'alors Michel, irrité, ne cherchât à se venger en ravageant les terres de l'Empire. D'ailleurs, qui répondait que les *vassaux* et les partisans de ce jeune prince n'entreprendraient pas de l'enlever d'entre les mains de ses ravisseurs? A tout événement, il convenait d'avoir dans le voisinage des troupes toutes prêtes à agir suivant les circonstances. Andronic fit donc défiler plusieurs détachements sous la conduite du protovestiaire Tarchaniote, vers les frontières qui touchaient aux terres de l'apanage de Michel. Pour déguiser le principal motif de ces *préparatifs* de guerre, on fit courir le bruit qu'ils avaient uniquement pour objet de châtier les brigands qui ravageaient de ce côté-là les domaines de l'Empire. Andronic avait si fort à cœur le succès de cette double expédition, qu'il promit à son général de le créer César, s'il nettoyait le pays des barbares qui l'infestaient, mais surtout s'il lui amenait Michel prisonnier. Au reste, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on vint à bout de mettre sur pied cette nouvelle armée. Les

finances étaient épuisées, et l'on ne savait où prendre l'argent nécessaire pour la faire subsister. On délibéra long-temps sur les moyens de se procurer des ressources. Quelques conseillers du prince, bons citoyens, et du petit nombre de ces ames honnêtes qui, dans les occasions critiques, ont le courage de défendre les intérêts du peuple, au risque de déplaire au maître, représentèrent qu'il n'était pas possible de le charger de nouveaux impôts, et ils ajoutèrent qu'on pourrait trouver de quoi faire les sommes dont on aurait besoin, en retenant seulement un dixième sur toutes les pensions que payait le trésor impérial. Cet avis, après bien des contestations, passa, mais le peuple n'y gagna rien; les grands surent bien lui reprendre plus qu'ils n'avaient donné.

XXV. L'armée envoyée contre Michel, neveu de Nicéphore, despote d'Épire. Pachym. l. 1. c. 25, 26, 27. Andr.

Tarchaniote se mit promptement en marche, et conduisit son armée jusqu'à Démétriade, où il établit son quartier général, après avoir fait fortifier cette ville de vingt-quatre tours construites en bois, et l'avoir entourée d'un double fossé où l'on introduisit l'eau de la mer. Il partagea ses troupes en deux corps, dont l'un fut envoyé contre les barbares qui désolaient le pays, et l'autre employé à reconstruire les fortifications des villes qui avaient été ruinées par l'ennemi. Ce dernier détachement, en s'occupant de ces travaux, devait attendre le moment où Michel lui serait livré; mais on ne put rien exécuter de ce qui avait été projeté; l'armée impériale fut entièrement détruite par une maladie pestilentielle. Ce fléau n'épargna personne; officiers et soldats, tout fut emporté, sans excepter même le général. Ce malheur chagrina beaucoup Andronic; mais il ne put déconcerter la princesse Anne sa cou-

sine; elle n'en poursuivit pas avec moins d'activité l'exécution de ses engagements.

XXVI. Michel arrêté par surprise. Pachym. l. 1. c. 27. Andr.

Dans l'intention de tromper plus sûrement le crédule Michel, Anne feignit de vouloir lui faire épouser Ithamar Comnène sa fille, et pour qu'il n'eût aucun doute sur la sincérité d'une proposition si flatteuse, elle accompagna ses promesses d'un serment solennel qui fut confirmé par Nicéphore son mari. Michel, attiré par cet appât, donne dans le piége; il se rend avec confiance à la cour de son futur beau-père. Au moment qu'il se croit en possession du bonheur auquel il aspire, il est arrêté, conduit à Constantinople, et vendu à l'empereur pour une somme d'argent. Andronic le traita avec distinction; il se contenta de mettre auprès de sa personne des gens affidés, pour *le garder* à vue. Du reste, Michel jouissait de tous les agréments et de tous les plaisirs de la vie; mais des chaînes, pour être couvertes de fleurs, n'en sont pas moins pesantes; aussi tenta-t-il plusieurs fois de rompre les siennes: ce fut toujours en vain.

XXVII. Ses aventures malheureuses. Pachym. l. 1. c. 27. Andr.

Andronic, fatigué des tentatives que Michel ne cessait de faire pour s'échapper, le fit renfermer à Thessalonique. Un Anglais nommé Henri, concierge des prisons de cette ville, fut chargé d'en répondre. Michel ne perdit point encore l'espérance de se mettre en liberté. Il réussit à corrompre son gardien, en lui faisant de grandes promesses, et même en lui prostituant sa propre sœur, qui avait été condamnée à partager avec lui sa captivité. Henri, pour n'être point gêné dans l'exécution de son projet, égorge deux soldats qui faisaient sentinelle dans l'intérieur de la prison, et se sauve pendant la nuit avec ses prisonniers.

Ils arrivent tous trois au bord de la mer, s'embarquent sur un vaisseau pour se rendre en diligence dans l'île d'Euripe, qui était alors sous la domination du souverain de Thèbes, beau-frère de Michel : mais le ciel semblait les poursuivre ; le navire qui les portait ayant été battu plusieurs fois par la tempête, vint échouer dans le voisinage de Rhédeste ; ils furent reconnus et arrêtés. Henri reçut le châtiment dû à son crime, et Michel fut conduit à Constantinople. L'empereur voulant, pour ainsi dire, être lui-même son geôlier, le fit mettre dans une tour du palais, qui touchait à ses appartements.

XXVIII. Sa mort. Pachym. l. 1. c. 27. Andr.

Il y avait déja huit ans révolus que Michel languissait dans cette prison, sans espoir de jamais en sortir : ennuyé d'une si longue captivité, il prit le parti de finir une vie si misérable ; mais en se précipitant volontairement dans le tombeau, il voulait y entraîner l'empereur. La saison était rigoureuse ; ayant obtenu sous ce prétexte une plus grande provision de bois qu'à l'ordinaire, il en fait un bûcher au milieu de sa chambre, et y met le feu pendant la nuit ; il espérait que l'incendie se communiquerait à l'appartement d'Andronic, et que ce prince y périrait. Heureusement l'empereur ne dormait pas ; il aperçut les flammes, et envoya pour les éteindre tous ceux qui se trouvaient pour lors auprès de sa personne. L'eunuque Carbas y court le premier, enfonce les portes et se présente pour entrer. Michel se jette sur lui et le tue ; dans l'instant arrive une compagnie des gardes de l'empereur. En vain Michel veut leur faire résistance ; il tombe à leurs pieds, percé de mille coups. Telle fut la fin malheureuse d'un seigneur qui eût pu couler des jours

heureux, jouer un rôle dans le monde, et même y faire une fortune brillante, s'il eût profité des talents qu'il avait reçus de la nature, et s'il eût répondu aux avances que lui fit l'empereur, même dans un temps où il était déja maître de son sort. Andronic lui avait proposé, s'il voulait s'attacher à sa personne, de lui faire épouser la fille de sa sœur et d'Asan, roi de Bulgarie; mais Michel, dont l'esprit inquiet et remuant ne pouvait se fixer sur aucun objet, rejeta tous ces avantages. Maintenant revenons à l'époque d'où nous sommes partis en commençant l'histoire des infortunes de ce jeune téméraire.

XXIX. La multitude effrayée par deux prétendus miracles. Pachym. l. 1. c. 30, 32. Nic. Greg l. 6. c. 3.

L'entière destruction de l'armée de Tarchaniote, et le délabrement de la marine impériale, qu'une économie mal entendue avait fait négliger, laissait sans défense l'Empire environné d'ennemis toujours prêts à l'attaquer. D'ailleurs Andronic, uniquement occupé des disputes de l'église, ne donnait aucune attention aux autres parties de l'administration. Ces belles espérances dont on ne manque jamais de se flatter au commencement d'un nouveau règne, s'étaient évanouies. L'État se trouvait dans la position la *plus* critique, et ressemblait, pour nous servir des expressions d'un historien du temps, à un vaisseau qui, battu par la tempête, flotte au gré des vagues, sans rames et sans gouvernail. Tous les cœurs étaient dans l'abattement. La terreur redoubla encore à l'occasion de certains bruits qui coururent dans le public. On disait avoir vu une image de la Vierge verser des larmes, et une autre de saint George répandre du sang. Ces deux prodiges, sur la réalité desquels la stupide crédulité des Grecs ne leur permettait pas d'avoir le moindre

doute, leur parurent annoncer de grands malheurs. Chacun saisi d'effroi s'attendait aux plus tristes événements, lorsqu'on apprit que le sultan de Babylone[2] avait fait une nouvelle irruption en Syrie; qu'il avait ravagé tout le pays qui s'étend le long de la mer, pris Tripoli et Ptolémaïde, passé au fil de l'épée presque tous les habitants de ces villes, et emmené le reste en captivité. Les Grecs ne doutèrent pas que cette catastrophe ne fût l'accomplissement des sinistres présages qui les avaient si fort effrayés. Ils s'en félicitaient doublement. D'un côté, ils se voyaient délivrés des transes mortelles qui les tourmentaient; et de l'autre, ils n'étaient pas fâchés que les fléaux dont ils s'étaient cru d'abord menacés, fussent tombés sur les Latins, qu'ils regardaient comme leurs ennemis naturels. Pour l'empereur, il vit les choses sous un autre aspect; il se fit à lui-même l'application des deux prétendus miracles, et s'imagina y apercevoir des signes manifestes de la colère de Dieu, irrité contre lui de ce qu'il se laissait décourager par les obstacles qui s'opposaient au rétablissement de la paix. En conséquence, il reprit ses premiers projets avec une nouvelle ardeur, et rechercha même les Arsénites.

XXI. Translation du corps d'Arsène à Constantinople.

Ces fanatiques furent flattés des avances de l'empereur, et crurent le moment favorable pour obtenir de lui la permission de transférer de l'île de Proconèse à

[2] Il n'est point question ici du khalife de Bagdad, chassé et mis à mort par Honlagou en 1256, mais bien du soudan ou émir souverain de l'Égypte, Kélaoun, ou plutôt de son fils Mélik Achraph, qui s'empara vers cette époque d'Oran et de Tripoli. Extr. des hist. orient., et Tchamt III, 286, 19. et suiv.—B.

Le nom de Kélaoun, qui ne se trouve pas dans la grande hist. d'Arménie, se voit sous la forme Calavoun dans l'abrégé du même livre, p. 347. —B.

Pachym. l. 1. c. 31. Andr.

Constantinople, le corps d'Arsène. Leur intention secrète était de faire regarder l'acquiescement d'Andronic à leur demande, comme une preuve que ce prince reconnaissait Arsène pour légitime patriarche, et en même temps qu'il tenait Joseph pour un intrus, et condamnait par une suite nécessaire toutes ses opérations. Andronic, qui ne soupçonne pas l'abus qu'ils veulent faire de sa complaisance, s'empresse de consentir à leur requête. Alors les Arsénites députent un personnage des plus distingués d'entre eux, nommé Manuélite, pour aller chercher le corps de leur patriarche; mais ils se trouvèrent fort embarrassés, quand on vint leur dire qu'Arsène, avant de mourir, avait frappé d'anathème quiconque oserait l'ôter de sa première sépulture pour le porter ailleurs. Heureusement ils ne tardèrent pas à découvrir que cette défense d'Arsène n'était qu'une ruse imaginée par un des disciples de ce patriarche, nommé Matthieu. Cet imposteur, sous prétexte d'honorer la mémoire de son maître, s'était établi auprès de son tombeau, et prétendait en faire le fondement d'une grande fortune. Le véritable but de Matthieu était de profiter des pieuses *libéralités* des dévots qui venaient visiter le prétendu saint. Les Arsénites, délivrés de ce scrupule, se hâtèrent de transférer à Constantinople le corps de leur patriarche. L'empereur alla le recevoir, accompagné de tous les grands de sa cour et des sénateurs. Le clergé, le patriarche, et un grand nombre d'évêques, suivis d'une multitude innombrable de citoyens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, marchèrent aussi dévotement à sa rencontre. Quand le cortége fut arrivé au quartier d'Eugène, on couvrit le cercueil d'un ma-

gnifique drap mortuaire; ensuite on le remit à des prêtres, qui le portèrent avec un grand respect jusqu'à l'église de Sainte-Sophie. Le clergé précédait, marchant processionnellement avec des cierges à la main, chantant des hymnes et des psaumes; de distance en distance, on faisait brûler des parfums devant le cercueil. Lorsqu'on fut entré dans l'église, on revêtit le squelette d'Arsène de l'habit de patriarche et de tous les ornements de cette dignité; les évêques intronisèrent ensuite cette momie sur la chaire pontificale, et l'y laissèrent assise quelques instants, puis ils vinrent la poser dans le sanctuaire; elle y resta tout le temps que dura la messe, qui fut célébrée avec beaucoup de solennité. L'office fini, on plaça à côté de l'autel, comme un dépôt précieux, les os d'Arsène dans un sépulcre qui fut fermé avec de fortes serrures, pour empêcher qu'on ne les dérobât. Le mardi de chaque semaine, on ouvrait son tombeau, et on exposait ses reliques à la vénération du peuple. Quelque temps après, Arsène fut transporté dans une église que la femme de Raoul, protovestiaire, avait élevée sur le terrein du monastère de Saint-André. Cette seconde translation se fit avec autant de pompe que la première. Non-seulement Andronic y assista, mais de plus il se chargea seul de tous les frais de la cérémonie. Ce fut un double triomphe pour les Arsénites; en effet, il n'était guère possible de mieux entrer dans leurs vues, que ne le faisaient et l'empereur, et le patriarche, et tous les ordres de l'État.

XXXI. Second mariage de l'empereur. Pachym. l. 1. c. 33. Andr.

Andronic était veuf depuis quelques années. Anne, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, l'avait laissé en mourant père de deux fils, Michel et Constantin. Il s'était

Nic. Greg. l. 6. c. 2. Phrantza. l. 1. c. 7.

associé le premier à l'Empire, et avait destiné au second quelque grand domaine avec le titre de despote. Andronic, ennuyé de vivre seul, fit demander à Pierre d'Aragon, sa nièce en mariage, quoiqu'elle ne fût âgée que de onze ans. Cette princesse, nommée Irène, était fille de Guillaume VI, marquis de Montferrat, et de Béatrix de Castille; elle joignait aux charmes de la figure beaucoup d'esprit. C'était alors une coutume établie parmi les princes catholiques, de ne jamais conclure de mariage avec les Grecs, qu'ils n'en demandassent la permission au souverain pontife; comme le roi d'Aragon était brouillé avec le saint-père, il envoya sa nièce à Constantinople, sans remplir cette formalité. Irène fut reçue dans cette capitale avec tous les honneurs dus au rang qu'elle allait occuper. Le patriarche Grégoire la couronna impératrice, mais on attendit, pour faire la cérémonie de son sacre, qu'elle fût devenue mère.

XXXII. Insultes faites à Veccus par les Prusiens. Pachym. l. 1. c. 34 et 35.

Veccus était toujours en butte aux contradictions de ses ennemis; ils ne cessaient de le tourmenter jusque dans sa retraite. Un certain Nicolas venait de monter sur le siége de Pruse. C'était un esprit borné, sans savoir, sans capacité, et qui n'avait jamais connu d'autre école que les cuisines de l'empereur, où il avait passé sa jeunesse, on ne sait en quelle qualité. En récompense, Nicolas était un schismatique des plus outrés; à peine eut-il pris possession de son évêché, qu'il voulut signaler son zèle contre l'église romaine. Il imposa à ses diocésains l'obligation de jeûner pendant un certain temps, pour expier, disait-il, le crime qu'on avait commis en nommant le pape dans les prières publiques. Les habitants de Pruse, qui trouvaient que

les jeûnes et les abstinences n'étaient déjà que trop multipliés dans leur église, furent très-mécontents de l'ordonnance de leur nouvel évêque. Ils s'en prirent à Veccus. Lorsqu'il paraissait en public : *Voilà*, disaient-ils, *celui qui est cause qu'on nous fait mourir de faim*, puis ils le chargeaient de malédictions. Veccus avait d'abord pris le parti de mépriser ces insultes; mais comme les Prusiens continuaient toujours à l'outrager, et que même ils attaquaient ses amis et ses domestiques, toutes les fois qu'ils les rencontraient, la patience lui échappa; donnant alors une libre carrière à sa vivacité naturelle, Veccus traita l'évêque de Pruse sans ménagement; il le couvrait de ridicule en toute occasion, et ne parlait de lui qu'avec dédain; il déplorait le sort de ce diocèse, d'être gouverné par un pasteur qui, d'officier de cuisine, était devenu évêque, et qui, pour toute préparation à cette éminente dignité, n'avait fait que mettre sur sa tête ignorante un capuchon de moine, et changer son nom de Nicolas en celui de Néophyte : car, chez les Grecs, souvent il n'en fallait pas davantage pour être digne de monter de l'état le plus abject, aux grandes charges de l'église. Veccus n'épargna pas non plus Grégoire, qui l'avait remplacé sur le trône patriarcal. *Pourquoi*, disait-il aux schismatiques, en se comparant à ce prélat, *pourquoi m'accabler d'injures, et me fuir comme un profane, moi qui ai pris naissance dans le sein de la nouvelle Rome, moi qui ai reçu le jour de parents de race romaine, tandis que vous comblez d'honneurs un étranger, un barbare né et élevé parmi les Italiens, un homme que nous avons vu arriver au milieu de nous, portant encore leur habit, et par-*

lant même leur langue? Si c'est véritablement le zèle dont vous vous piquez pour la foi, qui vous anime contre moi, que l'empereur daigne nous assembler tous; qu'il prête une oreille impartiale à mes raisons; que des hommes religieux et vraiment éclairés décident d'après les Écritures si ma doctrine doit être réprouvée, et qu'on ne me livre pas, avant de m'avoir jugé, aux insultes d'une vile populace.

XXXIII. Nouvelle conférence accordée à ce prélat. Pachym. l. 1. c. 34, 35 Andr. Notæ Possini. Nic. Greg. l. 6. c. 2. Fleury l. 88. art. 24, 25, 26, 27.

Ces discours furent rapportés à l'empereur, et c'était aussi l'intention de Veccus. Andronic ne pouvait s'empêcher d'estimer ce prélat, lors même qu'il favorisait ouvertement ses ennemis; il ne crut pas devoir lui refuser ce qu'il demandait. En conséquence, il indique un nouveau synode au palais de Blaquernes. Veccus s'y rend avec Constantin Méliténiote et George Métochite; ces deux archidiacres avaient épousé ses sentiments, et partageaient ses infortunes. L'assemblée fut nombreuse, le patriarche Grégoire s'y trouva; Athanase, patriarche d'Alexandrie, s'y fit porter sur un lit, parce qu'il était pour lors indisposé. Tous les évêques, la plus grande partie des moines, et un grand nombre de laïcs choisis parmi les premiers citoyens, assistèrent aussi à ce synode, qui fut présidé par l'empereur. Ce prince y vint accompagné du sénat et des grands de l'Empire. On agita dans cette conférence la question du dogme sur la *procession du Saint-Esprit*; on y disputa long-temps sur l'interprétation de certains passages des Pères, et principalement sur un texte de saint Jean Damascène, que Veccus faisait beaucoup valoir en sa faveur. Malgré tous les efforts de Pachymère pour affaiblir ses succès, on voit qu'il parut dans

cette assemblée avec avantage. Tantôt mettant en jeu les ressorts d'une dialectique aussi profonde que subtile, il confondait les faux raisonnements de ses adversaires, décomposait leurs sophismes, et en démontrait la futilité; tantôt, employant l'arme de l'ironie, il déconcertait leur personne, et leur faisait perdre ce sang-froid, si nécessaire pour réussir dans la dispute. Les schismatiques, piqués de ses ingénieuses défenses et de ses vigoureuses attaques, ne lui répliquaient souvent qu'avec humeur, et leurs paroles pleines d'amertume ne servaient qu'à mieux faire sentir l'impuissance de leurs moyens, la faiblesse de leur cause, et le trouble de leur ame. Le patriarche Grégoire fut celui de tous les théologiens du concile, qui montra le plus d'animosité contre lui. Cherchant plutôt à le blesser qu'à défendre ceux de son parti, il lui parla plusieurs fois d'un ton impérieux, et même insultant. Veccus avait le cœur trop ulcéré contre un homme qu'il regardait comme son ennemi personnel, qu'il voyait couvert de ses dépouilles, et tout resplendissant des honneurs qui lui appartenaient, pour pouvoir se contenir. Plein de dépit, il se tourne vers l'empereur, et s'écrie : *Prince, jamais de tranquillité, ni dans l'église, ni dans l'État, si vous ne chassez cet homme du siége qu'il a usurpé.* Cette apostrophe hardie fut très-mal reçue de l'empereur; il se leva avec colère, reprocha à Veccus de le priver du fruit de tant de démarches qu'il avait déja faites pour ramener le calme dans l'église, et finit par lui ordonner d'un ton sévère, d'aller attendre ses ordres au monastère de Saint-Côme. Peu de moments après, ce prince, reprenant un ton plus adouci, le conjure, lui et ses deux

compagnons, de renoncer à ces malheureuses contestations, et d'accepter la paix. Il promet de leur accorder la liberté et ses bonnes grâces, s'ils veulent condescendre à ses volontés, et il les prie affectueusement de ne pas le mettre dans la fâcheuse nécessité de les condamner à l'exil. Veccus et les deux archidiacres, ne croyant pas que leur conscience leur permît de céder, persistent dans leur refus, et déclarent qu'ils sont disposés à tout souffrir plutôt que de se rendre. L'empereur ayant perdu tout espoir de vaincre leur fermeté, les fait embarquer sur un vaisseau, et conduire à la citadelle Saint-George, située à l'entrée du golfe de Nicomédie. On les y laissa manquer pendant longtemps des choses même les plus nécessaires à leur subsistance.

XXXIV. La Thrace et la Macédoine menacées par les Tartares. Pachym. l. 1. c. 29, 37. Andr.

Sur l'avis qu'on reçut qu'environ dix mille Tartares des bords du Danube commençaient à s'ébranler, et menaçaient de venir fondre sur la Thrace et sur la Macédoine, l'empereur crut devoir prendre les précautions que lui dictaient les circonstances. Comme le corps de Michel Paléologue reposait dans un lieu situé sur la route que les Tartares paraissaient devoir suivre, il donna des ordres pour le faire transporter au monastère de Sélymbrie, où il fut placé vis-à-vis du tombeau de l'empereur Basile Bulgaroctone. Si Andronic eût cette attention, c'était moins par respect pour les cendres de son père, que dans la crainte que les barbares ne s'en emparassent, et qu'ensuite il ne lui en coûtât de grosses sommes pour les retirer de leurs mains. Il donna ordre à ceux de ses sujets qui se trouvaient les plus exposés aux attaques de ces nouveaux ennemis, de se réfugier dans les forteresses, quoi-

qu'elles tombassent la plupart en ruine, et qu'elles fussent dégarnies de troupes. Il n'était pas non plus sans inquiétude sur le compte de certains Valaques, à qui on avait permis de venir s'établir dans les environs de Constantinople. La ressemblance de leurs mœurs avec celles des Tartares, donnait lieu d'appréhender qu'ils ne prêtassent les mains à ces derniers, et qu'ils ne se joignissent à eux. Cette crainte fit prendre contre les Valaques un parti très-rigoureux. L'empereur voulut qu'ils passassent en Orient. Cette transmigration s'exécuta si précipitamment, que les malheureux Valaques furent obligés de laisser la plus grande partie de leurs effets sur les lieux, ou de les céder à vil prix. Une quantité prodigieuse de bestiaux, qui faisaient leur principale richesse, périt dans le trajet; plusieurs même de ces étrangers ne purent résister à la fatigue du voyage. Enfin, pour empêcher qu'ils ne se multipliassent trop dans leur nouvelle demeure, on eut recours à un moyen qui n'a jamais manqué son effet: on les écrasa d'impôts. En peu de temps, la nation fut réduite à un petit nombre d'infortunés qui livrèrent le peu qui leur restait, pour obtenir la permission d'aller finir leurs jours dans leur première patrie.

An 1285. XXXV. Défaite de ces barbares. Pachym. l. 1. c. 29. Andr.

Cependant les Tartares s'étaient avancés insensiblement; déjà ils avaient traversé la Bulgarie et étaient venus s'établir sur le mont Hémus, d'où ils auraient bientôt pénétré dans le cœur même de l'Empire, s'ils n'eussent été arrêtés par Humbertopule Curopalate, alors gouverneur de Mésembrie et des cantons circonvoisins; c'était un brave militaire, mais en même temps un dévot superstitieux. Le zèle avec lequel l'empereur s'occupait des affaires de la religion, lui in-

spirait la plus grande vénération pour ce prince; il s'en fallait peu qu'il ne le regardât comme un saint; en conséquence il s'imaginait que le ciel devait à Andronic une protection particulière, et que la victoire ne pouvait jamais manquer de suivre ses drapeaux. D'après cette idée, il osa attaquer les Tartares, quoiqu'il n'eût qu'une poignée de soldats très-peu aguerris. Cette audace lui réussit; les ennemis furent ou taillés en pièces, ou culbutés dans le fleuve voisin du champ de bataille. Cet événement causa à l'empereur la joie la plus vive; il fit présent à Humbertopule de chevaux, d'habits précieux, d'une somme d'argent considérable; et de plus, il l'éleva à la dignité de grand-papias.

An 1286. XXXVII. Le patriarche Grégoire accusé d'erreur. Pachym. l. 2. c. 1, 2, 3 et 4. Andr. Le Quien, Oriens Christ. Nic. Greg. l. 6. c. 4.

Veccus, en se retirant, avait laissé dans le cœur de ses adversaires un aiguillon dont ils auraient bien voulu se délivrer. En conséquence, ils s'agitèrent beaucoup pour donner au passage de saint Jean Damascène, qui lui avait fourni de si puissantes armes contre eux, un sens qui pût s'accorder avec la fausse doctrine des Grecs, sur la *procession du Saint-Esprit*. Le patriarche Grégoire prit la plume, et composa un ouvrage dans lequel, à la faveur de certaines distinctions métaphysiques, il croyait avoir parfaitement répondu à toutes les difficultés. Il fut secondé par un moine nommé Marc, son élève. Ce moine publia sur la même matière, un traité que le patriarche avait lu et corrigé de sa propre main avant de le laisser paraître. L'écrit du maître et celui du disciple ne contentèrent personne. Veccus les réduisit en poudre; les schismatiques eux-mêmes en furent scandalisés, et les dénoncèrent à l'empereur.

An 1287. XXXVII. Faux bruits

Ces nouvelles disputes théologiques donnèrent beau-

coup d'embarras au ministère pendant tout le cours de l'année 1287, et même de la suivante. La plume des historiens s'en est aussi tellement occupée, qu'ils ne nous ont transmis aucun autre fait digne d'attention. Il paraît qu'en Europe on n'avait que des idées confuses sur ce qui se passait alors à Constantinople. On disait en France que les Grecs, pour rompre avec l'église latine, sans laisser aucun espoir de retour, s'étaient fait un pape; qu'ils avaient donné à ce nouveau pontife des cardinaux, et lui avaient même formé une cour à peu près semblable à celle de Rome. Mais c'est une chimère dont on ne trouve de traces que dans la chronique de Guillaume de Nangis.

En Europe concernant les Grecs.

An 1288. XXXVIII. Grégoire refuse de se rétracter. Pachym. l. 2. c. 4. Andr.

Ces bruits n'empêchèrent pourtant pas le pape Nicolas IV, qui était monté sur la chaire de saint Pierre le 22 février 1288, de faire de nouvelles tentatives pour renouer les anciens traités entre les Grecs et les Latins; mais il n'était guère possible qu'il réussît dans un moment où l'église grecque était en feu, et tandis qu'on faisait une guerre cruelle à tous ceux qui avaient favorisé la réunion, ou qui ne s'y étaient point opposés. D'ailleurs, l'empereur se trouvait alors trop distrait pour prêter l'oreille à des projets d'accommodement, quand même il n'aurait point eu une aversion insurmontable pour les Latins. Il était humilié de voir que le patriarche qu'il avait choisi pour remplacer Veccus sur le siége de Constantinople, et pour le réfuter, fût lui-même tombé dans l'erreur; et son esprit n'était occupé que des moyens d'étouffer ce nouveau scandale qui déshonorait son église. Il voulut forcer Grégoire à reconnaître publiquement sa faute, et à faire à son livre toutes les corrections dont il

avait besoin, lui observant qu'il était indécent que des gens qui accusaient les autres de corrompre la doctrine enseignée par les saints Pères, travaillassent eux-mêmes à la détruire. Le prélat était fier, il avait une haute opinion de son savoir, et se croyait presqu'infaillible. Il déclara qu'il ne se rétracterait jamais. Sur son refus, l'empereur lui fit conseiller par le patriarche d'Alexandrie d'abdiquer. Grégoire, qui tenait à sa place, fut sourd à cet avis, ou s'il consentit à le suivre, ce ne fut qu'à des conditions qu'on ne pouvait recevoir: cependant, après avoir lutté encore long-temps, il céda enfin à l'orage, dans l'espérance toutefois de voir renaître des jours plus sereins. Il prit donc le parti d'aller demeurer dans un monastère.

An 1289. XXXIX. Il abdique. Pachym. l. 2. c. 6, 7, 8, 9, 10, 17. Andr. Le Quien Oriens Christ. Nic. Greg. l. 6. c. 4.

Un jour de fête, Grégoire monte en chaire, prêche son peuple, et termine son discours en lui annonçant ainsi sa résolution: *Je suis*, dit-il, *entouré d'ennemis acharnés à ma perte; il m'est impossible de résister seul à leur multitude. Les Arsénites ne cessent de répéter qu'ils vivront en paix dès que j'aurai quitté le gouvernement de mon église. Je veux éprouver s'ils seront fidèles à leur parole. Qu'ils s'attendent, s'ils osent y manquer, à me voir sortir de ma retraite, et fondre sur eux comme un lion.* Aussitôt il se retira au monastère des Hodèges, sans toutefois quitter l'administration des affaires. Du fond de sa cellule, il continuait toujours à gouverner son église; il y tenait des synodes avec les prélats et les clercs de son parti; il y rendait des jugements en matière ecclésiastique. Une pareille retraite n'était pas de nature à satisfaire ses ennemis; ils ne cessaient d'en murmurer. D'un autre côté, l'empereur, toujours tourmenté

de scrupules, doutait qu'il pût assister en sûreté de conscience à la célébration des saints mystères, si on continuait d'y faire mention du patriarche. Les adversaires de ce prélat, profitant de la pusillanimité de ce prince, suppriment, de leur propre autorité, des saints offices, le nom de Grégoire; en même temps ils représentent à Andronic qu'il ne peut plus se dispenser de le contraindre à abdiquer. Grégoire renouvelle ses protestations, et déclare qu'il ne descendra point du siége patriarcal, qu'il n'ait prouvé que sa doctrine et ses principes sont irrépréhensibles; en conséquence il demande à être entendu et jugé dans les formes. Andronic y consent. Au jour indiqué, le patriarche, dès le matin, se rend en grande cavalcade au palais impérial où devait se tenir l'assemblée. L'empereur avait changé d'avis; instruit par l'exemple de ce qui s'était passé aux conférences tenues dans l'affaire de Veccus, il prévit que celle qu'il avait indiquée à l'occasion de Grégoire, n'aurait pas une meilleure issue; il fit dire au patriarche qu'il pouvait s'en retourner, et que le synode était révoqué. Grégoire fulmina et jura de nouveau que jamais il ne se démettrait de sa dignité qu'il n'eût été lavé de la tache dont on avait flétri son honneur, et qu'il n'eût dissipé les nuages répandus sur la pureté de sa doctrine; il insistait toujours pour qu'on lui permît de se justifier, et pour qu'on rendît publiquement témoignage à sa croyance. Enfin il fallut céder à ses importunités. Grégoire fut publiquement reconnu pour orthodoxe dans une grande assemblée où se trouvèrent l'empereur, le sénat, le clergé, les moines, et les habitants les plus distingués de la ville. Dès lors il n'eut plus de prétexte pour refuser de donner sa dé-

mission; mais en même temps il protesta qu'il ne renonçait au patriarcat que par complaisance et pour le bien de la paix; que d'ailleurs il ne prétendait pas se dépouiller du sacerdoce, parce que sa conscience ne lui reprochait rien qui le rendît indigne de monter à l'autel. Il se contenta d'écrire, de sa propre main, l'acte de son abdication sans le signer. Ce défaut de formalité fut relevé par ses ennemis; ils prétendaient que l'intention de Grégoire était de se tenir par là une porte toujours ouverte pour rentrer dans sa place, dès que l'occasion s'en présenterait; mais l'empereur voulut qu'on se contentât de l'acte tel qu'il était. La disgrace de Grégoire dut être un vrai triomphe pour Veccus, elle était au moins, dans le principe, son ouvrage. Pachymère dit expressément qu'il s'en applaudit. Quoique cet écrivain ne soit pas toujours impartial lorsqu'il parle de ce prélat, l'on n'a pas cependant de peine à croire que Veccus n'ait pu, malgré sa vertu, résister dans cette occasion au plaisir de la vengeance. Il était d'un caractère vif et impétueux; Grégoire l'avait offensé cruellement, et, dans plus d'une circonstance, Veccus lui avait donné des preuves de son ressentiment. On a déja vu sur quel ton il parlait de sa personne; et quelles qualifications odieuses ne lui prodigue-t-il pas dans un dernier écrit qu'il venait de composer contre lui? Veccus y appelle Grégoire *un fléau venu d'au-delà les mers*; il le traite de *bête marine, de monstre sorti des gouffres de l'île de Chypre, non pour recevoir comme autrefois dans ses entrailles un prophète que Dieu envoyait prêcher la pénitence à une ville criminelle, mais pour dévorer et engloutir l'église de Jésus-Christ tout en-*

tière. Quelque disposé qu'on soit en faveur de Veccus, il faut cependant convenir que ce style n'est nullement épiscopal, et que rien ne peut l'excuser, dût-on en trouver plus d'un modèle dans les ouvrages polémiques de nos plus saints personnages.

XI. Sa mort. Pachym. l. 2. c. 10, 17. Andr. Le Quien Oriens Christ. Voyez Comment. Anselmi Bandur. in antiquitat. Constant. p. 939.

Grégoire se retira dans le petit couvent d'Aristine, proche du monastère de Saint-André, où demeurait la femme de Raoul Protovestiaire. Cette dame prit un soin particulier de sa personne, et lui fournissait tout ce qui pouvait contribuer à lui rendre la vie non seulement aisée, mais même agréable. On est étonné de voir qu'une femme qui avait obtenu, comme une grace signalée, le corps d'Arsène, pût accueillir si bien un prélat qui n'était pas moins odieux aux Arsénites qu'aux partisans de Veccus. Il faut croire que la bienfaitrice de Grégoire était de ces cœurs sensibles, qui s'intéressent toujours au sort des malheureux, de ces ames pour qui un ennemi, et même un ennemi de religion, cesse de l'être, dès qu'il tombe dans l'infortune. Peut-être aussi que cette dame, qui cultivait les lettres, les aimait assez pour leur sacrifier toute autre passion. Grégoire, comme nous l'avons dit, était versé dans la belle littérature, et elle pouvait trouver dans le commerce de cet hôte savant, des agréments relatifs à son goût. Malgré ses efforts pour lui procurer des jours paisibles et gracieux, elle ne put jamais le consoler de la perte de sa place, ni dissiper le noir chagrin qui le consumait; il y succomba en peu de temps, et mourut vers le mois de mars de l'année suivante. Cette femme généreuse le regretta beaucoup; elle lui préparait de magnifiques funérailles, lorsqu'elle reçut de la part d'Andronic, à la vigilance minutieuse duquel rien n'é-

chappait, un exprès pour lui défendre de faire observer, à l'enterrement de son ami, les cérémonies réservées aux patriarches; il fallut obéir.

XLI. Tentative de l'empereur pour réunir les Arsénites entre eux. Pachym. l. 2. c. 12. Andr.

La vacance du siége parut à l'empereur une occasion favorable pour ramener les Arsénites à l'église; mais auparavant il fallait les réunir entr'eux, car ils s'étaient divisés en deux partis à l'occasion de l'épreuve dont on a parlé plus haut. Les uns, qui avaient Jean Tarchaniote à leur tête, trouvaient que cette épreuve était une abomination; ils traitaient d'idolâtres et d'adorateurs du feu, ceux qui s'y étaient prêtés; en conséquence ils les fuyaient comme des excommuniés, et refusaient même de leur parler. Andronic manda Jean Tarchaniote à Constantinople, et fit tout ce qui dépendit de lui pour l'engager à se rapprocher avec les siens des autres Arsénites. Jean Tarchaniote rejeta avec opiniâtreté toute espèce d'accommodement. L'empereur en fut très-mécontent; il était déja fort indisposé contre ce seigneur, parce qu'il le soupçonnait d'avoir aspiré à la souveraine puissance. Des gants garnis de pourpre, et quelques autres ornements que le hasard fit découvrir chez un domestique de Tarchaniote, étaient le seul fondement de ce *soupçon*. Andronic le renvoya dans la prison d'où il l'avait fait sortir pour conférer avec lui. Ce prince voulut ensuite essayer s'il réussirait mieux auprès d'Hyacinthe, chef de la faction contraire. Il lui donna un des plus beaux chevaux de son écurie, pour qu'il pût venir et plus souvent et plus commodément au palais impérial; il le comblait d'honneurs et de marques de considération; il allait même jusqu'à se lever respectueusement quand il se présentait devant lui, surtout s'il était accom-

pagné de quelques personnages qui eussent été condamnés à perdre la vue sous le règne précédent, ou qui portassent quelqu'autre signe de la colère de Michel Paléologue. Andronic ne manquait pas de complimenter ces prétendus confesseurs, sur le courage avec lequel ils avaient combattu pour la foi, et en même temps il les conjurait, ainsi que leur chef, de ne pas ternir, en fomentant un schisme funeste, la gloire dont ils s'étaient couverts. Hyacinthe affectait un air humble et soumis ; la paix paraissait reposer sur ses lèvres, mais il s'en fallait beaucoup qu'elle fût dans son cœur. Cependant le crédule Andronic en concevait les plus grandes espérances, et ne doutait pas que, par son moyen, il ne vînt à bout de réconcilier les Arsénites entre eux, et de les faire rentrer ensuite tous ensemble dans le sein de l'église. Dans la joie que lui inspirait cette idée flatteuse, il mit Hyacinthe et ceux de son parti en possession du monastère de Moselé ; mais le prestige ne fut pas de longue durée. Les Arsénites ne tardèrent point à manifester leurs vrais sentiments; ils firent les demandes les plus audacieuses ; ils voulaient que la promotion de Joseph au patriarcat fût déclarée illégale ; qu'on soumît à leur examen les ordinations qui s'étaient faites sous son pontificat, et qu'on leur laissât la liberté de les déclarer nulles ou valides suivant qu'ils le jugeraient à propos. Enfin, ils prétendaient qu'on leur remît le gouvernement de l'église, se croyant seuls capables de la conduire suivant l'esprit de l'évangile et des saints canons. L'empereur, désespérant de pouvoir gagner ces esprits indociles, jugea qu'il ne fallait pas laisser plus long-

temps l'église de Constantinople sans pasteur; il s'empressa de donner un successeur à Grégoire.

XLII. Athanase, patriarche. Pachym. l. 2. c. 13. Nic. Greg. l. 6. 5. Phrantzs. l. 2. c. 7.

On s'attend, sans doute, que ce patriarche va être remplacé par quelque personnage éminent en mérite, doué d'une grande sagesse, joignant au savoir un esprit conciliateur, tel en un mot que le voulaient les circonstances critiques où se trouvaient alors et l'église et l'État. Quelle dut donc être la surprise des gens sensés, lorsqu'ils virent monter sur le trône patriarcal un certain ermite, natif des environs d'Andrinople, qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans les cavernes du mont Ganos. C'était un homme sans éducation, sans politesse, sans usage du monde, n'ayant pour toute recommandation qu'une vertu sauvage. Sa promotion déplut au plus grand nombre; on en murmurait hautement dans le public; ses ennemis le représentaient comme un homme dangereux, opiniâtrément attaché à ses opinions, et, pour prouver la dureté de son ame, on citait une foule de traits la plupart fort ridicules; on n'oubliait pas surtout l'aventure d'un âne, à qui il avait fait crever les yeux pour avoir porté une dent sacrilége sur les choux d'un couvent. Ces contes ne faisaient aucune impression sur l'esprit de l'empereur; il en concluait, au contraire, qu'il fallait que Athanase fût inattaquable dans ses mœurs, puisque ses ennemis étaient obligés, pour le décrier, de recourir à de pareilles puérilités. Il se félicitait, au contraire, d'avoir donné à l'église un chef pieux et régulier, brûlant de zèle pour les intérêts de la religion et pour la conversion des pécheurs. Il ne faisait pas attention, sans doute, que ces qualités,

toujours nécessaires dans un premier pasteur, ne suffisent pas seules pour rendre digne d'occuper un grand siége; qu'il faut encore des talents distingués, une prudence consommée, et cet esprit de gouvernement toujours si rare et sans lequel cependant il est impossible de faire aucun bien dans ces places éminentes. Athanase ne fut que trop la preuve de cette vérité. Son sacre eut lieu le 14 octobre de l'année 1289. Cette cérémonie fut précédée et accompagnée de circonstances qui parurent, à l'imagination superstitieuse des Grecs, du plus sinistre augure. Au moment qu'on l'installa dans la chaire patriarcale, un tremblement de terre se fit sentir, et renversa un enfant qui pensa périr de sa chute. Quelques jours après, on crut voir les fenêtres de l'église de Sainte-Sophie, au-dessus du trône pontifical, s'agiter, quoique l'air fût tranquille; ce qui était arrivé, disait-on, lors du sacre des cinq derniers patriarches, qui tous avaient souffert de grandes tribulations, et dont aucun n'était mort en place; de plus, lorsque, suivant un usage abusif, alors trop commun, on vint à ouvrir le livre des évangiles pour y consulter l'oracle sacré, les premières paroles qui se présentèrent furent ces funestes mots : *Au diable et à ses anges.*

XLIII. Simplicité affectée du nouveau patriarche. Pachym. l. 2. c. 13, 14. Andr.

A peine Athanase fut intronisé, qu'il voulut faire la censure du faste de ses prédécesseurs, en affectant la plus grande simplicité dans sa maison, dans son extérieur et dans sa manière de vivre. Il allait toujours à pied, n'était vêtu que d'étoffes épaisses, et portait pour chaussure de mauvaises sandales qu'il se vantait d'avoir faites lui-même. « Ce n'était pas là ce-« pendant, dit judicieusement Pachymère, ce qu'on

« attendait de lui. Le devoir d'un pasteur ne consiste « pas à porter des habits de drap grossier, ou des « sandales qui soient l'ouvrage de ses mains ; il con- « siste à être rempli de cet esprit de charité et de « douceur que J.-C. demande de ceux à qui il confie « la conduite de son troupeau. » Athanase était bien éloigné de ces principes ; il ne dissimulait même pas qu'il voulait gouverner avec une verge de fer. Il avait sans cesse à la bouche ces maximes, *qu'il fallait traiter le pécheur sans miséricorde, et lui faire boire jusqu'à la lie le calice de la pénitence; que les ministres des autels ne pouvaient tenir une autre conduite sans être traîtres à Dieu et à l'église.*

XLIV. Il met la réforme dans le clergé. Nic. Greg. l. 6. c. 5. Baronius.

Des discours si menaçants faisaient trembler les ecclésiastiques qui étaient sous sa juridiction. Les évêques furent les premiers qui sentirent les effets de sa sévérité. Athanase leur enjoignit de se retirer dans leurs diocèses; il trouvait fort scandaleux que les premiers pasteurs abandonnassent leurs ouailles pour venir intriguer à la cour, se confondre dans la foule des courtisans, et y ramper comme eux autour du trône. Pour leur ôter tout prétexte de faire si souvent le voyage de Constantinople, ou d'y rester trop longtemps, il les dispensa de certaines assemblées synodales où ils avaient coutume de se trouver, et qui leur servaient de prétexte pour résider presque habituellement dans la capitale; joignant l'instruction à l'autorité, il composa un traité sur la *Résidence*, qui existe en manuscrit dans la Bibliothèque du Roi ; ce qui prouve qu'Athanase n'était pourtant pas tout-à-fait si ignorant que le dit Nicéphore Grégoras. Jusque-là il n'y aurait pas eu sans doute de grands reproches à

faire à ce prélat. On ne peut non plus le blâmer d'avoir voulu réformer les désordres qui régnaient alors parmi les moines. Qui n'aurait été comme lui mal édifié de voir des hommes qui avaient renoncé solennellement au monde, pour se consacrer dans la retraite aux exercices de la pénitence, vivre dans le luxe, l'abondance et le désœuvrement, sortir de leurs cloîtres, se répandre dans les compagnies, fréquenter les palais des grands, s'insinuer auprès des femmes riches ou en crédit, s'emparer de leur esprit, de leur conscience, et quelquefois de leur cœur, allier avec un habit pénitent des airs mondains et cavaliers, se promener dans les rues et dans les places publiques de la ville montés sur des chevaux fins, superbement harnachés, et qu'ils faisaient caracoler, dit un témoin oculaire, au risque d'écraser les passants. Qu'Athanase ait voulu réprimer de pareils abûs, c'était un projet véritablement digne d'un évêque; mais il ne fallait pas pour cela avoir recours aux moyens violents qu'il employa, ni infliger sans discernement les peines les plus rigoureuses à ceux qui ne s'étaient rendus coupables que de quelques légères infractions à leur règle.

XLV. Férocité des agents d'Athanase. Pachym. l. 2. c. 16. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 5.

C'étaient d'autres moines qui étaient tout à la fois les dénonciateurs, les juges et les bourreaux de leurs frères. Athanase les envoyait par détachements visiter les monastères. Armés de bâtons, ils frappaient ceux qu'ils trouvaient en faute, ou bien ils les jetaient dans d'affreux cachots; et pour rappeler les religieux à l'esprit de pauvreté si convenable à leur état, ils usaient d'un expédient très-efficace sans doute; ils les dépouillaient de leurs biens. Ces terribles réformateurs étaient

des espèces de demi-sauvages qu'Athanase avait tirés des solitudes où lui-même avait vécu, pour en faire ses amis et ses confidents. Aussi son palais, qui n'était peuplé que de ces moines, avait un aspect sombre et lugubre. On n'y rencontrait que des visages pâles, défaits, des figures décharnées et mélancoliques, des hommes silencieux, presque nus, dont le regard farouche faisait reculer d'effroi. C'était avec eux que le prélat passait ses jours, caché dans le fond de sa triste demeure; car il paraissait rarement en public, et se rendait d'un accès difficile. Il ne sortait guère de sa retraite que pour faire des réprimandes. Il se croyait permis de gourmander le vice partout où il le trouvait ou croyait l'apercevoir; alors ni la grandeur, ni les dignités, ni la noblesse, ni le pouvoir, ni la richesse, ne mettaient à l'abri de ses corrections. Les courtisans et les enfants même de l'empereur tremblaient en sa présence. L'envie de vouloir tout réformer, de faire revivre les mœurs de la primitive église, et de rétablir l'austérité de l'ancienne discipline, l'engagea dans des démarches inconsidérées, d'où ne pouvaient résulter que désordre et confusion. Cependant l'empereur, qui aurait dû être le premier à sentir combien un zèle si déplacé pouvait nuire à la tranquillité publique, n'en avait que plus d'estime et de respect pour Athanase; et lorsqu'on lui disait qu'il devait faire intervenir son autorité pour réprimer les excès de ce prélat, il se contentait de répondre : *Voulez-vous donc que je traite un patriarche comme Nicolas Zicandyle ?* C'était le dernier des officiers de sa maison.

An 1190. XLVI. Cependant l'état était menacé du côté de l'Orient.

Les Turks inquiétaient les provinces impériales. Andronic crut sa présence nécessaire dans ces cantons pour contenir les barbares. D'ailleurs, il n'était pas fâché de se faire reconnaître de ceux de ses sujets qui vivaient en Asie. Il parcourut une partie de la Bythinie, accompagné de Muzalon, grand-logothète. Ce fut pendant ce voyage qu'il alla visiter Jean Lascaris, qui résidait dans la citadelle de Dacybise, où Michel Paléologue l'avait relégué après lui avair fait crever les yeux. Andronic ne pouvait se dissimuler que, s'il régnait, c'était au préjudice de ce prince infortuné. Il ne s'était point encore écoulé un laps de temps suffisant pour établir en sa faveur ce qu'on appelle *droit de prescription*, cette heureuse invention de la jurisprudence humaine, qui dispense de rendre à autrui ce qui lui appartient. D'ailleurs, les sourdes réclamations, des Arsénites qui formaient un parti nombreux dans la nation, ne lui permettaient guère de se flatter d'avoir encore obtenu ce consentement tacite des peuples, qu'on sait si bien faire valoir quand il s'agit d'assurer la couronne à la postérité d'un usurpateur, et dont on ne manque jamais de contester ensuite la nécessité, quand on croit n'en avoir plus besoin. Ces considérations troublaient sa conscience, et ouvraient son ame à toutes les inquiétudes et à tous les soupçons. Il était combattu d'un côté par les reproches intérieurs qu'il se faisait à lui-même de retenir une couronne qui ne lui était pas due; et de l'autre, par la crainte que quelque révolution ne la lui enlevât. Il crut pouvoir accorder ses scrupules avec ses intérêts, ou au moins se procurer un titre coloré, en engageant Lascaris à ratifier son exaltation au

Andronic fait ratifier son élévation au trône par Jean Lascaris. Pachym. l. 1. c. 36. Andr. Nic Greg. l. 6. c. 2. Phrants. l. 1. c. 7.

trône; il n'épargna à ce prince, ni les caresses, ni les promesses, pour qu'il consentît à ses vœux. Quand il en eut obtenu ce qu'il désirait, il donna ordre de le traiter avec distinction, et voulut qu'on lui procurât dans sa prison tous les plaisirs et tous les agréments de la vie, en compensation de ce que son père lui avait fait perdre, comme si quelque chose pouvait jamais le dédommager de la privation et d'un sceptre, et de la vue, et de la liberté.

XLVII. Incendie à Constantinople. Pachym l. 2. c. 25. Andr.

Andronic, après avoir terminé cette affaire, vint s'établir à Nymphée en Lydie; il y arriva au mois de juin 1290, et y passa environ deux ans. Pendant son séjour dans cette ville, il reçut la nouvelle qu'un incendie avait détruit un des plus beaux quartiers de la capitale. Le feu s'était manifesté dans la grande place du côté de la porte royale, et malgré tous les secours qu'on pût y apporter, cette place, ornée de maisons, de palais, et garnie de magasins appartenant à de riches négociants, ne fut plus en peu d'heures qu'un monceau de ruines et de décombres. Les flammes se seraient étendues beaucoup plus loin encore, si l'on n'eût pris le parti de leur couper le passage, en abattant un grand nombre de bâtiments qui se trouvaient sur leur direction. Une immense quantité de marchandises et de meubles précieux fut réduite en cendres. Le petit nombre d'effets qu'on put sauver, en les jetant dans les citernes et les puits qu'on avait taris pour éteindre le feu, en fut retiré tout dégradé, de sorte qu'il n'échappa presque rien à cet incendie. Une foule de marchands fut ruinée par cet accident, et une multitude de malheureux se trouva sans ressource. Pour épargner à la sensibilité de l'em-

pereur le triste spectacle de ce désastre, on releva avec une célérité incroyable tous les édifices qui avaient été anéantis par les flammes; ainsi lorsque ce prince rentra dans Constantinople, il retrouva la grande place plus magnifique qu'il ne l'avait laissée; ce qui parut à ses yeux l'effet d'une sorte d'enchantement.

An 1291.

XLVIII. Démêlé entre la stratégopuline et la femme de Porphyrogénète. Pachym. l. 2. c. 18, 9. And.

Nymphée, pendant qu'Andronic y résida, devint le théâtre d'un autre événement, qui, peu important dans son principe, eut néanmoins les suites les plus fâcheuses. Le 29 juin, jour de la fête des saints apôtres, il était d'usage que les grands seigneurs se rendissent auprès de l'empereur, et les dames de la cour chez l'impératrice. La stratégopuline, nièce de l'empereur Jean-Ducas Vatace, et femme de ce Constantin stratégopule qui avait eu les yeux crevés par ordre de l'empereur Théodore Lascaris, se présenta comme les autres pour rendre ses hommages à Irène. Venue trop tôt à l'appartement de l'impératrice, elle attendait à la porte le moment où elle pourrait être introduite. Sur ces entrefaites arrive l'épouse de Constantin Porphyrogénète. Cette jeune princesse, qui se regardait comme la première dame de l'État après l'impératrice, était dans la plus riche parure, environnée d'un cortége brillant, et suivie d'une foule de domestiques. La stratégopuline, chagrine peut-être de se voir éclipsée par sa petite-nièce, se contenta de lui faire un léger salut, sans se lever. L'amour-propre de la jeune princesse en souffrit; elle ne put s'empêcher de faire sur l'heure éclater son mécontentement. La stratégopuline allégua pour excuse son grand âge. Sa petite-nièce ne fut pas satisfaite. De retour dans son palais, elle se présente devant son mari tout en larmes,

et se plaint amèrement de l'affront qu'elle vient d'essuyer. Pophyrogénète, touché des pleurs de sa jeune épouse, promit de la venger. Il n'osa pas s'en prendre directement à la grand'tante de sa femme, mais il imagina de la punir dans la personne d'un de ses officiers nommé Constantin Maurozome. Cet homme était le favori de la stratégopuline, et passait même pour son amant. Constantin commande à ses gardes de saisir Maurozome, de le dépouiller de ses habits, de le traîner dans cet état de places en places, et de l'y battre de verges. Son dessein était non seulement de blesser le cœur de la stratégopuline, en traitant si ignominieusement un homme qu'elle aimait, mais encore de l'immoler elle-même aux propos de la cour et de la ville; une pareille aventure ne pouvait manquer de réveiller l'attention du public, sur les liaisons trop intimes qu'on la supposait entretenir avec son domestique.

XLIX. Mécontentement de l'empereur contre son frère. Pachym. l. 2. c. 19. Andr. Phrantza. l. 1. c. 7. Bzovius.

L'empereur instruit de cette violence en fut indigné; il ne croyait pas que Constantin, quoiqu'il fût son frère, eût le droit d'outrager le moindre de ses sujets; il était au contraire persuadé que l'honneur qu'il avait d'être le premier des citoyens, ne lui attribuait d'autre prérogative sur eux, que de leur donner l'exemple du respect dû à l'ordre public. Il se proposa donc de le faire repentir de sa conduite téméraire. Il ne se livra pas à ces emportements qui effraient d'abord, et qui se terminent presque toujours par un grand bruit sans aucun effet. Sa vengeance s'accrut par degrés, aussi les suites n'en furent que plus terribles. Andronic se contenta d'abord d'ordonner qu'on fît sortir Maurozome de la prison où Constantin le retenait de son auto-

rité privée; ensuite il traita son frère avec plus d'indifférence qu'à l'ordinaire; puis il cessa de le consulter sur les affaires d'état, et enfin, lorsqu'il venait lui faire sa cour, il ne daignait seulement pas s'apercevoir de sa présence. Si Constantin lui adressait la parole, il ne lui répondait pas, ou s'éloignait avec affectation. Constantin commença à concevoir de l'inquiétude, et à craindre que cet orage, qui grondait sourdement sur sa tête, ne vînt à éclater par un coup de foudre. Il songea sérieusement à le conjurer. Dès lors il n'y eut démarches qu'il ne fît, point de prévenances qu'il n'employât pour regagner les bonnes graces de son frère; mais il n'était plus temps. Tous les sentiments de haine et de jalousie qu'Andronic avait conçus contre Porphyrogénète pendant leur jeunesse, s'étaient réveillés dans son cœur. Il se rappelait que Michel Paléologue, leur père, avait toujours paru donner la préférence à Constantin. En effet ce prince le chérissait davantage, parce qu'il lui trouvait plus d'esprit, plus d'amabilité dans le caractère, plus de graces dans la figure, plus de dignité dans l'extérieur. Il lui avait assigné un riche apanage; on prétend même que son intention était de détacher du domaine de l'Empire quelques provinces, pour lui former un royaume dont Thessalonique aurait été la capitale; de plus on ajoute que, dans certaines circonstances, il avait fait paraître quelque regret de ne pouvoir lui laisser la couronne impériale plutôt qu'à son aîné.

2. Imprudences de Porphyrogénète. Pachym. l. 2. c. 19. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 6.

Constantin, loin de travailler à détruire les fâcheuses impressions que son frère avait prises à son sujet, ne fit au contraire que les fortifier par ses imprudences. Il vivait avec une magnificence qui éclip-

sait l'éclat du trône. Sa cour était aussi brillante et aussi enjouée, que celle de l'empereur était triste et sérieuse. Ses manières affables lui gagnaient tous les cœurs, et il s'était fait un grand nombre de créatures par ses libéralités, ce qui donnait de l'ombrage à l'empereur. D'ailleurs des gens qui avaient intérêt de mettre la division entre les deux frères, avertissaient Andronic de se défier de Constantin, qu'ils accusaient de conspirer contre l'État, et de vouloir s'emparer de la souveraine autorité. Andronic ne prêtait que trop volontiers l'oreille à ces discours. Enfin, lorsqu'on s'aperçut que ce prince n'attendait plus qu'un prétexte pour perdre son frère, on lui présenta des gens qui déposèrent que Constantin avait eu depuis peu des conférences nocturnes avec Michel Stratégopule Protostrator, et qu'ils avaient formé ensemble des complots de révolte; ils ajoutaient que si on le voulait, ils soutiendraient en face aux accusés la vérité de ce qu'ils avançaient. Cette déposition acheva de convaincre l'empereur que les craintes qu'il avait eues jusqu'alors n'étaient que trop fondées. Dès ce moment, il conçut le dessein de faire arrêter Porphyrogénète et son confident.

LI. Il est condamné par l'empereur. Pachym. l. 2. c. 19. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 6. Phrantza. l. 1. c. 7.

Le jour pris pour l'exécution de ce projet, Andronic ordonne à la garde prétorienne de se mettre sous les armes dès la pointe du jour; puis il fait poser des sentinelles dans toutes les places publiques, et réunit autour de sa personne les officiers de l'Empire avec tous les domestiques de sa maison. Après avoir pris ces précautions dans le plus grand secret, il mande son frère et Stratégopule. L'un et l'autre se rendent à ses ordres sans aucune défiance, et sont bien éloignés de

prévoir le sort qui les attend. Arrivés au palais, ils y trouvent le sénat assemblé, et l'empereur assis sur son trône. Andronic, lançant sur eux des regards foudroyants, les charge d'injures et leur fait les plus sanglants reproches. *Perfides que vous êtes*, leur dit-il, *voilà donc la récompense des bienfaits dont je n'ai cessé de vous combler. Vous*, en se tournant vers Porphyrogénète, *vous avez conspiré contre votre maître et votre propre frère ; et toi*, en montrant Stratégopule, *contre le premier auteur de ta fortune, contre celui à qui tu dois l'avantage de voir le jour.* Atterrés par ces paroles terribles, les deux accusés tombèrent dans une sorte d'anéantissement; enfin, revenus à eux, ils protestèrent de leur innocence; mais aussitôt on fit paraître les délateurs, qui soutinrent leurs dépositions avec beaucoup d'assurance. L'empereur était prévenu; les preuves lui parurent plus que suffisantes, et sur-le-champ il prononça la sentence contre son frère et contre Michel Stratégopule. Le protostrator fut chargé de chaînes, et conduit dans les prisons publiques; il était fils de ce fameux guerrier qui enleva la ville de Constantinople aux Français, et la remit à Michel Paléologue. Quant à Constantin, l'empereur le fit enfermer et garder par des soldats auprès de son propre appartement; il déclara les biens de l'un et de l'autre confisqués. On remit au trésor impérial toutes les richesses qui se trouvèrent dans le magnifique palais que Constantin avait à Nymphée. Plusieurs personnes, tant de la cour que du clergé, furent enveloppées dans la disgrace de ce malheureux prince. Telles furent les suites funestes de la vanité d'une femme impérieuse. Nouvel exemple des

désordres et des troubles qu'ont si souvent occasionnés, dans la société, ces prétentions honorifiques, ces graves minuties connues sous le nom d'étiquette. L'histoire ne dit point quel fut le sort de la jeune princesse qui donna lieu à ces malheurs; elle l'a, sans doute, abandonnée à ses regrets. Quel dut être en effet son repentir de n'avoir point voulu sacrifier un privilége de convention à un devoir de la nature! Car il sera toujours dans l'ordre de la nature, nonobstant toute espèce de cérémonial, que ce soit la petite-nièce qui honore la grand'tante.

LIVRE CIII.

I. Naissance de Simonide. II. L'empereur réprimande le clergé. III. Il se fait scrupule de donner le titre de frère au sultan [d'Égypte]. IV. Mariage du prince Théodore avec la fille de Muzalon, rompu. V. Plainte du clergé au patriarche. VI. Il se plaint ensuite à l'empereur. VII. Athanase se démet. VIII. Le moine Cosme élu patriarche. IX. Premier jugement de Porphyrogénète, confirmé. X. Faux Lacanas, ses aventures. XI. Couronnement de Michel, fils d'Andronic. XII. Jean, fils de l'empereur et de sa seconde femme, despote. XIII. Les évêques refusent d'excommunier ceux qui manqueraient de fidélité au jeune empereur. XIV. L'empereur se venge du clergé. XV. Pénitence de Muzalon au lit de la mort. XVI. Mariage de Michel avec Catherine de Courtenai, manqué. XVII. Autre mariage de ce prince avec la fille du roi de Chypre, rompu. XVIII. Michel épouse la sœur du roi d'Arménie. XIX. Révolution en Bulgarie. XX. Tremblement de terre. XXI. Andronic réforme la justice. XXII. Les Vénitiens attaquent les Génois de Péra. XXIII. Les Génois massacrent les Vénitiens établis à Constantinople. XXIV. Ambassade vers les Vénitiens à ce sujet. XXV. Commencement des Ottomans. XXVI. Othman se venge d'un seigneur grec. XXVII. Philanthropène commande en Asie contre les Turks. XXVIII. Il enlève une place forte à la veuve d'un seigneur turk. XXIX. Ses troupes l'engagent à prendre le diadème. XXX. Il commence à s'ébranler, et harangue contre le gouvernement. XXXI. Philanthropène cède aux instances de ses soldats. XXXII. Soupçons des Crétois contre Philanthropène. XXXIII.

Ils le trahissent et le livrent à Libadaire. XXXIV. Cette nouvelle cause une grande joie à Constantinople. XXXV. Jean Tarchaniote commande en Orient. XXXVI. Les officiers de son armée mécontents de ses réformes. XXXVII. L'empereur répond publiquement à un libelle. XXXVIII. Découverte d'une excommunication lancée clandestinement par Athanase. XXXIX. On délibère dans un concile sur sa validité. XL. Athanase reconnaît lui-même la nullité de cet anathème. XLI. Déluge extraordinaire. XLII. Mort de Veccus. XLIII. Andronic veut enchaîner le crâle de Servie par un mariage. XLIV. Eudocie, sœur de l'empereur, refuse de donner sa main à ce barbare. XLV. L'empereur donne sa propre fille au crâle. XLVI. Le patriarche Jean s'oppose à ce mariage. XLVII. L'empereur remet à Thessalonique la jeune princesse entre les mains du crâle. XLVIII. Les Vénitiens sollicitent le renouvellement des traités. XLIX. Andronic redemande la ville de Démétriade. L. Retour de l'empereur à Constantinople. LI. Le prince des Lazes refuse d'épouser la fille de Chumne. LII. Le patriarche censure en plein synode l'empereur. LIII. Andronic se justifie. LIV. Le patriarche Jean se retire de nouveau. LV. Ce prélat revient de son propre mouvement. LVI. Seize mille Alains offrent leur secours à l'empereur. LVII. Michel se met à la tête des Alains en Orient, et fuit devant l'ennemi. LVIII. Les Vénitiens viennent insulter Constantinople. LIX. Les Alains demandent leur congé. LX. Mutinerie des Alains. LXI. Le jeune empereur tombe malade.

ANDRONIC.

An 1292.

I. Naissance de Simonide. Pachym. l. 3. c. 32. Andr.

ANDRONIC, de retour de son grand voyage en Asie, tâchait de se consoler entre les bras de l'impératrice, son épouse, des chagrins que lui causaient les mal-

heurs de l'État. Il en eut plusieurs enfants, et entre autres une fille dont il sera souvent fait mention dans cette histoire. Elle fut nommée Simonide, et dut ce nom à une circonstance assez bizarre. Irène était déja accouchée de deux ou trois filles, qui toutes avaient perdu la vie presque en naissant. Andronic craignait le même sort pour cette dernière; mais une vieille femme vint le tirer d'inquiétude, en lui proposant un moyen qu'elle prétendait infaillible pour conserver les jours de la jeune princesse. C'était, disait-elle, de préparer douze cierges parfaitement semblables, d'en placer un devant l'image de chacun des douze apôtres, de les allumer tous ensemble, de prier sur l'enfant pendant qu'ils brûleraient, et de la mettre ensuite sous la protection du saint dont le cierge durerait le plus long-temps. Le superstitieux Andronic approuva fort cet expédient; la cérémonie se fit avec toutes les formalités prescrites par la vieille; et des douze cierges, ce fut celui de saint Simon qui s'éteignit le dernier; en conséquence la petite princesse fut nommée Simonide: comme elle vécut, il n'en fallut pas davantage pour accréditer, dans l'esprit de l'empereur et auprès de beaucoup d'autres, cette pratique également réprouvée et par la raison et par la religion.

II. L'empereur réprimande le clergé. Pachym. l. 2. c. 20. Andr.

Andronic, peu de temps après son retour de Nymphée à Constantinople, assembla le clergé pour se plaindre de quelques ecclésiastiques qui, en son absence, s'étaient montrés indociles aux corrections d'Athanase, et qui même avaient osé lui résister en face. Ce prince s'exprima en cette occasion avec humeur; il traita de mauvais citoyens, et même de rebelles, ceux qui avaient déplu au prélat; et il alla jusqu'à dire qu'il

tenait pour coupable tout le clergé; *jugeant*, disait-il, *des uns par les autres, comme on juge de l'amertume de toute l'eau de la mer par une seule goutte*; raisonnement injuste, et d'ailleurs peu décent dans la bouche d'un souverain, qui ne doit jamais injurier un corps entier pour les fautes de quelques-uns de ses membres. Au reste, ses emportements contre les gens d'église n'étaient que passagers. Un léger scrupule venait-il tourmenter son ame, il se réconciliait bientôt avec eux.

III. Il se fait scrupule de donner le titre de frère au sultan [d'Égypte.] Pachym. l. 3. c. 23. Andr.

Andronic se trouvait obligé d'écrire au sultan [d'Égypte [1]]; mais il se faisait un cas de conscience de donner, comme l'avaient toujours pratiqué ses prédécesseurs, le titre de frère à ce prince. *Comment*, disait-il, *oserais-je traiter de frère un impie, un ennemi déclaré de Jésus-Christ, tandis que j'ai refusé le titre de père au pape, à qui on ne peut reprocher que d'être dans l'erreur?* Cette affaire l'inquiétant beaucoup, il assemble le clergé avec tous les évêques qui étaient alors dans la capitale, pour les consulter. Après de longues discussions, il fut enfin décidé que l'empereur pouvait sans péché accorder au sultan un titre consacré par l'usage. Théolepte, évêque de Philadelphie, qui se croyait un plus grand docteur que tous les autres, et qui, en conséquence, avait attendu, pour donner son avis, que chacun eût fini de parler, prit la parole; il espérait bien que la nouveauté de ses moyens lui attirerait l'admiration de toute l'assemblée, et que la force de ses raisons triompherait des incer-

[1] C'était alors Mélik Achraph, ou Al-Malec Al-Naser Mohammed Ebn-Kélaoun. *Chron. ar. supp.* p. 2. — B.

titudes qui pouvaient encore rester dans quelques esprits. Il fit un discours où, interprétant à sa manière un certain passage du Cantique des Cantiques, il prétendit prouver que les Chrétiens ne faisaient pas difficulté de reconnaître pour leurs frères les démons mêmes. A ces mots, il s'éleva un murmure général; tous les assistants crièrent au blasphème. Nicétas, évêque de Durazzo, se mit en devoir de réfuter l'orateur; la dispute s'échauffa; ces deux prélats se dirent beaucoup d'injures, et l'affaire devint si sérieuse entre eux, qu'il fallut, pour la terminer, assembler un concile particulier. Tels étaient les graves objets qui occupaient Andronic; telles étaient aussi les lumières des prélats de l'église d'Orient; les plus petites questions, les moindres difficultés sur la morale ou sur le droit-canon, les jetaient dans le plus grand embarras. L'ignorance du peuple répondait à celle de ses pasteurs. A peine connaissait-il les éléments de la religion et les premiers principes de la morale; ce que Nicéphore Grégoras attribuait à la négligence des ecclésiastiques. *Autrefois*, dit-il, *on ne manquait pas de personnages éclairés, qui, répandus dans les différents quartiers de Constantinople, expliquaient les uns les psaumes de David, les autres les épîtres du grand saint Paul, d'autres les préceptes de Jésus-Christ contenus dans les saints évangiles. De pieux et savants ecclésiastiques annonçaient la parole de Dieu dans les paroisses, portaient l'instruction dans le sein des familles et dans les maisons des particuliers. Aujourd'hui nul vestige de ce respectable usage; aussi plus de piété, plus de religion; le peuple vit dans une stupide indifférence pour tous ses*

devoirs; il n'est pas même capable de distinguer ce qui est bien de ce qui est mal. Nous allons voir encore une nouvelle preuve de l'incapacité du clergé grec, et de l'incertitude de ses principes dans les matières canoniques.

IV. Mariage du prince Théodore, avec la fille de Muzalon, rompu. Pachym. l. 2. c. 26. Andr.

Muzalon continuait toujours à être en faveur auprès de l'empereur. Ce prince ne cessait de le combler de richesses et d'honneurs: il l'avait élevé d'abord à la qualité de logothète, et ensuite à celle de protovestiaire; mais ce favori, si heureux en apparence, était tourmenté par un cruel mal de reins qui menaçait ses jours. L'empereur, avant de le perdre, voulut lui donner une dernière marque de considération, en lui procurant une alliance dans la famille impériale. Il résolut de marier la fille de ce ministre avec le prince *Théodore*, son second frère. Déja les deux futurs époux étaient fiancés, et l'on allait procéder à la célébration des noces, lorsqu'on s'aperçut que la jeune fille était enceinte; c'était le fruit d'un commerce incestueux avec un de ses parents. Aussitôt on assemble le patriarche, les évêques, les plus habiles canonistes, et tout le corps théologique, pour savoir si la grossesse de la fille de Muzalon rendait les fiançailles nulles. Cette question, qui n'aurait jamais dû en faire une, donna cependant lieu à de longs débats. Les avis furent partagés, et l'on ne savait quel parti prendre; mais l'empereur trancha tout à coup la difficulté, en déclarant qu'il réservait la fille du protovestiaire à Constantin son propre fils. Cette décision, qui annonçait de sa part ou peu de délicatesse, ou beaucoup de complaisance pour son favori, consola Muzalon. Andronic donna une autre femme à son frère; il lui fit épouser la fille de Liba-

laire, échanson, et renvoya à un terme plus reculé, le mariage de la fille de Muzalon avec son fils Constantin, non seulement pour qu'elle eût le temps de faire ses couches, mais encore pour laisser oublier au public, s'il était possible, son aventure scandaleuse. L'empereur, avant de marier Constantin, l'éleva au rang de despote, distinction qu'il ne voulut jamais accorder à son frère Théodore, malgré les instances de l'impératrice douairière. Il disait, pour excuser son refus, qu'il ne pouvait, sans se rendre coupable de parjure, créer Théodore despote; parce que, dans un moment d'humeur, il avait protesté avec serment de ne jamais lui conférer cette dignité. Il offrit à ce prince le rang de sébastocrator; mais Théodore ne voulut point l'accepter, disant que l'honneur d'être fils et frère d'empereur lui suffisait. La maladie de Muzalon ne lui permettant plus de s'occuper des affaires d'état, Andronic, d'après ses conseils, jeta les yeux sur Nicéphore Chumne, trésorier, pour l'initier dans le ministère; il l'éleva à la dignité de mystique, et lui donna pour adjoint Jean Glycys, qui fut chargé en particulier du département des requêtes.

An 1293. V. Plainte du clergé au patriarche. Pachym. l. 2. c. 20, 21. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 7.

Les réprimandes qu'Andronic avait faites au clergé de Constantinople, en revenant de Nymphée, n'avaient servi qu'à aigrir les esprits contre Athanase. Ce prélat, qui se sentait autorisé par l'empereur, loin de travailler à les adoucir par une conduite plus paisible, enchérit encore sur la sévérité dont il avait usé jusqu'alors. Les moines qui lui servaient de satellites devinrent à son exemple plus féroces que jamais. Un certain Sabas, qu'il avait mis à la tête de cette cohorte monacale, se montrait digne de la commander; il ac-

cusait ceux du clergé, et les moines à qui il en voulait, d'avoir eu part à la conspiration de Constantin Porphyrogénète, et sous ce prétexte il leur faisait souffrir toutes sortes d'indignités, et les dépouillait de leurs biens. Les ecclésiastiques, excédés des vexations de ce barbare, vont en grande députation trouver le patriarche, et le conjurent de faire enfin cesser des violences si contraires à l'esprit de Jésus-Christ. Athanase écoute leurs représentations d'un air railleur, puis désignant Sabas, qui était présent, et contre lequel l'orateur du clergé avait fait une vigoureuse sortie, il ne leur dit autre chose, que ces paroles de Pilate aux Juifs: *Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le.* Cette réponse dérisoire piqua si fort les députés, qu'ils quittèrent le patriarche brusquement, bien résolus de ne plus communiquer avec lui. Cependant les évêques s'étant trouvés quelque temps après réunis avec Athanase dans la maison du grand-ecclésiarque, saisirent encore cette occasion pour faire à ce prélat de nouvelles remontrances. Ils lui représentèrent que si l'office d'un médecin était de guérir et non de tuer, celui d'un pasteur des ames devait être de réformer et non de détruire. Athanase les écouta avec mépris, et ne daigna pas leur répondre un seul mot.

VI. Il se plaint ensuite à l'empereur. Pachym. l. 2. c. 21, 24; Andr.

Les évêques, convaincus que rien ne pouvait fléchir cet esprit opiniâtre, résolurent de faire un dernier effort auprès de l'empereur, pour le déterminer à les mettre à couvert de sa tyrannie. Ils s'exprimèrent avec tant de force, ils appuyèrent leur requête de raisons si puissantes, et les présentèrent sous un jour si frappant, qu'Andronic parut ouvrir enfin les yeux. Dès qu'on s'aperçut que ce prince était ébranlé, le soulè-

veinent contre Athanase devint général. On répandit dans le public une foule de libelles où sa réputation était cruellement déchirée; on alla même jusqu'à insulter sa personne: un jour qu'après la célébration des saints mystères il bénissait le peuple, on entendit s'élever, du bas de l'église, des voix qui répondirent à sa bénédiction par des injures et des imprécations. Ses partisans commencèrent à l'abandonner; le grand logothète lui-même, un de ses plus ardents protecteurs, s'était beaucoup refroidi pour lui, surtout depuis qu'il avait été désabusé sur un prétendu miracle dont certaines gens voulaient faire honneur au patriarche, et qu'il avait eu la simplicité de croire; ils disaient qu'Athanase ne sachant un jour comment faire porter les provisions de son couvent, avait eu recours à un loup qui s'était acquitté de cette commission avec beaucoup de docilité. Or, on sut depuis que cet animal si complaisant était un homme qui se nommait *Loup*. Cette aventure, à laquelle les ennemis du patriarche ne manquèrent pas de donner la plus grande publicité, acheva de le décréditer, et le rendit au moins ridicule dans l'esprit de ceux qui n'avaient pas de motif personnel pour le haïr.

VII. Athanase se démet. Pachym. l. 2. c. 22, 23, 24. Andr. Oriens. Christ. Nic. Greg. l. 6. c. 7. Fleury. l. 89. art. 25.

Quand Athanase vit, à n'en plus douter, qu'il était devenu l'objet ou de la haine ou du mépris public, et qu'on osait même l'outrager impunément, il crut qu'il était temps de pourvoir à sa sûreté; il craignait surtout que son jugement ne fût porté au tribunal des évêques, qui certainement ne l'auraient pas épargné; il écrivit à l'empereur une lettre dans laquelle, après avoir protesté de son innocence, il déclarait qu'il regardait comme une injustice le projet qu'on paraissait

avoir formé de le faire abdiquer; puis il ajoutait que cependant si c'était le bon plaisir de sa majesté, établie par Jésus-Christ pour être en terre le chef suprême de son église, et pour la gouverner comme il le jugerait à propos, il allait quitter le palais patriarcal; qu'il la suppliait seulement de lui donner des gardes pour le conduire en sûreté dans le lieu de sa retraite. Il s'était flatté qu'à cette demande l'empereur pourrait changer de disposition à son égard, et qu'il le prierait de rester; il fut trompé: les gens commis pour lui servir d'escorte arrivèrent; il se remit entre leurs mains, s'embarqua avec eux pendant la nuit au port de Céras, et se rendit au monastère de Saint-Côme. Le lendemain il envoya sa démission à l'empereur. Athanase avait occupé le siége de Constantinople pendant quatre ans; il en descendit à pareil jour qu'il y était monté, savoir, le 16 octobre.

An 1294. VIII. Le moine Cosme élu patriarche. Pachym. l. 2. c. 27, 28. Andr. Possin. Animad. lib. 3. Chronol. c. 4. Nic. Greg. l. 6. c. 7. Phrantza. l. 1. c. 9. Orieus Christ.

Quelques mois après, l'empereur fit procéder à l'élection d'un nouveau patriarche. Tous les suffrages des évêques se réunirent sur un moine nommé Cosme, qui vivait alors à Constantinople dans le monastère de la Mère de Dieu. Il avait été marié, et avait exercé pendant long-temps les fonctions du sacerdoce, sans être attaché au service d'aucune église particulière. S'étant séparé de sa femme, il était entré dans l'état monastique avec son fils et son frère, et s'y était distingué par ses vertus. Andronic, qui l'estimait, l'avait mis au nombre de ses pères spirituels. Ce fut avec la plus grande satisfaction qu'il lui donna le bâton pastoral. Cosme changea de nom, et prit celui de Jean, le jour de son sacre, qui se fit avec les cérémonies accoutumées, le premier de janvier 1294. Jean était un vieil-

lard vénérable, d'une belle figure, compatissant, doux par caractère, mais un peu attaché à l'argent; au reste, l'historien qui lui fait ce reproche, remarque en même temps que c'était l'effet de cet esprit de parcimonie qui règne ordinairement dans les cloîtres; *ou plutôt*, ajoute-t-il, *comme le nouveau patriarche aimait beaucoup les pauvres, il se croyait obligé d'épargner pour être plus en état de fournir à ses pieuses libéralités; ce qui le faisait passer pour avare dans l'esprit de ceux qui auraient voulu qu'il fût prodigue.* Le clergé séculier avait aussi beaucoup applaudi à son élection, parce qu'il l'avait souvent entendu blâmer, comme contraire aux saints canons, l'usage abusif de n'élever que des moines aux prélatures et aux dignités ecclésiastiques; mais Jean, dès qu'il fut assis sur le trône patriarcal, changea à cet égard de sentiment et de langage. Quoi qu'il en soit, on vit, pour employer les idées et même les expressions des écrivains du temps, on vit sous la douce administration de ce nouveau pasteur, le champ du Seigneur refleurir, comme on voit renaître la nature au retour du printemps après un rude hiver.

XX. Premier jugement de Porphyrogénète confirmé. Pachym. l. 2. c. 29. Andr.

* Au mois de mars, l'empereur, dans l'intention de faire cesser les reproches de l'impératrice sa mère, et les murmures des grands, révoltés du jugement qu'il avait prononcé contre son frère, assembla le clergé, la noblesse et les principaux de la nation, pour revoir le procès de ce prince et de son favori. Il voulut épargner à Porphyrogénète la honte de paraître dans cette assemblée; Michel Stratégopule y fut seul amené. On reproduisit les témoins, on examina de nouveau les charges, on discuta les preuves; et soit que les deux

accusés fussent réellement coupables, soit l'impossibilité d'être innocent quand on a le souverain pour juge et partie, il fut reconnu que Porphyrogénète et son confident, loin d'avoir à se plaindre de la rigueur de leur jugement, avaient été au contraire traités avec plus d'indulgence qu'ils ne méritaient.

2. Faux Lacanas, ses aventures. Pachym. l. 2. c. 30. Andr.

Cette même année, un certain Bulgare qui voulait tenter fortune, entreprit de se faire passer pour ce fameux Lacanas que nous avons vu périr à la cour de Nogaïa, prince des Tartares, où il s'était réfugié après avoir été chassé du trône de Bulgarie qu'il avait usurpé sur Constantin Tech. Cet aventurier se présente à l'empereur, et lui demande la permission d'aller combattre les Turks qui désolaient les terres de l'Empire. Pour mieux contrefaire Lacanas, il joue comme lui le rôle d'inspiré, comme lui il se livre aux accès d'une dévotion outrée, et quelquefois aux emportements d'une colère frénétique. Andronic fut étonné de cette apparition; il était difficile de comprendre comment un homme qu'on assurait avoir été tué au milieu d'un festin, par les ordres du prince des Tartares, pouvait être encore au nombre des vivants. Personne n'était plus en état de découvrir l'imposture que la princesse Marie, cousine de l'empereur, puisqu'elle avait vécu plusieurs années avec le vrai Lacanas, et que même elle en avait eu une fille. On introduisit donc ce personnage dans un appartement où la princesse pouvait le considérer à son aise sans qu'il l'aperçût. Elle eut bientôt reconnu que ce prétendu Lacanas ne ressemblait aucunement à celui qui avait été son mari. Sur cette déposition, l'empereur le fait arrêter comme un fourbe et un perturbateur du repos public. A cette

nouvelle, le peuple s'ameute et demande à grands cris sa délivrance. *Puisque*, disait-il, *l'empereur n'est point en état de défendre ses sujets, il ne doit pas du moins les priver d'un secours que le ciel leur envoie.* Andronic, intimidé par ces clameurs, se hâte de mettre en liberté le prisonnier. Comme la situation fâcheuse où il se trouvait semblait l'autoriser à essayer de tous les moyens que le hasard pouvait lui offrir, pour rétablir ses affaires, il crut devoir tirer parti de la confiance aveugle de la multitude pour ce faux Lacanas. Il n'ignorait pas sans doute que souvent on avait vu des enthousiastes sauver, par des prodiges d'héroïsme, leur patrie dans des circonstances désespérées. Non seulement il fit sortir de prison cet inconnu, mais encore il lui permit de marcher contre les Turks; il lui assigna le pays des Alizons pour être le théâtre de ses exploits, et lui enjoignit de ne pas s'écarter des environs du fleuve Sangar. Dès que ce nouveau général se fut mis en campagne, une foule de paysans, de laboureurs, de pâtres et de bergers, vint s'enrôler sous ses enseignes. Cette milice, qui n'avait jamais su manier que le hoyau ou la houlette, se croyait invincible, parce qu'elle allait servir sous un capitaine qu'elle regardait comme un héros protégé du ciel. Cependant elle n'observait aucune discipline, ne savait ni se former en corps de troupes, ni garder ses rangs, ni marcher en ordre de bataille, ni même porter ses armes; on la voyait voltiger tumultuairement et comme un essaim d'insectes, autour de son commandant, sans pouvoir exécuter ni même entendre ses ordres. Andronic, qui ne s'apercevait jamais qu'après coup des conséquences que pouvaient avoir ses fausses démarches, commença à

comprendre qu'il avait tort de vouloir opposer de pareilles troupes à un ennemi belliqueux; que ce serait infailliblement livrer à la boucherie des hommes qui étaient ses sujets, et de la vie desquels il ne lui était pas permis de se jouer. D'ailleurs, n'avait-il pas à craindre que ce faux Lacanas n'abusât des armes qu'il lui mettait lui-même en main, et qu'il ne s'en servît pour former des entreprises contraires à son autorité et à ses intérêts? Frappé de ces considérations, *il le* rappelle, lui ôte le commandement, et le fait mettre sous bonne garde. En un instant, cette multitude qui était venue se ranger avec tant d'empressement sous les drapeaux de cet imposteur, loin de se mutiner, disparaît; chacun se retire tranquillement dans ses foyers, et va reprendre ses occupations champêtres.

An 1295. XI. Couronnement de Michel, fils d'Andronic. Pachym. l. 3. c. 1. Andr. Possin. Animadv. lib. 3. Chronol. c. 3. p. 568, 569.

L'empereur qui, dès l'année précédente s'était donné Michel, son fils aîné, pour collègue, choisit *le* 21 mai 1295 pour le faire couronner, parce que c'était le *jour* auquel l'église grecque célébrait la mémoire du grand Constantin. La solennité commença dès la veille au soir. Le clergé, avec tous les moines, passa la nuit en prières dans l'église de Sainte-Sophie. Andronic s'unit à eux, mais il se tint dans une des galeries hautes du temple. Dès l'aurore, une foule innombrable de citoyens de tous les ordres se rendit dans la place de l'Augustéon; alors on enleva les balustrades de l'appartement de Macron, pour qu'elles n'empêchassent pas de voir; puis les premiers officiers de l'Empire élevèrent le jeune prince sur un bouclier, et le proclamèrent empereur à haute voix, en le montrant au peuple. De là Michel fut conduit en grande pompe à Sainte-Sophie pour y assister à l'office. Pendant la cé-

lébration des saints mystères, le patriarche, les évêques et les autres prélats bénirent suivant l'usage le nouvel empereur, ainsi que son père. A la fin de la messe, le patriarche et les deux empereurs montèrent au jubé; Michel y reçut des mains d'Andronic la couronne impériale que le pontife soutenait aussi de son côté. Après ces cérémonies, ce prélat l'oignit du saint chrême; ensuite se firent les acclamations usitées en pareilles circonstances. Les deux empereurs s'en retournèrent au palais, escortés de la garde prétorienne, et dans le chemin ils jetèrent au peuple une grande quantité de pièces d'argent.

XII. Jean, fils de l'empereur et de sa seconde femme, despote. Pachym. l. 3. c. 2. Andr.

Le lendemain du couronnement de Michel, Andronic fait assembler, dans l'appartement de Manuel, le patriarche, les évêques, le clergé, les moines, et les principaux de la nation; il leur présente Jean, l'aîné des trois fils qu'il avait eus d'Irène, sa seconde femme, et le déclare despote, en lui posant sur la tête la couronne décorée des attributs propres à cette dignité; il fut aidé dans cette fonction par le nouvel empereur. Les princes revinrent ensuite au palais de Blaquernes, aux acclamations de la multitude. Les cris de joie redoublaient chaque fois qu'on voyait voler en l'air les pièces de monnaie; car pendant toute la marche les deux empereurs en distribuèrent au peuple une grande quantité, ainsi qu'ils avaient fait la veille.

XIII. Les évêques refusent d'excommunier ceux qui manqueraient de fidélité au jeune empereur. Pachym. l. 3. c. 3. Andr.

Andronic, ne voulant négliger aucun moyen pour assurer entre les mains de son fils le sceptre impérial, pria le clergé de dresser un acte portant excommunication contre quiconque oserait ou méconnaître l'autorité du nouvel empereur, ou tramer contre lui quelque conspiration. Pour appuyer cette demande, il

produisit un pareil écrit obtenu en sa faveur, par Michel Paléologue, lorsque ce prince l'avait associé à l'empire. Ni le patriarche, ni les évêques ne furent disposés à faire ce qu'il attendait d'eux. Ils s'excusèrent en disant que le glaive qui lui avait été remis de la part de Dieu, devait suffire pour contenir les rebelles ou pour les punir, sans exiger encore que l'église, qui est une mère de miséricorde, lui prêtât ses foudres ; que c'était assez qu'il eût le pouvoir de retrancher du nombre des vivants ceux qui troublaient le bon ordre, sans vouloir que la puissance ecclésiastique les séparât du corps mystique de Jésus-Christ ; qu'un ministère de douceur, de paix, de charité, comme celui dont ils étaient dépositaires, ne devait point concourir avec un ministère de rigueur, de peine et de sang. Ils ajoutèrent cependant qu'ils voulaient bien publier un décret par lequel ils garantiraient, autant qu'il dépendrait d'eux, la souveraine autorité à son fils. Andronic ne s'attendait point à une pareille difficulté ; cette réserve de la part des prélats l'étonna d'autant plus que jamais l'église grecque ne s'était montrée avare d'excommunications. Aussi en conçut-il un dépit secret, qu'il eut néanmoins la politique de dissimuler. Il feignit de ne plus se soucier de la grace qu'il leur avait d'abord demandée avec tant d'instance ; il rejeta même avec une sorte de mépris le décret qu'ils lui offraient, et leur dit que le trône serait suffisamment assuré à son fils par le serment que la nation lui avait prêté, et par la protection du souverain maître des empires, toujours prêt à châtier des sujets indociles. Il les congédia froidement ; et se promit bien de les faire repentir de leur refus, en les attaquant par un

endroit qu'il croyait sans doute devoir leur être fort sensible.

XIV. L'empereur se venge du clergé. Pachym. l. 3. c. 3. Andr. Justin. nov. 123. c. 3. Orient. Christ.

Suivant une ancienne coutume, chaque ecclésiastique qui parvenait aux grandes places du sacerdoce, faisait des présents à ceux qui avaient eu part ou à son élection ou à son sacre. Un jour tous les membres du clergé reçoivent ordre de se réunir en synode. L'empereur arrive à l'assemblée, et, après avoir pris place, se met à débiter un discours étudié sur l'esprit de désintéressement qui doit diriger les ministres de l'église dans l'exercice de leurs fonctions. Il y traita d'abus simoniaque, et de vil trafic des choses saintes, les honoraires qui se distribuaient aux ordinations, et finit par déclarer qu'il fallait faire cesser un pareil scandale. Tous les assistants réclamèrent d'une commune voix contre cette espèce d'instruction synodale. Ils représentèrent à l'empereur que ce serait enlever aux ecclésiastiques le plus beau de leur revenu, et les priver d'une des principales ressources qu'ils avaient pour subsister; que le culte divin en souffrirait, et que les fidèles manqueraient de ministres pour leur administrer les sacrements. Ils lui rappelèrent que cet usage, qui lui paraissait si criminel, s'était toujours pratiqué; qu'il était autorisé par les constitutions de plusieurs de ses prédécesseurs. En effet, nous avons une loi de Justinien qui fixe les sommes qui doivent revenir aux patriarches, aux évêques et à leurs officiers, pour l'ordination d'un prélat ou d'un prêtre; une autre d'Isaac Comnène, confirmée par Alexis Comnène, détermine ce qu'un évêque pourra exiger d'un prêtre pour son ordination, et d'un curé pour son installation. L'empereur fut sourd à ces remontrances. Peu de jours après,

on vit paraître une constitution impériale qui défendait de rien recevoir pour les ordinations, pas même un cierge. Le clergé, terrassé par ce coup d'autorité, se soumit, mais avec douleur. Il n'y eut que les évêques de Smyrne et de Pergame qui osèrent persister dans leur opposition.

XV. Pénitence de Muzalon au lit de la mort. Pachym. l. 2. c. 31. Andr.

Andronic se prêtait avec d'autant moins de scrupule au plaisir que pouvait lui causer cette petite vengeance, qu'elle était déguisée sous les apparences d'un zèle religieux. Cependant sa joie n'était pas sans nuage. Il voyait avec chagrin l'état désespéré de son favori. Les douleurs dont ce ministre était tourmenté depuis longtemps, devinrent si vives, que rien n'était capable de les calmer; les remèdes ne faisaient qu'aigrir le *mal*, et tout annonçait à Muzalon qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. Voulant se préparer à la mort, il se fit vêtir en moine. C'était, pour ainsi dire, l'habit de mode dans lequel chacun voulait alors mourir; on croyait apparemment qu'à la faveur de ce pieux travestissement, il était plus aisé de s'introduire dans le séjour de la béatitude éternelle. Muzalon remplit ensuite une autre formalité qui était plus conforme à l'esprit de la pénitence chrétienne; il demanda publiquement pardon de l'abus qu'il avait fait de l'autorité de son maître pour vexer ses sujets. Si ces sortes de confessions étaient aussi fréquentes qu'elles pourraient l'être, il est à croire que les souverains et leurs peuples en tireraient quelque profit. Cependant il ne paraît pas que celle de Muzalon ait produit sur Andronic d'autre effet que de l'édifier sans doute beaucoup; car nous ne voyons pas que, depuis, il se soit rendu plus difficile pour le choix de ses ministres, ni qu'il ait

veillé de plus près sur leur conduite. Le corps de Muzalon fut transporté à Nicée, et inhumé dans le monastère de Tornice, où sa femme avait droit de patronage.

XVI. Mariage de Michel avec Catherine de Courtenai, rompu. Pachym. l. 2. c. 18. l. 3. c. 5.

Depuis quelques années, Andronic pensait à donner une épouse à Michel son fils aîné; plusieurs partis s'étaient déja présentés, mais aucun n'avait pu réussir. Anne, veuve de Nicéphore-Ange-Ducas Comnène, despote d'Étolie, et cousine d'Andronic, avait, comme nous l'avons déja dit ailleurs, une fille aimable nommée Ithamar. Cette princesse aurait désiré de la faire épouser au jeune Michel; elle en fit la proposition à l'empereur, et, pour le déterminer à l'accepter, elle lui promit d'assurer à sa fille la plus grande partie des vastes possessions du despote son mari; mais Ithamar et le jeune Michel se trouvaient être parents à un degré prohibé : or, ni l'église, ni l'empereur ne voulurent qu'il fût accordé de dispense pour leur mariage. Anne voyant ses desseins renversés, obtint au moins d'Andronic la qualité de Despote pour son fils Thomas, et maria dans la suite Ithamar à Philippe, prince de Tarente, fils cadet de Charles II, roi de Sicile. Elle lui donna en dot de grands domaines dans l'ancienne Épire, et plusieurs villes faisant partie de la succession de Nicéphore, père de la jeune princesse. Andronic n'aurait pas été éloigné de faire prendre à son fils pour épouse Catherine de Courtenai, petite-fille de ce Beaudouin II que Michel Paléologue avait chassé du trône de Constantinople. Il avait même envoyé des ambassadeurs à la cour de Naples, où cette princesse résidait, pour la demander à Robert, comte d'Artois, qui gouvernait ce royaume, en qualité de régent, parce que

Charles II, roi de Naples, oncle de Catherine, était alors prisonnier du roi d'Aragon. Cette alliance aurait été un coup de politique très-sage. En confondant les droits ou les prétentions des Grecs et des Latins, elle eût étouffé tout germe de guerre entre les deux nations. Andronic se fût trouvé délivré des inquiétudes que lui donnaient sans cesse des gens qu'il savait épier le moment favorable pour faire une irruption dans ses états, et être toujours occupés du projet de le renverser de dessus son trône; enfin, ses ennemis naturels seraient devenus ses défenseurs contre les Barbares qui alors assaillaient l'Empire de toutes parts. Le pape Nicolas IV goûtait fort ce mariage, parce qu'il lui paraissait ouvrir une nouvelle porte à la réunion de l'église grecque avec celle de Rome, et préparer les moyens de reconquérir la Terre-Sainte, objet perpétuel des vœux des souverains pontifes. Il pressa le comte d'Artois de faire réussir, autant qu'il serait en son pouvoir, cette grande affaire. La cour de Naples dépêcha, en conséquence, des ambassadeurs à Constantinople; l'empereur les reçut avec distinction, et les retint long-temps à sa cour. Ils y étaient encore lorsque le jeune Michel fut couronné empereur, et ils assistèrent même à la cérémonie; mais leur négociation n'en eut pas plus de succès, le mariage fut rompu. Il y a toute apparence que ce fut la diversité de religion qui y mit le plus grand obstacle. Andronic, schismatique zélé, aura probablement voulu exiger que la princesse renonçât à la communion romaine pour embrasser celle de l'église grecque. Peut-être aussi ce prince, qui avait juré une haine éternelle aux papes, voyait-il avec chagrin Nicolas IV intervenir dans cette

négociation. Il est certain qu'il eut la petitesse d'esprit de ne pas vouloir écrire en cette occasion à ce pontife, pour n'être point obligé de lui donner, suivant l'étiquette reçue, le titre de *très-saint père*.

XVII. Autre mariage de ce prince, avec la fille du roi de Chypre, manqué. Pachym. l. 3. c. 5. Andr.

Le mariage de Catherine de Courtenai et du jeune empereur ne pouvant avoir lieu, Andronic porta ses vues ailleurs. Deux autres puissances recherchaient avec empressement l'avantage de donner une épouse à son fils, savoir, le roi de Chypre et le roi d'Arménie. Andronic n'aurait pas été fâché d'accorder la préférence au premier; il enjoignit donc à ses envoyés de se rendre d'abord en Chypre, avec ordre, dans le cas où ils ne pourraient pas s'accorder avec le souverain de cette île, de passer en Arménie. Il chargea de cette importante commission Athanase, ce patriarche d'Alexandrie dont nous avons déja parlé plus d'une fois. Athanase avait de l'esprit, du savoir et des talents pour les négociations. Andronic lui associa un moine nommé Néophyte. Lorsque tous les préparatifs du voyage furent faits, Athanase partit avec un train, tel qu'il convenait à l'ambassadeur d'un grand prince; il s'embarqua sur une galère qu'Andronic avait fait équiper exprès pour le conduire. A peine fut-il arrivé à la vue de la ville de Phocée, que des pirates, qui infestaient ces parages, fondirent sur le bâtiment et s'en rendirent maîtres; ce ne fut que par un coup du ciel que le prélat et son compagnon échappèrent à ces brigands. L'empereur, instruit du malheur d'Athanase et de Néophyte, nomma d'autres ambassadeurs pour les remplacer. Ces nouveaux ministres allèrent d'abord débarquer en Chypre, où ils trouvèrent le monarque fort disposé à conclure l'affaire qui les y avait amenés;

mais ce prince, étant de la communion romaine, n'osait passer outre sans une permission expresse du Saint-Siége. Il fallait attendre long-temps avant que cette permission pût arriver.

An 1296. XVIII. Michel épouse la sœur du roi d'Arménie. Pachym. l. 3. c. 5 et 6. Nic. Greg. l. 6. c. 8. Ducang. hist. Const. l. 6. p. 201. Possin. observat. l. 3. Chronol. c. 3. De Guig. hist. des Huns, t. 1. part. première, p. 432. Cantacuz. ad Nilum. Épist.

Ces retards et cette formalité déplurent aux ambassadeurs grecs; sans vouloir différer davantage, ils se rembarquèrent et allèrent aborder dans un port situé sur le golfe d'Issus en Cilicie. Là ils descendirent pour se rendre par terre à la cour du roi d'Arménie. Héthoum II, fils de Léon III, occupait alors le trône. Ce prince accepta, sans aucune difficulté, toutes les conditions qui lui furent proposées de la part d'Andronic, et au lieu d'une seule princesse que les ambassadeurs venaient lui demander, il leur offrit ses deux sœurs, pour que l'empereur pût choisir. Les ambassadeurs s'étant concertés, acquiescèrent au désir du roi d'Arménie, et prirent sur eux d'emmener les deux princesses. Dans le cours de la traversée, l'aînée tomba malade; sa vie paraissant en danger, les ambassadeurs crurent devoir relâcher à Rhodes, dans l'espérance d'y trouver les secours que son état demandait. On profita de la circonstance où elle se trouvait pour lui faire abjurer le rit arménien; puis, pour achever de la purifier des souillures que, suivant l'opinion des Grecs, elle avait contractées dans la religion de ses pères, les prêtres l'oignirent du saint chrême; et en même temps ils lui imposèrent le nom de Xéné, au lieu de celui de Marie qu'elle portait. Quand elle fut entièrement rétablie, les ambassadeurs remirent à la voile et allèrent descendre près de Constantinople au monastère de Saint-Cosme, où Andronic vint recevoir les deux princesses. Comme elles étaient l'une et l'autre

parfaitement belles et qu'elles avaient un mérite égal, l'empereur crut qu'il était juste de choisir l'aînée pour son fils. Cette princesse fit son entrée dans la capitale avec une pompe extraordinaire. On fixa le jour des noces au 16 janvier de l'année 1296. Andronic voulut qu'elles fussent célébrées avec une magnificence qui surpassât tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en ce genre; ce qui jeta dans des dépenses qu'on aurait mieux fait d'employer à soulager le peuple, qui, sans doute, paya très-cher les apprêts de la fête, quoique suivant l'usage il n'y participât guère. L'autre princesse fut destinée à Jean-Ducas-Ange Comnène, sébastocrator, frère cadet de ce Michel-Ange Ducas, qui périt si malheureusement dans sa prison au milieu des flammes. Elle s'appelait Théophano ou Théphanon; mais elle changea de nom, et prit celui de Théodora, lorsqu'elle reçut ces mêmes onctions que les prêtres grecs avaient faites sur sa sœur. Quand le temps marqué pour son mariage fut arrivé, elle partit de Constantinople avec une riche dot pour aller en Occident trouver son futur époux; mais la mort la surprit en chemin, et elle fut enterrée à Thessalonique.

XIX. Révolution en Bulgarie. Pachym. l. 3. c. 26 Andr. Oriens Christ. t. 1. col. 1235. De Guig. hist. des Huns, t. 3. Mongols du Kaptchac, p. 348 et 349.

C'est vers ce même temps que commença en Bulgarie une révolution à laquelle l'empereur eut quelque part. Nogaïa, ce chef des Tartares à qui Michel Paléologue avait donné une de ses filles naturelles en mariage, n'était originairement qu'un partisan envoyé par les princes mongols pour faire des courses au-delà du Danube. Les circonstances l'ayant favorisé, il avait secoué le joug de ses maîtres, et s'était rendu souverain de tous les pays dont il avait fait la conquête. Il avait régné paisiblement dans ses nouveaux états pen-

dant une longue suite d'années; mais dans sa vieillesse il se vit attaqué par Toghtagou, khan du Kaptchac; ce prince, connu dans l'histoire de Pachymère sous le nom de Tuctaïs, avait succédé à la puissance et aux droits des Mongols septentrionaux. Tuctaïs était allié à l'empereur, dont il avait épousé une fille bâtarde nommée Marie Paléologine. Ce Tartare, craignant que les plaisirs du mariage n'amortissent son courage et ne le détournassent des travaux militaires, avait eu la précaution d'envoyer sa jeune épouse à l'empereur, pour qu'elle restât à sa cour, tant que durerait la guerre qu'il allait faire à Nogaïa. Cette guerre ne se termina pas aussi promptement, ni aussi facilement qu'il l'avait espéré. Nogaïa se défendit pendant longtemps avec beaucoup de bravoure; plus d'une fois il fit repentir l'ennemi d'être venu troubler sa tranquillité; mais enfin la fortune l'abandonna, ses troupes furent complétement défaites; il perdit même la vie dans le combat, et presque tous ses domaines devinrent la proie du vainqueur. Cette expédition terminée, Tuctaïs redemanda sa femme à l'empereur; elle lui fut rendue chargée de présents; Tuctaïs se reposa dans ses bras des fatigues que lui avaient coûtées ses glorieux exploits. Après la défaite et la mort de Nogaïa, Tzacas, son fils, se voyant dépouillé de la succession de son père, tenta de se faire un établissement ailleurs. Il forma le dessein de s'emparer de la Bulgarie avec le secours d'un petit nombre de Tartares qui lui étaient demeurés fidèles. Nogaïa avait chassé Tertère du trône de Bulgarie, et mis à sa place un seigneur nommé Smiltzès. Tertère s'était réfugié à Andrinople, où il se tenait soigneusement caché; ce n'était qu'à cette con-

dition que l'empereur, qui craignait Nogaïa, lui avait ouvert cet asile. Tzacas crut pouvoir reprendre à Smiltzès ce que Nogaïa son père lui avait donné; d'ailleurs il s'imaginait avoir plus de droit que lui à la couronne de Bulgarie, puisque son épouse était la propre fille de Tertère. Son début fut heureux : à peine eut-il manifesté ses prétentions, qu'une grande partie de la nation bulgare se déclara en sa faveur. Venceslas, frère de sa femme et fils de Tertère, le conduisit lui-même, comme en triomphe, à Ternove, capitale du royaume; mais bientôt les choses changèrent de face. Venceslas se repentit de n'avoir point travaillé pour lui-même, puisque par sa naissance il était encore plus près du trône que son beau-frère; il projeta donc de supplanter Tzacas. Pour l'endormir dans une fausse sécurité, il continua de vivre avec lui comme son plus fidèle ami. Cependant il agissait sourdement pour parvenir à l'exécution de son projet. Comme il manquait d'argent, la première de toutes les ressources, il ne fit point difficulté d'épouser l'héritière d'un particulier qui avait amassé des richesses immenses dans le commerce. Ce négociant, flatté de l'alliance de Venceslas, lui ouvrit ses trésors. Venceslas y puisa pour acheter des partisans et se faire des créatures. Quand ses mesures furent prises et toutes ses batteries bien dressées, il se déclara contre le nouveau roi, se saisit de sa personne, l'enferma dans une prison et l'y fit ensuite étrangler par des Juifs. Il traita, avec non moins de cruauté, le patriarche Joachim, évêque de Ternove ; ce prélat fut condamné par ses ordres à être précipité du haut d'une tour, sous prétexte qu'il entretenait des intelligences avec les Tartares. Ces tragiques exécutions indispo-

sèrent contre Venceslas plusieurs des principaux du royaume. Ils résolurent de se défaire d'un souverain qui ne se signalait que par des actes de tyrannie, et de rappeler au trône la postérité de leurs anciens maîtres. Des députés vinrent de leur part trouver l'empereur, pour le prier de leur envoyer Asan, fils de Constantin Tech et de Marie, fille de Michel Paléologue. Asan partit de Constantinople, et s'approcha des frontières de la Bulgarie; en même temps Rodeslas, qui tirait son origine d'une des plus illustres familles du royaume, et qu'Andronic avait élevé à la dignité de sébastocrator, partit de Thessalonique avec un corps de troupes impériales pour soutenir ce nouveau prétendant. Eltimir, despote de Crône, *oncle* maternel de Venceslas, marcha à la rencontre de Rodeslas, le battit, le fit prisonnier, le priva de la vue, et l'envoya en cet état à sa femme qui *résidait* alors à la cour de l'empereur. Cet échec ruina entièrement le parti d'Asan; Eltimir livra à Venceslas tous les officiers grecs qui étaient devenus ses captifs. Venceslas ne voulut les rendre à l'empereur qu'à condition qu'on lui remettrait en échange Tertère, son père, qui, sans doute, avait été arrêté au moment où se forma le projet de reporter Asan sur le trône de Bulgarie. Au reste, Venceslas se contenta de procurer la liberté à son père, sans lui rendre la couronne. Tertère finit tranquillement ses jours dans une ville que son fils lui assigna pour être le lieu de sa résidence.

XX. Tremblement de terre. Pachym. l. 3. c. 15. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 9.

L'empereur avait entrepris de visiter une partie de ses états. Il n'était pas encore fort éloigné de Constantinople, lorsque sa marche fut tout à coup arrêtée par un tremblement de terre qui se fit sentir la nuit du

premier juin. Les secousses se renouvelèrent pendant plusieurs jours avec plus ou moins de violence : elles duraient encore le dix-sept du mois suivant. Ce tremblement de terre paraissait avoir son principal foyer dans le voisinage de Pergame, d'où il s'étendait jusqu'aux frontières de la Perse. Nombre d'églises et d'autres édifices qui se trouvèrent dans sa direction, furent renversés. La forteresse de Chliare fut ruinée de fond en comble. En plusieurs endroits la terre s'entr'ouvrit, et vomit des torrents qui submergèrent les environs. La capitale ressentit aussi les effets de ce terrible fléau : la couverture de l'église de Tous les Saints fut fort endommagée; la tête d'une statue de saint Michel, qu'on voyait dans cette même basilique, tomba, et la représentation de la ville de Constantinople, qu'une autre figure de l'empereur Michel Paléologue tenait entre ses mains, et qu'il paraissait offrir à l'archange saint Michel, son patron, se détacha et vint se briser contre terre. Andronic ne manqua pas d'apercevoir dans ces divers accidents des signes qui l'avertissaient que Dieu était irrité contre la nation, et contre lui personnellement. Frappé de cette idée, il revint en diligence à Constantinople pour s'y occuper des moyens de désarmer la colère divine.

XXI. Andronic réforme la justice. Pachym. l. 3. c. 16, 17. Andr.

Andronic, en s'examinant sur ses obligations, reconnut que la plus essentielle de toutes était de faire rendre une justice aussi prompte qu'exacte à ses peuples. Il se pénétra de ces vérités, que c'est principalement sur la manière dont les souverains auront rempli ce devoir sacré, qu'ils seront jugés par ce redoutable juge de l'univers, dont ils sont les représentants sur la terre; qu'ils lui répondront de toutes les iniquités

commises dans les tribunaux, par l'ignorance, l'ambition ou la cupidité de ceux qu'ils y auront placés; que l'exemple du jugement qui les attend, et où ils seront mis sur la même ligne avec le dernier de leurs sujets, leur apprendra qu'ils n'auraient pas dû souffrir ces acceptions de personnes, ces préférences odieuses accordées au rang, à la faveur, à la parenté, à la séduction, aux présents. Tels étaient réellement les abus qu'Andronic se reprochait lui-même d'avoir entretenus par sa négligence. Pour expier solennellement une si grande faute, il ordonna des prières publiques : elles furent terminées par une procession, à laquelle il assista avec toute sa cour. Cette procession se rendit dans la grande place de l'Hippodrome. Là, en présence d'une image de la Vierge, Andronic fit un long discours, pour prouver que les calamités qui affligeaient l'Empire étaient en effet un châtiment *du ciel*. La dernière partie de cette prédication impériale fut employée à faire une peinture, qui malheureusement n'a point encore vieilli, des brigandages qui s'exerçaient dans les tribunaux. L'orateur la termina en annonçant qu'il allait prendre des mesures pour les faire cesser. En effet, peu de jours après, il tint dans son palais une grande assemblée, et y fit publier une nouvelle ordonnance pour la réformation de la justice. Après avoir prononcé un second discours approprié à la circonstance, il voulut que les nouveaux magistrats qu'il avait nommés fissent serment d'exercer gratuitement leurs fonctions, et qu'ils promissent de traiter tous les citoyens avec une égale équité, sans aucune préférence pour personne, pas même pour l'impératrice sa mère. Ces juges furent d'abord très-fidèles à leurs engage-

ments. Leur tribunal, comme un autre Aréopage, était le refuge des innocents et la terreur des coupables, de quelque rang qu'ils fussent. Mais bientôt ils se relâchèrent de cette première sévérité ; le prince de son côté négligea, comme c'est l'ordinaire, de tenir la main à l'exécution de ses réglements, et les désordres reprirent leur ancien cours.

XXII. Les Vénitiens attaquent les Génois de Péra. Pachym. l. 3. c. 18, 19. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 11.

Ce n'était pas assez que l'état eût à souffrir de la part de ses propres ennemis, il fallait encore que des querelles qui lui étaient étrangères vinssent mettre le trouble dans le sein même de la capitale. Depuis long-temps les Vénitiens et les Génois se disputaient l'empire de la mer. Après une trève qui avait été assez mal observée, ils venaient de reprendre les armes, et ils se poursuivaient mutuellement avec cet acharnement qui semble être particulier aux guerres de commerce. Le sénat de Venise avait arrêté un plan d'hostilités, dans lequel entrait le projet d'aller ruiner tous les établissements des Génois sur le Pont-Euxin, à commencer par ceux qu'ils possédaient à Constantinople. En conséquence, les Vénitiens arment une flotte de soixante-quinze vaisseaux, qui traverse l'Hellespont, et paraît le 22 juillet à la vue de la capitale de l'Empire. Andronic, à cette nouvelle, monte à cheval, se rend dans l'Hippodrome, d'où il pouvait découvrir les navires vénitiens et observer leurs manœuvres; en même temps il fit fermer les portes de la ville; toute la garnison prit les armes; des troupes furent placées dans tous les endroits où les Vénitiens pouvaient aborder, car on ignorait encore quel était leur dessein. Pour s'en instruire, l'empereur députe à Roger Morosini, commandant de la flotte, un noble Vénitien

qui était venu en ambassade à Constantinople ; mais ce seigneur ne reparut pas, ce qui rendit suspects les Vénitiens qui étaient dans la ville ; en conséquence, ils furent tous arrêtés. Cependant la flotte vénitienne, ayant aperçu plusieurs navires génois, se mit à les poursuivre ; mais elle ne put les atteindre. Après avoir manqué son coup, elle vint se ranger dans le port de Céras. Les Vénitiens firent une descente dans le faubourg de Péra : ils n'y trouvèrent aucun Génois, parce qu'ils s'étaient tous réfugiés dans la ville. Andronic leur avait assigné pour asile un quartier voisin du palais de Blaquernes, et ils l'avaient fortifié à la hâte. Pour en défendre l'approche du côté de la mer, ils avaient coulé bas plusieurs de leurs propres vaisseaux. Les Vénitiens, furieux de ne rien trouver dans les maisons génoises, les réduisent en cendres. Cette conduite était d'autant plus inexcusable, qu'ils violaient manifestement le droit des gens. Lorsque l'empereur leur avait permis, ainsi qu'aux Génois, de s'établir à Constantinople, et d'y faire librement le commerce, il avait été stipulé que, s'il survenait quelque différend entre les deux nations, elles s'abstiendraient d'exercer aucun acte d'hostilité l'une contre l'autre, non-seulement dans la ville, mais encore sur la mer, dans tout l'espace qui s'étendait depuis Abyde jusqu'aux murs de la capitale. Sans aucun respect pour cette convention, les Vénitiens osèrent venir, presque dans le palais même de l'empereur, attaquer des gens qui vivaient sous sa protection. Ils poussèrent même l'insulte jusqu'à s'emparer d'un navire de la marine impériale. Andronic, irrité de cette insolence, crut devoir permettre à ses sujets de se joindre aux Génois pour

repousser les entreprises de ces audacieux infracteurs des traités. Les Génois, rangés en bon ordre sur le rivage, combattaient vaillamment contre leurs ennemis; ils étaient soutenus par les Grecs, qui, du haut des murailles, faisaient pleuvoir sur les Vénitiens une grêle de pierres et de flèches. Quand les assaillants virent arriver la fin du jour, et que leurs efforts étaient sans succès, ils allèrent à Galata mettre le feu aux maisons des Grecs, qu'ils trouvèrent aussi sans habitants, parce que les propriétaires les avaient abandonnées, pour se retirer avec leurs effets et leurs familles dans l'intérieur de la ville. L'incendie dura toute la nuit, et il n'était point encore éteint au lever du soleil. Dès que l'aurore parut, les Vénitiens revinrent attaquer avec une nouvelle furie le quartier où les Génois s'étaient retranchés. On combattit de part et d'autre avec beaucoup d'acharnement, et la victoire fut long-temps disputée; mais enfin les Vénitiens, ayant perdu dans l'action un de leurs chefs, perdirent aussi courage; ils prirent le parti de se retirer hors de la portée du trait, et demandèrent une suspension d'armes; on convint même d'un pourparler. L'empereur envoya un sauf-conduit à leur commandant, pour qu'il vînt conférer avec lui sans aucune inquiétude. Andronic le reçut avec bonté, et lui reprocha sans aigreur l'irrégularité de sa conduite. Le général vénitien fit de longs discours, dans lesquels il étala ces lieux communs que la politique tient toujours en réserve pour excuser les infractions faites à la foi des traités. Andronic feignit de s'en contenter; il proposa même d'envoyer vers la Seigneurie un ambassadeur que les Vénitiens se chargeraient de conduire sur un de leurs

propres vaisseaux. Andronic choisit pour remplir cette commission, Nicéphore, évêque de Crète, qui avait quitté l'île depuis qu'elle était passée sous la domination de la république de Venise. Dès que la flotte vénitienne eut levé l'ancre pour s'en retourner, l'empereur condamna ceux des Vénitiens qu'il avait fait arrêter, à payer solidairement quatre-vingt mille écus, pour réparer le dommage que les Grecs et les Génois avaient soufferts par la ruine de leurs maisons, tant à Péra qu'à Galata; et pour s'assurer du paiement de cette somme, il fit saisir tous les biens qui leur appartenaient dans ses états.

XXIII. Les Génois massacrent les Vénitiens établis à Constantinople. Pachym l. 3. c. 20. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 11. Voyez la traduction de M. Cousin.

Cette démarche un peu trop précipitée de l'empereur ne servit qu'à aigrir davantage les uns contre les autres, les Vénitiens et les Génois qui résidaient à Constantinople. Chaque jour il s'élevait entre eux des querelles, que le gouvernement avait beaucoup de peine à pacifier. Héthoum II, roi d'Arménie, le même dont Michel, fils de l'empereur, avait épousé la sœur, se trouvait alors à Constantinople[1], où il était venu vivre sous l'habit de franciscain, après avoir quitté par dévotion la couronne. Ce prince se donna de grands mouvements pour réconcilier les deux nations, mais ce fut en vain. Les Génois, qui ne pouvaient penser, sans frémir de rage, à leurs maisons incendiées, cherchaient sans cesse l'occasion de se venger. Un jour, poussés tout à coup, comme par une secrète impulsion, ils prennent les armes, se jettent comme des forcenés dans les maisons des Vénitiens, et massacrent impitoyablement tous ceux qu'ils y rencontrent. Le

[1] Ce fait n'est pas rapporté dans l'histoire arménienne. — B.

bayle, et non pas le *crocheteur* de Venise, comme l'a dit ridiculement un traducteur très-connu, trompé par une équivoque de mot, le bayle de Venise, résidant à Constantinople, fut la première victime de leur barbarie; on le précipita du haut de sa maison, puis on mit son corps en pièces. Le nombre de ceux qui perdirent la vie dans ce massacre général fut si considérable, qu'il fallut creuser de grandes fosses pour y entasser les cadavres par monceaux. Aucun Vénitien un peu distingué n'échappa au fer des Génois : il n'y eut guère que ceux qui exerçaient quelque profession mécanique, que l'obscurité de leur état déroba à la vengeance de ces furieux.

XXIV. Ambassade vers les Vénitiens à ce sujet. Pachym. l. 3. c. 21. Andr.

Cette malheureuse catastrophe causa de vives inquiétudes à l'empereur; il craignait que les Vénitiens ne la lui imputassent; il s'empressa de dépêcher à Aquilée le moine Maxime Planude, et Léon, maître de l'hôpital des orphelins, pour assurer la Seigneurie qu'il n'avait eu aucune part à tout ce qui s'était passé. Ces deux envoyés coururent risque, en arrivant, d'être mis en pièces par les parents et par les amis de ceux qui avaient été massacrés à Constantinople; si on leur conserva la vie, ce ne fut qu'à condition qu'ils resteraient en otage, jusqu'à ce que le petit nombre de Vénitiens qui se trouvaient encore dans cette capitale fût de retour. On congédia les ambassadeurs avec mépris, et on les chargea de dire à leur maître combien la république était indignée de l'inhumanité avec laquelle il avait traité, ou permis qu'on traitât sous ses yeux des hommes à qui il devait sûreté et protection. Les Vénitiens ajoutaient que jamais ils ne renouvelleraient avec l'Empire le traité dont le terme était

expiré depuis long-temps, qu'Andronic n'eût auparavant rétabli leurs compatriotes dans la possession de biens qu'il avait fait confisquer sur eux. L'empereur demeura ferme dans son refus. Si dans cette occasion il montra quelque vigueur, c'est qu'il savait bien que les Vénitiens n'étaient pas alors trop en état d'exécuter leurs menaces[1]. Cependant les affaires du côté de l'Asie se trouvaient dans la situation la plus inquiétante. Chaque jour l'ennemi y faisait de nouvelles conquêtes; les Turks s'étaient rendus maîtres des provinces voisines du Méandre, et menaçaient d'envahir toutes les possessions de l'Empire dans ces contrées. Comme l'histoire de ces barbares va maintenant être liée avec celle des Grecs, il ne sera pas inutile, en prévenant même un peu les époques et les événements, d'en faire connaître succinctement l'origine.

XXV. Commencement des Ottomans. Nic. Greg. l. 7. c. 1. Notæ Ducang. ad Nic. Greg. De Guign. Seldjoukides d'Iconium. p. 76. 77.

L'irruption des Mongols détruisit successivement toutes les branches des Seldjoukides qui s'étaient établis dans les régions occidentales de l'Asie. Celle de ces branches qui avait formé la dynastie des sultans d'Icone, lutta long-temps contre la puissance des successeurs de Tchinghis-Khan. Quoiqu'elle eût essuyé de grands désastres, et qu'elle parût même toucher à sa fin, il y eut cependant un moment où elle fut sur le point de se relever. Le sultan Masoud, fils [d'Azz-Eddin] Kaikaous, osa même entreprendre de soumettre quelques émirs turks[2], qui, à la faveur des troubles,

[1] Voyez, pour les détails de cette guerre, les §§ 6, 7, l. VI, de l'histoire de Venise. — B.

[2] M. Rémusat n'hésite point à regarder ces Turks comme une branche de la nation des Hiong-Nou, les Huns de nos livres, forcée d'émigrer de la Chine au 5e siècle de notre ère. Ils allèrent dans les monts Altaï habiter une ville nommée

s'étaient soustraits à son obéissance. Il tourna toutes ses forces contre Amerkhan, qui occupait une assez vaste étendue de pays sur les rives du Pont-Euxin, et dont les états étaient connus sous la dénomination de royaume de Marmara. Amerkhan implora le secours des Mongols du Khorasan, qui, eux-mêmes, étaient intéressés à ce que les sultans d'Icone restassent dans l'état d'abaissement où ils les avaient réduits. OEldjaïtou-Khan[1], [souverain] des Mongols [de Perse], marcha en personne contre Masoud, le défit, et l'obligea d'abandonner ses domaines. Masoud, après sa défaite, se réfugia d'abord à Constantinople avec sa femme, un de ses frères et ses enfants. Bientôt il en partit pour se rendre à Nymphée, où l'empereur Andronic se trouvait alors; mais ensuite il changea tout à coup de

Thou-Kioueï, mot qui, en turk, signifie un *casque*. De là dérive le nom de la nation entière, d'où nous avons fait *turk*. Ce peuple est depuis longtemps divisé en deux portions : les orientaux, nommés Oei-hou, Ouïgours, et les occidentaux, qui ont envahi la Grèce. Il existe entre les deux langages de grandes différences: *Recherches sur les langues tartares*, p. 325, 199. Sur l'origine des Turks, on peut consulter avec fruit, pour plus de détails, le 1er livre de l'hist. de l'empire Othoman de M. de Hammer, en allemand. On annonce qu'un savant allemand, M. J. Hellert, qui travaille sous la direction de l'auteur, doit faire passer dans notre langue cet ouvrage capital. Ce sera un service immense rendu aux personnes qui s'occupent d'études historiques.

Déja le premier volume est sous presse, pour paraître dans le courant de juillet 1834: 1 volume sera publié tous les deux mois. L'ouvrage sera accompagné d'un bel atlas de 12 cartes, et de 5 plans représentant Constantinople, Prusa, Andrinople, Choumla et Smyrne.—B.

1 A Arghoun Khan, mort en 1291, succéda Caïkhtou, fils d'Abagha; celui-ci fut tué en 1294 par ses officiers, et eut pour successeur Baitou, petit-fils d'Houlagou. Cazan, fils d'Arghoun, tua Baitou après 5 mois environ de règne. Cazan lui-même mourut à la fin de 1307; il eut pour successeurs Eldjaïtou, fils d'Arghoun, qui mourut en 1316, et Abousaïd Bahadour Khan, qui mourut dans le Karabagh en 1335; depuis lui, les Mongols n'eurent plus de grand chef en Perse jusqu'à Timour. *Chr. ar. suppl.* 15.—B.

dessein, soit qu'il comptât peu sur le secours des Grecs, soit même qu'il se défiât d'eux. Il rentra dans son pays, et trouva le moyen d'y lever de nouvelles troupes. Amerkhan, alarmé des grands préparatifs du sultan, et de plus trompé par ses promesses insidieuses, vint se rendre à lui avec ses sept fils. Masoud le fit inhumainement égorger, et de tous les enfants de ce malheureux émir, il n'y en eut qu'un qui ne partagea pas son sort. Aly, échappé seul au glaive du meurtrier de son père et de ses frères, jura de venger leur mort. Il rassemble autour de sa personne une foule de Turks auxquels il inspire sa fureur, se met à leur tête, poursuit Masoud, l'atteint, le combat et le tue. Avec ce sultan tomba pour toujours l'empire des Seldjoukides d'Icône. Après la mort de Masoud, Aly et les autres Seldjoukides ou Turkomans, qui la plupart vivaient dans les montagnes, recueillirent les débris de ses états, et y ajoutèrent un grand nombre de pays qu'ils conquirent sur les Grecs. Pendant longtemps ces émirs demeurèrent indépendants les uns des autres. Quelquefois même il s'élevait entre eux des débats sanglants. Pour les faire cesser, ils convinrent de se partager au sort les conquêtes qu'ils avaient déja faites, et celles qu'ils se proposaient de faire encore sur l'empire. La Paphlagonie jusqu'aux bords du Pont-Euxin échut à Aly, fils d'Amerkhan; le pays d'Icône à l'émir Khermian; Soliman Pacha et son fils Ibrahim furent mis en possession du royaume de Castamon. L'Éolie et cette portion de la Mysie qui touche à l'Hellespont, furent le partage de Calam [ou Kharasi] et de son fils. Menteche eut la Carie, Tekke la Lycie et la Pamphylie, Hamid la Pisidie et

l'Isaurie; Saroukan ou Sarcan [et Aidin] eurent le royaume de Magnésie, c'est-à-dire, une partie de la Lydie et toute l'Ionie jusqu'à la mer. La Phrygie, depuis Philadelphie jusqu'à la Cilicie, fut dévolue à Caraman Alisiras, qui donna son nom à cette contrée de l'Asie, qu'on appelle encore aujourd'hui la Caramanie; enfin la Bithynie et tout le pays qui est situé dans les environs du mont Olympe, fut destinée à Othman ou Athman [1]. Ce prince devint bientôt le plus redoutable de tous; insensiblement lui et son fils en-

1 Voyez, pour ce partage, de Hammer, t. I, p. 39. Voici comment s'exprime sur l'origine des Othomans et sur Othman I, la Chronique Géorgienne du roi Artchil, intitulée: *Samghoudelotha samghthotha msophiotha mothkhrobatha chemocleboulad mothkhroba khonographira*, Histoire chronologique abrégée des événements religieux et profanes, § 221, 222. Après avoir parlé de Mahomet, Omar, Moawia, Souléiman, l'auteur continue: Ce ne fut qu'en 1300 de Jésus-Christ que commença à paraître la race de Souléiman, dans la personne d'Othman, fils d'un cavalier nommé Énout Caraman. Othman fut le premier prince des Turks, et ses descendants gouvernèrent successivement la nation jusqu'à ce jour, avec le titre de princes ou de rois. Sa famille seule et sa lignée ont droit au trône, et nulle autre ne s'est jamais faite rivale d'Othman; de lui dérive le nom d'Othmanians ou Osmanlis. Ce fut un prince prudent, magnanime, brave, et toujours heureux. Dans de fréquentes guerres, il prit beaucoup de villes et de forts sur la mer Noire; entre autres, la résidence impériale de Siavastipoli, où il prit le titre de roi. Il mourut en 1338, après un règne de 28 ans (lis. 38 ans). J'ai traduit ce fragment sur la copie que j'ai faite d'extraits assez considérables de l'ouvrage d'Artchil en 1830. De son côté, Tchamtchian expose aussi le même sujet (III, 301, suiv.) Lors de l'invasion de Tchinghis-Khan dans la Transoxane, il y avait dans ce pays un prince Oghouze, nommé Souléiman, qui s'enfuit d'abord devant les Mongols, et revint ensuite dans ses domaines. En 1226 il quitta de nouveau sa contrée, fuyant devant les Mongols; et après avoir erré dans l'Aderbidjan, au pays d'Erzeroum et dans le Diarbekr, il se rendait à Alep, lorsqu'il se noya en passant l'Euphrate. Ses deux plus jeunes fils, Countoght et Aitoght, revinrent dans leur patrie; mais son aîné, Erthèphil ou Erthogroul, avec son quatrième fils Senker, vint offrir ses services au sultan d'Icône Ala-Eddin, surnommé Molla Honkiar, de qui il reçut

gloutirent la puissance des autres émirs, et réunirent sur leur tête toutes leurs possessions. Othman est le chef de ces terribles Ottomans que nous verrons détruire l'empire des Grecs, et dont les descendants sont aujourd'hui si nonchalamment assis sur le trône de Constantinople. Les écrivains turks ont recherché avec beaucoup de soin quel a été son berceau, et leur orgueil leur a fait imaginer mille fables pour lui donner une naissance illustre. Othman ne fut, comme tant d'autres dévastateurs du monde, qu'un brigand heureux, sorti du néant pour le malheur de l'humanité. Il avait voué aux Grecs une haine implacable, surtout depuis qu'ils avaient tenté de s'emparer de sa personne par trahison.

XXVI. Othman se venge d'un seigneur grec. Leuncl. hist. Musulm. Osman.

Un Grec, gouverneur du château de Jarissar[1], voulant faire les noces de sa fille, y invita plusieurs seigneurs de sa nation, et les plus distingués de ceux des Turks qui résidaient dans le voisinage de son gouvernement. Il pressa surtout Othman de venir honorer

la propriété des trois villages de Séoioutdjouk, Doumanidj et Arménac. Erthogroul, par des guerres heureuses, étendit sa domination jusqu'à Koutahié, et mourut en 1290, après 25 ans d'indépendance. Son fils Osman, qui lui succéda, fut encore plus heureux, et s'agrandit au point qu'il obtint même d'Ala Eddin le droit de battre monnaie. Osman s'établit d'abord à Osmandjikh, et 20 ans après à Énichéhir; mais il allait souvent à Piledjik et à Séoioutdjouk. Il se faisait appeler Soulthan Osman-Khan Ghazi, Ibn Erthéphil.—B.

Le premier Ala-Eddin ici mentionné doit être Ala-Eddin Kaikobad qui commença à régner en 1219; et le dernier est sans doute l'un de ses successeurs, non mentionné dans les chroniques : quant au titre de Honkiar, je pense que c'est le titre honorifique de Khonkar, *sanguinaire*, attribué encore aujourd'hui au *sultan* dans les protocoles, et dans les chroniques géorgiennes.—B.

1 Voyez la carte qui accompagne le premier volume de l'histoire des Othomans de M. de Hammer.—B.

la fête de sa présence. Othman, instruit du complot qu'il avait formé de profiter de cette occasion pour l'arrêter, se crut en droit d'opposer perfidie à perfidie. Il fit accroire au gouverneur de Biledjik, complice de celui de Jarissar et son futur gendre, qu'il craignait que les autres Turks, ses rivaux, ne vinssent pendant qu'il assisterait à ses noces, attaquer Karahissar, lieu de sa résidence, et il finit par le prier de vouloir bien donner asile à ses femmes, et y recevoir avec elles ses effets les plus précieux. Le gouverneur de Biledjik consentit avec empressement à une proposition qui paraissait s'accorder si bien avec ses projets. Il allait du même coup se défaire de ce redoutable guerrier, et se mettre en possession de toutes ses richesses. Othman fit déguiser en femmes quarante jeunes gens déterminés, qui se couvrirent de longs voiles, suivant l'usage des Musulmanes, et il les envoya au gouverneur de Biledjik, avec une grande quantité de caisses qui contenaient, disait-on, ses trésors, mais qui, en effet, n'étaient remplies que d'armes et de torches. Une plaine située près du château de Biledjik, avait été choisie pour être le théâtre de la fête. Othman s'y rendit avec un cortége peu nombreux; mais il avait fait cacher dans un bois voisin une troupe de cent hommes bien armés. Les convives étaient assemblés et commençaient déja à se livrer à la joie, lorsqu'on vit tout à coup des tourbillons de flammes et de fumée s'élever du château de Biledjik auquel les prétendues femmes du musulman avaient mis le feu. Aussitôt le gouverneur, son beau-père, et tous les gens de leur suite quittent le festin pour aller éteindre l'incendie; au même instant les soldats d'Othman sortent

de leur embuscade, se précipitent sur les Grecs et les taillent en pièces. Après ce coup de main, Othman se rendit aisément maître et du château de Biledjik et de celui de Jarîssar. La mariée tomba entre ses mains, et il la donna pour épouse à son fils Orkhan. On prétend qu'elle devint mère du sultan Amurat.

XXVII. Philanthropène commande en Asie contre les Turks. Pachym. l. 3. c. 9. And. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

Othman ne respirant, depuis cette aventure, que la vengeance, faisait une guerre cruelle aux Grecs, et tâchait de susciter contre eux les autres émirs. C'en était fait de l'Empire si Alexis Philanthropène, fils cadet du protovestiaire Tarchaniote, n'eût arrêté ses progrès. Andronic lui avait confié, avec un des principaux gouvernements de l'Orient, la plus grande partie des troupes destinées à servir contre les Turks. Philanthropène, quoiqu'à la fleur de son âge, avait tous les talents d'un vieux guerrier. Il possédait au suprême degré l'art de se faire aimer de ses soldats, cet art heureux qui a toujours fait le partage des grands capitaines, et peut-être aujourd'hui trop méconnu de certains militaires, qui, enorgueillis de leur naissance, se croient en droit de traiter dédaigneusement des hommes qui partagent avec eux les périls glorieux de la guerre, comme si le sang de tout citoyen, quelle qu'en soit la source, n'était pas également noble dès qu'il coule pour la patrie. Philanthropène devint donc la terreur des Turks; non-seulement il leur arracha toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur l'Empire, mais il les repoussa au-delà des frontières. Dans le nombre de ses exploits, il en est un auquel les annalistes se sont attachés avec une sorte de complaisance.

XXVIII. Il enlève une place forte à

Il y avait près de Méladun un château nommé le Fort des deux Collines, qu'on croit être l'ancien Di-

dymion des Milésiens. C'était la résidence d'une des femmes de Soliman Pacha, seigneur turk, mort depuis peu. Cette dame s'y tenait enfermée avec un trésor immense. Philanthropène aurait bien voulu remettre l'empereur en possession de cette place, et se rendre maître des richesses qui y étaient déposées; mais la forteresse, défendue plus encore par la nature que par l'art, se trouvait d'ailleurs munie d'une nombreuse garnison, et il paraissait difficile de la réduire par la force. Philanthropène imagina de s'en emparer par artifice. Quoiqu'il fût marié, il fit dire à la princesse que, si elle voulait se rendre, il lui offrait de devenir lui-même sa conquête et de l'épouser. Philanthropène était jeune et aimable; cependant la veuve de Soliman ne fut pas tentée d'accepter la galante capitulation qu'il lui proposait; elle répondit qu'elle se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Le général grec, piqué de ce refus, et honteux de céder à une femme, prit sur le champ la résolution de commencer le siége. Ses talents et sa bonne fortune le servirent si bien, qu'en peu de jours la place fut emportée. L'histoire nous laisse ignorer comment il traita son illustre prisonnière, mais elle nous apprend qu'il distribua généreusement à ses soldats l'or et l'argent, et tous les effets précieux qui se trouvèrent dans la place. C'était l'usage qu'il faisait ordinairement des dépouilles de l'ennemi; d'ailleurs il n'avait pas d'autre ressource pour faire subsister ses troupes; car, depuis long-temps, il ne recevait de Constantinople ni argent, ni provisions; il avait même dépensé une partie de son bien pour payer ses soldats.

La veuve d'un seigneur turk. Pachym. l. 3. c. 9. And.

Cet abandon général de la part du ministère le cha-

Ses troupes

l'engagent à prendre le diadème. Pachym. l. 3. c. 9. And. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

grinait beaucoup; d'un autre côté, il n'entendait pas sans inquiétude les plaintes perpétuelles de son armée. Ces disgraces le dégoûtèrent du service, il demanda son rappel; sa requête fut mal reçue; on lui en fit même un crime d'état. C'était à sa gloire qu'on en voulait, et non pas à sa place; elle était trop périlleuse pour être enviée par des hommes efféminés, tels que ceux qui peuplaient la cour de Constantinople : la jalousie des courtisans, trop souvent disposée à sacrifier l'honneur et les intérêts de la patrie, et même la vie de leurs concitoyens, pourvu qu'ils se satisfassent, aurait désiré de le voir échouer. On lui expédia un ordre absolu de rester à son poste, mais on ne lui parla point d'argent. A cette nouvelle, il s'élève de toutes parts dans son camp des murmures séditieux; l'officier comme le soldat se déchaînent contre les deux empereurs; ils déclarent qu'ils ne veulent plus vivre sous l'obéissance de souverains si peu dignes du trône, et exhortent Philanthropène à prendre la pourpre impériale; sans même attendre qu'il se soit déclaré, ils lui rendent des honneurs extraordinaires. Les plus échauffés étaient un corps de Crétois, qui, n'ayant pas voulu vivre sous la domination des Vénitiens devenus maîtres de leur île, en étaient sortis et avaient pris parti dans les troupes de Philanthropène; ils y formaient une légion de trois mille hommes, c'était l'élite de son armée. Aux instances de ses soldats venaient se joindre les représentations de gens amateurs de nouveautés, de ces hommes qui espèrent toujours tirer avantage des révolutions que la discorde peut faire naître dans un état. Il y eut même des moines, qui, s'écartant de cet esprit de conciliation si convenable à leur profes-

sion, vinrent l'assurer que l'empereur avait formé contre sa liberté, et même contre sa vie, des projets funestes. En conséquence, ils l'exhortaient à ne rien négliger pour en prévenir l'exécution; ils voulaient qu'il ceignît le diadème.

XXX. Il commence à s'ébranler et harangue contre le gouvernement. Pachym. l. 3. c. 9. And. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

Quand Philantrhopène fixait les yeux sur cette brillante fortune qu'on lui faisait voir en perspective, il était ébranlé et se sentait secrètement entraîné vers le parti qu'on lui proposait. Souvent aussi il frémissait, en considérant la profondeur du précipice sur les bords duquel il allait marcher. Ces divers sentiments venaient tour à tour agiter son ame; mais après bien des combats, le cri de l'ambition étouffa la voix de la conscience, et bientôt il franchit les dernières barrières du devoir; il ne s'occupa plus que des moyens de s'assurer de la fidélité de ses troupes. Le nombre en augmentait chaque jour; une multitude de Turks venait se joindre à lui, les uns subjugués par la terreur de ses armes, et les autres gagnés par l'humanité avec laquelle il traitait ceux de leurs compatriotes sur qui il remportait la victoire. Philanthropène, pour s'assurer davantage des dispositions de ses soldats, les assemble, et leur adresse un discours composé avec beaucoup d'art. Il débuta par leur rappeler combien il leur était dévoué, avec quel zèle il s'était toujours occupé de leurs intérêts. Il les félicita de l'indignation que l'amour de la patrie leur inspirait pour des hommes qui vivaient dans le luxe, la mollesse et les plaisirs, tandis que leurs concitoyens périssaient de misère : « Nos courtisans; disait-il, nos ministres ne pensent « nullement aux affaires de l'état. Assoupis dans le « sein de la volupté, ils ne s'embarrassent guère si,

« courbés sous le poids des armes, et manquant de
« tout, nous veillons au salut de la patrie; si nous
« versons notre sang pour la défendre contre les en-
« nemis. Encore, si ceux qui recueillent tranquillement
« le fruit de nos travaux daignaient nous en témoigner
« quelque reconnaissance! au contraire, nos succès
« les affligent; ils trouvent toujours des raisons
« pour en diminuer le mérite. Tandis que nous
« prodiguons notre vie pour eux, ils nous refusent
« la modique paie qui nous est due, ils nous ôtent
« tous les moyens de subsister. Un sort plus fâcheux
« encore nous attend. Nos amis nous mandent de
« Constantinople qu'on ne parle de nous à la cour
« que comme de malheureux qui méritent d'expirer
« sous le glaive de la justice; ils ajoutent même qu'on
« y délibère déja sur les peines qu'il faut nous infliger.
« Nous voilà donc condamnés à traîner une vie remplie
« d'angoisses, ainsi que des criminels qui attendent
« l'instant où l'on doit les conduire au supplice. Ce
« qu'il y a de plus triste, c'est que ces dispositions
« ne sont pas particulières aux ministres et aux cour-
« tisans, le prince lui-même les partage avec eux. Il
« est le premier à se déclarer contre nous; il prête
« une oreille attentive aux faux rapports que lui font
« d'infames calomniateurs, et il refuse d'écouter ceux
« qui entreprennent de nous justifier. Remportons-
« nous quelque avantage sur l'ennemi, au lieu d'en
« témoigner de la joie, il ne montre qu'un air sombre
« et chagrin. Si, lorsque nous sommes heureux, on
« nous traite ainsi, que serait-ce donc si la victoire,
« qui nous a toujours accompagnés, venait à nous aban-
« donner? » Philanthropène ajouta beaucoup d'autres

réflexions qui ne tendaient toutes qu'à rendre l'empereur et son fils méprisables. Sa harangue fut reçue avec de grands applaudissements. Les soldats s'écrièrent tous d'une commune voix, qu'ils ne voulaient plus reconnaître d'autre maître que Philanthropène. En même temps ils le somment de prendre sur le champ le titre d'Auguste, et les marques de la dignité impériale.

XXXI. Philanthropène cède aux instances de ses soldats. Pachym. l. 3. c. 9. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

Philanthropène, cédant en partie aux instances de ses troupes, commença à se conduire en souverain; il changea les garnisons de toutes les places de son gouvernement, pour y mettre des officiers et des soldats qu'il savait lui être entièrement dévoués; il défendit de faire dans son armée les acclamations d'usage en l'honneur des deux empereurs; tous les monastères situés dans les lieux qui étaient sous son commandement, reçurent ordre de substituer dans les prières publiques son nom à ceux d'Andronic et de Michel. Le premier acte d'hostilité qu'il exerça contre ses maîtres, fut de faire arrêter et d'envoyer prisonnier à la citadelle d'Éphèse, Théodore, frère d'Andronic, lequel vivait alors presque en particulier dans ces cantons, surtout depuis la disgrace de Constantin Porphyrogénète. Cette précaution parut nécessaire à Philanthropène, parce que sans doute il craignait que Théodore ne trouvât le moyen de traverser ses desseins, ou que les peuples, en secouant le joug de leurs souverains, ne préférassent cependant obéir à un prince qui, par sa naissance, se trouvait si près du trône. Après ce coup d'éclat, il conduisit ses troupes vers Nymphée, et les fit camper dans le voisinage de cette ville. Il s'occupa dans ce poste à dresser aux exercices

militaires les nouveaux soldats qui venaient journellement recruter son armée, et il s'attacha surtout à former un corps de cavalerie le plus formidable qu'on eût encore vu au service de l'empire. Il songea aussi à mettre dans ses intérêts les autres gouverneurs des provinces asiatiques, ou à les accabler par la force des armes, s'ils refusaient d'entrer dans ses vues. Libadaire, protovestiaire, qui commandait à Néocastre et dans la Lydie, fut celui qui fixa principalement son attention, parce que son gouvernement était voisin du sien. Il n'avait pas grande idée des talents militaires de cet officier, et il ne doutait nullement que, s'il ne pouvait le corrompre, il ne vînt au moins à bout de le réduire par la force; mais il se trompa.

XXXII. Soupçons des Crétois contre Philanthropène. Pachym l. 3. c. 9 et 10. And. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

Philanthropène, quoiqu'il se conduisît en souverain, persistait toujours à ne vouloir prendre ni le titre d'Auguste, ni la pourpre impériale. Cette *réserve* fit naître des soupçons à Cortatzès, chef des Crétois; il s'imagina qu'elle cachait quelque intention secrète qu'il interprétait ainsi : « Philanthropène, disait-il, veut se « ménager une excuse en cas qu'il ait le malheur de « succomber; s'il échoue, il accusera ses troupes de « l'avoir forcé à les suivre dans leur rébellion; ayant « beaucoup de parents et d'alliés à la cour, il ne lui « sera pas difficile de faire sa paix avec l'empereur, « et il abandonnera à la vengeance de ce prince, tous « ceux qui auront embrassé son parti; comme c'est « nous surtout qui l'avons pressé de lever l'étendard « de la révolte, nous serons les premières victimes « immolées au ressentiment d'Andronic. » Il communique ses réflexions aux autres officiers de son corps; tous reconnaissent que ses observations sont sages, et

qu'elles méritent de leur part la plus sérieuse attention. Ils délibéraient entre eux sur ce qu'ils devaient faire, lorsque des émissaires vinrent les trouver de la part de Libadaire. Ce gouverneur était dans le plus grand embarras. Il n'avait qu'un petit nombre de soldats peu aguerris et mal disciplinés. Philanthropène, au contraire, commandait les meilleures troupes de l'empire; d'ailleurs, son armée était conduite par un chef aussi heureux qu'expérimenté, qui l'avait accoutumée à la victoire; et de plus on devait s'attendre qu'elle combattrait avec cette opiniâtreté ordinaire à des gens qui en sont réduits à vaincre ou à mourir. Libadaire sentit qu'il ne pouvait sans témérité, tenter la fortune des armes contre un adversaire qui avait sur lui de si grands avantages; il eut recours à l'artifice. Il fit offrir aux Crétois une amnistie et de grandes récompenses, s'ils voulaient lui livrer Philanthropène; ce qui leur était d'autant plus aisé qu'il leur avait confié la garde de sa personne. Cortatzès et les officiers qui étaient dans le secret, décidèrent qu'avant d'accepter les offres de Libadaire, il convenait de faire une dernière tentative auprès de Philanthropène, pour le déterminer à prendre, avec le titre d'empereur, les ornements de la souveraineté. « S'il acquiesce, dirent-ils, à notre de-
« mande, nous lui demeurerons fidèles; si au contraire
« il refuse de s'y conformer, nous ne devons plus dou-
« ter qu'il ne songe à négocier son accommodement
« aux dépens de ceux qui se sont attachés à lui; alors
« il faudra se hâter de le prévenir, et faire tomber
« sur sa personne les malheurs que peut-être il nous
« prépare. » En conséquence de cette délibération, ils chargent les plus distingués d'entre eux d'aller sur le

champ représenter à Philanthropène, qu'à la veille d'une bataille qui doit être si décisive pour lui-même et pour eux, il ne peut se dispenser de paraître à la tête de son armée avec tout l'appareil du souverain pouvoir; que le soldat combattrait avec plus de courage, lorsqu'il se verrait commandé par un empereur; que beaucoup de gens n'attendaient que le moment où il se revêtirait de la pourpre, pour se déclarer en sa faveur, et même que cette démarche était absolument nécessaire pour lui attacher ceux dont la fidélité était encore chancelante. Philanthropène reçut assez *mal* ces députés; il leur déclara d'un ton absolu qu'*il était* décidé à ne point suivre leur conseil; il les pria de s'en rapporter à lui pour le succès des événements; puis il ajouta avec une jactance peu digne d'un si brave guerrier, que son souffle suffirait seul pour dissiper cette misérable milice que l'imbécile *Libadaire* traînait après lui. Cette réponse déplut fort aux Crétois, et acheva de les confirmer dans leurs soupçons. Sans perdre de temps, ils dépêchent à Libadaire des gens affidés pour traiter avec lui, d'après les propositions qu'il leur avait fait faire. On prit de part et d'autre les plus grandes sûretés pour n'être pas trompés; on s'engagea par les serments les plus horribles, et pour mettre le sceau à cette perfide négociation, les commissaires respectifs se donnèrent réciproquement les reliques qu'ils portaient au cou.

XXXIII. Ils le trahissent et le livrent à Libadaire. Pachym. l. 3. c. 11. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

Dès le lendemain Libadaire paraît à la tête de ses troupes. Aussitôt Philanthropène fait mettre les siennes sous les armes; se promenant de rang en rang, il exhorte ses soldats à bien faire leur devoir, ou *plutôt* il leur promet une victoire assurée; puis il va rejoindre

les Crétois qui formaient sa garde ordinaire. Cependant les deux armées s'avancent. Lorsqu'elles ne furent plus qu'à la portée du trait, les Crétois, sans attendre le signal du combat, précipitent le pas, et passent du côté de l'ennemi, entraînant avec eux leur général, qu'ils livrèrent à Libadaire. On ne s'aperçut pas d'abord de leur dessein; on crut que, emportés par l'impétuosité de leur courage, ils voulaient avoir la gloire de charger les premiers l'ennemi. Mais l'erreur ne fut pas de longue durée. Bientôt on reconnut la perfidie des Crétois. Ce revers inattendu jeta la consternation dans l'armée de Philanthropène; ses soldats, glacés d'effroi, restent immobiles; à peine ont-ils la force de soutenir leurs armes. Libadaire, sans leur donner le temps de revenir de cet état de stupeur, fond sur eux, et n'a que la peine de les faire égorger. Les Turks surtout qui servaient sons les drapeaux du rebelle furent les plus maltraités; les Impériaux ne leur firent aucun quartier. Philanthropène, quoique dans les fers, faisait encore trembler son vainqueur. Libadaire craignait que l'amour des peuples ne les portât à lui arracher cette proie, ou plutôt que Philanthropène ne trouvât lui-même le moyen de s'échapper. Pour rendre son prisonnier incapable de toute entreprise, il le condamna de son autorité privée à perdre la vue. En vain Philanthropène s'abaissa aux supplications les plus humbles pour obtenir qu'on lui laissât au moins l'un ou l'autre de ses yeux, Lidadaire demeura inflexible; le malheureux Philanthropène fut livré à des juifs chargés de ces sortes d'opérations barbares; ces bourreaux exécutèrent la sentence dans toute son étendue. Plusieurs de ceux qui avaient suivi

le parti de Philanthropène essuyèrent le même sort, et les moines qui lui avaient conseillé de se révolter, ne furent point épargnés. Cette victoire mit Libadaire en possession des richesses que Philanthropène avait fait déposer dans la tour de Porphyrogénète à Nymphée; il y trouva aussi la femme et la fille de cet infortuné général, et se saisit de leurs personnes.

An 1297. XXXIV. Cette nouvelle cause une grande joie à Constantinople. Pachym. l. 3. c. 12. 13. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 8.

Ces grands événements se passèrent dans le cours du mois de décembre 1296. Le courrier que Libadaire avait dépêché aux empereurs pour les instruire de la révolte de Philanthropène, ne put arriver à Constantinople que le premier janvier suivant. Cette nouvelle jeta la cour et la ville dans la plus grande consternation. Déja les deux empereurs se croyaient renversés du trône, et craignaient même pour leur vie. La terreur était peinte sur le visage de tous les courtisans; un morne silence régnait dans toute l'enceinte du palais; et si quelquefois on l'interrompait, ce n'était que pour accabler de reproches le sébastocrator, frère aîné de Philanthropène. Mais ces reproches ne remédiaient à rien. Les empereurs, voyant l'impossibilité de réduire un homme qui avait entre ses mains les principales forces de l'empire, crurent ne pouvoir mieux faire, dans une circonstance si fâcheuse, que de composer avec lui. Déja ils parlaient d'offrir à Philanthropène et le titre de César, et des revenus suffisants pour soutenir cette grande dignité. Tandis qu'ils délibéraient sur ce projet, arrive un second courrier qui annonce que les rebelles ont été taillés en pièces, que leur chef est dans les fers, et que la tranquillité est rétablie. Andronic, transporté de joie, sort sur le champ de son palais, et accompagné de ses grands

officiers et de la garde prétorienne, il se transporte au monastère de Notre-Dame des Hodèges; prosterné devant l'image de la Vierge, il lui adresse de ferventes prières en action de graces de l'heureux changement qui s'est opéré par son intercession. L'empereur voulant aussi reconnaître le service important que venait de lui rendre Libadaire, le nomma stratopédarque, et lui en fit délivrer le diplôme conçu dans les termes les plus honorables.

XXXV. Jean Tarchaniote commande en Orient. Pachym. l 3. c. 25. Andr.

Cependant il était nécessaire de donner un successeur à Philanthropène, et d'envoyer au plus tôt en Orient un officier capable d'arrêter les incursions des Turks. Ces barbares, irrités du traitement qu'avaient essuyé de la part des troupes de Libadaire, ceux de leurs compatriotes qui servaient sous Philanthropène, mettaient tout au pillage dans ces contrées, et avaient fait presque un désert de cette vaste étendue de pays situé entre le Pont-Euxin et la mer de Rhodes. Andronic connaissait la bravoure et les talents militaires de Jean Tarchaniote. Il eut la sagesse de le choisir pour commander ses armées en Asie, malgré les représentations du patriarche, qui était scandalisé de voir l'empereur confier la conduite de ses troupes à un schismatique obstiné; comme si l'épée d'un schismatique ne pouvait pas être d'aussi bonne trempe que celle d'un orthodoxe. D'ailleurs, on peut dire qu'en cette occasion, Andronic se conduisait par un motif de politique assez bien entendu. En occupant à la guerre l'activité de cet esprit bouillant, il l'éloignait de Constantinople, et l'empêchait de se mêler des affaires de l'église; il était sûr que tandis qu'il combattrait les ennemis de l'état, il ne songerait pas à troubler la tranquillité

publique, pour défendre le parti des Arsénites. Tarchaniote répondit complétement aux espérances de l'empereur. Les Barbares, battus de toutes parts, furent obligés d'abandonner leurs dernières conquêtes, et de s'éloigner des frontières de l'empire.

XXXVI. Les officiers de son armée mécontents de ses réformes. Pachym. l. 3. c. 25. Andr.

Tandis que Tarchaniote recevait de la cour des compliments sur le succès de ses opérations, il se formait contre lui, dans son armée, une conspiration qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses pour lui. Lorsqu'il vint en prendre le commandement, il n'y avait aucune discipline parmi les troupes. Le désordre venait surtout de la part des chefs. Ils vivaient dans la dissipation et les plaisirs, le luxe, le faste et la mollesse; en un mot, les mœurs dissolues et efféminées de la capitale avaient passé dans le camp; l'austère Tarchaniote entreprit de réformer ces abus. Il en était encore un autre auquel il s'empressa aussi de remédier. De simples soldats, parce qu'ils étaient plus riches que les autres, se dispensaient de leur devoir, en faisant des présents aux officiers. Tout le poids du service militaire tombait sur ceux qui n'avaient pas le moyen d'acheter de pareilles dispenses. Ces derniers, parmi lesquels il s'en trouvait un grand nombre qui manquaient de tout, s'abandonnaient au découragement et portaient les armes sans zèle, sans amour pour leur état. Tarchaniote supprima toute espèce d'exemption, et voulut aussi qu'il y eût plus d'égalité dans la fortune des soldats. Comme la plupart ne devaient leur opulence qu'au butin qu'ils avaient fait sur l'ennemi, et quelquefois même sur les citoyens, il crut pouvoir regarder leurs richesses comme un bien qui devait appartenir en commun à toute l'armée; il exigea

que ceux qui avaient trop, donnassent de leur superflu à leurs camarades. Si ce réglement lui concilia l'affection d'une partie des gens de guerre, il ne pouvait manquer de le rendre odieux à tous les autres. Les mécontents formèrent contre lui une ligue. Ils entreprirent de le faire passer pour un homme dangereux qui méditait des projets de révolte. C'était, disait-on, pour se mettre en état de les exécuter, qu'il avait cherché à capter la bienveillance de toute la milice inférieure. Cette accusation pouvait d'autant plus trouver créance, que Tarchaniote n'avait pas toujours été exempt de soupçons. Théolepte, évêque de Philadelphie, recueillit avidement ces faux bruits, et n'eut garde de n'y pas ajouter foi. Il en voulait personnellement à Tarchaniote, qui, dans plusieurs circonstances, lui avait donné des marques de mépris. Théolepte était ardent et vindicatif. Son imagination, animée par la haine, s'échauffe, et lui fait concevoir le dessein d'arrêter lui-même Tarchaniote, sans attendre les ordres de la cour. C'était pour ce prélat ambitieux un coup de partie; non-seulement il se vengeait d'un ennemi, mais, suivant ses idées, il rendait aux deux souverains et à la nation un service qui ne pouvait être trop récompensé. L'entreprise cependant était difficile et hasardeuse; comment arrêter un général au milieu de son armée? Aussi l'évêque de Philadelphie fut longtemps à épier l'occasion d'exécuter ce hardi projet; enfin elle se présenta. Il apprend que Tarchaniote s'est retiré dans une maison de campagne pour y jouir de quelque repos, et qu'il n'y est accompagné que de ses domestiques; aussitôt il rassemble des gens armés, se met à leur tête, et s'avance enseignes déployées vers

la résidence de son ennemi. Tarchaniote, étonné d'une visite si peu épiscopale, se réfugie dans un monastère voisin, et en barricade les portes. Théolepte investit le couvent, et en capitaine qui sait son métier, il somme, avant de commencer l'attaque, Tarchaniote de se rendre, et en même temps il fait lire à haute voix un écrit contenant les chefs d'accusation dont on le chargeait. Tarchaniote paraissant sur la muraille, réfute chacun des articles de ce ridicule manifeste, et finit par représenter au prélat combien il est indécent pour un évêque de se faire chef d'une troupe de séditieux qui viennent pour assassiner leur général. Ces remontrances, loin de faire quitter les armes à Théolepte, ne servent qu'à l'enflammer de colère, et sans différer il donne à sa troupe le signal pour monter à l'escalade. Tarchaniote n'avait aucun moyen de défense; ne sachant à quel expédient avoir recours, il s'avise d'arborer tout à coup sur les murs, une image de Saint-George. A la vue de cet étendard, toute cette milice, saisie d'une pieuse frayeur, prend la fuite, et laisse son commandant aux pieds de la muraille, pour continuer le siége comme il l'entendra. Tarchaniote aurait pu aisément faire repentir le prélat de sa témérité, mais il aima mieux quitter le service. Il sentit qu'il n'y avait point de sûreté pour lui à vivre parmi des gens si mal disposés; au reste, soit que cette aventure eût laissé de fâcheuses impressions contre lui dans l'esprit du prince, soit qu'il se fût livré de nouveau à son zèle outré pour le parti des Arsénites, la cour le fit arrêter et mettre en prison.

XXXVII. L'empereur répond pu-

Les provinces d'Orient ne jouirent pas long-temps de la tranquillité que Tarchaniote leur avait procurée.

Ceux qui lui succédèrent dans le commandement des troupes, se conduisirent si mal, qu'en peu de temps les affaires retombèrent dans l'état déplorable d'où il les avait tirées, et tout le pays se trouva de nouveau exposé aux incursions des Barbares. Les ennemis s'approchèrent même si près de Constantinople, qu'on craignit qu'ils ne voulussent s'en rendre maîtres; ce qui causa une alarme générale. On murmurait hautement, et on faisait courir dans le public une foule d'écrits où la négligence du ministère était vivement censurée. Un de ces libelles fut même adressé à l'empereur. On y déplorait avec force les maux dont l'état était accablé, et la personne du prince n'y était pas ménagée. Andronic le lut, et en fut très-affecté. Cependant il ne voulut point qu'on recherchât l'anonyme qui l'avait composé, mais il prit le parti de le réfuter publiquement. Ayant donné des ordres pour que les évêques, le clergé et les principaux citoyens s'assemblassent, il vint prendre séance au milieu d'eux, entouré de ses officiers, des grands de l'empire et de tous ses courtisans. Après qu'on eut fait silence, il prononça un long discours dans lequel il entreprit de se justifier sur chacun des chefs d'accusation contenus dans le libelle; puis il finit par interpeller l'auteur de répondre à ce qu'il venait de dire. On pense bien qu'il n'eut garde de se montrer. Au reste, cette démarche n'était ni conforme aux règles d'une saine politique, ni digne de la majesté impériale. Convenait-il à un souverain de descendre ainsi de son trône, pour entrer en lice avec un de ses sujets? D'ailleurs, en donnant tant de publicité à un écrit pareil, n'était-il pas à craindre que les raisons qu'on y alléguait, ne lais-

bliquement à un libelle. Pachym. l. 3. c. 22. Andr. Chronol. Possini.

sassent de profondes impressions dans l'esprit même de ceux qui lui avaient le plus applaudi pendant qu'il parlait? Il aurait mieux fait, ce semble, de profiter, sans faire aucun éclat, des vues et des leçons qu'il pouvait contenir, en plaignant le sort des rois auprès desquels la vérité ne peut presque jamais arriver que par ces voies clandestines, tant les sentinelles du mensonge font bonne garde autour du trône pour lui en défendre l'accès.

XXXVIII. Découverte d'une excommunication lancée clandestinement par Athanase Pachym. l. 2. c. 22. l. 3. c. 24. Andr. Possin. p. 572. Nic. Greg. l. 6. c. 7. Fleury l. 89. art. 56.

Une aventure assez singulière vint encore troubler la tranquillité de ce prince. Quelques jeunes gens qui cherchaient des nids de pigeons dans les galeries hautes du temple de Sainte-Sophie, aperçurent dans la corniche d'une colonne, un vase de terre exactement fermé. Cette découverte pique leur curiosité; ils ouvrent le vase et y trouvent un écrit. La forme de cet écrit, et les sceaux dont il est accompagné, leur font juger qu'il convient de le remettre entre les mains du patriarche. Le prélat reconnaît que c'est une sentence d'excommunication qu'Athanase, avant de quitter le siége patriarcal, a fulminée contre ceux qu'il appelait ses ennemis. Jean ne pouvant se transporter pour lors au palais impérial, dépêche Méthodius son frère vers l'empereur, pour le supplier de l'honorer de sa visite, parce qu'il a une affaire de la plus grande conséquence à lui communiquer. La lettre qu'il lui adressait en même temps, faisant allusion à la manière dont l'écrit foudroyant avait été découvert, disait que si la colombe de l'arche avait apporté autrefois à Noé et à ses enfants un signe de grace et de bénédiction, les colombes habitantes de l'église de Sainte-Sophie, n'étaient pour Andronic et pour ses fidèles sujets, que

des oiseaux du plus sinistre augure, puisqu'elles venaient de faire connaître qu'ils étaient tous sous l'anathème; il ajoutait que pour comble de disgrace, il n'était plus au pouvoir de celui qui les avait mis dans les liens de les en tirer; qu'il n'y avait pas un seul moment à perdre, pour délibérer sur les moyens de sortir au plus tôt d'un état qui mettait si fort en danger le salut de leurs ames.

XXXIX. On délibère dans un concile sur sa validité. Pachym. l. 3. c. 24. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 7.

A cette nouvelle, l'empereur court tout épouvanté au palais patriarcal; instruit plus particulièrement de l'affaire, il mande sur-le-champ le patriarche d'Alexandrie, l'évêque d'Éphèse, tous les prélats qui se trouvaient pour lors à Constantinople, et avec eux toutes les personnes versées dans les matières ecclésiastiques. On apporte dans l'assemblée l'urne fatale, on en tire l'écrit funeste, et chacun en écoute la lecture en frémissant. La terreur redoubla lorsqu'on en vint à cette terrible conclusion qui terminait la sentence d'Athanase. *Quoique les actions de tout homme doivent être manifestées au grand jour du jugement, cependant comme j'apprends que quelques personnes sont scandalisées des calomnies que le diable a vomies contre moi, je veux y répondre, et je dis: Si je me suis rendu coupable de fornication, d'adultère ou de péché contre nature; si j'ai, en matière de foi, d'autres principes que ceux qui sont enseignés par l'église de Jésus-Christ, qui nous ont été transmis par ses apôtres et ses disciples, et ensuite par les saints pères; si je ne rejette point toute doctrine hétérodoxe, je veux être frappé d'anathème, et je consens à être retranché du corps mystique de Jésus-Christ; je veux que mon partage soit avec le traître*

qui a livré mon Sauveur, et avec les bourreaux qui l'ont crucifié. Mais si j'ai toujours fidèlement rempli les devoirs de ma place; si je ne me suis jamais écarté de la saine doctrine; si je n'ai jamais prêché que les vérités de l'évangile, et si je me suis toujours conduit d'une manière irréprochable, je dévoue irrévocablement à l'anathème ceux qui m'ont diffamé par de fausses accusations; qu'ils soient rejetés du sein de l'église, et qu'ils demeurent à jamais séparés de la Trinité, source de la béatitude éternelle, et de toute sainteté. Périsse avec eux celui qu'ils ont poussé par leurs indignes manœuvres à me couvrir d'opprobre, et à me traiter si cruellement. On conçoit combien ces dernières paroles durent faire trembler l'empereur. Alors on se hâta de délibérer sur ce qu'on devait faire dans une position si critique. Les évêques prétendaient qu'*effectivement* il n'y avait qu'Athanase qui pût lever l'anathème dont il les avait frappés. Ils furent contredits par quelques canonistes qui, plus éclairés, décidèrent qu'il ne fallait nullement s'inquiéter des suites de cette excommunication; qu'elle était viciée dans son principe, puisqu'on y reconnaissait tous les caractères de la passion et de la vengeance; que d'ailleurs elle n'aurait pu nuire à personne, ayant été portée furtivement, et à l'insçu de ceux contre qui on avait prétendu la diriger. Ils ajoutèrent que, quand même cette sentence d'excommunication ne pécherait point par les formes, il serait très-possible de la faire lever par le synode, qui était au-dessus du patriarche, puisqu'il avait le droit de le citer à son tribunal, et même de le déposer.

XL. Athanase re-

L'empereur, dont la conscience pusillanime craignait

toujours de ne pas prendre assez de précautions, voulut qu'on députât vers Athanase, pour savoir de sa propre bouche s'il était véritablement l'auteur de l'écrit qu'on lui attribuait; à quel dessein il l'avait fabriqué, et s'il persévérait encore dans les mêmes dispositions où il se trouvait en le composant. Athanase reconnut que c'était son ouvrage; il convint de bonne foi que la colère seule le lui avait dicté : il ajouta qu'il ne doutait point que de pareils anathèmes ne fussent radicalement nuls; qu'au reste, il les anéantissait autant qu'il était nécessaire; il dit même qu'il avait eu intention de les révoquer avant de se retirer, et que s'il ne l'avait pas fait, c'était par oubli. L'empereur ne se contenta pas de cet aveu verbal, il voulut qu'il le confirmât par un acte signé de sa main. Athanase se soumit à cette formalité. Il donna une déclaration conçue dans les termes les plus forts; elle était souscrite : *Athanase, pécheur, ci-devant patriarche de la nouvelle Rome.* Cette déclaration tranquillisa tous les esprits que la découverte des anathèmes clandestins d'Athanase avait d'autant plus effrayés, qu'ils n'étaient pas encore revenus de la consternation où les avait jetés une des plus terribles catastrophes qu'on eût éprouvées depuis long-temps à Constantinople.

connaît lui-même la nullité de cet anathème. Pachym. l. 3. c. 24. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 7.

Le 29 août, un nuage épais obscurcit entièrement le soleil, et enveloppa tout l'horizon des ombres de la nuit. Du sein de ce nuage, on vit se précipiter des torrents, qui, roulant du haut des montagnes, se jetaient dans la mer avec un bruit effroyable; ils entraînèrent les arbres, les troupeaux, les bêtes sauvages, les habitations, tout ce qui se rencontra sur leur passage. On voyait flotter sur les eaux une multitude de

XLI. Déluge extraordinaire. Pachym. l. 3. c. 28. Andr. Chronol. Possini.

cabanes champêtres, dont la plupart, poussées avec violence contre les murailles de la capitale, venaient s'y briser avec fracas; alors les gerbes de blé dont elles étaient remplies, se répandaient sur les ondes et en couvraient la surface. Toutes les vignes des côteaux voisins furent déracinées. Le territoire de Constantinople ne présentait plus que l'image d'une vaste mer. Le Pont-Euxin changea de couleur, et en prit une sombre et désagréable qui dura pendant plusieurs jours. Ce déluge occasiona des pertes immenses.

An 1298. XLII. Mort de Veccus. Pachym. l. 3. c. 29. Andr. Oriens Christ. Observat. Possini ad Pachym. p. 541. Allat. l. 2. c. 15. § 8. de Ecclesiar. Orient. et Occident. perpetuâ consens.

Sur la fin du mois de mars de l'année suivante, Jean Veccus, ancien patriarche de Constantinople, termina sa carrière dans la citadelle de Saint-Grégoire, environ quinze ans après avoir quitté le siége de la capitale de l'empire. Il fut inhumé dans le lieu même de son exil, sans aucune pompe. L'empereur, qui avait toujours conservé pour lui de l'estime, *le regretta*. Lorsqu'il apprit sa mort, il projetait encore de faire une dernière tentative pour le ramener à la croyance commune, et pour le réconcilier à l'église grecque. Il avait intention de l'engager dans une conférence où il l'aurait mis aux prises avec tout ce qu'il y avait de plus savant et de plus éclairé à Constantinople; mais il n'y a pas d'apparence que les théologiens d'Andronic eussent été des athlètes assez forts pour triompher d'un adversaire si redoutable. Ce n'était ni caprice, ni obstination, ni humeur qui tenait Veccus attaché aux principes qu'il professait, mais une entière et pleine conviction qu'il avait acquise par une étude approfondie des ouvrages des saints pères. Si, dans quelques circonstances critiques, sa fermeté parut faiblir, si les violentes secousses de la persécution le firent

quelquefois chanceler, au moins elles ne purent le faire tomber; ou s'il tomba, ce ne fut que pour se relever avec plus de gloire. Il persévéra jusqu'à la fin dans la doctrine de l'église latine, sur le dogme de la *procession du Saint-Esprit*, comme l'atteste son testament spirituel.

XLIII. Andronic veut enchaîner le crâle de Servie par un mariage. Pachym. l. 3. c. 30. Andr.

Quelque temps après, on reçut à la cour des dépêches de la part de Tarchaniote Glabas, grand-connétable, qui commandait les armées en Occident; il y rendait compte à l'empereur de ses opérations contre Vrosc dit Milutin, crâle de Servie, qui, aidé des conseils et des talents de Cotanitze, faisait de grands dégâts sur les terres de l'Empire. Glabas, loin d'annoncer des succès, ni même d'en promettre aucun, prétendait qu'il fallait renoncer à l'espérance de réduire les Serves; que leur manière de combattre ne donnait aux troupes impériales aucune prise sur eux; que ces barbares, sortant tout-à-coup de leurs forêts, se jetaient avec la férocité de bêtes sauvages sur les Grecs, et se retiraient ensuite avec la légèreté du cerf dans des lieux inaccessibles qui leur servaient de retraite. Glabas ajoutait qu'il croyait plus sage de se les attacher par des traités et des bienfaits, que d'entreprendre de les dompter par la force des armes. L'empereur communiqua cet avis à son conseil, qui l'approuva généralement. Andronic était aussi de cette opinion, mais il ne savait comment négocier avec un prince qui avait déjà donné tant de preuves de son peu de scrupule à violer ses engagements. Après avoir bien médité, il crut que le seul moyen d'empêcher qu'il ne lui échappât désormais, était de l'enchaîner par les nœuds d'un mariage. En conséquence, il lui proposa pour épouse Eudocie sa sœur.

XLIV. Eudocie, sœur de l'empereur, refuse de donner la main à ce barbare. Pachym. l. 3. c. 29, 30. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 9. Ducang. famil. Byz. p. 192 et 193, 288, 289, 290.

Cette princesse avait perdu son mari Jean Comnène [deuxième du nom], prince des Lazes[1], ou souverain de Trébisonde. Eudocie, après la mort de cet époux chéri, s'était rendue à Constantinople. Alexis Comnène, l'aîné de ses deux fils, avait succédé à la couronne de son père, et le cadet avait accompagné sa mère dans son voyage. Le crâle fut très-flatté de l'offre que l'empereur lui faisait de la personne d'Eudocie. Il désirait d'autant plus cette alliance, qu'il sentait que la protection d'Andronic pourrait lui être un jour fort utile, si jamais Étienne son frère, ou ses neveux, entreprenaient de faire valoir leurs droits à la souveraineté. Étienne, étant l'aîné, aurait dû monter sur le trône avant lui, mais il en avait été exclu parce qu'il était boiteux. C'était d'ailleurs un homme faible, sans caractère, et qui avait pris le parti de vivre paisiblement des revenus d'un apanage assez *modique;* mais il pouvait arriver que l'envie de régner, cette passion qui a si souvent donné de l'activité aux ames les plus indolentes, ne se réveillât un jour dans son cœur. D'ailleurs Étienne, en consentant à céder le sceptre à son frère, n'avait pas prétendu en priver ses propres enfants; il comptait bien qu'ils reprendraient un jour leur rang dans l'ordre de la succession à la couronne, et il n'y avait guère lieu de douter que la nation ne leur donnât la préférence sur ceux du crâle régnant, dont la naissance n'était pas sans reproche, puisque ce prince les avait eus tous de deux mariages contractés successivement pendant la vie d'une première femme; mais cette première femme étant morte,

[1] V. l. ci. § 57.—R.

l'union de la sœur d'Andronic avec le crâle était légitime; et par conséquent, si Eudocie le rendait père, ces nouveaux enfants ne partageraient point avec les autres la tache de bâtardise, et dès-lors il n'y aurait pas de raisons pour les éloigner du trône. De plus, ces jeunes princes trouveraient dans la personne d'Andronic leur oncle, un protecteur qui ne manquerait pas de soutenir leurs intérêts contre quiconque oserait leur nuire. Par un des articles de la convention, il était stipulé que Vrosc livrerait à l'empereur la fille de Tertère, roi de Bulgarie, avec laquelle il vivait pour lors en concubinage, et ce Cotanitze qui s'était réfugié auprès de lui, après l'infortune de Michel, fils du sébastocrator Jean Ducas. Ni sa passion pour cette femme, ni la reconnaissance qu'il devait à un guerrier qui lui avait rendu des services, ne furent capables de l'arrêter. Mais malheureusement on n'avait point consulté Eudocie. Cette princesse trouva fort mauvais qu'on eût ainsi disposé de sa personne à son insçu; elle déclara qu'elle était résolue de finir ses jours en viduité, qu'elle en avait fait la promesse à son mari, et qu'aucun parti, si brillant et si avantageux qu'il fût, ne pourrait la faire changer. *Au reste*, ajouta-t-elle, *si j'étais dans la disposition de prendre un second époux, ma main ne serait jamais pour un homme qui s'est fait un jeu de violer la foi conjugale, que les princes sont obligés plus que les autres hommes de respecter, à cause du scandale qu'ils donnent à leurs sujets quand ils se conduisent autrement.*

Andronic, voyant qu'il ne pouvait vaincre la répugnance de sa sœur pour ce mariage, prit le parti

An 1299. XLV. L'empereur

donne sa propre fille en mariage au crâle. Pachym. l. 3. c. 31, 33. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 9.

étrange de donner à Vrosc pour épouse, Simonide sa propre fille, quoiqu'elle fût encore dans l'enfance, et que le crâle eût quarante-cinq ans au moins. Cette jeune princesse joignait aux graces naïves de son âge, de l'esprit, et annonçait les plus heureuses dispositions. Aussi faisait-elle les délices de ses parents; ce qui cependant n'empêcha pas qu'elle ne fût sacrifiée à la politique, comme l'ont toujours été et le seront encore, en pareilles circonstances, tant de filles de têtes couronnées. On arrêta que la jeune princesse serait menée à Thessalonique, où son futur époux viendrait *la* prendre. L'empereur voulut la conduire lui-même en personne; il se mit en route malgré l'incommodité des chemins, et la rigueur du froid qui fut excessif cette année. Depuis long-temps on n'avait essuyé un hiver si rigoureux. Il tomba une si grande quantité de neige dans les rues de Constantinople, que les *portes des* maisons en furent bouchées, et qu'il fallut, pour les dégager, employer des pieux et des leviers; les rivières furent couvertes d'une glace si épaisse qu'on pouvait les traverser à pied sans danger; toutes les productions de la terre souffrirent beaucoup, et une multitude d'arbres périrent. Andronic partit de Constantinople le 6 février, et se rendit d'abord à Dripée, où il fit quelque séjour pour y attendre la famille impériale, et entre autres son frère Constantin Porphyrogénète qu'il traînait partout à sa suite, enfermé dans une litière grillée; il craignait qu'en le laissant à Constantinople, l'impératrice douairière, leur mère commune, ne profitât de son absence pour mettre en liberté ce malheureux prince.

Le patriarche Jean, à qui Andronic avait fait mys-

tère de ce voyage, n'en ignorait pas le motif. Il crut qu'il était de son devoir de faire à ce prince, avant son départ, de sérieuses remontrances sur un mariage qui offensait si fort toutes les règles de l'honnêteté. Déja ce prélat sortait de son palais pour se rendre auprès de l'empereur, lorsqu'il reçut un message par lequel Andronic, instruit de son dessein, le priait d'aller l'attendre à Sélivrée. Il s'écoula près d'un mois avant que l'empereur parût dans cette ville; ainsi le patriarche put y méditer à loisir les représentations qu'il voulait lui faire. Enfin, la veille du premier dimanche de carême, ce prince arrive avec toute sa suite à Sélivrée. Le lendemain il assiste à la célébration des saints mystères dans la grande église. Comme il se retirait après l'office, il trouve sur son passage le patriarche qui se met aussitôt en devoir de le haranguer. Andronic, déterminé à ne pas l'entendre, l'interrompt brusquement, lui demande à la hâte sa bénédiction pour lui et pour sa fille, fait signe ensuite à ses officiers d'avancer, et continue sa marche, laissant derrière lui le prélat couvert de confusion. Jean résolut de ne point sortir de Sélivrée jusqu'au retour de l'empereur dans cette ville, et de l'y attendre pour le forcer de l'écouter, à quelque prix que ce fût. Cependant la fête de la résurrection approchait : l'empereur était trop religieux pour passer cette solennité sans remplir le devoir pascal. Il dépêche de Thessalonique un de ses premiers officiers au patriarche, pour en obtenir la permission de recevoir la communion d'une autre main que de la sienne. A la vue d'une somme de mille besants qui accompagnait la requête de l'empereur, le prélat parut suspendre sa mauvaise humeur; il accorda

XLVI. Le patriarche Jean s'oppose à ce mariage. Pachym. l. 4, c. 1, 2. And. Possini chronol.

volontiers ce qu'on lui demandait, mais il n'en persista pas moins dans la résolution de ne point quitter Sélivrée; et il y serait resté jusqu'au temps où l'empereur devait y repasser, si un mal qui se jeta sur ses yeux, ne l'eût obligé de revenir au mois de juin dans la capitale, où il espérait trouver des médecins plus habiles que ceux de la province. Il alla loger au monastère de Pammacariste, et il y resta enfermé pendant long-temps sans vouloir faire aucune fonction patriarcale, ni même y recevoir aucun ecclésiastique.

XLVII. L'empereur remet, à Thessalonique, la jeune princesse entre les mains du crâle. Pachym. l. 4. c. 4. 5. And. Nic. Greg. l. 6. c. 9.

Dès qu'Andronic fut arrivé à Thessalonique, *il le* fit savoir à son gendre futur. Le crâle, naturellement défiant, comme le sont tous ceux qui ont l'habitude de tromper les autres, déclara qu'il ne se mettrait pas en route qu'on ne lui eût donné des sûretés. Andronic y consentit; on s'envoya de part et d'autre des ôtages dont l'échange se fit au milieu du fleuve Vardar, qui séparait les états des deux dominations. Alors le crâle partit, et vint livrer lui-même à l'empereur, Cotanitze et la fille de Tertère. Après avoir rempli ces deux conditions, il fut mis en possession de sa nouvelle épouse. Le crâle traita cette jeune princesse, qui n'était encore qu'un enfant, et dont il allait devenir le maître, avec beaucoup de respect. Du plus loin qu'il put l'apercevoir, il descendit de cheval, et s'avançant vers elle, il s'inclina profondément, comme un vassal aurait pu faire devant sa souveraine. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par Macaire, archevêque d'Achride. Andronic traita son gendre magnifiquement, il le combla de marques d'affection, lui fit rendre les plus grands honneurs, et distribua de riches présents à toutes les personnes de sa suite. Ils se séparèrent très-

contents l'un de l'autre. Vrosc emmena sa jeune épouse avec un corps de troupes qu'Andronic lui donna pour le soutenir contre les entreprises de son frère. En effet, Étienne, instruit de l'alliance que le crâle allait contracter avec la cour de Constantinople, vit toutes les conséquences qui pouvaient en résulter pour ses enfants. Il voulut faire quelques mouvements; mais la présence des troupes impériales l'effraya; il prit le parti de rester tranquille.

XLVIII. Les Vénitiens sollicitent le renouvellement des traités. Pachym. l. 4. c. 6. Andr.

Les Vénitiens, profitant du séjour de l'empereur à Thessalonique, y envoyèrent des ambassadeurs, pour lui proposer de renouveler avec eux le traité d'amitié conclu autrefois entre l'Empire et la Seigneurie. Andronic acquiesçait volontiers au renouvellement du traité, mais il ne voulait pas accepter les conditions que les Vénitiens y mettaient: ils exigeaient qu'on leur rendît les biens confisqués sur leurs compatriotes en réparation des dommages causés à Galata par l'incendie dont ils avaient été les auteurs. Les Vénitiens, après avoir bien contesté, bornèrent leurs prétentions à demander qu'on leur remît au moins la moitié de ce qui avait été saisi sur eux. L'empereur n'était pas éloigné d'y consentir; mais quelques-uns de ses courtisans l'en détournèrent, en l'assurant que la situation de ces républicains ne leur permettait pas de faire la loi à personne, et que si on tenait ferme, ils en passeraient par tout ce qu'on voudrait. La suite fit voir qu'ils avaient mal conjecturé; les Vénitiens rompirent la négociation, et se retirèrent bien résolus de se venger du refus qu'ils venaient d'essuyer.

XLIX. Andronic redemande la ville de

Andronic, avant de partir de Thessalonique, fit redemander au sébastocrator, neveu de la princesse Anne

Démétriade. Pachym. l. 4. c. 3. Andr.

sa cousine, la ville de Démétriade en Thessalie. Il ne lui avait cédé cette importante place qu'en considération de son mariage avec Théophano, sœur de la femme de l'empereur Michel. Comme le mariage n'avait pas eu lieu, il était juste que cette ville revînt au domaine de l'Empire. Le sébastocrator n'osa point refuser ouvertement de la rendre; mais il usa de tant de délais et de prétextes, qu'il en resta en possession.

L. Retour de l'empereur à Constantinople. Pachym. l. 4. c. 8. Andr.

L'empereur était si content du succès de son voyage, qu'il voulut rentrer, comme en triomphe, dans sa capitale. Il venait de rendre, par une négociation qui lui paraissait un chef-d'œuvre de politique, la tranquillité aux contrées occidentales de l'Empire, et même de leur procurer un défenseur dans la personne d'un prince qui depuis plusieurs années en était le fléau. Afin de donner le temps de faire les préparatifs nécessaires pour son entrée, il s'arrêta à quelque *distance* de la ville. Le 22 novembre, jour fixé pour cette grande cérémonie, dès le lever de l'aurore tous les habitants s'empressèrent de sortir de la ville, pour aller au-devant de leur souverain. Le concours fut si considérable, qu'un homme pensa être étouffé dans la foule. Andronic, instruit de cet accident, en fut alarmé; craignant qu'il n'en arrivât de plus grands encore, il fit dire au peuple, par des crieurs publics, qu'il était sensiblement touché des marques d'affection que lui donnaient ses fidèles sujets, mais qu'il resterait hors des murs de Constantinople, jusqu'à ce que chacun se fût retiré chez soi. Il était déjà nuit que les passages n'étaient pas encore libres. L'empereur ne put arriver dans son palais qu'à la lueur des flambeaux.

Andronic voulant donner à Chumne, préfet de

prétoire, des preuves de la satisfaction qu'il avait de ses services et de l'estime qu'il faisait de sa personne, projeta de faire épouser la fille de cet officier, à Alexis Comnène, prince des Lazes, son neveu et son pupille. C'était une des plus riches héritières qu'il y eût dans l'Empire; mais sa naissance ne répondait pas à sa fortune. Andronic, pour couvrir ce défaut, lui permit de porter les ornements qui distinguaient les femmes des despotes des autres dames de la cour; cependant Alexis, qui avait cru pouvoir consulter son cœur plutôt que son oncle, avait pris pour épouse la fille d'un des plus grands seigneurs d'Ibérie [1]. Andronic, très-

1. Le prince des Lazes refuse d'épouser la fille de Chumne. Pachym. l. 4. c. 7. Andr.

[1] La chronique de Trébisonde, citée l. CI, § 77, continue ainsi :

VI. Règne de Kyr Alexis, grand Comnène. Kyr Alexis (IIe du nom), grand-Comnène, succéda à son père (Jean II) et épousa la fille du Pékaï d'Ibérie. Voy. à ce sujet le précis sur les Mongols, t. XVII, p. 471. La princesse Paléologue, veuve du défunt, vint à Constantinople le 13 juin 6806 (1298), dans la 11e indiction, et revint de nouveau en 6809 (1301), au mois de mars de la 14e indiction. L'empereur Kyr Alexis marcha contre les Turks, surprit et vainquit Koustouganis [1] à Cérasonte, en 6810 (1302), et fit un grand massacre des Turks. Le jeudi 13 septembre de la même année, mourut la princesse Kyra Eudocie Paléologue. Le dimanche 30 novembre 6819 (1310), il y eut un grand incendie dans la citadelle. L'année suivante, au mois de juin, *la douane* fut brûlée par les Latins (v. l. CIV, § 65.), ce qui donna lieu à un grand combat. Le samedi, 2 octobre 6822 (1314), Parianès enleva Tzerga. Le 2 avril 6822, il y eut un grand incendie à Sinope, qui ravagea les plus beaux édifices, tant au-dedans qu'au dehors de la ville.

VII. Mort de Kyr Alexis, grand-Comnène, le jeudi 3 mai 6838 (1330) après 33 ans et 3 mois de règne.

La sixième partie du code géorgien, et la plus difficile à comprendre, fut composée par un certain Aghbougha prince de Djaq, au pays d'Akhaltzikhé, qui dut vivre un peu après le Khan mongol Ghasan; son grand-père, ainsi qu'il le dit lui-même dans le 1er § de son code, se nommait *Béka, le chef des mandator*. Il serait bien possible que ce fût là le Pékaï de la chronique trébisontine. En effet, Béka ou Békaï sont, le même mot en géorgien, d'après une

[1] L'auteur allemand n'explique pas ce que c'est que ce Koustouganis; c'est peut-être l'altération du nom de Kountous, l'un des fils du sultan Othman.

courroucé de ce mariage, voulut le faire casser; il le dénonça au tribunal ecclésiastique, comme contraire à toutes les lois, parce qu'il avait été contracté par un mineur, sans le consentement de son oncle et de son tuteur, et de plus contre les dispositions du testament de son père. La question fut long-temps débattue; quelques-uns des juges étaient de l'avis de l'empereur, mais le plus grand nombre, à la tête desquels se trouvait le patriarche, décidèrent que le mariage devait subsister; ils se fondaient principalement sur ce que la femme qu'Alexis avait épousée était enceinte; circonstance qui, dans ces sortes de cas, doit influer beaucoup sur la décision des juges. Eudocie, mère d'Alexis, cette même princesse qui avait refusé d'épouser le crâle de Servie, était encore alors à Constantinople; elle désirait de s'en retourner à Trébisonde. Pour en obtenir la permission, elle feignit de désapprouver la conduite de son fils, et même elle assura Chumne qu'elle forcerait ce jeune indocile de déférer aux volontés de l'empereur; mais loin de tenir sa parole, elle fit tout le contraire de ce qu'elle avait promis. Andronic, quoique fort mécontent du jugement des évêques, n'osa pas cependant y contrevenir. Pour consoler la fille de Chumne, il lui conserva les honneurs dont il l'avait décorée, et promit de lui donner

règle d'orthographe constamment suivie. Alors il ne resterait plus de doute sur l'époque de la rédaction de cette VIe partie du code géorgien. V. Journ. as., mars 1829, p. 196. sq.

La liste arménienne continue ainsi : 1321, Alexis; 1335, Vasiléos. C'est au règne d'Alexis II qu'il faut rapppoter, avec M. Fallmerayer; p. 194, l'envoi d'une lettre du pape Jean XXII à l'empereur de Trébisonde, du 1er décembre 1329, où ce pape engage Alexis à se tenir uni au siége et à la foi de Rome. Cette lettre resta sans réponse.—B

pour époux Jean despote, l'aîné des trois fils dont Irène sa seconde femme l'avait rendu père. L'impératrice, informée de ce projet, entra dans une furieuse colère. Cette princesse fière et hautaine regardait une pareille alliance comme un opprobre pour elle. Andronic, jaloux de conserver la paix dans sa maison, ne voulut point la contrarier ouvertement. Pour l'apaiser, ou plutôt pour faire la satire de sa fausse délicatesse, il lui dit que, puisqu'il fallait à son fils une femme d'une si haute extraction, il lui destinait la princesse d'Achaïe. C'était une vieille veuve qui, malgré tout l'éclat de sa naissance et toute l'illustration de son rang, aurait fait une fort triste épouse pour un mari à peine dans l'âge de l'adolescence. Au reste cette proposition, tout absurde qu'elle était, suffit pour calmer l'esprit d'Irène, et donna à l'empereur le temps nécessaire pour la disposer à consentir enfin à l'exécution de son premier dessein.

An 1300. LII. Le patriarche censure en plein synode l'empereur. Pachym. l. 4. c. 8, 9. And.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'Andronic était de retour à Constantinople, et le patriarche s'obstinait toujours à rester dans sa retraite malgré les instances de ce prince, qui ne cessait de lui envoyer message sur message pour l'engager à reprendre ses fonctions. Le prélat protesta qu'il ne sortirait pas de son monastère que l'empereur ne vînt en personne l'y trouver, accompagné des principaux membres du clergé, en nombre suffisant pour former un synode, et qu'il ne lui permît d'exposer devant cette assemblée, les griefs dont il avait à se plaindre. Il déclara en même temps qu'il était résolu d'abdiquer, si on ne lui donnait pas satisfaction. L'empereur, toujours timide, craignait que si le patriarche prenait ce parti extrême, la multitude

n'en conclût qu'il fallait bien que l'alliance contractée avec le crâle de Servie fût contraire aux lois divines et humaines; ce qui pouvait lui faire tort dans l'esprit du peuple, et même donner lieu à des murmures séditieux. C'est pourquoi il consentit à lui accorder la conférence qu'il demandait. Pour éviter l'éclat qu'une pareille démarche pourrait faire dans le public, il se transporta de nuit au monastère de Pammacariste avec les ecclésiastiques qu'il avait choisis pour composer le synode. Dans le nombre se trouvait l'historien Pachymère, qui nous a transmis ces particularités. Lorsque l'empereur eut pris séance, le patriarche se leva et fit un long discours, dans lequel il débita d'abord tout ce qu'il s'était proposé de lui dire à Sélivrée sur le mariage de sa fille avec le prince de Servie. Il lui représenta que le crâle avait promis avec d'horribles serments à la fille de Tertère, de ne jamais se séparer d'elle; qu'en l'obligeant à l'abandonner, on l'avait forcé de commettre un parjure; qu'il n'était pas certain que son mariage avec cette princesse fût nul. Il ajouta qu'il était absurde de vouloir substituer à la femme avec laquelle Vrosc vivait, un enfant de huit ans; que l'empereur se déshonorait en donnant sa fille à un homme sans mœurs, sans foi, livré à la débauche la plus effrénée, à un homme qui s'était souillé par un inceste avec la femme de son propre frère, et qui n'avait pas plus respecté la sœur de cette même princesse, quoiqu'elle fût religieuse. Le patriarche assurait tenir ces faits de la mère du crâle, qui était venue elle-même l'en instruire, et qui l'avait conjuré d'employer toute son autorité pour empêcher la nouvelle union que son fils voulait contracter. Le patriarche ne

s'en tint point à ces reproches, il déclama avec une hardiesse inconcevable contre les abus de l'administration; il peignit énergiquement les maux dont l'état était accablé; il osa même dire qu'il se sentait les entrailles déchirées de douleur, en voyant l'inhumanité avec laquelle on écrasait le peuple sous le poids des impôts, et les artifices dont on usait pour lui enlever jusqu'à la dernière obole; qu'il était odieux qu'on eût mis une taxe sur deux objets aussi nécessaires aux usages de la vie que le sel et le fer : le plus affligeant, disait-il, c'est que cet or, arraché aux malheureux citoyens par des exactions si criantes, est consumé en dépenses frivoles, ou prodigué sans raison à des courtisans et à des favoris. Ensuite il en vint à ce qui le touchait personnellement; il se plaignit avec amertume de l'indocilité de l'empereur, qui refusait d'écouter les remontrances que le devoir de sa place l'obligeait à lui faire, et surtout de l'indifférence avec laquelle il recevait ses requêtes, lorsqu'il avait quelque grace à lui demander. Ce discours étonna toute l'assemblée. L'empereur l'écouta tranquillement sans faire paraître le moindre chagrin; ce qui dans tout autre aurait pu passer pour un trait de magnanimité, mais ce n'était chez ce prince que l'effet de sa pusillanimité, et de cette crainte servile que lui inspiraient les prêtres.

Lorsque le patriarche n'eut plus rien à dire, Andronic prit la parole pour se justifier sur chacun des reproches que le prélat venait de lui adresser. Quant au premier, il répondit qu'il n'avait consulté ni son goût, ni aucun motif d'intérêt personnel, en contractant avec le crâle l'alliance dont on lui faisait un

[1] XLII. Andronic se justifie. Pachym. l. 4. c. 9. Andr.

crime; qu'il ne pouvait exprimer combien il en avait coûté à son cœur, pour se séparer d'une fille en qui il avait mis ses plus tendres affections, et pour la livrer à un barbare qui n'avait rien d'agréable ni dans la figure, ni dans ses manières, ni dans toute sa personne, et qui d'ailleurs ne tenait qu'un rang inférieur parmi les têtes couronnées; qu'il ne s'était déterminé à faire un si grand sacrifice que pour garantir ses sujets des horreurs de la famine, de l'esclavage, et même de la mort auxquels ils étaient sans cesse exposés par les incursions subites des Serves; qu'il *était* souvent des circonstances où l'on réussissait *mieux* en employant les traités, qu'en se servant du glaive, et que, de tous les traités, on n'en connaissait pas de plus solides que ceux qui étaient cimentés par un mariage. « Au reste, continua-t-il, ce mariage ne s'est « point fait contre les lois, ni contre *les canons*. Je « sais que tout homme qui se sépare d'une femme « qu'il a épousée suivant les formalités requises, pour « en prendre une autre, se rend coupable d'adultère; « je sais que cette seconde femme ne peut être regardée « que comme une concubine. Mais sommes-nous dans « ce cas? Interrogez ceux qui sont instruits de tous « les détails de cette affaire : ils vous répondront que « nous n'avons consenti à donner notre fille au crâle, « qu'après que ses ambassadeurs nous eurent assurés « avec serment que sa première femme vivait encore « quand il s'était uni à la fille de Terlère, et que cette « même femme n'existait plus lorsque nous songeâmes « à en faire notre gendre. C'est donc ma fille, et non « pas celle du roi de Bulgarie, qui est sa légitime épouse. « Qu'on n'objecte point son extrême jeunesse. Per-

« sonne n'ignore que les mariages des souverains ne « sont pas assujettis aux mêmes règles que ceux des « particuliers. Si l'usage veut que toutes les dispenses « d'âge nécessaires leur soient accordées sur leur sim- « ple réquisition, et sans autre motif que leur bon « plaisir, à plus forte raison ne doivent-elles pas leur « être refusées, lorsqu'il s'agit d'une alliance qui n'a « pour but que le bien public. Voyez maintenant si « j'ai sur cet article quelque reproche à me faire; je « consens à m'en rapporter à votre décision, bien « persuadé que vous jugerez conformément aux lois, « auxquelles mon titre d'empereur ne me dispense pas « d'être soumis; car je veux et je dois obéir à leur « autorité, comme un fils docile obéit à la voix pater- « nelle. » Ces belles maximes, toujours si touchantes dans la bouche d'un souverain, lors même qu'on sait qu'il est fort éloigné de les suivre dans la pratique, furent reçues avec de grandes acclamations. L'orateur, après avoir joui pendant quelques instants des applaudissements de l'assemblée, reprit le fil de son discours, et continua son apologie. Il représenta que s'il avait mis des impôts sur le sel et sur le fer, il y avait été forcé par le malheur des temps; qu'il était impossible de suffire aux dépenses d'un grand état sans argent; qu'au reste, il n'avait eu recours à des moyens extraordinaires pour s'en procurer, qu'après avoir fait des réformes considérables dans sa propre maison, qu'après avoir retranché aux officiers et aux grands de l'Empire, une partie de leurs gages ou de leurs pensions; qu'il devait être à l'abri de tout soupçon d'avarice. Enfin il se compara à ses prédécesseurs, et il fit observer que plusieurs d'entre eux avaient, dans des

besoins moins pressants, exigé de leurs sujets des sommes de deniers beaucoup plus fortes que celles qu'il demandait; que même quelques-uns d'eux avaient été jusqu'à traiter avec la dernière sévérité les gens chargés de la levée des impôts, parce que, dans l'exercice de leur emploi, ces hommes s'étaient, contre leur ordinaire, montrés trop compatissants, et n'avaient pas déployé toute la rigueur de leur ministère. Andronic passa ensuite au troisième chef, à celui qui intéressait plus particulièrement le patriarche. D'abord il protesta qu'il n'avait jamais manqué de considération pour sa personne; puis il distingua deux sortes de demandes qu'on avait coutume de lui faire, dont les unes étaient de justice, et les autres de pure bienveillance. Il convint qu'un souverain ne pouvait refuser les premières, parce que c'était pour lui une dette indispensable, mais qu'on ne devait point *trouver mauvais* qu'il n'accordât pas toujours les secondes, puisque souvent les circonstances s'y opposaient; que le patriarche aurait dû sentir cette différence, et ne point s'offenser si quelquefois il n'avait pu obtenir les graces qu'il avait sollicitées auprès de lui; qu'au reste, il lui promettait d'avoir par la suite plus d'égards à ses requêtes, qu'il le priait d'oublier le passé, et de vouloir bien venir reprendre ses fonctions. Le ton affectueux avec lequel l'empereur lui adressa ces dernières paroles, et les sollicitations pressantes des prélats, dissipèrent enfin la mauvaise humeur du patriarche : il promit de retourner le lendemain dans le palais pontifical; ce qu'il fit en effet, mais ce ne fut pas pour y rester long-temps.

Après les fêtes de Pâques, l'empereur convoqua tous

les ordres du clergé, et déclara en présence de l'assemblée, qu'il se repentait d'avoir sollicité la déposition de Jean, évêque d'Éphèse, et de l'avoir ensuite condamné à garder prison dans un monastère, pour le punir de s'être déclaré avec trop de chaleur contre les écrits du patriarche Grégoire. Il annonça en même temps qu'il voulait réparer ses torts envers ce prélat, et lui faire justice. La plus grande partie des membres de l'assemblée applaudirent à cette résolution; il n'y eut que le patriarche, l'évêque de Philadelphie et celui de Smyrne qui s'y opposèrent. Ce partage d'opinions donna lieu à des débats très-vifs. Jean se fâcha de nouveau, et alla se renfermer une seconde fois dans le monastère de Pammacariste, refusant de voir ceux qui venaient le consulter, même dans les cas les plus importants. Les évêques, fatigués des caprices du patriarche, et ne doutant point que l'empereur, de son côté, ne dût en être aussi fort ennuyé, crurent l'occasion favorable pour présenter à ce prince un mémoire contre le prélat. Ils s'y plaignaient que Jean, au mépris des saints canons, négligeait d'établir le bon ordre et la discipline dans le gouvernement de son église; qu'il décidait seul, et sans daigner prendre leur avis, de toutes les affaires; que souvent même il osait, par un attentat inouï, réformer les jugements et les sentences rendus en plein synode, ou enfreindre ouvertement les décisions de cette assemblée; que lorsqu'il venait à vaquer quelque place ou quelque dignité ecclésiastique, il trouvait le moyen d'empêcher qu'elles ne fussent remplies, pour s'en approprier les revenus, ou bien qu'il y nommait, de son autorité privée, ses créatures, sans avoir recours à la voie de l'élection; enfin, qu'au lieu

LIV. Le patriarche Jean se retire de nouveau. Pachym. l. 4. c. 10. 11. Andr. Oriens Christ.

de confier la régie des biens de son église à un économe sage et honnête, il avait chargé de cet emploi Éphraïm son fils, qui en abusait pour vivre scandaleusement dans les plaisirs et la débauche. La lecture de ce libelle, qui ne s'accorde pourtant guère avec les éloges que, d'après les historiens grecs, nous avons donnés à ce prélat, en parlant de son élection, fit impression sur Andronic; il résolut cette fois de ne pas s'abaisser aux prières, pour engager le patriarche à revenir. D'ailleurs, ce prince scrupuleux ne pouvait calmer le trouble que l'anathème furtif d'Athanase avait jeté dans sa conscience, et toujours il se sentait un secret penchant à rétablir ce pontife sur le siége de Constantinople.

LV. Ce prélat revient de son propre mouvement. Pachym. l. 4. c. 12. Andr.

Jean cependant commençait à s'ennuyer dans sa retraite, et n'ignorait pas d'ailleurs les *démarches faites* pour le perdre dans l'esprit d'Andronic; il en craignit les suites; pour les prévenir, il monte à cheval le 25 octobre, et vient trouver l'empereur. Andronic, toujours prêt à fléchir le genou devant l'autorité sacerdotale, le reçoit avec respect, lui demande sa bénédiction, et malgré la résolution qu'il paraissait avoir prise de l'abandonner, l'engage à rentrer dans sa place. Jean ne se fit pas réitérer une invitation qu'il avait lui-même provoquée; mais pour ménager son amour-propre, il voulut aller au-devant des propos de ceux qui auraient pu montrer de l'étonnement, de ce qu'après avoir fait d'abord tant de résistance, il était ensuite revenu de sa propre volonté. Il fit courir le bruit qu'un jour, étant seul, il avait entendu une voix comme celle d'un jeune homme, qui prononça très-distinctement ces paroles: *Pierre, si vous m'aimez, paissez mes agneaux.*

Il disait que, s'il avait repris ses fonctions, ce n'était que pour obéir à cette voix céleste. Quelques évêques vinrent le féliciter sur son retour; mais le plus grand nombre, qu'une supposition si grossière avait sans doute révoltés, refusa de communiquer avec lui. Il n'en fut pas de même de l'empereur. Ce prince, dont l'esprit ne se nourrissait que de merveilles, qui apercevait partout des prodiges ou des miracles, n'eut garde de soupçonner l'imposture. Il rendit au patriarche plus d'estime encore qu'il ne lui en avait retiré. Il le visitait souvent, ne le voyait qu'avec une sorte de vénération, et se donnait de grands mouvements pour rapprocher de sa personne tous ceux qui s'en étaient éloignés.

An 1301. LVI. Seize mille Alains offrent leur secours à l'empereur. Pachym. l. 4. c. 16. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 10.

Tandis que l'empereur perdait son temps à vouloir réconcilier entre eux des prêtres chagrins et querelleurs, les affaires de l'état étaient négligées; les Turks faisaient des incursions sur les terres de l'Empire, et les parcouraient le fer et le feu à la main, sans éprouver la moindre résistance. Tant de désastres, et les cris d'une multitude de malheureux qui périssaient sous le glaive de l'ennemi, ou dans les horreurs de la famine, réveillèrent enfin l'attention d'Andronic; mais il se trouvait sans ressource et ne savait à quel expédient avoir recours pour remédier à de si grands malheurs. Il était dans cette crise, lorsqu'une horde d'Alains se présenta sur les frontières, offrant d'entrer au service de l'Empire. Ils étaient au nombre de seize mille, tant hommes que femmes et enfants. Il y en avait au moins huit mille en état de porter les armes. C'étaient tous de braves guerriers qui avaient combattu sous le fameux Nogaïa, ce prince tartare si connu dans cette

histoire. Andronic s'empressa d'accepter leurs offres; alors ces étrangers ne tardèrent pas à se mettre en marche. Ils arrivèrent en Thrace, où l'on avait établi un grand nombre de magasins remplis de toutes les provisions nécessaires à leur subsistance. Andronic les reçut avec de grandes marques de joie. Il accorda les distinctions les plus honorables aux officiers, et leur assigna de fortes pensions sur le trésor public; il fit distribuer en présent des sommes d'argent aux soldats, et voulut qu'ils eussent une paie plus forte que celle qu'il donnait à ses propres troupes; il parut mettre en eux toutes ses espérances, il exaltait sans cesse et avec une sorte d'affectation leur bravoure; au contraire il ne parlait qu'avec mépris de la milice nationale. Pour comble d'imprudence, il obligea plusieurs compagnies de cavalerie grecque de servir à pied, pour céder à ces mercenaires leurs chevaux et *leurs armes*. Les Alains, en prenant des engagements avec l'empereur, avaient stipulé qu'ils ne seraient point enfermés dans des villes ou dans des places murées; qu'on ne les disperserait point dans les troupes de l'Empire, et qu'ils seraient toujours conduits par leurs propres officiers. Andronic ne leur refusa aucune de leurs demandes. Tant de complaisance pour ces étrangers révolta les Grecs, et leur inspira beaucoup de jalousie. L'empereur partagea les Alains en trois corps; l'un fut envoyé en Asie, l'autre destiné à seconder les opérations de Muzalon, gouverneur des Alisons, et le troisième, qui était l'élite de toute la troupe, fut réservé pour être toujours auprès de l'empereur Michel, et pour le suivre dans les expéditions dont son père avait intention de le charger. Ceux des Alains qui fu-

rent envoyés en Asie, n'eurent pas plus tôt passé le détroit de Gallipoli, aujourd'hui le détroit des Dardanelles, que leur cupidité ne put résister à l'attrait du pillage; ils ravagèrent sans distinction d'amis et d'ennemis tout ce qui se présenta devant eux. Une pareille conduite excita de grands murmures à Constantinople, et déconcerta beaucoup l'empereur. En effet c'était, de la part des Alains, démentir cruellement les éloges qu'il leur avait prodigués; mais ils réhabilitèrent en quelque sorte leur réputation dans l'esprit de la nation, par la manière dont ils se comportèrent ensuite dans une bataille que les impériaux gagnèrent sur les Turks, proche de Quêne; ils eurent la plus grande part à cette victoire, sur laquelle les historiens ne nous ont laissé aucun détail.

An 1302. LVII. Michel se met à la tête des Alains en Orient, et fuit devant l'ennemi. Nic. Greg. 6. c 10. Pachym. l. 4 c. 17. 18. 19 25. 26. And.

Andronic crut que les Alains se contiendraient dans le devoir, dès qu'ils auraient à leur tête un chef qui pût leur imposer par son rang et sa dignité. C'est pourquoi il s'empressa d'envoyer l'empereur Michel son fils en Orient, pour y prendre le commandement de la grande armée. Ce prince partit de Constantinople au commencement de l'année 1302. Il brûlait du désir de venger l'honneur des armes impériales, qui, depuis la bataille de Quêne, n'essuyaient que des affronts, et de mettre les provinces asiatiques à l'abri des insultes des Barbares. Les Alains secondaient ses vœux, et demandaient avec instance qu'on les menât à l'ennemi. Michel se mit donc en marche pour aller chercher les Turks qui, de leur côté, venaient à sa rencontre. Déja les deux armées étaient en présence et n'attendaient que le moment du combat, lorsque les officiers grecs s'étant réunis vinrent de concert repré-

senter à l'empereur qu'ils croiraient manquer essentiellement à leur devoir, s'ils ne l'avertissaient pas qu'on ne pouvait sans témérité livrer bataille; que les Barbares faisaient trop bonne contenance pour n'être pas assurés du succès; que s'il venait à perdre la vie ou la liberté, ce serait un malheur irréparable; qu'il fallait éviter toute action où la sûreté de sa personne courrait les risques d'être compromise. Michel n'avait point assez de résolution, ni peut-être assez d'autorité pour résister à un si lâche conseil. Il fit donc donner malgré lui le signal de la retraite; l'armée se replia sur Magnésie, avec une précipitation qui ressemblait à une fuite. Les Turks la suivirent hardiment, la harcelèrent pendant qu'elle se retirait, s'emparèrent de ses bagages et de ses magasins, et vinrent défier l'empereur jusque sous les murs de la ville où il s'était réfugié. Muzalon hétériarque, qui commandait en Bithynie, ne fut pas plus heureux. Othman s'étant avancé pour venir l'attaquer dans le poste qu'il occupait à Baphée, les Grecs, du plus loin qu'ils l'aperçurent, se débandèrent et gagnèrent le chemin de Nicomédie. Ces fuyards auraient été tous massacrés par les Turks, si les Barbares n'avaient été arrêtés par un détachement d'Alains qui, dans cette occasion, se comportèrent avec beaucoup d'intrépidité. Quand les Alains virent l'infanterie grecque en sûreté, ils firent leur retraite en bon ordre. Ce double échec livra les provinces de la domination impériale à la discrétion des Turks, qui y mirent tout à feu et à sang.

LVIII. Les Vénitiens viennent insulter

Ce ne fut pas le seul événement fâcheux que l'Empire éprouva cette année. Les Vénitiens n'ayant pu, comme on l'a vu plus haut, obtenir par la voie de la

négociation, main-levée des biens qui avaient été saisis par ordre d'Andronic sur leurs compatriotes, résolurent de se faire justice eux-mêmes. Ils équipèrent dans le port d'Aquilée treize galères, et y joignirent sept vaisseaux corsaires sortis des îles de Candie et de Négrepont. Cette flotte, commandée par Bellet Justiniani, entra fièrement, un samedi vers midi, dans le port de Céras, et vint bloquer le palais impérial. Les navires vénitiens se promenaient tranquillement sur la mer, et s'approchant des murs de la ville, y jetaient des flèches qui ne produisaient pas un grand effet; en général leurs manœuvres avaient plutôt l'air de la dérision et de l'insulte, que d'une attaque en forme. L'empereur, humilié de l'insolence des Vénitiens, sentait le tort qu'il avait eu de laisser périr sa marine; il était désespéré de ne pouvoir se venger. Plusieurs de ses officiers lui proposent de rassembler toutes les barques de pêcheurs, tous les vaisseaux de charge, en un mot les bâtiments de toute espèce qui pourraient se trouver dans les ports et sur les côtes, de les lier les uns aux autres, et d'établir dessus un plancher assez solide pour porter des soldats armés de traits et de frondes. Suivant ce projet, on aurait fait avancer contre l'ennemi cette citadelle flottante, dans le détroit qui sépare la ville du faubourg de Galata. Andronic, toujours timide, toujours incapable de prendre aucun parti ferme et décidé, rejeta cet expédient. Si les Vénitiens ne firent pas beaucoup de mal aux Grecs, il n'en fut pas de même des pirates qu'ils avaient amenés avec eux. Ces brigands descendirent la nuit suivante dans l'île des Princes, la ravagèrent, et chargèrent de fers tous ceux qui l'habitaient; puis ils voulurent exiger d'eux qu'ils

Constantinople. Pachym. l. 4. c. 23, 24. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 2.

se rachetassent, quoiqu'ils leur eussent enlevé tout moyen de le faire. Pour les y forcer, ils les suspendent par les pieds aux mâts de leurs navires, et dans cet état ils les déchirent à grands coups de fouet. Quelle situation cruelle pour les habitants de Constantinople, de voir ces malheureux traités d'une manière si barbare, et d'entendre leurs cris lamentables, sans pouvoir leur porter aucun secours! Cependant Andronic, touché du malheur de ces infortunés, fit remettre sur le soir quatre mille pièces d'or à leurs bourreaux pour qu'ils cessassent de les tourmenter. Il envoya en même temps porter ses plaintes au commandant de la flotte vénitienne, et lui représenter qu'il aurait mieux fait de l'instruire du motif de son arrivée, que de se rendre le protecteur d'infames pirates. Justiniani répondit qu'il avait agi conformément à ses instructions; qu'au reste les Vénitiens ne refuseraient pas de se réconcilier avec l'empereur, s'il voulait rendre tous les effets qu'on avait confisqués par ses ordres sur ceux de leur nation. Andronic ne fit point difficulté de consentir à cette proposition. Il ne se trouvait pas dans des circonstances assez favorables pour oser la rejeter. Il envoya donc à Venise des négociateurs, pour renouveler la paix aux conditions qui lui étaient imposées.

XIX. Les Alains demandent leur congé. Pachym. l. 4. c. 19. Andr.

Cependant le jeune empereur restait enfermé dans Magnésie. Les Alains, ennuyés du séjour des camps, et fâchés de ce qu'on ne les mettait point aux prises avec les Turks, demandèrent la permission de se retirer, de manière à faire sentir que, si elle leur était refusée, ils sauraient bien la prendre. *Nous ne sommes pas accoutumés*, disaient-ils, *à rester si long-temps sous les armes, ni à passer notre vie*

dans des exercices qui n'ont d'autre but que de fatiguer le soldat, sans lui procurer ni gloire, ni profit. Lorsque nous servions sous le brave Nogaïa, il nous conduisait à l'ennemi dès que l'occasion s'en présentait; nous l'attaquions, le mettions en fuite, et revenions aussitôt dans nos foyers, jouir tranquillement du fruit de la victoire. Cette prétention des Alains jeta le jeune prince dans le plus grand embarras. Asan, ancien roi de Bulgarie, son bel oncle, était mort des fatigues de la guerre; son autre oncle, Michel despote, avait été obligé de s'en retourner pour rétablir sa santé, et les meilleurs soldats des milices impériales désertaient journellement. Les Alains faisaient donc la principale force de son armée, et presque son unique ressource. Michel mit tout en œuvre pour les retenir; la seule chose qu'il put obtenir d'eux, en employant les prières, les supplications, les promesses, fut qu'ils resteraient encore avec lui pendant trois mois; mais ils exigèrent qu'il s'engageât par serment à les laisser partir au temps marqué, et de plus à leur faire toucher des gratifications dont ils fixèrent eux-mêmes la valeur. En conséquence, Michel ne cessait de conjurer l'empereur son père, de lui fournir les moyens de satisfaire aux engagements qu'il avait pris avec les Alains. Andronic se contenta de lui envoyer quelques modiques sommes d'argent, qui lui servirent à apaiser pour quelques instants les murmures de ces mutins. A peine le terme de trois mois fut expiré, que les Alains firent leurs dispositions pour s'en aller. Le jeune empereur voyant que, privé de leurs secours, il ne lui serait pas possible de tenir la campagne, et qu'il n'était pas même sûr

pour lui de rester à Magnésie, prit la résolution de s'évader si secrètement, que ni les ennemis, ni même les siens, ne pussent s'en apercevoir. Il choisit pour exécuter ce projet une nuit obscure et orageuse; il comptait qu'à la faveur des ténèbres et de la pluie, il pourrait cacher sa fuite; il se trompa; malgré toutes ses précautions, on découvrit son dessein. Alors non-seulement les troupes, mais encore les habitants de Magnésie, femmes, hommes, enfants, valets, tous se mirent à le suivre avec tant de confusion, que plusieurs furent écrasés sous les pieds des chevaux, et qu'un grand nombre d'autres périrent sur les chemins, accablés de fatigues ou gelés de froid. Cette retraite, qui ressemblait à une déroute, répandit dans tout le pays une terreur panique, qui se communiqua de proche en proche à tous les habitants des provinces asiatiques dépendantes de l'Empire; tout était en mouvement, et dans une confusion qu'il serait difficile *de peindre*. Le peuple sortait des villes et des villages, courant à l'aventure, comme des gens qu'un esprit de vertige a saisis subitement. Pour sauver sa vie, on abandonnait tout à la merci des Turks. Ces Barbares s'étant mis à la poursuite des fuyards, les chassaient devant eux comme des troupeaux de bêtes: ils en firent un massacre horrible. On voyait les campagnes couvertes de cadavres, jonchées de têtes séparées de leur corps, de troncs, de membres épars. Le feu dévorait tout ce que l'ennemi ne pouvait enlever; une multitude d'édifices étaient la proie des flammes. Ceux qui, dans ce désastre général, purent échapper au glaive des Barbares, se retirèrent les uns à Pergame, les autres à Adramyte, d'autres dans les environs de Lampsaque.

Il y en eut qui, renonçant à l'espérance de rentrer dans leur patrie, traversèrent l'Hellespont et allèrent se réfugier en Europe.

LX. Mutinerie des Alains. Pachym. l. 4. c. 22. Andr. Nic. Greg. l. 6. c. 10.

Déja les Alains s'étaient approchés de la mer, et se disposaient à passer le détroit. Andronic, désespéré de leur retraite, donne ordre à Alexis Raoul, grand-domestique, de faire de nouvelles tentatives pour les engager à rester, ou, s'il ne peut les retenir, de leur signifier qu'ils aient à rendre les armes et les chevaux qu'on leur a fournis. Les Alains ne voulurent entendre raison sur aucun de ces deux articles. Ils furent offensés surtout de la restitution qu'on exigeait d'eux. Alexis Raoul ayant fait mine de vouloir employer la force pour les y contraindre, ils se jettent sur sa troupe, la taillent en pièces et le massacrent lui-même; mais dès qu'ils virent cet officier expirer sous leurs coups, la frayeur s'empara d'eux, et leur fit tomber les armes des mains; ils demandèrent grace, et l'on n'osa pas la leur refuser.

LXI. Le jeune empereur tombe malade. Pachym. l. 5. c. 10 Andr.

Cependant le jeune empereur s'était réfugié à Pergame. Ce lieu ne lui paraissant pas encore assez sûr, il se retira, avec le petit nombre de soldats qui ne l'avaient point abandonné, à Cyzique, d'où il se vit bientôt forcé, par l'approche des Turks, de sortir pour aller à Pèges, petite ville située sur le bord de la mer. Sa malheureuse expédition, et tous les désastres qui en étaient la suite, lui causèrent un chagrin si profond, que sa santé en fut altérée; bientôt le mal empira à un tel degré, qu'on craignit pour sa vie. On manda à l'empereur son père cette triste nouvelle, et en même temps on le priait d'envoyer au secours de son fils des gens de l'art, qui, venant de la capitale

et de la cour, apporteraient avec eux au moins la réputation d'être plus habiles que les autres, s'ils n'apportaient pas au malade plus de soulagement. Andronic dépêcha sur le champ ses médecins à Pèges; mais comme il avait encore plus de confiance dans la protection de la Mère de Dieu que dans leurs talents, il fit chanter une messe de la Vierge, et ensuite il ordonna à un moine d'aller porter à son fils une portion de l'huile qui avait brûlé dans les lampes pendant la célébration des saints mystères. On prétend qu'au moment même où le moine s'embarqua, Michel se sentit mieux, qu'il commença à dormir plus tranquillement, et que dans son sommeil il crut voir une dame superbement vêtue, qui lui ôtait un clou de l'endroit où était le siége du mal. Dès qu'il fut éveillé: *Allez*, dit-il à ceux qui étaient présents, *allez sur le bord de la mer au-devant d'un moine qui m'apporte un présent de la part de la Sainte-Vierge.* En effet, on trouva le religieux, dépositaire de l'huile sainte, qui descendait du vaisseau. Les onctions qu'il fit sur le prince achevèrent sa guérison. Nous devons le récit de cette merveille à l'historien Pachymère, qui en débite beaucoup d'autres semblables, et qui paraît les croire toutes avec trop de confiance pour en inspirer à ses lecteurs.

FIN DU LIVRE CENT-TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME DIX-HUITIÈME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

I. Théodore Lascaris proclamé empereur. II. Arsène, patriarche, couronne Lascaris. III. L'empereur grec marche contre les Bulgares. IV. Guerre contre les Bulgares. V. Succès divers. VI. Rebellion de Dragotas. VII. Suite des exploits de Lascaris. VIII. Incursions des Tartares. IX. Grande fortune de George Muzalon. X. Troisième campagne en Bulgarie. XI. Paix avec les Bulgares. XII. Mariage de Marie, fille de Lascaris. XIII. Négociation inutile pour la réunion des deux églises. XIV. Michel Paléologue s'enfuit chez les Turks. XV. Il combat pour les Turks contre les Tartares. XVI. Nouvelle guerre de Michel d'Épire. XVII. Retour de Michel Paléologue. XVIII. Guerre du despote d'Épire. XIX. Prilèpe pris par le despote. XX. Alliance de Lascaris avec le roi des Bulgares. XXI. Inaction des Français. XXII. Nouveaux soupçons contre Paléologue. XXIII. Marthe, sœur de Paléologue, traitée cruellement. XXIV. Paléologue arrêté et délivré. XXV. Mort de Lascaris. XXVI. Portrait de Lascaris. XXVII. Murmures contre Muzalon. XXVIII. Harangue de Muzalon. XXIX. Réponse de Paléologue. XXX. Suite de la délibération. XXXI. Sanglantes obsèques de Lascaris. XXXII. Sédition des soldats. XXXIII. Massacre de Muzalon et de ses frères.

XXXIV. Terreur et fuite d'un grand nombre de seigneurs. XXXV. Délibération sur la tutelle du jeune prince. XXXVI. Paléologue grand-duc. XXXVII. Il est nommé tuteur. XXXVIII. Paléologue despote. XXXIX. Mouvements de Paléologue pour se faire élire empereur. XL. Préparations à l'élection de Paléologue. XLI. Proclamation de Paléologue. XLII. Conduite de Paléologue. XLIII. Couronnement de Paléologue. XLIV. Premières actions de Paléologue. XLV. Ambassade des Français de Constantinople. XLVI. Nouvelle guerre contre Michel d'Épire. XLVII. Paléologue envoie une armée contre lui. XLVIII. Bataille d'Achride. XLIX. Suites de la victoire. L. Aventures du prince d'Achaïe. LI. Nouveaux succès du despote d'Épire. LII. Paléologue prend la résolution d'attaquer Constantinople. LIII. Brouilleries dans l'église grecque. LIV. Prise des dehors de Constantinople. LV. Attaque de Galata. LVI. On découvre les os de Basile Bulgaroctone. LVII. L'empereur de retour en Asie. LVIII. Le sultan d'Icone se retire à la cour de Paléologue. LIX. Alliance de Paléologue avec les Génois. LX. Entreprise sur Constantinople. LXI. Stratégopule marche vers la ville. LXII. Prise de Constantinople. LXIII. Fuite des Latins. LXIV. Extinction de l'empire français de Constantinople.

LIVRE CENTIÈME.

I. Nouvelle de la prise de Constantinople portée à Michel Paléologue. II. Entrée de Michel dans Constantinople. III. Réparations de la ville. IV. Conduite de Paléologue à l'égard des nations commerçantes établies à Constantinople. V. Le patriarche Arsène rétabli. VI. Triomphe de Stratégopule. VII. Second couronnement de Michel. VIII. Il fait crever les yeux à Jean Lascaris. IX. Mécontentements et punitions. X. Arsène excommunie l'empereur. XI. Michel envoie des ambassadeurs au pape. XII. Stratégopule vaincu et pris par le despote d'Épire. XIII. Anne, veuve de Vatace, élude les poursuites amoureuses de Paléologue. XIV. Précautions de Michel contre les attaques des Latins. XV. Révolte des montagnards. XVI. Embarras de Paléologue. XVII. Sa conduite à l'égard du pape XVIII. Guerre du prince d'Achaïe. XIX. Disgrace injuste de Macrène. XX. Le pape termine cette guerre. XXI. Courses des Vénitiens sur mer. XXII. Conduite de Paléologue à l'égard de Michel d'Épire. XXIII. Mort du despote d'Épire. XXIV. Guerre en Bulgarie. XXV. Aventures de Mysès. XXVI. Trahison de Kaikaous. XXVII. Attaque d'Énos. XXVIII. Inflexibilité d'Arsène à l'égard de l'empereur. XXIX. Nouvelle cause de colère contre Arsène. XXX. Zèle indiscret d'Arsène. XXXI. Procédé de l'empereur pour faire déposer Arsène. XXXII. Concile contre Arsène. XXXIII. Sa déposition. XXXIV. Schisme à l'oc-

casion d'Arsène. XXXV. Alliance de Michel avec le sultan d'Égypte. XXXVI. Autre alliance avec le Tartare Nogaïa. XXXVII. Misérable état des provinces d'Orient. XXXVIII. Terreur panique à Nicée. XXXIX. Germain patriarche. XL. Nouvelles écoles établies à Constantinople. XLI. Conjuration contre l'empereur. XLII. Justification d'Arsène. XLIII. L'empereur veut se défaire de Germain. XLIV. Abdication de Germain. XLV. Conduite extravagante de Barlaam, évêque d'Andrinople. XLVI. Joseph patriarche. XLVII. Absolution de l'empereur.

LIVRE CENT UNIÈME.

I. Schisme entre les Grecs. II. Précautions de Michel pour se maintenir en paix. III. Mauvais état de l'Orient. IV. Causes de guerre entre Charles, roi de Sicile, et Paléologue. V. Préparatifs des deux princes. VI. Durazzo ruiné par un tremblement de terre. VII. Michel a recours à saint Louis. VIII. Il lui envoie des ambassadeurs devant Tunis. IX. Révolte d'Andronic Tarchaniote. X. Jean despote marche contre Jean-le-Bâtard. XI. Stratagème de Jean-le-Bâtard. XII. Défaite des Grecs. XIII. Victoire des Grecs sur mer. XIV. Mariage d'Andronic. XV. Andronic reçoit le titre d'empereur. XVI. Indigne traitement de Jean, frère de l'empereur. XVII. Mariage d'une fille d'Eulogie avec le roi des Bulgares. XVIII. Projet d'alliance avec le crâle de Servie, sans succès. XIX. Expédition dans l'île de Négrepont. XX. Les Grecs battus par Jean-le-Bâtard. XXI. Mouvements de Paléologue pour la réunion. XXII. Premières démarches de Michel auprès de Grégoire X. XXIII. Progrès de Michel pour la réunion. XXIV. Mort de Baudouin et d'Arsène. XXV. Résistance des évêques. XXVI. Violences exercées contre Michel. XXVII. Députés envoyés au pape. XXVIII. Concile de Lyon. XXIX. Déposition de Joseph. XXX. Veccus patriarche. XXXI. Exil de Joseph. XXXII. Puissance des Génois sur mer. XXXIII. Piraterie des Génois punie. XXXIV. Colère de l'empereur contre les Génois. XXXV. Lettre des deux empereurs et de Veccus au pape. XXXVI. Nouveaux troubles occasionnés par les schismatiques. XXXVII. Jean-le-Bâtard se révolte et devient persécuteur. XXXVIII. Marie, reine de Bulgarie, adopte Venceslas. XXXIX. Un porcher, nommé Lacanas, se fait roi de Bulgarie. XL. Paléologue reconnaît Asan, fils de Misez, pour roi de Bulgarie. XLI. Asan épouse une fille de l'empereur. XLII. Dispense de mariage pour une autre fille de l'empereur. XLIII. Marie, femme du feu roi de Bulgarie, épouse Lacanas, meurtrier de son mari. XLIV. Nicolas III refuse à Charles d'Anjou la permission de faire la guerre à Paléologue. XLV. Instruction du pape Nicolas à ses

nonces. XLVI. Les Bulgares abandonnent Lacanas pour Asan. XLVII. Asan s'allie à Tertère, qui le trahit. XLVIII. Lacanas est tué dans un festin par ordre du roi des Tartares. XLIX. Asan abandonne le trône de Bulgarie, et y est remplacé par Tertère. L. L'empereur indisposé contre Veccus. LI. Singulier chef d'accusation contre ce prélat. LII. L'empereur réduit la juridiction du patriarche. LIII. Veccus quitte son siége. LIV. Discours de Paléologue pour préparer les esprits à entendre les ambassadeurs du pape. LV. Audience donnée aux ambassadeurs du pape. LVI. Ils vont aux prisons, voir les princes qui y sont aux fers. LVII. Veccus rétabli. LVIII. Il écrit en faveur de la réunion, et assemble un synode. LIX. Décision du synode sur une rature faite à un texte de S. Grégoire de Nysse. LX. Discours artificieux de Michel aux schismatiques. LXI. Cotanyse, chef des Serves révoltés, se soumet et se fait moine. LXII. La ville de Tralles prise par les Turks. LXIII. Mort et funérailles d'Anne, femme d'Andronic. LXIV. L'empereur règle le costume de Porphyrogénète. LXV. Le pape Martin IV reçoit mal les ambassadeurs grecs. LXVI. Paléologue est tenté de se séparer des Latins. LXVII. Il fait crever les yeux à Manuel et à Isaac. LXVIII. Il maltraite les moines. LXIX. Le médecin Perdiccas a le nez coupé. LXX. Supplice de Caloïdas. LXXI. Muzalon reçoit la bastonnade. LXXII. Ligue du pape et des princes latins contre Paléologue. LXXIII. Les troupes de Charles d'Anjou échouent devant Bellegrade. LXXIV. Triomphe des Grecs. LXXV. Paléologue entre dans la conspiration des Siciliens contre Charles d'Anjou. LXXVI. Massacre des Vêpres Siciliennes. LXXVII. Jean Comnène, prince des Lazes, *consent à quitter la* pourpre impériale. LXXVIII. Paléologue part pour une expédition contre le prince de Thessalie. LXXIX. Il tombe malade et meurt.

LIVRE CENT DEUXIÈME.

I. Andronic prend les rênes du gouvernement. II. Il est sollicité de rompre avec l'église latine. III. Il s'abandonne aux schismatiques. IV. Déchaînement des schismatiques contre la mémoire de Michel Paléologue. V. Déposition de Veccus arrêtée. VI. Veccus se retire. VII. Joseph rétabli. VIII. Pénitences imposées au peuple. IX. On veut soulever le peuple contre Veccus. X. Synode contre ce prélat. XI. Mort de Joseph. XII. Les Arsénites reprennent courage. XIII. Ils veulent faire un miracle. XIV. George, dit de Chypre, patriarche. XV. Cérémonie de son sacre. XVI. Mauvaise foi des schismatiques. XVII. Concile ou plutôt brigandage de Blaquernes. XVIII. Bizarre interprétation d'un phénomène céleste. XIX. Accord avec

Tertère, usurpateur de la couronne de Bulgarie. XX. Conférences d'Adramyte pour réunir les Arsénites et les Joséphites. XXI. Épreuve du feu, demandée par les Arsénites. XXII. Ces derniers se réconcilient avec le patriarche, et se brouillent de nouveau. XXIII. L'évêque de Sardes disgracié. XXIV. Fuite de Cotanyse. XXV. L'armée envoyée contre Michel, neveu de Nicéphore, despote d'Épire. XXVI. Michel arrêté par surprise. XXVII. Ses aventures malheureuses. XXVIII. Sa mort. XXIX. La multitude effrayée par deux prétendus miracles. XXX. Translation du corps d'Arsène à Constantinople. XXXI. Second mariage de l'empereur. XXXII. Insultes faites à Vecous par les Prussiens. XXXIII. Nouvelle conférence accordée à ce prélat. XXXIV. La Thrace et la Macédoine menacées par les Tartares. XXXV. Défaite de ces barbares. XXXVI. Le patriarche Grégoire accusé d'erreur. XXXVII. Faux bruits en Europe concernant les Grecs. XXXVIII. Grégoire refuse de se rétracter. XXXIX. Il abdique. XL. Sa mort. XLI. Tentative de l'empereur pour réunir les Arsénites entre eux. XLII. Athanase, patriarche. XLIII. Simplicité affectée du nouveau patriarche. XLIV. Il met la réforme dans le clergé. XLV. Férocité des agents d'Athanase. XLVI. Andronic fait ratifier son élévation au trône par Jean Lascaris. XLVII. Incendie à Constantinople. XLVIII. Démêlé entre la Stratégopuline et la femme de Porphyrogénète. XLIX. Mécontentement de l'empereur contre son frère L. Imprudences de Porphyrogénète. LI. Il est condamné par l'empereur.

LIVRE CENT TROISIÈME.

I. Naissance de Simonide. II. L'empereur réprimande le clergé. III. Il se fait scrupule de donner le titre de frère au sultan d'[Égypte]. IV. Mariage du prince Théodore avec la fille de Muzalon, rompu. V. Plainte du clergé au patriarche. VI. Il se plaint ensuite à l'empereur. VII. Athanase se démet. VIII. Le moine Cosme élu patriarche. IX. Premier jugement de Porphyrogénète confirmé. X. Faux Lacanas, ses aventures. XI. Couronnement de Michel, fils d'Andronic. XII. Jean, fils de l'empereur et de sa seconde femme, despote. XIII. Les évêques refusent d'excommunier ceux qui manqueraient de fidélité au jeune empereur. XIV. L'empereur se venge du clergé. XV. Pénitence de Muzalon au lit de la mort. XVI. Mariage de Michel avec Catherine de Courtenai, manqué. XVII. Autre mariage de ce prince avec la fille du roi de Chypre, rompu. XVIII. Michel épouse la sœur du roi d'Arménie. XIX. Révolution en Bulgarie. XX. Tremblement de terre. XXI. Andronic réforme la justice. XXII. Les Vénitiens attaquent les Génois de Péra. XXIII. Les Génois mas-

sabrent les Vénitiens établis à Constantinople. XXIV. Ambassade vers les Vénitiens à ce sujet. XXV. Commencement des Ottomans. XXVI. Othman se venge d'un seigneur grec. XXVII. Philanthropène commande en Asie contre les Turks. XXVIII. Il enlève une place forte à la veuve d'un seigneur turk. XXIX. Ses troupes l'engagent à prendre le diadème. XXX. Il commence à s'ébranler, et harangue contre le gouvernement. XXXI. Philanthropène cède aux instances de ses soldats. XXXII. Soupçons des Crétois contre Philanthropène. XXXIII. Ils le trahissent et le livrent à Libadaire. XXXIV. Cette nouvelle cause une grande joie à Constantinople. XXXV. Jean Tarchaniote commande en Orient. XXXVI. Les officiers de son armée mécontents de ses rigueurs. XXXVII. L'empereur répond publiquement à un libelle. XXXVIII. Découverte d'une excommunication lancée clandestinement par Athanase. XXXIX. On délibère dans un concile sur sa validité. XL. Athanase reconnaît lui-même la nullité de cet anathème. XLI. Déluge extraordinaire. XLII. Mort de Vecchus. XLIII. Andronic veut enchaîner le crâle de Servie par un mariage. XLIV. Eudocie, sœur de l'empereur, refuse de donner sa main à ce barbare. XLV. L'empereur donne sa propre fille au crâle. XLVI. Le patriarche Jean s'oppose à ce mariage. XLVII. L'empereur reuet à Thessalonique la jeune princesse entre les mains du crâle. XLVIII. Les Vénitiens sollicitent le renouvellement des traités. XLIX. Andronic redemande la ville de Démétriade. L. Retour de l'empereur à Constantinople. LI. Le prince des Latins refuse d'épouser la fille de Chumnac. LII. Le patriarche censure en plein synode l'empereur. LIII. Andronic se justifie. LIV. Le patriarche Jean se retire de nouveau. LV. Ce prélat revient de son propre mouvement. LVI. Seize mille Alains offrent leur [illegible] à l'empereur. LVII. Michel se met à la tête des Alains en Orient, et fait devant l'ennemi. LVIII. Les Vénitiens viennent insulter Constantinople. LIX. Les Alains demandent leur congé. LX. Mutinerie des Alains. LXI. Le jeune empereur tombe malade.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIX-HUITIÈME.

NOTE.

Pour le § XIV, livre LII, page 307.

On a de Grégoire de Chypre un éloge de Michel Paléologue, dont le savant éditeur, M. Boissonade, (*Anecdota græca*, I, 312—358,) fait avec raison le plus grand cas sous le rapport de la grécité. Les indications historiques n'y manquent pas, mais ne présentent aucun fait nouveau.

Il a fait encore un éloge de l'empereur Andronic Paléologue, successeur de Michel; *ib.* 359—394.

Le savant éditeur cite, dans les notes, plusieurs autres écrits du même patriarche.—B.

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PARIS,

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.

DES TRI

A L'USAGE DES MÉDECINS E

Par Rud. VI

Professeur à l'Universi

TRADUIT DE L'

Par E. ON

vec 5 figures et 1 planche lithographi

JOURN

DE L'ANATOMIE ET DI

NORMALES ET PAT

DE L'HOMME ET

Publié par M. le profes

(1re année

araissant tous les deux mois par livra

: de l'abonnement par an : pour la Fra

LE COURRIER D

DE L'INDUSTRIE ET DI

rue hebdomadaire universelle, p

Les abonnements partent du 1

Prix de l'abonnement par an : Paris

e journal a commencé au mois de

içant en septembre 1863 et finissan

ROND. PROGRAMMES DE MORPHOLOGIE

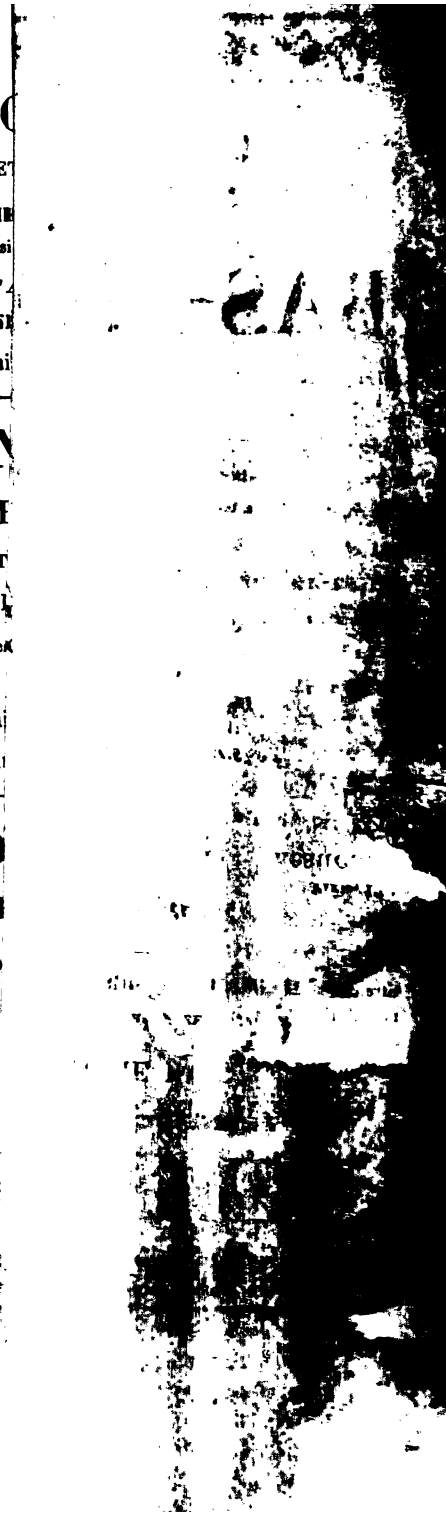
elle des mammifères. In-8.

IIS GRANDEAU. NOTICE SUR LA

l'oscane). In-8 de 53 pages.

ÉHANT (N.). RECHERCHES PHYSIQU

n-8 de 48 pages avec une planche.



30 CENTIMES LA LIVRAISON

ŒUVRES CHOISIES DE V

Ornées du Portrait de l'Auteur et de

LES RUINES

LA LOI NATURELLE,

L'HISTOIRE DE SA

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR LA VIE DE L'AU

Prospectus.

Nous pourrions nous étendre beau sur le mérite du livre que nous publions, sa réputation plus qu'européenne, nous tient lieu de tous détails; le seul titre des *Ruines* rappelle à tout le monde le nom si connu de l'auteur de ce chef-d'œuvre, VOLNEY!.... Qui ne s'empressera d'orner sa bibliothèque des œuvres choisies de cet auteur, homme d'un esprit supérieur, ses connaissances approfondies, acquises par de longues années d'études et de recherches, le mettent au rang des écrivains les plus distingués de notre époque; homme de bien et consciencieux, il fut sans contredit l'un des plus zélés défenseurs de nos libertés nationales.

Aussi ses plus grands travaux avaient-ils pour but le bonheur de tous. Heureux si, par cette publication, nous pouvons rendre populaire un ou-

vrage qui, par son style à la fois simple et énergique, par ses idées pleines de force, de logique et de vérité, met les plus hautes questions de la philosophie naturelle à la portée de toutes les intelligences.

Pour donner une idée du caractère de cet homme remarquable, nous donnons ici un passage de la notice qui se trouvera dans la première livraison :

« Vers la fin de 1799, Volney, convaincu que la « liberté allait périr sous les coups de l'anarchie, « seconda le 18 brumaire de tous ses efforts. Le « surlendemain de cette journée l'Empereur Na- « poléon (qui n'était alors que premier Consul) lui « envoya en présent un superbe attelage qu'il re- « fusa. Quelques semaines après il lui fit offrir par « un de ses aides-de-camp le ministère de l'inté- « rieur. Dites au premier consul, répondit Volney, « qu'il est trop bon cocher pour que je puisse « m'atteler à son char : il voudra le conduire trop « vite, et un seul cheval rétif pourrait faire aller « chacun de son côté, le cocher, le char et les « chevaux. »

L'Ouvrage formera seize ou dix-sept livraisons in-8° de deux feuilles chacune, avec couverture; il sera imprimé sur papier des Vosges, satiné, semblable, ainsi que les caractères, au présent Prospectus. A partir du 26 mars il paraîtra deux livraisons par semaine.

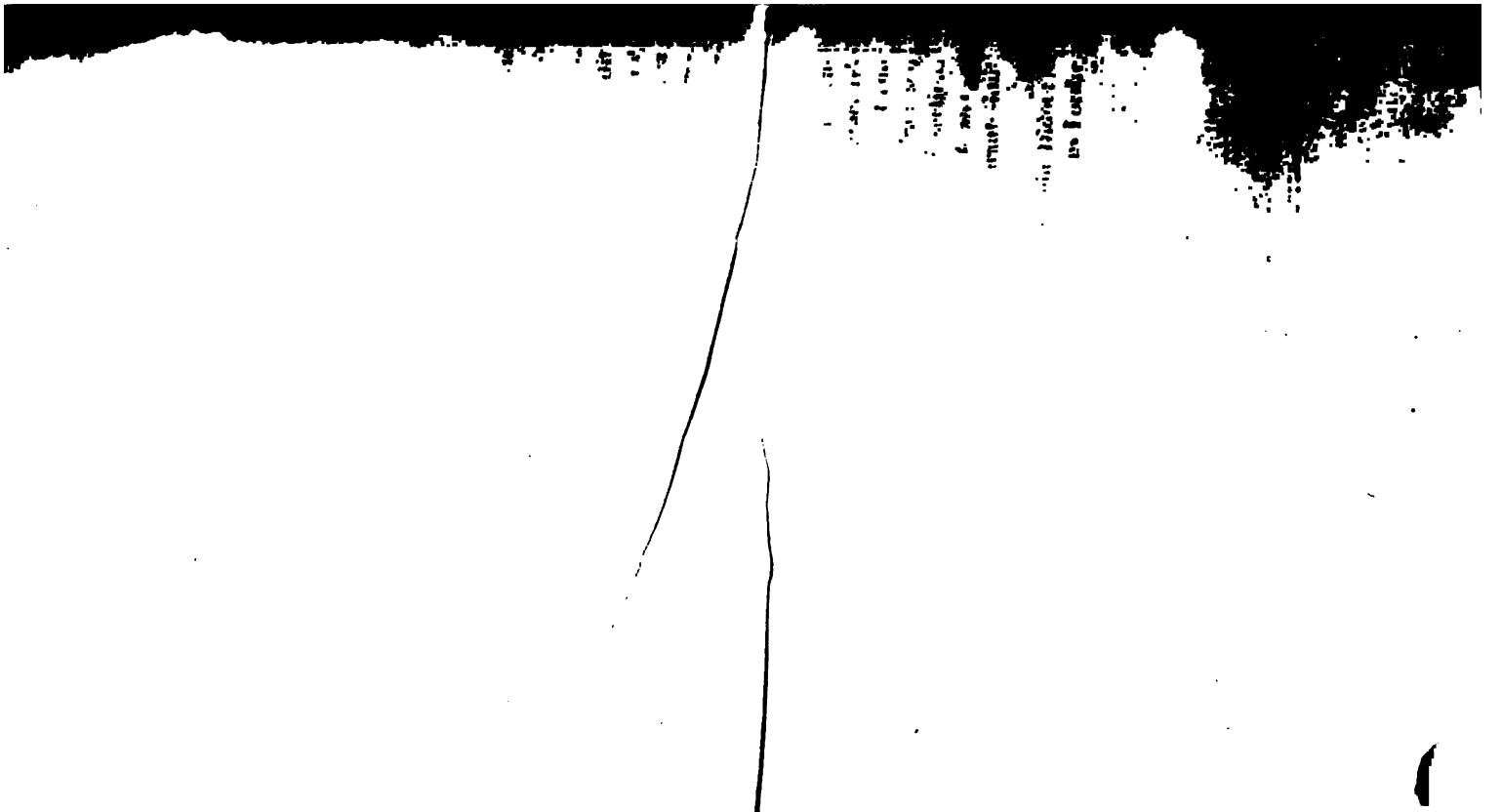
On souscrit à Paris :

CHEZ LES ÉDITEURS, RUE DE LA HARPE, N° 26;

Postel, rue du Roule, 4.	Foullon, passage du Commerce.
Deschamps, passage Vivienne, 5.	Ferrier, passage Bourg-l'Abbé.
Le Gaultier, b. Bonne-Nouvelle, 35.	Galerie de l'Odéon, dans les Dépôts.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BEAULÉ ET JUBIN,
Rue du Monceau Saint-Gervais, 8.



ER BAILLIÈRE

PARAITRE :

S

DE LA VIE

LAUGEL.

hèque de philosophie contemporai
r. 50.

E DE L'ART

ALIE

'AINE.

OLE DES BEAUX-ARTS.

hèque de philosophie contemporain
. 50.

---

lmique et toxicologique su
al des Arabes). Gr. in-8. 2 f

xion et par réfraction. 1 vo
3 fr. 5

dies mentales. In-8. Extrait d
Requin. 2 fr

Belgique, 2e édition. 1 volum
6 fr

ie de Hegel. 1 vol. in-8, 1864
6 fr. 5

pour la première fois et accompa
mmentaire perpétuel. 2 volume
12 fr

traduite pour la première fois e
'un commentaire perpétuel. 3 vol
25 fr

ment, chaque. 8 fr. 5

GRAMMAIRE
ÉGYPTIENNE,

OU

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE L'ÉCRITURE SACRÉE ÉGYPTIENNE,

APPLIQUÉS A LA REPRÉSENTATION DE LA LANGUE PARLÉE;

PAR CHAMPOLLION JEUNE,

1 vol. petit in-folio, divisé en trois parties. La première a paru.

Prix..... 25 fr.

La mort si précoce du savant Français *dont les efforts et le génie arrachèrent le voile qui couvrait l'antique Égypte* (comme l'a dit dans une circonstance solennelle l'illustre Silvestre de Sacy) ne sera pas complétement funeste à la science que Champollion créa par ses travaux. La *Grammaire égyptienne*, où les principes généraux de cette science sont méthodiquement exposés et démontrés par de nombreux exemples, était heureusement terminée avant ce fatal événement, et entièrement mise au net de la main de l'auteur. C'est ce même manuscrit qui vient d'être mis sous presse, après de nombreux essais typographiques faits dans l'intention de reproduire dans le texte même les citations en caractères égyptiens dont il abonde. On y est heureusement parvenu, et l'on peut assurer que la parfaite exécution de l'ouvrage répondra à son importance. Il est divisé en XIV chapitres, subdivisés en sections et celles-ci en articles (le premier chapitre, *Noms, formes et disposition des caractères sacrés*, a trois sections et quarante articles).

On souscrit en se faisant inscrire chez MM. Firmin Didot : le tirage fini, il sera distribué à MM. les souscripteurs dans l'ordre de leur inscription.